

Majjhima Nikāya

Les Empreintes d'Éléphant

et 30 autres récits

SOMMAIRE

Introduction	page 3
Les empreintes d'éléphant (Cūlahatthipadopamasutta n° 27)	page 6
Māgandhiya (Māgandhiyasutta n° 75)	page 13
Collier-de-doigts (Aṅgulimālasutta n° 86)	page 21
Le gâteau de miel (Madhupiṇḍikasutta n° 18)	page 28
Mālunkya (Cūlamālunkyasutta n° 63)	page 33
La scie (Kakacūpamasutta n° 21)	page 36
Dīghanakha (Dīghanakhasutta n° 74)	page 42
Les deux parts de la pensée (Dvedhāvitakkasutta n° 19)	page 45
Le relais des chars attelés (Rathavinītasutta n° 24)	page 50
Le serpent (Alagaddūpamasutta n° 22)	page 56
La bonne couleur unie (Mahākaccānabhaddekarattasutta n° 133)	page 67
Sālā (Sāleyyakasutta n° 41)	page 72
La division des actes (Cūlakammavibhaṅgasutta n° 135)	page 77
Les défauts mineurs (Upakkilesasutta n° 128)	page 81
La division des éléments (Dhātuvibhaṅgasutta n° 140)	page 88
Saccaka (Cūlasaccakasutta n° 35)	page 96
Dhānañjāni (Dhānañjānisutta n° 97)	page 105
Les êtres chers (Piyajātikasutta n° 87)	page 111
Anāthapindika (Anāthapiṇḍikovādasutta n° 143)	page 116
Gosiṅga (Mahāgosiṅgasutta n° 32)	page 120
Gopakamoggallāna (Gopakamoggallānasutta n° 108)	page 125
Prince Bodhi (Bodhirājakumārasutta n° 85)	page 131
L'adepte canin (Kukkuravatikasutta n° 57)	page 147
Ratthapāla (Raṭṭhapālasutta n° 82)	page 151
Makhādēva (Makhādevasutta n° 83)	page 162
Bhūmija (Bhūmijasutta n° 126)	page 166
Jīvaka (Jivakasutta n° 55)	page 169
Oupāli (Upālisutta n° 56)	page 172
Sunakkhatta (Sunakkhattasutta n° 105)	page 184
La caille (Laṭukikopamasutta n° 66)	page 189
L'instruction de Nandaka (Nandakovādasutta n° 146)	page 195
Les pensées obsédantes (Vitakkasaṇṭhānasutta n° 20)	page 200
Annexe : l'ancienne méthode en sept étapes	page 203

Introduction

Ces traductions proviennent du site <http://majjhima.perso.neuf.fr/>

Elles sont faites directement à partir du pâli, sans passer par l'anglais, d'après les explications données dans l'ancien commentaire, Papan̄casûdanî, et dans le Visuddhimagga, lequel constitue la synthèse des commentaires de la Triple Corbeille. Les récits canoniques, leurs commentaires et le Visuddhimagga forment un tout cohérent dont les parties s'éclairent mutuellement.

Les choix de traduction visent à rendre les textes clairs et compréhensibles à des personnes comprenant le français courant, et ils évitent autant que possible les termes compliqués, littéraires, rares, philosophiques ou issus de jargons divers. Les notes et les phrases en petites lettres sont généralement tirées des commentaires ou du Visuddhimagga.

Le plus ancien canon bouddhique qui nous soit parvenu se compose de trois "corbeilles", *piṭaka*, entre lesquelles ont été répartis tous les textes qui s'étaient au préalable transmis par voie orale :

- la corbeille du Vinaya
- la corbeille des suttas (ou Dhamma)
- la corbeille de l'Abhidhamma

La corbeille des suttas comporte cinq recueils (*nikāya*) :

- le recueil long, *Dīgha Nikāya*
- le recueil moyen, *Majjhima Nikāya*
- le recueil par thèmes, *Saṃyutta Nikāya*
- le recueil en nombres croissants, *Aṅguttara Nikāya*
- le recueil mineur, *Khuddaka Nikāya*

Le premier concile

Une fois terminée la crémation de Gotama le Bouddha et ses reliques distribuées, la question de la pérennisation de la méthode et de l'éducation, *dhamma-vinaya*, enseignées par le défunt Maître se posa d'autant plus fortement qu'un moine du nom de Subhadda avait déjà remarqué avec satisfaction qu'il ne risquerait plus d'être rappelé à l'ordre après la mort du Maître et qu'il pourrait agir comme bon lui semblerait. Le danger d'une rapide dégénérescence de l'héritage spirituel était bien réel. Comme les deux principaux disciples du Bouddha, Sāriputta et Mahāmoggallāna, étaient morts peu de temps auparavant, ce fut au vénérable Mahākassapa, le troisième dans l'ordre de préséance, que revint la tâche de régler cette question. Il proposa de réunir un concile pour fixer le canon et reçut l'accord de la communauté. Il désigna un grand groupe de moines confirmés pour accomplir cette tâche et la communauté entérina ses choix.

Ces moines se rendirent à Rājagaha, la capitale du Māgadha. Pendant un mois ils édifièrent des huttes puis ils mirent sept mois pour fixer le canon. Ceci eut lieu à la grotte de Sattapanni sur le mont Vebhāra. Le vénérable Upāli récita le Vinaya, et le vénérable Ānanda le Dhamma (il n'était pas encore question d'une troisième corbeille).

Upāli était certainement un moine éminent pour qu'on lui eut confié la récitation du Vinaya. Pourtant, nous ne savons quasiment rien de lui, ce qui montre à quel point notre connaissance des premiers temps du bouddhisme reste fragmentaire. Quand au vénérable Ānanda, réputé pour son excellente mémoire, il avait passé de nombreuses années auprès du Maître en tant qu'assistant. Il avait donc été constamment présent auprès du Bouddha et témoin de ses actes comme de ses conversations. Les moines présents lors de la psalmodie purent apporter des précisions et soulever des contestations. Quand toute l'assemblée était d'accord, le récit prenait place dans le canon qui, rappelons-le, était encore purement oral.

Peu après la fin de la recension, un moine du nom de Purāṇa vint mendier à Rājagaha avec ses élèves. Interrogé sur les récits fraîchement fixés, il ne les contesta pas mais déclara préférer se souvenir de ce qu'il avait lui-même entendu du Maître.

A la suite de ce premier concile, des moines récitants furent chargés de mémoriser et de réciter le canon. Chaque génération le transmet à la suivante, assurant ainsi sa pérennité.

Les deuxième et troisième conciles

Cent ans plus tard, des innovations concernant la discipline monastique suscitèrent des débats, au point qu'un deuxième concile dut être convoqué à Vesālī afin de réciter à nouveau le canon et de régler ainsi les différends. Mais un schisme se produisit, ceux qui restèrent fidèles à l'ancienne tradition furent appelés theravādins alors que ceux, probablement majoritaires, qui optèrent pour les innovations prirent le nom de mahāsaṅghikas. Par la suite, de nouvelles scissions eurent lieu chez les uns et chez les autres, donnant naissance à de nombreuses écoles, dix-huit selon les chroniques.

Plus tard, au troisième siècle avant notre ère, sous le règne de l'empereur Asoka, de nombreux gourous prétendaient abusivement que leur enseignement personnel n'était autre que celui du Bouddha, et ces déclarations jetaient le trouble dans les esprits. Il devint nécessaire de réunir un nouveau concile, le troisième, qui se tint à Pāṭaliputta, dans le parc d'Asoka, vraisemblablement en 253 avant notre ère. Cette grande récitation fut organisée selon la structure des trois "corbeilles" que nous connaissons aujourd'hui. A la suite de quoi, des missions furent envoyées dans neuf pays, dont le Sri Lanka.

La transmission au Sri Lanka

Ce pays avait été colonisé au siècle précédent par un certain Vijaya qui venait du nord de l'Inde. La langue et les coutumes de l'île ressemblaient fort à celles en vigueur dans la plaine du Gange. Devanampiyatissa, roi au Sri Lanka de 307 à 267, entretenait d'amicales relations avec l'empereur Asoka. Lors d'une partie de chasse à Mihintale, le roi rencontra Mahinda, le moine qui apportait l'enseignement bouddhique sur l'île. Ce moine était en outre un fils de l'empereur. Le roi ne tarda pas à se déclarer favorable au bouddhisme et fit construire pour Mahinda le Grand Monastère, avec ses neuf étages, à côté de sa capitale, Anurādhapura. On peut visiter encore aujourd'hui les vestiges de la ville et du monastère. Le roi reçut de l'empereur le bol à aumônes du Bouddha, des reliques ainsi qu'un rejet de l'arbre *bodhi* sous lequel le Maître avait atteint la Réalisation. Cet arbre est toujours un but de pèlerinage.

Les commentaires du canon furent mis par écrit en langue cinghalaise pendant le règne de ce roi.

Au premier siècle avant notre ère, sous le règne du roi Vattagāmaṇi (104 - 88), des troubles politiques firent craindre que les lignées de transmission ne s'interrompent. Les dirigeants du Grand Monastère décidèrent de mettre par écrit les récits canoniques et firent réaliser ce travail loin de la capitale, au monastère Aluvihare, qui se visite encore aujourd'hui près de Matale, au nord de Kandy. On peut y voir comment les lettres étaient gravées au stylet sur des feuilles de *talipot* bien polies, comment les feuilles étaient encreées puis essuyées pour ne laisser l'encre que dans les lignes creusées par le stylet.

Sous le règne du roi Kutakannatissa (42 - 20), les chefs du Grand Monastère décidèrent, compte tenu de circonstances que nous ne connaissons pas, que l'entretien des textes et les prêches devraient désormais prendre le pas sur la mise en pratique des instructions.

Dans les années 430 de notre ère, le vénérable Buddhaghosa traduisit les commentaires cinghalais dans la langue d'origine, langue que la tradition nomme magadhien, du nom du royaume du Māgadha qui existait du temps du Bouddha avec Rājagaha pour capitale, et où se trouva plus tard Pataliputta, la capitale de l'empereur Asoka. On parle aujourd'hui généralement de pâli bien que pour l'ancienne tradition, ce mot signifie texte canonique par opposition aux commentaires, *aṭṭhakathā*. Buddhaghosa traduisit en particulier le commentaire du Majjhima Nikāya, connu sous le nom de Papañcasūdanī, mais il avait auparavant composé le Visuddhimagga qui était une synthèse de tous les commentaires des textes canoniques. Il prit scrupuleusement soin de rapporter l'ancienne tradition qui s'était formée, rappelons-le, du vivant même de Gotama le Bouddha – mais qui avait pu se modifier jusqu'au troisième siècle avant notre ère. Buddhaghosa donne rarement son opinion propre, et quand il le fait, il n'omet jamais de le mentionner.

La méthode sous-jacente

Elle est décrite en [annexe](#)

vocabulaire

La langue pâlie étant très différente du français, la traduction n'est jamais tout à fait exacte et précise. On trouvera des éléments de vocabulaire pâli en cliquant sur Vocabulaire dans la page <http://majjhima.perso.neuf.fr/>

Le petit récit des empreintes d'éléphant

(Cūlahatthipadopamasuttam n° 27)

Deux fois par an il y avait une grande fête à Sâvatthi, capitale du royaume du Kosala. Pour la préparer les habitants balayaient les rues et y répandaient du sable, ils disposaient des fleurs, répartissaient des jarres pleines, déployaient des bannières et brûlaient de l'encens. Tôt le matin, le grand brahmane Jânuṣsoni se lavait et mangeait avant de s'habiller de blanc et de sortir du palais pour monter sur un grand char d'apparat tout décoré d'argent et tiré par quatre juments blanches aux harnachements argentés. Les brahmanes vêtus eux aussi de blanc l'entouraient en portant des parasols blancs. En tête du grand cortège qui s'était assemblé venaient des jeunes gens qui distribuaient des fruits et lançaient des pièces de monnaie. La foule poussait des acclamations et agitant joyeusement des étoffes. Le cortège parcourait la ville au milieu des signes de bon augure, et les hommes de mérite montaient au palais. Le brahmane sortait ensuite de la ville par la porte sud afin d'en faire le tour en la gardant à main droite. C'est à ce moment qu'il aperçut Pilotika, un jeune homme du clan Vacchâyana, qui revenait vers la ville après avoir servi le Seigneur et les grands confirmés.

Ainsi ai-je entendu.

En ce temps-là le Seigneur séjournait, près de Sâvatthi, dans le parc Anâthapiṇḍika du bois Jéta.

Or comme le brahmane Jânuṣsoni sortait de Sâvatthi au plus fort de la journée dans un char tout blanc tiré par des juments, il aperçut Pilotika l'errant qui arrivait. Il lui demanda :

– D'où vient donc l'honorable Vacchâyana au plus fort de la journée ?

– Je viens, vénérable, de chez l'ascète Gotama.

– Que pense l'honorable Vacchâyana de la sagacité dont fait montre l'ascète Gotama ? Le considère-t-il comme un sage ?

– Qui suis-je, vénérable, pour juger de la sagacité dont l'ascète Gotama fait preuve ? Seul son égal pourrait juger de la sagacité de l'ascète Gotama.

– C'est par une bien grande louange assurément que l'honorable Vacchâyana glorifie l'ascète Gotama !

– Qui suis-je, vénérable, pour glorifier l'ascète Gotama ? Car ce sont les sommités qui glorifient l'honorable Gotama, lui le meilleur des dieux et des hommes.

– Quelle raison a bien pu trouver l'honorable Vacchâyana pour placer une telle confiance en l'ascète Gotama ?

– Vénérable, quand un habile traqueur d'éléphants pénètre dans une forêt à éléphants et qu'il y voit une grande empreinte d'éléphant, longue et large, il peut en tirer la conclusion qu'il s'agit certainement d'un grand éléphant. De même, vénérable, j'ai vu auprès de l'ascète Gotama quatre signes qui m'ont amené à conclure que le Seigneur était un parfait Bouddha, que le dhamma du Seigneur était bien énoncé et que le sangha se trouvait sur le bon chemin.

« Quels étaient ces quatre signes ?

J'ai vu, vénérable, des sages de la noblesses, subtils, rompus aux débats, pénétrants, habitués à détruire avec sagacité toutes les formes de croyances. Ils apprenaient que l'ascète Gotama allait s'arrêter dans telle ville ou tel village. Ils préparaient une question : "Nous irons trouver l'ascète Gotama pour lui poser cette question. S'il y répond de telle façon, nous mettrons en évidence les défauts de sa réponse de telle manière. Et s'il y répond de telle autre façon, nous mettrons en évidence les défauts de sa réponse de telle autre

manière.” Puis ils apprenaient que l’ascète Gotama s’était arrêté dans la ville ou le village prévu. Ils allaient trouver l’ascète Gotama, et l’ascète Gotama les instruisait par un discours du dhamma, il les convainquait, les enflammait et les exaltait. Quand ils étaient instruits par le discours du dhamma, qu’ils étaient convaincus, enflammés, exaltés, ils ne posaient même pas leur question à l’ascète Gotama. Comment auraient-ils pu réfuter sa réponse ? Au contraire, ils devenaient disciples de l’ascète Gotama. Quand j’eus vu ce premier signe auprès de l’ascète Gotama, je suis arrivé à la conclusion que le Seigneur était un parfait Bouddha, que le dhamma du Seigneur était bien énoncé et que le sangha se trouvait sur le bon chemin.

J’ai vu aussi, vénérable, de sages brahmanes, subtils... (la formule se répète à l’identique)

J’ai vu aussi, vénérable, de sages maîtres de maison, subtils... (même formule)

J’ai vu aussi, vénérable, de sages ascètes, subtils... (même récit jusqu’à) ... ils ne posaient même pas leur question à l’ascète Gotama. Comment auraient-ils pu réfuter sa réponse ? Au contraire, ils saisissaient cette occasion pour demander à l’ascète Gotama de passer du foyer au sans-foyer, et l’ascète Gotama les faisait passer.

Quand ils étaient ainsi passés au sans-foyer, ils restaient solitaires, retirés, vigilants, énergiques, résolus, et il ne leur fallait alors pas longtemps pour voir de leurs propres yeux, par connaissance directe, dans la réalité présente, cet insurpassable Achèvement de la vie sainte pour lequel les fils de bonne famille passent à juste titre du foyer au sans-foyer, il ne leur fallait pas longtemps pour y accéder et y demeurer. Ils disaient : “Nous allions auparavant à notre perte, nous étions déjà presque perdus, car nous nous prenions pour des ascètes alors que nous n’en étions pas, nous nous prenions pour des brahmanes alors que nous n’en étions pas, nous nous prenions pour des Accomplis alors que nous n’en étions pas. Mais à présent nous sommes vraiment des ascètes, nous sommes vraiment des brahmanes, nous sommes vraiment des Accomplis.” Quand j’ai vu ce quatrième signe auprès de l’ascète Gotama, je suis arrivé à la conclusion que le Seigneur était un parfait Bouddha, que le dhamma du Seigneur était bien énoncé et que le sangha se trouvait sur le bon chemin.

C’est bien, vénérable, parce que j’ai vu ces quatre signes auprès de l’ascète Gotama que je suis arrivé à la conclusion que le Seigneur était un parfait Bouddha, que le dhamma du Seigneur était bien énoncé et que le sangha se trouvait sur le bon chemin. »

À ces paroles, le brahmane Jânussoni descendit de son char tout blanc attelé de juments, il arrangea son vêtement de dessus sur son épaule, salua mains jointes dans la direction du Seigneur et s’exclama :

– Hommage au Seigneur accompli et parfait Bouddha ! Hommage au Seigneur accompli et parfait Bouddha ! Hommage au Seigneur accompli et parfait Bouddha ! Puissions-nous un jour ou l’autre rencontrer l’honorable Gotama. Puissions-nous avoir une conversation avec lui.

* * *

Par la suite, le brahmane Jânussoni alla trouver le Seigneur. Il échangea en arrivant des paroles courtoises avec le Seigneur puis conclut leurs salutations aimables et mémorables en s’asseyant convenablement. Quand il fut bien assis, le brahmane Jânussoni raconta au Seigneur toute la conversation qu’il avait eue avec Pilotika l’errant.

Alors le Seigneur dit au brahmane Jânussoni :

– Ainsi énoncée, brahmane, l’image des empreintes d’éléphant n’est pas complète dans tous ses détails. Écoute, brahmane, comment la compléter. Fais bien attention, je vais parler.

– Bien, vénérable, répondit le brahmane.

Le Seigneur lui dit ceci :

– Quand le traqueur d’éléphants pénètre dans la forêt à éléphants, brahmane, et qu’il voit une grande empreinte d’éléphant, longue et large, s’il est un habile traqueur, il ne tire pas

aussitôt la conclusion qu'il s'agit d'un grand éléphant. Pourquoi ? Parce qu'il y a dans la forêt de petites éléphantess qui laissent de grandes empreintes, et celle-ci pourrait être la leur. Le traqueur avance donc plus loin.

En avançant plus loin dans la forêt, il voit de nouveau la grande empreinte, longue et large, ainsi que des traces de frottement en hauteur. S'il est un habile traqueur, il ne tire pas encore la conclusion qu'il s'agit d'un grand éléphant. Pourquoi ? Parce qu'il y a dans la forêt de grandes éléphantess brunes qui laissent de grandes empreintes, et celle-ci pourrait être l'une des leurs. Le traqueur avance encore.

En avançant encore plus loin, il voit la grande empreinte, longue et large, il voit les traces de frottement en hauteur ainsi que de hautes lacérations causées par des défenses et de hautes branches brisées. Mais s'il est un habile traqueur, il n'arrive pas encore à la conclusion qu'il s'agit d'un grand éléphant. Pourquoi ? Parce qu'il y a dans la forêt de grandes éléphantess aux défenses divergentes qui laissent de grandes empreintes, et celle-ci pourrait être la leur. Le traqueur avance toujours plus.

En avançant toujours plus dans la forêt, il voit la grande empreinte, longue et large, il voit aussi les traces de frottement en hauteur, les lacérations élevées causées par les défenses et les hautes branches brisées, et il voit de plus, au pied d'un arbre ou à ciel ouvert, un grand éléphant, marchant, debout, assis ou couché. Alors seulement il arrive à la conclusion qu'il s'agit bien d'un grand éléphant.

« De même, brahmane, un Tathâgata apparaît dans ce monde, il est accompli, parfait Bouddha, doué de science et de bonne conduite, bien-allé, connaisseur du monde, suprême, cocher des mâles à dresser, maître des dieux et des hommes, Bouddha et Seigneur (cette formule est expliquée en Visud VII 2). Il voit de ses propres yeux, par connaissance directe, ce monde avec ses dieux, ses Mâras, ses Brahmas, ses ascètes et ses brahmanes, et cette humanité avec ses rois divins et ses hommes, et il le proclame. Il enseigne le dhamma, bon au début, bon au milieu et bon à la fin, avec le fond et la forme, et il montre la vie sainte dans son intégralité et sa parfaite pureté (formule commentée en Visud VII 69).

Un maître de maison, un fils de maison ou un natif de tel ou tel clan entend ce dhamma, et ce dhamma lui donne confiance dans le Tathâgata. Et quand il a cette confiance, il réfléchit : « Mon foyer est encombré et poussiéreux¹ alors que l'errance se vit au grand air. Il n'est pas facile pour ceux qui restent chez eux de mener la vie sainte dans son intégralité, entièrement pure et polie comme une conque. Je ferais mieux de me faire raser les cheveux et la barbe, de revêtir les robes safran et de passer du foyer au sans-foyer. »

Par la suite, il abandonne la masse de ses biens, grande ou petite, il abandonne le cercle de ses connaissances, grand ou petit, il se fait raser les cheveux et la barbe, il revêt les robes safran et passe du foyer au sans-foyer.

Après ce passage, il adopte l'entraînement et le mode de vie des moines. Il rejette la destruction du souffle vital et s'abstient de détruire le souffle vital. Il pose le bâton, il pose l'épée, il se contient, il est compatissant et soucieux du bien-être de tout ce qui existe et respire.

Il rejette le vol et s'abstient de prendre ce qui n'est pas donné. Il ne prend que ce qui est donné, il n'aspire qu'à ce qui est donné, il reste pur de tout vol.

Il rejette les conduites impures, il s'en écarte, mène une vie chaste et s'abstient des relations sexuelles naturelles aux villageois.

Il rejette les tromperies et s'abstient de tromper. Il dit la vérité, il persiste dans la vérité et y persévère, il est digne de confiance et ne se joue pas de son monde.

¹ Les obstacles à la vie sainte sont nombreux au foyer, et les poussières de l'attachement, de l'aversion et des illusions y salissent toutes choses.

Il rejette les paroles malveillantes et s'abstient de parler avec malveillance. Il ne rapporte pas ici ce qu'il a entendu là-bas pour nuire à ceux-là, il ne rapporte pas là-bas ce qu'il a entendu ici pour nuire à ceux-ci, il réconcilie ceux qui sont brouillés, il réunit les réconciliés, il se plaît à la concorde, se délecte de la concorde, se réjouit de la concorde et prononce les paroles qui amènent la concorde.

Il rejette les paroles dures ou grossières et s'abstient de parler grossièrement. Les paroles qu'il prononce sont douces, agréables à l'oreille, elles vont au cœur, elles sont courtoises, délicieuses et plaisantes pour le plus grand nombre.

Il rejette les vains bavardages et s'abstient de bavarder. Il parle en temps opportun, il dit ce qui est, il parle de la réalité, il parle du dhamma, il parle du vinaya, et ses paroles, dignes d'êtres retenues, sont opportunes, argumentées, bien cadrées et utiles.

« Il s'abstient de détruire les plantes et les arbres. Il se contente d'un seul repas par jour et s'abstient de manger la nuit ou en dehors du temps prescrit. Il s'abstient de chanter, de danser et de jouer de la musique, il renonce aux spectacles excitants. Il s'abstient de porter des guirlandes, des parfums, du maquillage, des bijoux ou des cosmétiques. Il refuse les lits grands ou élevés. Il refuse l'or et l'argent. Il refuse les grains crus. Il refuse la viande crue. Il refuse les femmes et les jeunes filles. Il refuse les esclaves, hommes ou femmes. Il refuse les chèvres et les boucs. Il refuse les coqs et les cochons. Il refuse les éléphants, les vaches, les chevaux et les juments. Il refuse les champs et les terres. Il refuse de porter des messages. Il refuse d'acheter ou de vendre. Il s'abstient de falsifier les poids, les monnaies ou les mesures. Il s'abstient de frauder, de tromper ou d'escroquer. Il s'abstient de mutiler, d'exécuter, d'enchaîner, d'attaquer les passants, de piller ou de se livrer à des violences. Il se contente de la robe qui lui couvre le corps et du bol d'aumône qui lui remplit l'estomac, et où qu'il aille, il les emporte avec lui. Partout où va l'oiseau, il vole avec ses ailes. De même, le moine se contente de la robe qui lui couvre le corps et du bol d'aumône qui lui emplit l'estomac, et où qu'il aille, il les emporte avec lui.

Quand il se conforme à l'ensemble de ces disciplines immaculées, il ressent un bonheur intérieur sans défaut.

« Quand il voit une apparence avec l'œil... quand il entend un son avec l'oreille... quand il sent une odeur avec le nez... quand il goûte une saveur avec la langue... quand il sent un toucher avec le corps... ou quand il connaît un connaissable avec la faculté de connaître, il n'en saisit pas le signe principal ni les détails révélateurs qui permettraient à la convoitise, à l'insatisfaction et à d'autres agents mauvais et perniciose de l'envahir aussi longtemps que la faculté correspondante reste incontrôlée. Il s'engage dans ce contrôle, protège sa faculté et se consacre au contrôle de sa faculté. (explication de ces formules en Visud I 53)

« Quand il va vers l'avant ou vers l'arrière, il agit en toute sagacité². Quand il regarde devant lui ou de côté, il agit en toute sagacité. Quand il plie ou étend les membres, il agit en toute sagacité. Quand il revêt la cape ou la robe, quand il prend son bol, il agit en toute sagacité. Quand il mange, boit, mâche ou savoure, il agit en toute sagacité. Quand il urine ou défèque, il agit en toute sagacité. Quand il marche, quand il se tient debout, assis ou couché, quand il est éveillé, quand il parle, quand il se tait, il agit en toute sagacité.

² Quand il va, ou se penche, dans telle ou telle direction, il le fait sans perdre de vue sa pratique, il considère si ce mouvement est bon pour sa pratique. Il n'imagine pas que quelqu'un avance ou recule, mais il voit qu'une action mentale guide l'élément vent, lequel meut le composé corporel.

On raconte qu'un moine confirmé était en train de converser avec ses élèves quand il plia brusquement le bras. Puis il le déplia lentement avant de le replier sans hâte. Les élèves furent surpris. Le confirmé leur dit : « Depuis que j'ai choisi un objet de pratique, mes amis, je n'ai jamais fait un mouvement en perdant de vue cet objet. Mais voilà qu'en parlant avec vous, j'ai plié le bras en oubliant l'objet. Voilà pourquoi je l'ai ramené à sa position initiale pour le plier à nouveau, cette fois-ci sans perdre l'objet. »

« Quand il se conforme à l'ensemble de ces disciplines immaculées, qu'il possède en outre ce pur contrôle des facultés et cette pleine conscience vigilante, il se rend dans un lieu de séjour isolé : forêt, pied d'un arbre, montagne, grotte, ravin, cimetière, plateau boisé, tente ou paillotte. Là, après le repas, quand il est revenu de sa tournée d'aumône, il s'assied jambes croisées, se redresse et fixe sa vigilance devant lui.

« En éliminant toute convoitise pour le monde, il demeure sans convoitise et lave son attention de toute convoitise. En éliminant le défaut de l'aversion, il demeure sans aversion, il reste soucieux du bien-être de tout ce qui existe et respire, et il lave son attention de toute forme d'aversion. En éliminant l'engourdissement et la torpeur, il demeure sans engourdissement ni torpeur, il perçoit lucidement, il reste vigilant, pleinement conscient et lave son attention de tout engourdissement ou torpeur. En éliminant l'agitation et l'inquiétude, il demeure sans agitation ; son attention reste paisible et il lave son attention de toute agitation ou inquiétude. En éliminant l'hésitation, il demeure sans hésitation, il ne se pose pas de questions et lave son attention de toute hésitation relative aux manifestations bénéfiques.

« Quand il a éliminé ces cinq obstacles³ – ces impuretés de l'attention qui affaiblissent la sagacité –, c'est seulement en s'isolant du sensoriel, en s'isolant des agents pernicioseux, qu'il accède au premier jhâna – lequel comporte prise-ferme et application-soutenue et consiste en un ravissement-félicité né de l'isolement –, et qu'il y demeure. Voilà, brahmane, ce qu'on appelle empreinte du Tathâgata, trace de frottement du Tathâgata, lacération gravée par le Tathâgata. Mais le disciple pur n'arrive pas encore à la conclusion que le Seigneur est un parfait Bouddha, que le dhamma du Seigneur est bien énoncé et le sangha en bon chemin.

En outre, brahmane, par la disparition de la prise-ferme et de l'application-soutenue, le moine accède au deuxième jhâna qui consiste en assurance-sereine intérieure et en élévation unique de l'esprit, qui est dépourvu de prise-ferme et d'application-soutenue, et consiste en ravissement-félicité né de la concentration, et il y demeure. Voilà, brahmane, ce qu'on appelle empreinte du Tathâgata, trace de frottement du Tathâgata, lacération gravée par le Tathâgata. Mais le disciple pur n'arrive pas encore à la conclusion que le Seigneur est un parfait Bouddha, que le dhamma du Seigneur est bien énoncé et le sangha en bon chemin.

« En outre, brahmane, en se détachant aussi du ravissement, le moine maintient un regard-neutre. Vigilant et pleinement conscient, il ressent physiquement le bonheur et accède à ce troisième jhâna à propos duquel les Immaculés déclarent : "On reste neutre et vigilant dans le bonheur", et il y demeure. Voilà, brahmane, ce qu'on appelle empreinte du Tathâgata, trace de frottement du Tathâgata, lacération gravée par le Tathâgata. Mais le disciple pur n'arrive pas encore à la conclusion que le Seigneur est un parfait Bouddha, que le dhamma du Seigneur est bien énoncé et le sangha en bon chemin.

« En outre, brahmane, par l'élimination du plaisir et l'élimination de la douleur, par la disparition antérieure des satisfactions et des insatisfactions, le moine accède au quatrième jhâna, ni désagréable ni agréable, qui consiste en pureté de la vigilance par le regard-neutre, et il y demeure. Voilà, brahmane, ce qu'on appelle empreinte du Tathâgata, trace de frottement du Tathâgata, lacération gravée par le Tathâgata. Mais le disciple pur n'arrive pas encore à la conclusion que le Seigneur est un parfait Bouddha, que le dhamma du Seigneur est bien énoncé et le sangha en bon chemin.

³ L'élimination des cinq obstacles caractérise la "concentration de proximité" (Visud IV 31). Il faut cultiver ensuite l'art de l'insertion (Visud IV 42) pour atteindre le premier jhâna (premier niveau d'absorption contemplative).

« Quand son attention est ainsi concentrée, purifiée, sans tache, sans souillure mineure, qu'elle est souple, maniable, stable et immuable, il l'oriente vers la connaissance-remémoration des habitats antérieurs (Visud XIII 12) . Il se remémore des habitats antérieurs variés, à savoir une naissance, deux naissances, trois, quatre, cinq, dix, vingt, trente, quarante, cinquante, cent, mille, cent mille naissances, plusieurs ères de destruction, plusieurs ères d'édification, plusieurs ères de destruction et d'édification : "J'eus là tel nom, telle lignée, telle couleur, telle nourriture, je connus tel bonheur et tel malheur, j'eus telle durée de vie. Quand je décédai, je naquis à un endroit où j'eus tel nom, telle lignée, telle couleur, telle nourriture, où je connus tel bonheur et tel malheur, et où j'eus telle durée de vie. Quand je décédai, je naquis ici". Ainsi se remémore-t-il des habitats antérieurs variés avec leurs aspects et leurs désignations. Voilà, brahmane, ce qu'on appelle empreinte du Tathâgata, trace de frottement du Tathâgata, lacération gravée par le Tathâgata. Mais le disciple pur n'arrive pas encore à la conclusion que le Seigneur est un parfait Bouddha, que le dhamma du Seigneur est bien énoncé et le sangha en bon chemin.

« Quand son attention est ainsi concentrée, purifiée, sans tache, sans souillure mineure, qu'elle est souple, maniable, stable et immuable, il l'oriente vers la connaissance de la mort et de la renaissance des êtres (Visud XIII 71) . Avec l'œil divin purifié et plus qu'humain, il voit les êtres mourant et renaissant, inférieurs ou supérieurs, beaux ou laids, fortunés ou infortunés. Il reconnaît que le parcours des êtres dépend de leur kamma : "Les êtres qui se conduisent mal physiquement, verbalement et mentalement, qui critiquent les Purs, qui ont des croyances erronées et qui agissent en ayant des croyances erronées, accèdent, lors de la brisure du corps et après la mort, à une perdition, une mauvaise destinée, une déchéance, un enfer. Les êtres qui se conduisent bien physiquement, verbalement et mentalement, qui ne critiquent pas les Purs, qui ont des croyances justes et qui agissent en ayant des croyances justes, accèdent, lors de la brisure du corps et après la mort, à une bonne destinée, un monde céleste." C'est ainsi qu'avec l'œil divin... il reconnaît que le parcours des êtres dépend de leur kamma. Voilà, brahmane, ce qu'on appelle empreinte du Tathâgata, trace de frottement du Tathâgata, lacération gravée par le Tathâgata. Mais le disciple pur n'arrive pas encore à la conclusion que le Seigneur est un parfait Bouddha, que le dhamma du Seigneur est bien énoncé et le sangha en bon chemin.

« Quand son attention est ainsi concentrée, purifiée, sans tache, sans souillure mineure, qu'elle est souple, maniable, stable et immuable, il l'oriente vers la connaissance de l'élimination des contaminations. Il connaît en profondeur, en vérité : "Ceci est le malheur"⁴. Il connaît en profondeur, en vérité : "Ceci est la source du malheur". Il connaît en profondeur, en vérité : "Ceci est la cessation du malheur". Il connaît en profondeur, en vérité : "Ceci est le chemin qui mène à la cessation du malheur". Il connaît en profondeur, en vérité : "Ce sont les contaminations". Il connaît en profondeur, en vérité : "Ceci est la source des contaminations". Il connaît en profondeur, en vérité : "Ceci est l'arrêt des contaminations". Il connaît en profondeur, en vérité : "Ceci est le chemin qui mène à l'arrêt des contaminations". Voilà, brahmane, ce qu'on appelle empreinte du Tathâgata, trace de frottement du Tathâgata, lacération gravée par le Tathâgata. Mais le disciple pur n'arrive pas encore à la conclusion que le Seigneur est un parfait Bouddha, que le dhamma du Seigneur est bien énoncé et le sangha en bon chemin.

« Alors qu'il connaît cela, qu'il voit cela, son esprit est délivré de la contamination par les sens, son esprit est délivré de la contamination par l'existence, son esprit est délivré de la contamination par l'aveuglement. Dans la Délivrance vient la connaissance : "délivré." Il sait avec sagacité que la naissance est détruite, la vie sainte vécue, fait ce qui était à faire, et

⁴ Le malheur, *dukkham*, que constitue la succession ininterrompue des instants de conscience et qui englobe tous les autres malheurs, souffrances, douleurs, plaisirs, etc.

rien de plus ici-bas. Voilà, brahmane, ce qu'on appelle empreinte du Tathâgata, trace de frottement du Tathâgata, lacération gravée par le Tathâgata. Et c'est à ce stade, brahmane, que le disciple pur arrive enfin à la conclusion que le Seigneur est un parfait Bouddha, que le dhamma du Seigneur est bien énoncé et le sangha en bon chemin.

À présent, brahmane, l'image des empreintes d'éléphant est complète dans tous ses détails. »

Ainsi parla le Seigneur. Et le brahmane Jânuṣṣoni s'exclama :

– C'est merveilleux, honorable Gotama ! C'est merveilleux, honorable Gotama ! C'est comme si l'honorable Gotama avait redressé ce qui penchait, avait révélé ce qui était caché, avait montré le chemin à l'égaré, et avait apporté une lampe dans l'obscurité pour que ceux qui ont des yeux voient ! C'est ainsi de plusieurs façons que l'honorable Gotama a exposé l'enseignement. Je cherche refuge auprès de l'honorable Gotama, du Dhamma et du Sangha monastique. Que l'honorable Gotama me considère dès à présent comme un fidèle qui gardera le refuge aussi longtemps qu'il lui restera un souffle de vie.

Le récit de Māgandhiya

(Māgandiyasuttaṃ n° 75)

Māgandhiya était un renonçant vagabond, il avait renoncé à la vie de foyer et parcourait le monde. Le soutra de référence de son école préconisait l'épanouissement des facultés physiques et mentales : il fallait aiguïser les sens, expérimenter ce que l'on ne n'avait pas encore connu, développer et transcender ce que l'on connaissait. Cette école qualifiait un ascète tel que Maître Gotama de bhūnahu, destructeur de l'épanouissement, poseur de limites, rabat-joie, car Maître Gotama recommandait le contrôle des facultés et non leur épanouissement.

Ainsi ai-je entendu.

En ce temps-là le Seigneur séjournait chez les Kourous, dans un village qui se nomme Kammāssadhamma, chez un brahmane du clan Bhāradvāja, dans la salle du feu sacré, sur une jonchée d'herbes.

Un matin le Seigneur s'habilla de bonne heure, prit son bol et sa robe et se rendit à Kammāssadhamma pour y mendier sa nourriture. Quand il eut parcouru Kammāssadhamma en mendiant et fini son repas, en revenant de sa tournée d'aumônes, il se dirigea vers un bois pour y passer la journée, s'y enfonça et s'assit au pied d'un arbre pour toute la journée.

A cette époque le renonçant Māgandhiya marchait beaucoup et se déplaçait constamment. Il arriva à la salle du feu chez le brahmane du clan Bhāradvāja, il y vit la jonchée d'herbes qui y était disposée et demanda au brahmane :

– Pour qui est préparée cette litière d'herbes dans la salle du feu de l'honorable Bhāradvāja ? On dirait la couche d'un ascète.

– Il y a, honorable Māgandhiya, l'ascète Gotama, fils des Sakyas, qui est sorti du clan Sakya. Une flatteuse réputation accompagne cet honorable Gotama : “Le Seigneur est accompli, parfait Bouddha, doué de science et de bonne conduite, bien-allé, connaisseur du monde, suprême, cocher des mâles à dresser, maître des dieux et des hommes, Bouddha et Seigneur (formule expliquée en Visud VII 2) ” et c'est pour l'honorable Gotama qu'est disposée la couche que voilà.

– Quel triste spectacle nous avons eu là, honorable Bhāradvāja, quand nous avons aperçu la couche de l'honorable Gotama, ce rabat-joie.

– Prends garde à tes paroles, Māgandhiya ! Prends garde à tes paroles ! Car nombreux sont les sages de la noblesse, les sages brahmanes, les sages chefs de foyer, les sages ascètes qui ont pleine confiance en l'honorable Gotama et qui s'exercent en suivant son système sans défaut, cette méthode habile.

– Honorable Bhâradvâja, si nous voyions face à face l'honorable Gotama, nous lui dirions face à face : “L'ascète Gotama est un rabat-joie”. Pourquoi le dirions-nous ? Parce que cela est écrit dans notre soutra.

– Je rapporterai cette conversation à l'ascète Gotama si cela ne gêne pas l'honorable Mâgandiya.

– Cela n'a pas d'importance. Que l'honorable Bhâradvâja répète ce qui a été dit.

Mais avec son oreille divine bien épurée et plus qu'humaine, le Seigneur entendit les propos échangés entre le brahmane Bhâradvâja et le renonçant Mâgandiya.

* * *

Vers le soir, le Seigneur sortit de la solitude, il se rendit à la salle du feu et s'assit sur la couche d'herbes. Le brahmane vint trouver le Seigneur. En arrivant il échangea des paroles courtoises avec le Seigneur puis conclut leurs salutations aimables et mémorables en s'asseyant convenablement. Quand Bhâradvâja fut bien assis, le Seigneur déclara :

– Tu as eu, Bhâradvâja, une conversation avec le renonçant Mâgandiya à propos de cette litière d'herbes.

A ces paroles, le brahmane fut ému (de la capacité supranormale manifestée par Gotama) au point que ses poils se hérissèrent, et il répondit au Seigneur :

– Voilà justement ce que je voulais raconter à l'honorable Gotama, mais l'honorable Gotama m'a devancé.

Cet échange entre le Seigneur et le brahmane fut interrompu car le renonçant Mâgandiya, qui ne pouvait plus rester en place, qui marchait constamment, se rendit à la salle du feu où était le Seigneur. En arrivant il échangea des paroles courtoises avec le Seigneur puis conclut leurs salutations aimables et mémorables en s'asseyant convenablement. Quand Mâgandiya fut bien assis, le Seigneur lui demanda :

– L'oeil, Mâgandiya, se complaît dans les apparences visibles, il s'en délecte, il en jouit, et le Tathâgata le dresse, le surveille, le préserve, le contrôle et montre la méthode pour le contrôler. N'est-ce pas à ce propos que tu as dit : “L'ascète Gotama est un rabat-joie” ?

– C'est bien à ce propos, honorable Gotama, que j'ai dit : “L'ascète Gotama est un rabat-joie”. Pourquoi l'ai-je dit ? Parce que cela est écrit dans notre soutra.

– L'oreille, Mâgandiya, se complaît dans les sons...

– Le nez, Mâgandiya, se complaît dans les odeurs...

– La langue, Mâgandiya, se complaît dans les saveurs...

– Le corps, Mâgandiya, se complaît dans les touchers...

– L'esprit⁵, Mâgandiya, se complaît dans les choses connaissables, il s'en délecte, il en jouit, et le Tathâgata le dresse, le surveille, le préserve, le contrôle et montre la méthode pour le contrôler. N'est-ce pas à ce propos que tu as dit : “L'ascète Gotama est un rabat-joie” ?

– C'est bien à ce propos, honorable Gotama, que j'ai dit : “L'ascète Gotama est un rabat-joie”. Pourquoi l'ai-je dit ? Parce que cela est écrit dans notre soutra.

⁵ L'esprit, *manas*, est ici la faculté de connaître les choses qui sont directement connaissables par l'esprit sans passer par l'un des sens physiques, on appelle chacune de ces choses *dhamma*.

– Que penses-tu de ceci, Mâgandiya ? Imagine que quelqu'un ait d'abord joui des apparences perceptibles par l'oeil... des sons perceptibles par l'oreille... des odeurs perceptibles par le nez... des saveurs perceptibles par la langue... et des touchers perceptibles par le corps, attirants, désirables, plaisants, attachants, sensuels, excitants. Mais par la suite il connaît, dans leur vérité, l'origine et la fin des apparences... des sons... des odeurs... des saveurs... et des touchers, leurs avantages, leurs inconvénients et comment leur échapper, il abandonne tout désir pour ces objets des sens, il fait tomber la fièvre, il chasse cette soif et garde sa paix intérieure. Que pourrais-tu lui reprocher, Mâgandiya ?

– Rien du tout, honorable Gotama.

– J'ai d'abord vécu à mon foyer, Mâgandiya. J'y ai bénéficié des cinq plaisirs sensoriels, les apparences perceptibles par l'oeil, les sons perceptibles par l'oreille, les odeurs perceptibles par le nez, les saveurs perceptibles par la langue et les touchers perceptibles par le corps, attirants, désirables, plaisants, attachants, sensuels, excitants. J'en ai profité et joui.

Et j'avais trois palais, un pour la mousson, un pour la saison froide et un pour la saison chaude. Pendant les quatre mois de la mousson, Mâgandiya, je jouissais de musiques qui n'étaient jouées que par des femmes et je ne sortais pas du palais de la mousson.

Mais par la suite j'ai connu dans leur vérité l'origine et la fin des plaisirs sensoriels, leurs avantages, leurs inconvénients et comment leur échapper. J'ai abandonné tout désir pour les plaisirs sensoriels, j'ai fait tomber la fièvre, chassé cette soif et gardé ma paix intérieure.

Je vois d'autres êtres qui ne sont pas détachés des plaisirs sensoriels mais dévorés d'avidité sensorielle, brûlant de fièvre sensorielle, s'adonnant aux plaisirs sensoriels. Je ne les envie pas et je ne me réjouis pas comme eux. Pourquoi ? Parce que, Mâgandiya, je bénéficie de ce plaisir extrasensoriel, étranger aux facteurs pernicioseux, de ce bonheur divin qui persiste après une intense concentration⁶, et je n'envie pas un plaisir inférieur, je ne m'en réjouis pas.

« Prenons, Mâgandiya, l'exemple d'un maître de maison ou d'un fils de maison, riche de beaucoup d'argent et de grands biens, qui bénéficie, profite et jouit des cinq plaisirs sensoriels : les apparences perceptibles par l'oeil, les sons perceptibles par l'oreille, les odeurs perceptibles par le nez, les saveurs perceptibles par la langue et les touchers perceptibles par le corps, attirants, désirables, plaisants, attachants, sensuels, excitants.

S'il a une bonne conduite physique, une bonne conduite verbale et une bonne conduite mentale, il peut renaître dans une bonne destinée, un monde céleste, en compagnie des dieux Trente-Trois. Là, dans le Parc de la Béatitude, il est entouré de l'assemblée des nymphes célestes et bénéficie, profite et jouit des cinq plaisirs des sens divins.

Il se peut qu'il voit alors un maître de maison ou un fils de maison qui bénéficie, profite et jouit des cinq plaisirs des sens humains. Qu'en penses-tu, Mâgandiya ? Ce fils de dieu dans le Parc de la Béatitude, entouré de l'assemblée des nymphes célestes, bénéficiant, profitant et jouissant des cinq plaisirs des sens divins, peut-il envier le maître de maison ou le fils de maison ? Désire-t-il retourner vers les plaisirs sensoriels humains ?

⁶ Intense concentration : *samādhī*.

– Certainement pas, honorable Gotama. Pourquoi ? Parce que les plaisirs divins sont supérieurs aux plaisirs humains et bien plus merveilleux.

– De même, Mâgandiya, j'ai d'abord vécu à mon foyer... Mais ensuite j'ai connu dans leur vérité l'origine et la fin des plaisirs sensoriels, leurs avantages, leurs inconvénients et comment leur échapper. J'ai abandonné tout désir pour les plaisirs sensoriels, j'ai fait tomber la fièvre, chassé cette soif et gardé ma paix intérieure. Je vois d'autres êtres qui ne sont pas détachés des plaisirs sensoriels mais dévorés d'avidité sensorielle, brûlant de fièvre sensorielle, s'adonnant aux plaisirs sensoriels. Je ne les envie pas et je ne me réjouis pas comme eux.

« Prenons maintenant l'exemple, Mâgandiya, d'un lépreux aux membres endommagés, au corps putride dévoré par la vermine. Il gratte ses blessures avec ses ongles et cautérise ses plaies sur des charbons ardents.

Mais ses amis, relations, connaissances ou parents lui trouvent un chirurgien, ce chirurgien lui prescrit un traitement, et ce traitement le guérit de la lèpre. Il recouvre la santé, le bien-être, l'autonomie, l'indépendance et peut aller où il veut.

Il se peut qu'il voit alors un autre lépreux aux membres endommagés, au corps putride dévoré par la vermine, qui gratte ses blessures avec ses ongles et cautérise ses plaies sur des charbons ardents. Qu'en penses-tu, Mâgandiya ? Cet homme envierait-il le lépreux ? Se soignerait-il encore avec les charbons ardents ?

– Non, honorable Gotama. Pour quelle raison ? Parce qu'on doit se soigner quand on est malade, mais plus quand on est guéri.

– De même, Mâgandiya, j'ai d'abord vécu à mon foyer... Mais ensuite j'ai connu dans leur vérité l'origine et la fin des plaisirs sensoriels, leurs avantages, leurs inconvénients et comment leur échapper. J'ai abandonné tout désir pour les plaisirs sensoriels, j'ai fait tomber la fièvre, chassé cette soif et gardé ma paix intérieure. Je vois d'autres êtres qui ne sont pas détachés des plaisirs sensoriels mais dévorés d'avidité sensorielle, brûlants de fièvre sensorielle, s'adonnant aux plaisirs sensoriels. Je ne les envie pas et je ne me réjouis pas comme eux.

« Prenons encore l'exemple, Mâgandiya, du lépreux aux membres endommagés, au corps putride dévoré par la vermine. Il gratte ses blessures avec ses ongles et cautérise ses plaies sur des charbons ardents. Mais ses amis, relations, connaissance ou parents lui trouvent un chirurgien, ce chirurgien lui applique un traitement et ce traitement le guérit de la lèpre. Il recouvre la santé, le bien-être, l'autonomie, l'indépendance et peut aller où il veut.

Si deux hommes robustes le saisissent alors par les épaules et le traînent vers des charbons ardents, qu'en penses-tu, Mâgandiya ? Cet homme ne va-t-il pas se débattre ?

– Certes si, honorable Gotama. Pourquoi ? Parce que le contact du feu est douloureux, cuisant et brûlant.

– Qu'en penses-tu, Mâgandiya ? Est-ce seulement maintenant que le contact du feu est douloureux, cuisant et brûlant ? Ou l'était-il aussi auparavant (quand il servait à cautériser les plaies) ?

– Auparavant aussi, honorable Gotama, le contact du feu était douloureux, cuisant et brûlant. Mais ce lépreux avait alors des facultés sensorielles affaiblies et il percevait à tort comme agréable le contact très douloureux du feu.

– De même, Mâgandiya, les plaisirs sensoriels étaient dans le passé douloureux, cuisants et brûlants. Ils seront encore dans le futur douloureux, cuisants et brûlants. Et maintenant aussi ils sont douloureux, cuisants et brûlants. Mais les êtres qui ne sont pas détachés des plaisirs sensoriels mais au contraire dévorés d'avidité sensorielle et brûlants de fièvre sensorielle ont une faculté affaiblie⁷, et ils perçoivent à tort comme agréables ces plaisirs sensoriels qui sont en réalité désagréables.

« Prenons toujours, Mâgandiya, l'exemple du lépreux aux membres endommagés, au corps putride dévoré par la vermine, qui gratte ses blessures avec ses ongles et cautérise ses plaies sur des charbons ardents. Plus ce lépreux se brûle sur les charbons ardents, plus ses blessures deviennent ignobles, nauséabondes et putrides. Et il ne trouve un peu d'agrément dans les charbons, une certaine satisfaction, que parce que ses blessures le démangent terriblement.

Il en va de même, Mâgandiya, pour les êtres qui ne sont pas détachés des plaisirs sensoriels mais au contraire dévorés d'avidité sensorielle et brûlants de fièvre sensorielle. Plus ces êtres s'adonnent aux plaisirs sensoriels, plus leur avidité sensorielle augmente et plus ils brûlent de fièvre sensorielle. Et ils ne trouvent un peu d'agrément, quelque satisfaction, que dans les cinq plaisirs sensoriels.

« Que penses-tu de ceci, Mâgandiya ? As-tu jamais vu, ou entendu dire, qu'un roi ou un grand ministre royal qui bénéficie, profite et jouit des cinq plaisirs sensoriels sans avoir abandonné l'avidité sensorielle ni chassé la fièvre sensorielle, ait pu, peut ou pourra chasser le désir et conserver sa paix intérieure ?

– Certes non, honorable Gotama.

– Bien, Mâgandiya. Moi non plus je n'ai jamais vu, ni entendu dire, qu'un roi ou qu'un grand ministre royal qui bénéficie, profite et jouit des cinq plaisirs sensoriels sans avoir abandonné l'avidité sensorielle ni chassé la fièvre sensorielle, ait été, soit ou sera sans plus aucun désir et l'esprit intimement apaisé.

« En revanche, Mâgandiya, les ascètes et les brahmanes qui ont réussi, réussissent ou réussiront à chasser la soif et à garder la paix intérieure, ont tous connu dans leur vérité l'origine et la fin des plaisirs sensoriels, leurs avantages, leurs inconvénients et comment leur échapper, ils ont tous abandonné l'avidité sensorielle, chassé la fièvre sensorielle, et ainsi ils ont pu, peuvent ou pourront chasser le désir et garder la paix intérieure. »

Et à ce moment le Seigneur proclama :

Le Bien-être est le suprême acquis, le Dénouement le bonheur suprême
Seul l'octuple chemin mène à la Paix, à l'Immortalité

Ainsi parla-t-il, et Mâgandiya s'exclama :

⁷ Il s'agit de la sagacité, *paññā*. Quand elle est trop faible, elle ne permet pas de voir les plaisirs sensoriels tels qu'ils sont.

– C'est merveilleux, honorable Gotama ! c'est extraordinaire, honorable Gotama, comme ceci fut bien dit par l'honorable Gotama : “le bien-être est le suprême acquis, le dénouement le bonheur suprême⁸”. J'ai entendu dire, honorable Gotama, que les maîtres des maîtres des renonçants d'antan disaient aussi “le bien-être est le suprême acquis, le dénouement le bonheur suprême”. Et l'honorable Gotama en est d'accord.

– Mais dans cette maxime énoncée par les maîtres des maîtres des renonçants d'antan, qu'est-ce que le bien-être ? Qu'est le dénouement ?

Alors Mâgandiya se frotta les membres avec les mains :

– Ceci, honorable Gotama, est le bien-être, ceci est le dénouement, car je suis à présent en bonne santé, à l'aise, sans aucune maladie.

– Prenons, Mâgandiya, l'exemple d'un aveugle de naissance qui ne voit pas le noir, le blanc ni le jaune, le rouge ni le cramoisi, l'uni ni le bariolé, qui ne voit pas les étoiles, la lune ni le soleil. Il entend dire par quelqu'un qui a des yeux “il est bon d'avoir un vêtement blanc, bien coupé, immaculé, propre”, et il se met en quête d'un vêtement blanc. Mais un autre homme le dupe avec un manteau écru, taché et noirci : “Hé, brave homme, voilà pour toi un vêtement blanc, bien coupé, immaculé, propre”. L'aveugle prend ce vêtement, le met et l'exhibe avec joie en disant : “il est bon d'avoir un vêtement blanc, bien coupé, immaculé, propre”.

« Qu'en penses-tu, Mâgandiya ? Est-ce parce qu'il sait, est-ce parce qu'il voit, que cet aveugle prend le manteau écru, taché et noirci, qu'il le met et l'exhibe avec joie en disant “il est bon d'avoir un vêtement blanc, bien coupé, immaculé, propre” ? Ou est-ce parce qu'il fait confiance à celui qui a des yeux ?

– Non, honorable Gotama, ce n'est pas parce qu'il sait, parce qu'il voit, que cet aveugle agit ainsi, mais parce qu'il fait confiance à celui qui a des yeux.

– De même, Mâgandiya, les renonçants des autres écoles ne savent pas, ils n'ont pas l'oeil. Et sans connaître le Bien-être, sans voir le Dénoement, ils disent :

Le bien-être est le suprême acquis, et le dénouement le bonheur suprême.

« Mais les Accomplis d'antan pleinement réalisés disaient, eux :

Le Bien-être est le suprême acquis, le Dénoement le bonheur suprême
Seul l'octuple chemin mène à la Paix, à l'Immortalité

« Ce quatrain a pris peu à peu un sens terre à terre. En effet, Mâgandiya, le corps est comparable à une maladie, un abcès, une épine, une infortune, un mal. Or de ce corps tu as dit “ceci est le bien-être, ceci est le dénouement”, car tu n'as pas l'œil pur qui te permettrait de connaître le Bien-être et de voir le Dénoement.

⁸ Mâgandiya oublie la moitié de la citation. De plus il ne comprend pas que les acquis tels que la richesse, la célébrité et la bonne santé ne sont pas "suprêmes". Et il ne voit pas de quel dénouement, *nibbāna*, il s'agit. Ce mot pouvait en effet s'interpréter de plusieurs façons.

– J'ai maintenant confiance en l'honorable Gotama : l'honorable Gotama est capable de m'indiquer la méthode qui me permettra de connaître le Bien-être et de voir le Dénouement.

– Reprenons, Mâgandiya, l'exemple de l'aveugle de naissance qui ne voit pas le noir, le blanc ni le jaune, le rouge ni le cramoisi, l'uni ni le bariolé, qui ne voit pas les étoiles, la lune ni le soleil. Ses amis, relations, connaissance ou parents lui trouvent un chirurgien, ce chirurgien lui prescrit un traitement, mais ce traitement ne lui rend pas la vue, ne régénère pas ses yeux. Qu'en penses-tu, Mâgandiya ? Ne va-t-il pas en résulter fatigue et ennuis pour le chirurgien ?

– Certes si, honorable Gotama.

– De même, Mâgandiya, si je t'indiquais la méthode ainsi — “ceci est le Bien-être, cela le Dénouement” —, tu ne serais pas capable de connaître le Bien-être et de voir le Dénouement, et il en résulterait pour moi fatigue et ennuis.

– J'ai confiance en l'honorable Gotama : l'honorable Gotama est capable de m'indiquer la méthode qui me permettra de connaître le Bien-être et de voir le Dénouement.

– Prenons toujours, Mâgandiya, l'exemple de l'aveugle de naissance qui ne voit pas le noir, le blanc ni le jaune, le rouge ni le cramoisi, l'uni ni le bariolé, qui ne voit pas les étoiles, la lune ni le soleil. Il entend dire par quelqu'un qui a des yeux “il est bon d'avoir un vêtement blanc, bien coupé, immaculé, propre”, et il se met en quête d'un vêtement blanc. Mais un autre homme le dupe avec un manteau écru, taché et noirci : “Hé, brave homme, voilà pour toi un vêtement blanc, bien coupé, immaculé, propre”. L'aveugle prend ce vêtement, le met et l'exhibe. Alors ses amis, relations, connaissance ou parents lui trouvent un chirurgien, ce chirurgien lui prescrit un traitement : émétique, purgatif, collyre, onguent, traitement nasal. Et ce traitement lui rend la vue et régénère ses yeux⁹. Le recouvrement de la vue élimine tout désir-attachement pour le manteau écru, taché et sali, et fait apparaître le trompeur comme un ennemi nuisible. L'ex-aveugle pourrait même lui retirer la vie en pensant que pendant longtemps il l'a trompé, abusé, berné avec ce manteau écru, taché et sali, en disant : “Hé, brave homme, voilà pour toi un vêtement blanc, bien coupé, immaculé, propre”.

« De même, Mâgandiya, si je t'indique la méthode ainsi “ceci est le Bien-être, cela le Dénouement”, tu pourras connaître le Bien-être et voir le Dénouement. Et l'acquisition de l'oeil de la sagacité éliminera tout désir-attachement pour les cinq ensembles saisis (voir Visud XIV 214). Tu pourras penser : “Pendant longtemps j'ai été trompé, berné, abusé par cet état d'esprit, car en m'attachant à l'apparence physique j'étais attaché, en m'attachant au type de ressenti j'étais attaché, en m'attachant à la perception j'étais attaché, en m'attachant aux composants mentaux j'étais attaché, en m'attachant à l'état de conscience j'étais attaché. A cause de l'attachement, l'existence. A cause de l'existence, la naissance. A cause de la naissance, le vieillissement et la mort, le chagrin, les lamentations, la douleur, l'insatisfaction et le désespoir (voir Visud XVII 2). Telle est l'origine de toute cette masse de malheur.

⁹ Dans le premier exemple de l'aveugle de naissance, la maladie est incurable. Quoique fasse le chirurgien, elle ne peut guérir. Dans le deuxième cas, en revanche, la maladie est curable et le traitement réussit.

– J'ai maintenant confiance en l'honorable Gotama : l'honorable Gotama est capable de m'indiquer la méthode de telle façon que je ne sois plus aveugle lorsque je me lèverai de ce siège.

– Alors, Mâgandiya, il te faut t'associer aux Grands Hommes. Si tu t'associes aux Grands Hommes, tu entendras le vrai dhamma. Si tu entends le vrai dhamma, tu suivras la voie conforme au dhamma. Et si tu suis la voie conforme au dhamma, tu connaîtras par toi-même, tu verras par toi-même : “Voici les maladies, les abcès, les épines. Ici les maladies, les abcès, les épines sont détruits sans reste. Par la cessation de l'attachement, la cessation de l'existence. Par la cessation de l'existence, la cessation de la naissance. Par la cessation de la naissance, la cessation du vieillissement et de la mort, du chagrin, des lamentations, de la douleur, de l'insatisfaction et du désespoir. Ainsi est détruite toute cette masse de malheur”.

Ainsi parla-t-il, et Mâgandiya dit au Seigneur :

– C'est merveilleux, honorable Gotama ! C'est merveilleux, honorable Gotama ! C'est comme si on redressait ce qui était tordu, on révélait ce qui était caché, on montrait le chemin à l'égaré, on apportait une lampe dans les ténèbres pour que ceux qui ont des yeux voient. Ainsi l'honorable Gotama a-t-il montré la voie de différentes manières.

« Je cherche refuge auprès de l'honorable Gotama, du Dhamma et du Sangha monastique. Puissè-je être admis en présence du Seigneur, puissè-je être ordonné.

– Celui qui vient d'une autre école, Mâgandiya, qui demande à être admis dans ce *dhamma-vinaya* et à recevoir l'ordination, doit faire quatre mois de probation. Au bout de ces quatre mois, s'ils en décident ainsi, les moines le font entrer et l'ordonnent moine. Et là aussi les différences entre les individus me sont connues.

– Si ceux qui viennent d'une autre école, Seigneur, qui demandent à être admis dans ce *dhamma-vinaya* et à recevoir l'ordination, doivent faire quatre mois de probation, et si au bout des quatre mois les moines, s'ils en décident ainsi, les font entrer et les ordonnent moines, je ferai, moi, quatre ans. Si au bout des quatre ans les moines en décident ainsi, ils me feront entrer et m'ordonneront moine.

* * *

Le renonçant Mâgandiya reçut l'admission en présence du Seigneur, il reçut l'ordination.

* * *

Fraîchement ordonné, le vénérable Mâgandiya resta solitaire, retiré, vigilant, énergique et résolu. Il ne lui fallut pas longtemps pour voir de ses propres yeux, par connaissance directe, dans la réalité présente, cet Aboutissement insurpassable de la vie sainte pour lequel les fils de bonne famille passent à juste titre du foyer au sans-foyer, il y accéda, il y demeura. Il reconnut “détruite est la naissance, achevée la vie sainte, fait ce qui était à faire et rien de plus ici-bas”. Le vénérable Mâgandiya devint l'un des Accomplis.

Le récit de Collier-de-doigts

(Aṅgulimālasuttam n° 86)

Ce brahmane, avant d'être surnommé Aṅgulimāla, Collier-de-doigts, s'appelait Ahimsaka, Sans-méchanceté. Il était le fils d'un grand-prêtre du roi de Kosala. A sa naissance, des présages funestes suscitèrent des craintes chez le roi : ce nouveau-né n'allait-il pas représenter plus tard un danger pour lui ? Lui prendre son royaume ? Le tuer ? Mais la consultation des astres révéla que l'enfant ne serait qu'un bandit et non une menace pour le roi, aussi lui laissa-t-on la vie. Lors de son apprentissage de brahmane, sa parfaite conduite lui attira la jalousie de ses condisciples qui réussirent à convaincre leur maître de s'en débarrasser. Celui-ci donna comme épreuve à Sans-méchanceté de tuer mille personnes, pensant que c'est lui qui serait tué. Un disciple se devait d'obéir à tous les ordres de son maître, même les plus insensés. Sans-méchanceté se mit donc à l'oeuvre. Afin de garder le compte de ses victimes, il leur coupait un doigt qu'il ajoutait au collier qui allait lui valoir son surnom. Collier-de-doigts terrifiait la région, et les soldats du roi n'arrivaient pas à le vaincre. La population fuyait les campagnes pour se réfugier à la capitale, Sâvatthi. Le grand-prêtre pensait bien que le tueur était son fils mais il ne savait quoi faire. Sa femme Mantânî, de caste brahmane elle aussi, résolut d'aller rencontrer son fils. Mais si elle le trouvait, celui-ci devrait la tuer pour respecter l'ordre de son maître. C'est ici que commence le récit.

Ainsi ai-je entendu.

En ce temps-là le Seigneur séjournait près de Sâvatthi, dans le parc Anâthapiṇḍika du bois Jêta.

A cette époque il y avait sur les terres du roi Pasénadi de Kosala un féroce bandit surnommé Collier-de-doigts qui avait du sang sur les mains. Il se complaisait dans le meurtre et ne connaissait pas la pitié envers les êtres vivants. Il réduisait les hameaux à néant, les villages en solitudes, les districts en déserts. Il avait tué un grand nombre d'hommes, et de leurs doigts il s'était fait un collier.

Un matin le Seigneur s'habilla de bonne heure, prit son bol et sa robe, et se rendit à Sâvatthi pour y mendier sa nourriture. Quand il eut parcouru Sâvatthi en mendiant et fini son repas, en revenant de sa tournée d'aumônes, il rangea son lit-siège. Puis il prit son bol et sa cape et chemina sur la grand-route en direction du lieu où se trouvait Collier-de-doigts.

Par trois fois des vachers, des bergers et des paysans en fuite virent le Seigneur cheminer sur la grand-route vers le lieu où se trouvait Collier-de-doigts. Ils lui dirent :

– Ne vas pas sur cette route, ascète, car il y a sur cette route le féroce bandit Collier-de-doigts. Il a du sang sur les mains, se complait dans le meurtre et ne connaît pas la pitié

envers les êtres vivants. Il réduit les hameaux à néant, les villages en solitudes, les districts en déserts. Il porte un collier fait avec les doigts de tous ceux qu'il a tués. Sur cette route, même s'ils se regroupent à dix, à vingt, à trente ou à quarante, les gens tombent aux mains du bandit Collier-de-doigts.

Mais à chaque fois le Seigneur resta silencieux et continua sa route.

* * *

Le bandit Collier-de-doigts vit approcher le Seigneur et il eut cette pensée : “C'est étonnant ! C'est surprenant ! Sur cette route, même s'ils se groupent à dix, à vingt, à trente ou à quarante, les hommes tombent entre mes mains. Pourtant cet ascète va seul, sans le renfort d'un second, semble-t-il. Je vais prendre la vie de cet ascète.”

Collier-de-doigts empoigna son épée et son bouclier, ceignit son arc et son carquois et courut après le Seigneur. Mais celui-ci mit en oeuvre une magie telle que le bandit qui courait de toutes ses forces ne pouvait rattraper le Seigneur qui marchait normalement¹⁰. Alors il vint à Collier-de-doigts cette pensée : “C'est étonnant, c'est surprenant, j'ai déjà pourchassé et rattrapé un éléphant à la course, et un cheval au galop aussi je l'ai rejoint, j'ai encore poursuivi et rattrapé un char qui filait, et même un daim galopant je l'ai traqué et attrapé. Mais cet ascète qui marche normalement, je ne peux l'atteindre bien que je courre de toutes mes forces.”

Il s'arrêta et dit au Seigneur :

– Arrête-toi, ascète ! Arrête-toi !

– Je suis arrêté, Collier-de-doigts. Mais toi, arrête-toi !

Alors le bandit Collier-de-doigts pensa : “ Ces ascètes fils des Sakyas disent la vérité, ils reconnaissent la vérité. Pourtant, alors qu'il marche, cet ascète dit "je suis arrêté, Collier-de-doigts, mais toi, arrête-toi." Il faut que je questionne cet ascète. Et le bandit adressa ce couplet au Seigneur :

Ascète, tu dis en marchant "je suis arrêté"
Et de moi qui le suis, tu dis "pas arrêté"
Aussi je te pose cette question, ascète :
Comment es-tu arrêté ? Comment ne le suis-je pas ?

– Je suis arrêté, Collier-de-doigts, car le bâton,
Partout, toujours, pour tous les êtres, je l'ai posé.
Toi, tu es sans pitié envers les vivants
Ainsi suis-je arrêté, mais toi tu ne l'es pas

– Enfin je peux bénir un grand sage voyant,
Ascète qui est entré dans la grande forêt

¹⁰ Par magie, *iddhi*, le Seigneur faisait voir au bandit tantôt du terrain découvert, tantôt de l'eau à contourner, tantôt d'autres obstacles. Il le mena ainsi sur plusieurs lieues. Le brigand courait en vain, transpirait et s'épuisait.

Enfin je vais pouvoir abandonner le mal
Car j'ai bien entendu ton chant de vérité

Puis le bandit jeta son épée et ses armes
Dans un gouffre escarpé profond comme l'enfer
Le bandit fit hommage aux pieds du Bienheureux
Et lui demanda sur le champ l'admission.
Le Sage compatissant, le Bouddha en personne
Lui le Maître du monde ainsi que de ses dieux
Lui dit à ce moment "Viens, moine !"
Et cela lui donna l'état de moine mendiant

Puis le Seigneur se mit en route vers Sâvatthi avec le vénérable Collier-de-doigts comme suivant. Progressant par étapes, il rejoignit Sâvatthi et y séjourna dans le parc Anâthapindika du bois Jéta.

* * *

Une grande foule s'était rassemblée devant le palais du roi Pasénadi de Kosala et poussait des clameurs, force grands cris :

– Sur tes terres, divin roi, il y a le féroce bandit Collier-de-doigts. Il a du sang sur les mains, il se complaît dans le meurtre et ne connaît pas la pitié envers les êtres vivants. Il réduit les hameaux à néant, les villages en solitudes, les districts en déserts. Il a tué bien des gens et s'est fait un collier de leurs doigts. Que le divin roi le chasse !

Alors le roi Pasénadi quitta Sâvatthi tôt le matin avec pas moins de cinq centaines de chevaux et se dirigea vers le jardin d'Anâthapindika. Tant que le sol fut carrossable, le roi fit avancer son char. Puis il en descendit et s'approcha du Seigneur à pied. Il salua le Seigneur et s'assit convenablement. Quand le roi fut bien assis, le Seigneur lui demanda :

– Que t'arrive-t-il, grand roi ? Le roi Bimbisara du Mâgadha est-il fâché contre toi, grand roi ? Ou les Licchavis de Vésali ? Ou un roi ennemi ?

– Non, Seigneur. Le roi Bimbisara du Mâgadha n'est pas fâché contre moi, ni les Licchavis de Vésali, pas plus qu'un roi ennemi. Mais il y a sur mes terres, Seigneur, le féroce bandit Collier-de-doigts qui a du sang sur les mains, se complaît dans le meurtre et ne connaît pas la pitié envers les êtres vivants. Il réduit les hameaux à néant, les villages en solitudes, les districts en déserts, il porte un collier des doigts de tous ceux qu'il a tués, et moi je ne pourrai pas le chasser.

– Si tu voyais, grand roi, que Collier-de-doigts s'est fait raser les cheveux et la barbe, qu'il a revêtu les robes safran, qu'il est passé du foyer au sans-foyer, qu'il s'abstient de détruire le souffle vital, s'abstient de prendre ce qui n'est pas donné, s'abstient de tromper, qu'il mange un seul repas par jour et mène la vie sainte, qu'il est discipliné et vertueux, que ferais-tu à son sujet ?

– Nous le saluerions, Seigneur, nous nous lèverions, nous lui proposerions un siège, nous lui offririons les nécessités que sont le vêtement, le bol d'aumône, le lit-siège et les médicaments en cas de maladie, et nous lui assurerions une protection conforme à la règle.

Mais comment, Seigneur, cet homme immoral et cruel pourrait-il devenir discipliné et modéré ?

A ce moment le vénérable Collier-de-doigts était assis non loin du Seigneur. Le Seigneur étendit le bras en disant :

– Grand roi, voici Collier-de-doigts.

Alors le roi eut très peur, il fut tétanisé, tous ses poils se hérissèrent. Le Seigneur vit sa peur et lui dit :

– N'aie pas peur, grand roi ! N'aie pas peur ! Il n'y a rien ici que tu doives craindre.

La peur du roi s'apaisa, la tétanie retomba avec le hérissement. Le roi s'approcha du vénérable Collier-de-doigts et lui demanda :

– Messire est-il bien Collier-de-doigts ?

– Oui, grand roi !

– Quel est le clan paternel de messire ? Et son clan maternel ?

– Mon père s'appelle Gagga, grand roi, et ma mère Mantani.

– Que messire Gagga, fils de Mantani, se réjouisse. Je ferai diligence en sa faveur quant aux nécessités que sont le vêtement, le bol à aumônes, le lit-siège et les médicaments en cas de maladie.

A cette époque le vénérable Collier-de-doigts vivait dans les bois, mendiait sa nourriture, s'habillait de rebuts et se contentait des trois robes. Il dit au roi :

– J'ai assez, grand roi, mes trois robes sont au complet.

Le roi Pasénadi retourna auprès du Seigneur, le salua de nouveau et s'assit convenablement. Une fois bien assis, il dit au Seigneur :

– C'est étonnant, Seigneur ! C'est surprenant comme le Seigneur dompte les indomptés, apaise les inapaisés, dénoue complètement ceux qui n'étaient pas complètement dénoués ! Celui que nous n'avons pas pu dompter par le bâton et l'épée, le Seigneur l'a dompté sans bâton ni épée. Allons ! Maintenant nous partons, Seigneur, car nous avons beaucoup d'obligations, beaucoup à faire.

– Si tu penses qu'il en est temps, grand roi.

Le roi Pasénadi du Kosala se leva, salua le Seigneur et s'en alla en le gardant à sa droite.

* * *

Lorsque Collier-de-doigts allait mendier à Sâvatthi, les gens le reconnaissaient et étaient terrifiés. Certains s'enfuyaient dans les bois, d'autres s'enfermaient chez eux, ceux qui ne pouvaient fuir lui tournaient le dos et restaient immobiles en tremblant. Le vénérable n'obtenait aucune aumône. Voici comment il éprouva pour la première fois de la pitié.

Le vénérable Collier-de-doigts s'habilla de bon matin, prit son bol et sa cape et entra à Sâvatthi pour mendier. Pendant qu'il parcourait la ville en mendiant, il aperçut une femme dont le foetus se présentait de travers et dont les entrailles étaient meurtries. La scène lui inspira cette pensée “Que de tourments subissent les êtres ! Que de tourments subissent les êtres !”

Quand il eut parcouru Sâvatthi en mendiant et fini son repas, en revenant de sa tournée d'aumônes, il rendit visite au Seigneur. Il s'approcha, salua le Seigneur et s'assit convenablement. Une fois bien assis, il raconta au Seigneur :

– M'étant habillé de bon matin, Seigneur, je pris mon bol et ma cape et j'allai à Sâvatthi pour mendier. Pendant que je parcourais la ville en mendiant, j'aperçus une femme dont le foetus se présentait de travers et dont les entrailles étaient meurtries, et j'ai pensé “Que de tourments subissent les êtres ! Que de tourments subissent les êtres !”

– Retourne à Sâvatthi, Collier-de-doigts, va voir cette femme et dis-lui : “Depuis que je suis né, petite soeur, je ne me souviens pas d'avoir volontairement privé un être vivant de la vie. Par cette vérité sois saine et sauve ainsi que le bébé”.

– Mais ce serait un mensonge délibéré de ma part, Seigneur, car j'ai volontairement privé de la vie un grand nombre d'êtres vivants.

– Alors, Collier-de-doigts, retourne à Sâvatthi, va voir cette femme et dis-lui : “Depuis que je suis né par la naissance sans tache¹¹, petite soeur, je ne me souviens pas d'avoir volontairement privé un être vivant de la vie. Par cette vérité sois saine et sauve ainsi que le bébé”.

– Bien, Seigneur.

Le vénérable Collier-de-doigts acquiesça, retourna à Sâvatthi, alla trouver la femme et lui dit :

– Depuis que je suis né par la naissance sans tache, petite soeur, je ne me souviens pas d'avoir volontairement privé un être vivant de la vie. Par cette vérité sois saine et sauve ainsi que le bébé.

* * *

Une fois le vénérable Collier-de-doigts resté solitaire, retiré, vigilant, énergique et résolu, il ne lui fallut pas longtemps pour voir de ses propres yeux, par connaissance directe, dans la réalité présente, cet Aboutissement insurpassable de la vie sainte pour lequel les fils de bonne famille passent à juste titre du foyer au sans-foyer, il y accéda, il y demeura. Il reconnut “détruite est la naissance, achevée la vie sainte, fait ce qui était à faire et rien de plus ici-bas”. Le vénérable Collier-de-doigts devint l'un des Accomplis.

* * *

Dans l'épisode suivant où le vénérable Collier-de-doigts reçoit des projectiles, ceux-ci ne lui sont pas destinés mais visent à chasser des animaux tels que corbeaux, chiens ou cochons. Le vénérable passe par là au mauvais moment.

Le vénérable Collier-de-doigts s'habilla de bon matin, prit son bol et sa cape et entra à Sâvatthi pour mendier. Cette fois-ci une motte de terre tomba sur le vénérable Collier-de-doigts, et aussi un bâton lancé par quelqu'un d'autre, et une pierre jetée par un troisième. Le

¹¹ Naissance sans tache, *ariyā jāti* : la naissance à la vie au cours de laquelle on ne tue pas, on ne vole pas, etc. Lorsque Collier-de-doigts dit cette phrase à la jeune femme, celle-ci fut délivrée ; la mère et l'enfant étaient tous les deux sains et saufs.

vénérable Collier-de-doigts eut le crâne fendu, ensanglanté, son bol était brisé et sa robe déchirée. Il vint trouver le Seigneur.

Quand le Seigneur le vit arriver, il lui dit :

– Accepte, brahmane ! Accepte ! Tu expérimentes dans la vie présente le mûrissement des actions qui autrement t'auraient précipité en enfer pour un grand nombre d'années, un grand nombre de centaines d'années, un grand nombre de milliers d'années.

* * *

Le vénérable Collier-de-doigts, solitaire et retiré, éprouva le bonheur de la Délivrance. En cette occasion il s'exclama :

Passer de l'insouciance à la vigilance
Eclairer l'univers comme la lune quand elle sort des nuages
Remplacer les mauvaises actions par les bonnes
Eclairer l'univers comme la lune quand elle sort des nuages

Se rallier jeune moine à l'enseignement du Bouddha
Eclairer l'univers comme la lune quand elle sort des nuages.
Que mes ennemis entendent sa parole de vérité !
Que mes ennemis se rallient à l'enseignement du Bouddha !

Que mes ennemis fréquentent les hommes de paix
Qui font accepter le dhamma !
Que mes ennemis entendent proclamer à temps
La patience et la bonté, et les mettent en pratique !
Celui qui ne m'agresse pas, moi, ni personne d'autre,
Peut atteindre la Paix ultime, protéger les faibles et les forts¹².

Les jardiniers canalisent l'eau, les forgerons façonnent les flèches,
Les charpentiers travaillent le bois, mais les sages se disciplinent eux-mêmes
Il faut le bâton, l'aiguillon et le fouet pour en dresser certains
Mais le Saint m'a dompté sans bâton ni épée.

Moi qu'on appela Sans-méchanceté je fus méchant
Mais je mérite à présent ce nom car je ne nuis plus à personne.
J'étais autrefois le fameux bandit Collier-de-doigts
Mais quand la crue déjà m'emportait, j'ai trouvé refuge auprès du Bouddha

¹² Les faibles et les forts, *tasathāvare* : littéralement ceux qui tremblent et ceux qui sont stables, c'est-à-dire ceux qui sont soumis au désir et ceux qui le dominent. En atteignant le Dénouement, on peut protéger les uns et les autres.

J'avais du sang sur les mains, moi le fameux Collier-de-doigts
Mais voyez la voie de mon refuge : le fil de la vie est coupé
Les actions qui m'auraient mené à de longues épreuves
Sont maintenant calcinées et je mange sans faire de dette¹³ .

Les sots demeurent insouciant par bêtise
Les sages gardent la vigilance comme suprême richesse
Ne tombez pas dans l'insouciance ni dans le plaisir des sens
Car il faut être vigilant et extrasensoriel pour atteindre le Bonheur complet.

“Bonne entrée ! Ne pas repartir !” ce me fut un bon conseil
Car de toutes les réalités j'atteignis la meilleure.
“Bonne entrée ! Ne pas repartir¹⁴ !” ce me fut un bon conseil
Car j'ai acquis les trois sciences et parachevé l'instruction du Bouddha.

¹³ Les actions sont calcinées : *kammavipāka*. L'efficiencia du chemin fait mûrir les actions antérieures et en épuise les effets.

Sans faire de dette, *anaṇa* : quand le moine mendiant mange la nourriture donnée par les fidèles, s'il n'est pas discipliné, c'est une sorte de vol. S'il n'examine pas la nature profonde des aliments, il contracte une dette. S'il est de l'une des sept sortes de *sekha*, sa nourriture se compare à un héritage ; mais s'il est accompli, on dit qu'il a la maîtrise. Donc ne pas faire de dette signifie que le vénérable avait au moins atteint l'un des chemins purs au moment où il profère ce vers.

¹⁴ Bonne entrée : dans la vie monastique. Il ne faut pas en repartir.

Les trois sciences, *vijjā*, sont : le souvenir des vies antérieures, l'oeil divin et la destruction de toutes les contaminations possibles. Cette dernière constitue le parachèvement de l'enseignement du Bouddha.

Le récit du gâteau de miel

(Madhupiṇḍikasuttam n° 18)

Alors que Maître Gotama était sur le point de revenir à Kapilavatthu, sa ville d'origine, après sa pleine Réalisation, son cousin et rival Devadatta avait affirmé aux Sakyas que le Seigneur était un ennemi de leur clan. Il accusait Maître Gotama d'avoir abandonné sa femme, Baddhakaccanā – qui était aussi la soeur de Devadatta –, pour mener la vie errante des renonçants. Devadatta lui reprochait aussi de l'avoir sévèrement critiqué en public et de ne jamais le regarder dans les yeux. Une partie des Sakyas avait pris parti pour Devadatta. L'un d'entre eux était surnommé Daṇḍapāṇi, Canne-en-main, parce qu'il collectionnait les cannes et qu'il aimait se promener en les exhibant. Ce jeune homme allait visiter les sites naturels et les parcs – une sorte de touriste. Sa rencontre dans la Grande Forêt avec le Seigneur fut toute fortuite. Cette Grande Forêt, qui s'étendait jusqu'à l'Himalaya, était une forêt primaire par opposition à celle de Vesali dont une partie avait été plantée par l'homme.

Ainsi ai-je entendu.

En ce temps-là le Seigneur séjournait chez les Sakyas, dans le parc Nigrodha qui est proche de Kapilavatthu.

Un matin le Seigneur s'habilla de bonne heure, prit son bol et sa robe et se rendit à Kapilavatthu pour y mendier sa nourriture. Quand il eut parcouru Kapilavatthu en mendiant et fini son repas, en revenant de sa tournée d'aumônes, il s'approcha de la Grande Forêt pour y passer la journée. Il s'y enfonça et s'assit pour toute la journée au pied d'un jeune arbre vilva.

Or le Sakya Canne-en-main qui marchait beaucoup et se déplaçait constamment, s'approcha lui aussi de la grande forêt, y pénétra et parvint auprès du jeune arbre vilva au pied duquel se trouvait le Seigneur. Une fois là, il échangea des paroles courtoises avec le Seigneur et conclut leur dialogue aimable et mémorable en restant convenablement debout, appuyé sur sa canne¹⁵. Ainsi debout, le Sakya Canne-en-main demanda au Seigneur :

– Que dit l'ascète ? Que proclame-t-il ?

– Il dit, mon ami, que dans ce monde avec ses dieux, ses Mâras et ses Brahmas, dans cette humanité avec ses ascètes et ses brahmanes, ses rois divins et ses hommes, il ne s'attaque à personne, et que les perceptions souillées ne s'implantent pas chez le brahmane qui reste détaché des sens, ferme, stable, et qui ne désire plus aucune sorte d'existence. Voilà ce que je dis, mon ami, voilà ce que je proclame.

A ces mots, Canne-en-main hocha la tête, tira la langue et trois rides de perplexité se creusèrent sur son front. Puis il partit en s'aidant de sa canne.

* * *

¹⁵ Canne-en-main posa les deux mains sur sa canne et appuya le menton sur le dos de ses mains dans une attitude fréquente chez les vachers. Bien qu'il restât poli, cette attitude désinvolte dénotait l'hostilité qu'il nourrissait à l'égard du Seigneur. Et il posa une question de pure forme sans attendre vraiment de réponse. Le Seigneur lui répondit par une formule énigmatique.

Vers le soir le Seigneur sortit de la solitude et retourna au parc Nigrodha. Dès son arrivée il s'assit sur le siège préparé à son intention.

Une fois bien assis, le Seigneur dit aux moines :

– Je me suis habillé de bonne heure, moines, j'ai pris mon bol et ma robe et me suis rendu à Kapilavatthu pour y mendier ma nourriture... En revenant de ma tournée d'aumônes, je me suis approché de la Grande Forêt pour y passer la journée, je m'y suis enfoncé et me suis assis pour toute la journée au pied d'un jeune arbre vilva. Or le Sakya Canne-en-main... parvint auprès du jeune arbre vilva au pied duquel je me trouvais... et me demanda : “Que dit l'ascète ? Que proclame-t-il ?” Je lui répondis : “Il dit, mon ami, que dans ce monde avec ses dieux, ses Mâras et ses Brahmas, dans cette humanité avec ses ascètes et ses brahmanes, ses rois divins et ses hommes, il ne s'attaque à personne, et que les perceptions souillées ne s'implantent pas chez le brahmane qui reste détaché des sens, ferme, stable, et qui ne désire plus aucune sorte d'existence. Voilà ce que je dis, mon ami, voilà ce que je proclame.” A ces mots, Canne-en-main hocha la tête, tira la langue et trois rides de perplexité se creusèrent sur son front. Puis il partit en s'aidant de sa canne. »

Ainsi parla le Seigneur.

Un moine lui demanda :

– Pourquoi le Seigneur dit-il que, dans ce monde avec ses dieux, ses Mâras, ses Brahmas, dans cette humanité avec ses ascètes et ses brahmanes, ses rois divins et ses hommes, le Seigneur ne s'attaque à personne, et que les perceptions souillées ne s'implantent pas chez le Seigneur, ce brahmane qui reste détaché des sens, ferme, stable, et qui ne désire plus aucune sorte d'existence ?

– Quand on ne trouve, moine, rien d'attirant, rien d'appréhensible, rien de saisissable dans ce qui cause les perceptions souillées susceptibles d'envahir l'homme, c'est la fin de la tendance à s'attacher, la fin de la tendance à rejeter, la fin de la tendance à croire, la fin de la tendance à hésiter, la fin de la tendance à se surestimer, la fin de la tendance à s'attacher à l'existence, la fin de la tendance à s'aveugler, c'est la fin de l'envie de prendre le bâton ou de dégainer l'épée, la fin des querelles, des affrontements, des disputes, des accusations, des calomnies et des sarcasmes. Là disparaissent sans reste toutes les choses mauvaises et pernicieuses.

Ainsi parla le Seigneur.

Ayant ainsi parlé, le Bien-allé se leva et rentra dans son logis.

* * *

Le Seigneur venait de partir quand les moines se dirent :

– Le Seigneur s'est levé, mes amis, et il est rentré dans son logis sans avoir détaillé le sens de cette déclaration qu'il n'a formulée qu'en résumé : “Quand on ne trouve rien d'attirant... là disparaissent sans reste toutes les choses mauvaises et pernicieuses”. Qui pourrait nous détailler le sens de ce propos ?

Les moines eurent alors cette idée :

– Le vénérable Mahâkaccâna est loué par le Maître, il est estimé par ses sages compagnons dans la vie sainte, il serait capable de nous détailler le sens de cette déclaration

que le Seigneur n'a formulé qu'en bref sans la détailler. Allons donc voir le vénérable Mahâkaccâna et demandons-lui de nous expliquer cette parole.

Les moines se rendirent donc auprès du vénérable Mahâkaccâna. Une fois là, ils échangèrent des paroles courtoises avec le vénérable Mahâkaccâna et conclurent leur dialogue aimable et mémorable en s'asseyant convenablement. Une fois bien assis, les moines dirent au vénérable Mahâkaccâna :

– Ami Kaccâna, le Seigneur s'est levé et il est rentré dans son logis sans nous avoir détaillé le sens de cette déclaration qu'il n'a formulée qu'en bref : “Quand on ne trouve rien d'attirant... là disparaissent sans reste toutes les choses mauvaises et pernicieuses”. Le Seigneur venait de partir quand nous nous sommes demandés : “Le Seigneur est parti sans avoir détaillé ce propos. Qui pourrait nous en détailler le sens ?” Nous avons alors pensé : “Le vénérable Mahâkaccâna... demandons-lui de nous expliquer cette formule.” Que le vénérable Mahâkaccâna veuille bien nous expliquer maintenant cet énoncé.

– Les vénérables, mes amis, se sont conduits comme des hommes qui ont besoin de moelle d'arbre, qui en cherchent, qui vont à sa recherche, mais qui ignorent la racine et le tronc d'un grand arbre contenant une telle moelle et qui espèrent la trouver dans les branches et les feuilles¹⁶ . Car lorsque vous étiez en présence du Maître, vous l'avez laissé partir et vous avez pensé à nous demander le sens de cette expression.

« Or, mes amis, le Seigneur connaît ce qu'il faut connaître et voit ce qu'il faut voir, il est l'œil, il est la connaissance, il est le dhamma, il est Brahma, il parle et il agit, il guide vers le But ultime et procure l'Immortalité, il est le Maître du dhamma et le Tathâgata. Il y eut ce moment où vous auriez pu demander le sens au Seigneur lui-même et où vous auriez pu retenir ce sens comme le Seigneur vous l'aurait expliqué.

– En effet, ami Kaccâna, le Seigneur connaît ce qu'il faut connaître et voit ce qu'il faut voir, il est l'œil, il est la connaissance, il est le dhamma, il est Brahma, il parle et il agit, il guide vers le But ultime et procure l'Immortalité, il est le Maître du dhamma et le Tathâgata. Et il y eut ce moment où nous aurions pu demander le sens au Seigneur lui-même et le retenir comme le Seigneur nous l'aurait expliqué. Mais le vénérable Mahâkaccâna est loué par le Maître, il est estimé par ses sages compagnons dans la vie sainte, il est capable de nous détailler le sens de cette parole que le Seigneur n'a formulée qu'en bref sans la détailler. Que le vénérable Mahâkaccâna veuille bien nous expliquer maintenant cet énoncé si cela ne lui pèse pas¹⁷ .

– Alors, mes amis, écoutez bien et prêtez attention, je vais parler.

– Bien, mon ami, lui répondirent les moines.

Et le vénérable Mahâkaccâna leur dit ceci :

¹⁶ Certains arbres comme le sureau contiennent de la moelle dans leur tronc et dans leurs racines, mais non dans leurs branches.

¹⁷ Si nos demandes réitérées ne l'importunent pas et si le fait d'abandonner temporairement ses propres élèves pour nous instruire, nous qui pourrions ne pas bien comprendre, ne constitue pas une gêne.

– Voilà, mes amis, comment je comprends le sens détaillé de ce propos que le Seigneur n'a formulé qu'en bref sans le détailler :

« A cause de l'œil (faculté de voir) et d'un objet visible se produit une conscience oculaire (conscience de l'objet vu), et la rencontre des trois est un contact. En raison du contact, un ressenti (agréable, désagréable ou neutre). Ce qu'on ressent, on le perçoit. Ce qu'on perçoit, on le saisit mentalement. Ce qu'on saisit mentalement, on le développe¹⁸. Et suite à cette extension, des perceptions souillées envahissent l'homme ; elles concernent des objets visibles passés, futurs ou présents perceptibles par l'œil.

« A cause de l'oreille (faculté d'entendre) et d'un son se produit une conscience auriculaire (conscience du son entendu), et la rencontre des trois est un contact. En raison du contact... Et suite à cette extension, des perceptions souillées envahissent l'homme ; elles concernent des sons passés, futurs ou présents perceptibles par l'oreille.

« A cause du nez (faculté de sentir les odeurs) et d'une odeur se produit une conscience nasale (conscience de l'odeur sentie), et la rencontre des trois est un contact. En raison du contact... Et suite à cette extension, des perceptions souillées envahissent l'homme ; elles concernent des odeurs passées, futures ou présentes perceptibles par le nez.

« A cause de la langue (faculté de sentir les saveurs) et d'une saveur se produit une conscience nasale (conscience de la saveur goûtée), et la rencontre des trois est un contact. En raison du contact... Et suite à cette extension, des perceptions souillées envahissent l'homme ; elles concernent des saveurs passées, futures ou présentes perceptibles par la langue.

« A cause du corps (faculté de sentir les touchers) et d'un toucher (extérieur ou intérieur) se produit une conscience corporelle (conscience du toucher ressenti), et la rencontre des trois est un contact. En raison du contact... Et suite à cette extension, des perceptions souillées envahissent l'homme ; elles concernent des touchers passés, futurs ou présents perceptibles par le corps.

« A cause de la faculté de connaître (*manas*) et d'une chose connaissable se produit une conscience mentale (conscience de la chose connaissable), et la rencontre des trois est un contact. En raison du contact... Et suite à cette extension, des perceptions souillées envahissent l'homme ; elles concernent des objets passés, futurs ou présents perceptibles par la faculté de connaître.

« Quand il y a, mes amis, à la fois l'œil, un objet visible et une conscience oculaire, on peut discerner le contact. Si le contact est reconnu, il est possible de discerner le ressenti. Le ressenti étant reconnu, il est possible de discerner la perception. La perception étant reconnue, il est possible de discerner la saisie mentale. La saisie mentale étant reconnue, il est possible de reconnaître l'envahissement par diverses perceptions souillées.

« Quand il y a à la fois l'oreille, un son et une conscience auriculaire...

« Quand il y a à la fois le nez, une odeur et une conscience nasale...

« Quand il y a à la fois la langue, une saveur et une conscience linguale...

« Quand il y a à la fois le corps, un toucher et une conscience corporelle...

« Quand il y a à la fois la faculté de connaître, une chose connaissable et une conscience mentale...

¹⁸ Le contact, le ressenti et la perception sont concomitants à la conscience oculaire. La saisie mentale se produit à l'instant suivant, et le développement lors des impulsions (Visud XIV 117).

« Mais en revanche, mes amis, quand il n'y a pas d'œil, pas d'objet visible ou pas de conscience oculaire, on ne peut pas discerner de contact. Si le contact n'est pas reconnu, il n'est pas possible de discerner un ressenti. Si le ressenti n'est pas reconnu, il n'est pas possible de discerner une perception. Si la perception n'est pas reconnue, il n'est pas possible de discerner une saisie mentale. Et si la saisie mentale n'est pas reconnue, il n'est pas possible non plus de reconnaître l'envahissement par diverses perceptions souillées.

« Quand il n'y a pas d'oreille, pas de son ou pas de conscience auriculaire...

« Quand il n'y a pas de nez, pas d'odeur ou pas de conscience nasale...

« Quand il n'y a pas de langue, pas de saveur ou pas de conscience linguale...

« Quand il n'y a pas de corps, pas de toucher ou pas de conscience corporelle...

« Quand il n'y a pas de faculté de connaître, pas de chose connaissable ou pas de conscience mentale...

« Voici, mes amis, comment je comprends le sens détaillé de l'expression que le Seigneur n'a formulée qu'en résumé sans la détailler. Si vous le désirez, vénérables, vous pouvez aller trouver le Seigneur, lui demander le sens et retenir celui-ci comme le Seigneur vous l'aura expliqué. »

* * *

Les moines furent satisfaits des paroles du vénérable Kaccâna et ils s'en réjouirent. Puis ils se levèrent et allèrent voir le Seigneur. Ils saluèrent le Seigneur en arrivant et s'assirent convenablement.

Une fois bien assis, les moines racontèrent au Seigneur :

– Le Seigneur s'est levé et il est rentré dans son logis sans nous avoir détaillé le sens de cette déclaration... Le Seigneur venait de partir quand nous nous demandâmes : "... Qui pourrait nous détailler le sens de cette expression?... Le vénérable Mahâkaccâna serait capable de nous expliquer le sens..." Nous nous sommes rendus auprès du vénérable Mahâkaccâna, nous lui avons demandé le sens et le vénérable nous l'a détaillé de telle façon en utilisant telles phrases et tels mots.

– Mahâkaccâna est savant, moines, il est très sagace. Si vous m'aviez demandé le sens, moines, je vous l'aurais expliqué de la même façon que Mahâkaccâna. Le sens est bien celui-ci, retenez-le ainsi.

Ainsi parla-t-il.

Alors le vénérable Ânanda s'adressa au Seigneur :

– Quand un homme très affaibli par la faim, Seigneur, trouve un gâteau de miel, plus il le savoure, plus il lui trouve une saveur exquise et délicieuse. De même, Seigneur, plus un moine réfléchi et capable examine avec sagacité cette méthode, plus il y trouve de satisfaction et plus son esprit devient clair. Comment s'appelle cette méthode, Seigneur ?

– Retiens cette méthode en accord avec tes propos, Ânanda, comme la méthode du gâteau de miel.

Ainsi parla la Seigneur.

Le vénérable Ânanda fut satisfait des paroles du Seigneur et il s'en réjouit.

Le petit récit de Mâlunkya

(Cūḷamālunkyasuttam n° 63)

Ainsi ai-je entendu.

En ce temps-là le Seigneur séjournait près de Sâvatthi, dans le bois de Jéta, au jardin d'Anâthapiṇḍika.

Or le vénérable Mâlunkyâputta qui s'était retiré dans la solitude se mit à réfléchir ainsi :

– Il y a des opinions que le Seigneur n'explique pas, qu'il laisse de côté, qu'il repousse : “le monde est éternel” et “le monde est temporaire”, “le monde est fini” et “le monde est infini”, “le principe vital (*jīva*) et le corps sont identiques” et “le principe vital et le corps sont distincts”, “le Tathâgata existe encore après la mort”, “le Tathâgata n'existe plus après la mort”, “le Tathâgata à la fois existe et n'existe pas après la mort” et “le Tathâgata ni n'existe ni n'existe pas après la mort”. Le Seigneur ne m'explique pas ces opinions, et cela ne me plaît pas qu'il ne me les explique pas, cela ne me satisfait pas. Je vais donc aller trouver le Seigneur pour lui demander ce qu'il en est.

Si le Seigneur m'explique que le monde est éternel ou qu'il est temporaire, qu'il est fini ou qu'il est infini, que le principe vital et le corps sont identiques ou qu'ils sont distincts, qu'après la mort le Tathâgata existe encore, qu'il n'existe plus, qu'il existe et n'existe pas, ou ni qu'il existe ni qu'il n'existe pas, dans ce cas je continuerai à mener la vie sainte auprès du Seigneur.

Mais si le Seigneur ne m'explique rien de tout ça, j'abandonnerai l'entraînement et retournerai à la vie inférieure des laïcs.

* * *

Le vénérable Mâlunkyâputta sortit vers le soir de sa retraite et rendit visite au Seigneur. Il le salua et s'assit convenablement. Une fois bien assis, le vénérable Mâlunkyâputta raconta au Seigneur :

– J'étais retiré dans la solitude, Seigneur, quand je me mis à réfléchir comme suit : “Il y a ces opinions que le Seigneur n'explique pas... Si le Seigneur m'explique ceci ou cela, je continuerai à mener la vie sainte auprès du Seigneur. Mais s'il ne me répond pas, j'abandonnerai l'entraînement et retournerai à la vie inférieure des laïcs.

Si le Seigneur sait que le monde est éternel, qu'il m'explique que le monde est éternel. Si le Seigneur sait que le monde est temporaire, qu'il m'explique que le monde est temporaire. Mais si le Seigneur ne sait pas si le monde est éternel ou temporaire, puisqu'il ne le sait pas et ne le voit pas, il devrait dire honnêtement qu'il ne le sait pas et ne le voit pas.

Si le Seigneur sait que le monde est fini...

Si le Seigneur sait que le principe vital et le corps sont identiques...

Si le Seigneur sait que le Tathâgata existe encore après la mort... »

– T'ai-je jamais dit : “ Viens, Mâlunkyâputta, vis la vie sainte auprès de moi et je t'expliquerai si le monde est éternel ou temporaire... ?”

– Non, Seigneur.

– M'as-tu jamais dit, toi : “Je vivrai la vie sainte auprès du Seigneur et le Seigneur m'expliquera si le monde est éternel ou temporaire... ?”

– Non, Seigneur.

– Donc, Mâlunkyâputta, je ne t'ai pas dit : “ Viens, Mâlunkyâputta, vis la vie sainte auprès de moi et je t'expliquerai si le monde est éternel ou temporaire...” et tu ne m'as pas davantage dit : “Je vivrai la vie sainte auprès du Seigneur et le Seigneur m'expliquera si le monde est éternel ou temporaire...” Ceci étant, qui es-tu, homme d'illusions, pour rejeter qui¹⁹ ?

Si quelqu'un disait qu'il ne vivra pas la vie sainte auprès du Seigneur tant que celui-ci ne lui aura pas expliqué si le monde est éternel ou temporaire..., il pourrait finir sa vie avant que le Tathâgata ne le lui explique.

« Prenons l'exemple, Mâlunkyâputta, d'un homme blessé par une flèche puissamment empoisonnée. Ses amis, relations, connaissances et parents lui trouvent un chirurgien, mais il dit : “Je ne retirerai pas cette flèche avant de savoir si l'homme qui m'a blessé est un noble, un brahmane, un artisan ou un serviteur²⁰ ”.

Il dit aussi : “Je ne retirerai pas cette flèche avant de connaître le nom et le clan de l'homme qui m'a blessé”.

Et : “ Je ne retirerai pas cette flèche avant de savoir si l'homme qui m'a blessé a la peau noire, brune ou dorée”.

Et encore : “Je ne retirerai pas cette flèche avant de savoir dans quel hameau, village ou ville se trouve l'homme qui m'a blessé”.

Et aussi : “Je ne retirerai pas cette flèche avant de savoir de quel type est l'arc qui m'a blessé”.

Et encore : “Je ne retirerai pas cette flèche avant de savoir si la corde de l'arc qui m'a blessé est faite d'*akka*, de roseau, de tendon, de chanvre ou de plante aux feuilles laiteuses”.

Et aussi : “Je ne retirerai pas cette flèche avant de savoir si la tige de la flèche qui m'a blessé est faite de roseau sauvage ou de roseau cultivé”.

Et encore : “Je ne retirerai pas cette flèche avant de savoir si l'empenne de la flèche qui m'a blessé est en plumes de vautour, de héron, de faucon, de paon ou de mâchoire-pendante”.

Et aussi : “Je ne retirerai pas cette flèche avant de savoir si la flèche qui m'a blessé est cerclée de tendons de vache, de buffle, de daim ou de singe”.

Et enfin : “Je ne retirerai pas cette flèche avant de savoir si la flèche qui m'a blessé est une flèche simple ou un trait plus perfectionné”.

Un tel homme va finir sa vie dans l'ignorance.

¹⁹ Le solliciteur peut rejeter le sollicité, ou le sollicité le solliciteur. Mais tu n'es ni l'un ni l'autre, il n'y a pas eu de contrat entre nous sur ce point.

²⁰ C'étaient les quatre "couleurs" ou castes de la société traditionnelle. La troisième catégorie désignait à la fois les artisans, les commerçants et les agriculteurs.

De même, si quelqu'un disait qu'il ne vivra pas la vie sainte auprès du Seigneur tant que celui-ci ne lui aura pas expliqué si le monde est éternel ou temporaire..., il pourrait finir sa vie avant que le Tathâgata ne le lui explique.

« Faut-il vivre la vie sainte, Mâlunkyâputta, parce qu'on croit que le monde est éternel ? Non. Faut-il vivre la vie sainte parce qu'on croit que le monde est temporaire ? Pas davantage. Mais que l'on croie que le monde est éternel ou temporaire, il y a la naissance, le vieillissement, la mort, le chagrin, les lamentations, la douleur, l'insatisfaction et le désespoir dont je montre l'anéantissement dans la vie présente.

Faut-il vivre la vie sainte parce qu'on croit que le monde est fini... qu'il est infini... que le principe vital et le corps sont identiques... qu'ils sont distincts... qu'après la mort le Tathâgata existe encore... qu'il n'existe plus... qu'il existe et n'existe pas... ni qu'il existe ni qu'il n'existe pas ? Non, Mâlunkyâputta. Mais que l'on croie ceci ou cela, il y a la naissance, le vieillissement, la mort, le chagrin, les lamentations, la douleur, l'insatisfaction et le désespoir dont je montre l'anéantissement dans la vie présente.

Par conséquent, Mâlunkyaputta, tiens pour inexpliqué ce que je n'ai pas expliqué, et pour expliqué ce que j'ai expliqué.

Que n'ai-je pas expliqué ? Je n'ai pas expliqué si le monde est éternel ou temporaire... Pourquoi ne l'ai-je pas expliqué ? Parce que ce n'est pas utile pour atteindre le but, que ce n'est pas le départ de la vie sainte, que cela ne mène pas au désenchantement, au détachement, à la cessation, à l'apaisement, à la connaissance directe, à la pleine réalisation ni au Dénouement. Voilà pourquoi je ne l'ai pas expliqué.

Et qu'ai-je expliqué ? J'ai expliqué “ceci est le malheur”, “ceci est la source du malheur”, “ceci est la cessation du malheur” et “ceci est le chemin qui mène à la cessation du malheur”. Pourquoi l'ai-je expliqué ? Parce que c'est utile pour atteindre le but, que c'est le départ de la vie sainte, que cela mène au désenchantement, au détachement, à la cessation, à l'apaisement, à la connaissance directe, à la pleine réalisation et au Dénouement. Voilà pourquoi je l'ai expliqué. »

Ainsi parla le Seigneur.

Le vénérable Mâlunkyâputta fut satisfait des paroles du Seigneur et il s'en réjouit.

Le récit de la scie

(Kakacūpamasuttam n° 21)

Le vénérable Phagguna-au-chignon tenait ce sobriquet du grand chignon qu'il avait arboré durant sa vie laïque.

Ainsi ai-je entendu.

En ce temps-là le Seigneur séjournait, près de Sâvatthi, dans le parc Anâthapiṇḍika du bois Jéta.

A la même époque le vénérable Moliyaphagguna sympathisait avec les nonnes en dépassant les bornes : si un moine critiquait les nonnes en sa présence, il se mettait en colère et manifestait son mécontentement en accusant le moine ²¹ ; et si un moine critiquait le vénérable Phagguna en présence des nonnes, celles-ci se mettaient en colère et manifestaient leur mécontentement en accusant le moine. Voilà comment le vénérable Phagguna-au-chignon sympathisait avec les nonnes.

Un moine alla trouver le Seigneur. Il salua le Seigneur en arrivant et s'assit convenablement. Une fois bien assis, ce moine dit au Seigneur :

– Seigneur, le vénérable Phagguna-au-chignon sympathise avec les nonnes en dépassant les bornes : si un moine critique ces nonnes en sa présence, il se met en colère et manifeste son mécontentement en accusant le moine. Et si un moine critique le vénérable Phagguna en présence des nonnes, celles-ci se mettent en colère et manifestent leur mécontentement en accusant le moine. Voilà comment le vénérable Phagguna sympathise avec les nonnes ²² .

Le Seigneur appela un autre moine :

– Va, moine, convoquer de ma part le moine Phagguna-au-chignon en lui disant : “Le Seigneur te convoque, ami Phagguna.”

– Bien, Seigneur.

Le moine obéit au Seigneur, alla trouver le vénérable Phagguna et lui dit :

– Le Seigneur te convoque, ami Phagguna.

²¹ En disant par exemple : “Depuis qu’il a aperçu les nonnes, ce moine a les yeux qui brillent, il va offrir des fleurs dans leur monastère ou y accomplir d’autres tâches, et ces filles de bonne famille en sont tout honteuses.” Ou bien en accusant le moine de transgresser les règles du Vinaya par les critiques qu’il émettait.

²² Ce moine pensa que Phagguna ne changerait pas de comportement s’il était sermonné par d’autres moines et qu’il fallait que le Seigneur intervienne en personne.

– Bien, mon ami.

Le vénérable Phagguna obéit au moine, il se rendit auprès du Seigneur qu’il salua en arrivant et il s’assit convenablement.

Quand il fut bien assis, le Seigneur lui demanda :

– Est-il vrai comme on le raconte que toi, Phagguna, tu sympathises avec les nonnes en dépassant les bornes ? On dit de toi, Phagguna, que tu sympathises avec les nonnes ainsi : si un moine critique ces nonnes en ta présence, tu te mets en colère et tu manifestes ton mécontentement en accusant le moine ; et si un moine te critique en présence des nonnes, celles-ci se mettent en colère et manifestent leur mécontentement en accusant le moine. Est-ce bien ainsi, Phagguna, que tu sympathise avec les nonnes ?

– Oui, Seigneur.

– Est-ce avec confiance, Phagguna, que toi, un fils de bonne famille, tu es passé du foyer au sans-foyer ?

– Oui, Seigneur.

– Alors il ne convient pas que tu sympathises avec les nonnes en dépassant les bornes. Par conséquent, Phagguna, si quelqu’un critique ces nonnes en ta présence, tu dois abandonner les élans profanes²³, les pensées profanes, et t’exercer ainsi : “Je ne laisserai pas mon état d’être s’altérer, je ne proférerai aucune mauvaise parole, je resterai amical, bienveillant, sans aversion aucune.” Voilà comment tu dois t’exercer.

De plus, Phagguna, si quelqu’un bat ces nonnes en ta présence, s’il les frappe à coups de pierre, de bâton ou d’épée, tu dois là aussi abandonner les élans profanes, les pensées profanes, et t’exercer ainsi : “Je ne laisserai pas mon état d’être se détériorer, je ne proférerai pas de mauvaises paroles, je resterai amical, bienveillant et sans aversion aucune.” Voilà comment tu dois t’exercer.

De plus, Phagguna, si c’est toi que l’on critique face à face... toi que l’on bat, toi que l’on frappe à coups de pierres, de bâton ou d’épée, tu dois encore abandonner les élans profanes, les pensées profanes, et t’exercer ainsi : “Je ne laisserai pas mon état d’être s’altérer, je ne proférerai aucune mauvaise parole, je resterai amical, bienveillant, sans aversion aucune.” Voilà comment tu dois t’exercer.

Puis le Seigneur s’adressa aux moines²⁴ :

– Il y eut cette fois, moines, où mes moines me comblèrent d’aise. Je m’étais adressé à eux pour leur dire : “Je mange en une seule session²⁵, moines, et en procédant ainsi, je ne connais pas la maladie, je reste frais et dispos, léger et vigoureux. Vous aussi, moines, mangez en une seule session. En procédant ainsi, vous ne connaîtrez pas non plus la maladie

²³ Elans profanes : les élans suscités par un désir ou par une aversion, ceux qui se produisent chez les gens qui vivent dans leur foyer, et qu’on ne devrait pas trouver chez des renonçants.

²⁴ Malgré cette injonction Phagguna n’eut pas l’intention de s’amender. Le Seigneur pensa alors aux moines dociles qu’il avait guidé dans les premiers temps suivant sa Réalisation et il voulut faire l’éloge de l’obéissance.

²⁵ Le temps qui va du lever du soleil jusqu’au milieu de la journée compte pour une seule session, quel que soit le nombre de fois où l’on mange. Dans le Bhaddālisutta (n° 65) il est question d’abandonner le repas du soir, ici de renoncer en plus à manger après midi.

et vous resterez frais et dispos, légers et vigoureux.” Je n’eus pas besoin de répéter cette consigne, il m’avait suffi d’attirer leur attention.

Supposez, moines, qu’il y ait sur le sol uni d’un grand carrefour un char attelé d’un pur-sang et contenant un aiguillon. Si un habile cocher, passé maître dans le dressage des chevaux, y monte, prend les rênes de la main gauche et l’aiguillon de la main droite, il peut faire avancer et reculer le char comme il veut, là où il veut. De même, moines, je n’eus pas besoin de répéter cette consigne aux moines, il avait suffi d’attirer leur attention.

Comme eux, moines, abandonnez le pernicieux et consacrez-vous au bénéfique, c’est ainsi que vous croîtrez dans ce *dhamma-vinaya*, que vous y prospérerez et vous y épanouirez.

Supposez maintenant, moines, qu’il y ait près d’un hameau ou d’un village un grand bois d’arbres sals envahi de ricin ²⁶. S’il vient un homme qui veut faire prospérer ce bois, l’assainir et le préserver, il coupe les pousses de sal tordues et chétives, il les porte à l’extérieur, nettoie minutieusement tout l’intérieur du bois et soigne les pousses droites et vigoureuses de façon à faire prospérer le bois, à l’assainir, à le préserver. De même, moines, extirpez le pernicieux et développez le bénéfique, c’est ainsi que vous croîtrez dans ce *dhamma-vinaya*, que vous y prospérerez et vous y épanouirez.

« Il y eut autrefois, moines, dans cette ville de Sâvatthi une noble dame du nom de Sage. Dame Sage jouissait d’une flatteuse réputation : “Dame Sage est gentille, Dame Sage est douce, Dame Sage est paisible.” Or Dame Sage avait une servante, appelée Noire, qui était adroite, industrielle et soigneuse. Et cette servante eut l’idée suivante : “Ma maîtresse jouit de la flatteuse réputation d’être gentille, douce et calme. Mais ne cacherait-elle pas quelque irritabilité qui ne se manifeste pas tant que je suis soigneuse dans mon travail ? Je vais la mettre à l’épreuve.”

Un matin, moines, la servante Noire se leva tard. Dame Sage l’interpella :

– Dis-moi, Noire !

– Quoi donc, madame ?

– Pourquoi t’es-tu levée tard ?

– Pour rien, madame.

– Pour rien ? Mécontente et irritée, Dame Sage fronça les sourcils.

Noire pensa alors : “Il semble bien exister chez ma maîtresse une irritabilité cachée qui ne se manifeste pas tant que je suis soigneuse dans mon travail. Je vais la mettre un peu plus à l’épreuve.”

La servante Noire se leva plus tard et Dame Sage l’interpella :

– Dis-moi, Noire !

– Quoi donc, madame ?

– Pourquoi t’es-tu levée plus tard ?

– Pour rien, madame.

– Pour rien ? Méchante servante qui s’est levée tard ! Mécontente et irritée, Dame Sage laissa sortir une parole de mécontentement.

²⁶ Le ricin est nuisible aux arbres sals.

De nouveau, moines, Noire pensa : “Il est maintenant avéré qu’il existe chez ma maîtresse une irritabilité cachée qui ne se montre pas tant que je suis soigneuse dans mon travail. Je vais renforcer encore l’épreuve.” La servante Noire se leva donc encore plus tard, et Dame Sage l’interpella de nouveau :

– Dis-moi, Noire !

– Quoi donc, madame ?

– Pourquoi t’es-tu levée encore plus tard ?

– Pour rien, madame.

– Pour rien ? Méchante servante qui s’est levée encore plus tard ! Mécontente et irritée, Dame Sage prit la chevillette²⁷ et lui en asséna sur la tête un coup si fort qu’il lui fendit le crâne. Alors, moines, la servante Noire montra au voisinage son crâne fendu et ensanglanté :

– Voyez, mesdames, l’œuvre de la gentille, voyez l’œuvre de la douce, voyez l’œuvre de la paisible. Voyez comment, mécontente et irritée, elle a demandé à son unique servante pourquoi celle-ci s’était levée si tard et comment elle a pris la chevillette pour lui en asséner sur la tête un coup qui lui a fendu le crâne.

Depuis ce temps, moines, Dame Sage souffrit d’une mauvaise réputation : “Dame Sage est violente, Dame Sage est brutale, Dame Sage est coléreuse.”

De même, moines, il y a des moines qui sont tout gentils, tout doux et tout paisibles tant qu’ils n’entendent pas de paroles déplaisantes. Mais c’est lorsque des paroles déplaisantes les atteignent que l’on peut savoir s’ils sont vraiment gentils, doux et paisibles. Je ne qualifie pas de docile le moine qui obéit et parle suavement à seule fin de recevoir le vêtement, la nourriture, le logement et les médicaments contre la maladie. Pourquoi ? Parce qu’il n’est plus docile et ne parle plus suavement s’il ne reçoit pas le vêtement, la nourriture, le logement ou le médicament attendus.

En revanche, le moine qui obéit et qui parle suavement pour vénérer, honorer et respecter le dhamma, celui-là je l’appelle obéissant. Par conséquent, moines, vous devez vous exercer ainsi : “Nous obéirons et nous parlerons suavement pour vénérer le dhamma, l’honorer et le respecter.”

Quand ils vous parlent, moines, les autres peuvent le faire de cinq façons : à temps ou à contre-temps, en accord avec les faits ou en désaccord avec les faits, gentiment ou durement, de façon sensée ou de façon insensée, avec amitié ou avec aversion.

Que les autres vous parlent à temps ou à contre-temps, qu’ils vous parlent en accord avec les faits ou non, qu’ils vous parlent avec gentillesse ou avec dureté, qu’ils vous parlent de façon sensée ou de façon insensée, qu’ils vous parlent avec amitié ou avec aversion, vous, moines, vous devez vous exercer ainsi : “Nous ne laisserons pas notre état d’être s’altérer, nous ne proférerons aucune mauvaise parole, nous resterons amicaux, bienveillants et sans aversion aucune. Nous diffuserons un état d’esprit plein de bienveillance sur cette personne, et en prenant le monde entier pour objet, nous y diffuserons un état d’esprit plein de bienveillance, ample, magnifié, incommensurable, amical et plaisant²⁸ ”. Voilà, moines, comment vous devez vous exercer.

²⁷ La petite cheville qui sert à bloquer la barre de la porte.

²⁸ Cette formule est commentée mot à mot dans le Visuddhimagga IX 44

« Un homme peut bien apporter une pelle et un panier en déclarant : “Je vais réduire la terre à néant.” Il peut bien creuser ça et là, disperser la terre ça et là, la jeter ça et là, la lancer ça et là en disant : “Tu n’es plus terre, tu n’es plus terre”, mais qu’en pensez-vous, moines ? Cet homme peut-il réduire cette grande terre à néant ?

– Certainement pas, Seigneur. Pourquoi ? Parce que cette grande terre est profonde, Seigneur, elle est immense, il n’est pas facile de la réduire à néant, et cet homme ne récoltera que fatigue et contrariétés.

– De même²⁹, moines, quand ils vous parlent, les autres peuvent le faire de cinq façons... mais de quelque façon qu’ils le fassent... vous devez vous exercer ainsi : “Nous ne laisserons pas notre état d’être s’altérer, nous ne proférerons aucune mauvaise parole, nous resterons amicaux, bienveillants et sans aversion aucune. Nous diffuserons un état d’esprit plein de bienveillance sur cette personne, et en prenant le monde entier pour objet, nous y diffuserons un état d’esprit plein de bienveillance, ample, magnifié, incommensurable, amical et plaisant.” Voilà, moines, comment vous devez vous exercer.

« Un homme, moines, peut bien apporter de la laque, de la curcumine, du noir ou de l’écarlate et déclarer : “Je vais peindre une image sur le ciel, je vais la rendre visible”, mais qu’en pensez-vous, moines ? Cet homme peut-il peindre une image sur le ciel, la rendre visible ?

– Certainement pas, Seigneur. Pourquoi ? Parce que le ciel n’est pas matériel, Seigneur, il est invisible, on ne peut pas y peindre une image ni la rendre visible, et cet homme ne récoltera que fatigue et contrariétés.

– De même, moines, quand ils vous parlent, les autres peuvent le faire de cinq façons... mais de quelque façon qu’ils le fassent... vous devez vous exercer ainsi : “Nous ne laisserons pas notre état d’être s’altérer, nous ne proférerons aucune mauvaise parole, nous resterons amicaux, bienveillants et sans aversion aucune. Nous diffuserons un état d’esprit plein de bienveillance sur cette personne, et en prenant le monde entier pour objet, nous y diffuserons un état d’esprit plein de bienveillance, ample, magnifié, incommensurable, amical et plaisant.” Voilà, moines, comment vous devez vous exercer.

« Un homme peut bien apporter une torche embrasée et déclarer : “Je vais chauffer le Gange avec cette torche jusqu’à le faire bouillir”, mais qu’en pensez-vous, moines ? Cet homme peut-il chauffer le Gange avec sa torche embrasée et le faire bouillir ?

– Certainement pas, Seigneur. Pourquoi ? Parce que le Gange est profond, Seigneur, il est immense, on ne peut pas le chauffer avec une torche embrasée jusqu’à le faire bouillir, et cet homme ne récoltera que fatigue et contrariétés.

– De même, moines, quand ils vous parlent, les autres peuvent le faire de cinq façons... mais de quelque façon qu’ils le fassent... vous devez vous exercer ainsi : “Nous ne laisserons pas notre état d’être s’altérer, nous ne proférerons aucune mauvaise parole, nous resterons amicaux, bienveillants et sans aversion aucune. Nous diffuserons un état d’esprit plein de bienveillance sur cette personne, et en prenant le monde entier pour objet, nous y

²⁹ Que votre bienveillance soit comme la terre, indestructible. Qu’elle soit comme le ciel que rien ne peut salir, comme le Gange que rien ne peut faire bouillir, et comme la poche en peau, silencieuse.

diffuserons un état d'esprit plein de bienveillance, ample, magnifié, incommensurable, amical et plaisant.” Voilà, moines, comment vous devez vous exercer.

« On peut trouver, moines, une poche en peau de chat assouplie, bien assouplie, parfaitement assouplie, flexible, soyeuse, qui ne crisse pas, qui ne craque pas, et un homme peut apporter un archet ou une baguette en déclarant : “De cette poche en peau de chat assouplie, bien assouplie, entièrement assouplie, flexible, soyeuse, qui ne crisse pas, qui ne craque pas, je vais tirer des *sara-sara*, je vais tirer des *bhara-bhara* au moyen de mon archet ou de ma baguette.” Qu'en pensez-vous, moines ? Cet homme peut-il, au moyen de son archet ou de sa baguette, tirer des *sara-sara* ou des *bhara-bhara* de cette poche en peau de chat assouplie, bien assouplie, parfaitement assouplie, flexible, soyeuse, qui ne crisse pas et qui ne craque pas ?

– Certainement pas, Seigneur. Pourquoi ? Parce que, Seigneur, cette poche en peau de chat est assouplie, bien assouplie, parfaitement assouplie, flexible, soyeuse, elle ne crisse pas et ne craque pas. Il n'est pas facile d'en tirer des *sara-sara* ou des *bhara-bhara* au moyen d'un archet ou d'une baguette, et cet homme ne récoltera que fatigue et contrariétés.

– De même, moines, quand ils vous parlent, les autres peuvent le faire de cinq façons... mais de quelque façon qu'ils le fassent... vous devez vous exercer ainsi : “Nous ne laisserons pas notre état d'être s'altérer, nous ne proférerons aucune mauvaise parole, nous resterons amicaux, bienveillants et sans aversion aucune. Nous diffuserons un état d'esprit plein de bienveillance sur cette personne, et en prenant le monde entier pour objet, nous y diffuserons un état d'esprit plein de bienveillance, ample, magnifié, incommensurable, amical et plaisant.” Voilà, moines, comment vous devez vous exercer.

« Et même si de cruels brigands lui tranchaient les membres l'un après l'autre avec une scie à deux poignées, celui qui laisserait l'aversion l'envahir ne mettrait pas mon enseignement en pratique. Là aussi, moines, vous devriez vous exercer ainsi : “Nous ne laisserons pas notre état d'être s'altérer, nous ne proférerons aucune mauvaise parole, nous resterons amicaux, bienveillants et sans aversion aucune. Nous diffuserons un état d'esprit plein de bienveillance sur cette personne, et en prenant le monde entier pour objet, nous y diffuserons un état d'esprit plein de bienveillance, ample, magnifié, incommensurable, amical et plaisant.” Voilà, moines, comment vous devriez vous exercer.

Si vous gardez constamment à l'esprit cette image de la scie, moines, voyez-vous une façon de parler, grossière ou subtile, que vous ne puissiez supporter ?

– Certes non, Seigneur.

– Par conséquent, moines, gardez constamment à l'esprit cette image de la scie, ce vous sera bénéfique et bonheur pour longtemps.

Ainsi parla le Seigneur.

Les moines furent satisfaits des paroles du Seigneur et ils s'en réjouirent.

Le récit de Dīghanakha

(Dīghanakhasuttam n° 74)

Sâriputta n'était disciple du Seigneur que depuis un demi-mois. Dīghanakha, nom qui signifie Ongle-long, était son neveu. Il désira prendre des nouvelles de son oncle maternel et recevoir par la même occasion un enseignement stimulant de la part du Maître. Il vit, en arrivant, que son oncle se tenait debout derrière le Seigneur et l'éventait. Par respect pour son oncle il resta debout lui aussi. La secte à laquelle appartenait Dīghanakha était nihiliste comme en témoigne l'affirmation que rien ne lui plaît, rien ne lui convient, il n'accepte rien et désapprouve tout.

Ainsi ai-je entendu.

En ce temps-là le Seigneur séjournait près de Rājagaha au Pic des vautours, dans la Grotte du sanglier.

Or Dīghanakha le renonçant vint auprès du Seigneur. En arrivant il échangea des paroles courtoises avec le Seigneur puis conclut leurs salutations aimables et mémorables en restant convenablement debout.

Ainsi debout, Dīghanakha dit au Seigneur :

- Moi, honorable Gotama, je professe et je crois que tout me déplaît.
- Mais cette idée que tout te déplaît, Aggivessana, ne te plaît-elle pas ?
- Si cette idée devait me plaire, honorable Gotama, il devrait en être de même pour ceci, il devrait en être de même pour cela ³⁰ ...
- Dans le monde, Aggivessana, ceux qui disent "il devrait en être de même pour ceci, il devrait en être de même pour cela" n'abandonnent généralement pas leur première croyance tout en s'attachant à une autre ³¹ . Seuls quelques-uns abandonnent leur première croyance sans s'attacher à une autre.

Il y a, Aggivessana, des ascètes et des brahmanes qui professent et qui croient "tout me plaît". D'autres professent et croient "rien ne me plaît", et d'autres encore professent et croient "une partie me plaît mais une autre me déplaît".

³⁰ Ongle-long voit le défaut de sa proposition et il tente de "noyer le poisson" avec une phrase ambiguë. S'il dit que cette idée lui plaît, il se contredit. Mais s'il dit que cette idée ne lui plaît pas, pourquoi la soutient-il ?

³¹ N'abandonnent pas leur vision nihiliste mais s'attachent aussi à l'éternalisme.

La croyance des ascètes et des brahmanes qui professent et qui croient que tout leur plaît s'apparente à un attachement passionné, à un enchantement, à un enchaînement, à un esclavage. Et la croyance des ascètes et des brahmanes qui professent et qui croient que rien ne leur plaît s'apparente à un non-attachement, à un non-enchantement, à un non-enchaînement, à un non-esclavage.

Quand le Seigneur eut dit cela, Dîghanakha s'écria :

– L'honorable Gotama approuve ma prise de position et en fait l'éloge.

– Quant aux ascètes et aux brahmanes, Aggivessana, qui professent et qui croient qu'une partie leur plaît et qu'une autre leur déplaît, la croyance relative à la partie qui leur plaît s'apparente à un attachement passionné, à un enchantement, à un enchaînement, à un esclavage, et la croyance relative à la partie qui leur déplaît s'apparente à un non-attachement, à un non-enchantement, à un non-enchaînement, à un non-esclavage.

« Il y a donc, Aggivessana, ces ascètes et ces brahmanes qui professent et qui croient "tout me plaît". Là un homme intelligent réfléchit : "J'ai cette croyance que tout me plaît. Mais si j'adhère solidement de cette croyance et que je décide obstinément qu'elle seule est vraie et que tout le reste est erroné, je vais me trouver en désaccord avec les ascètes et les brahmanes qui professent et qui croient que tout leur déplaît, et avec ceux qui professent et qui croient qu'une partie leur plaît et qu'une autre leur déplaît. Je vais me trouver en désaccord avec eux. Un tel désaccord peut amener une dispute, la dispute un premier coup, et ce coup une bagarre". L'homme intelligent contemple la possibilité de désaccords, de disputes, de coups et de bagarre, il abandonne cette croyance sans pour autant s'attacher à une autre. Voilà comment on abandonne les croyances, comment on les rejette.

Il y a aussi, Aggivessana, les ascètes et les brahmanes qui professent et qui croient que tout leur déplaît. Là un homme intelligent réfléchit qu'il a la croyance que rien ne lui plaît. S'il y adhère... ...et il abandonne cette croyance sans s'attacher à une autre...

Il y a aussi, Aggivessana, les ascètes et les brahmanes qui professent et qui croient qu'une partie leur plaît et qu'une autre leur déplaît. Là aussi un homme intelligent réfléchit qu'il a la croyance qu'une partie lui plaît mais que l'autre lui déplaît. S'il y adhère... ...et il abandonne cette croyance sans s'attacher à une autre...

« Le corps avec sa forme, Aggivessana, est fait des quatre grands éléments, produit par une mère et un père, nourri de riz et de lait caillé. Comme sa nature est d'être temporaire, parfumé, massé ³², puis détruit et dispersé, il faut le considérer comme temporaire, misérable, semblable à une maladie, à un abcès, à une épine, et aussi comme fautif, gênant, étranger, vide et dépourvu d'autonomie. Si l'on contemple le corps ainsi, l'attraction, l'attachement et la soumission au corps s'éliminent.

« Il y a trois types de ressenti, Aggivessana, le ressenti agréable, le ressenti désagréable et le ressenti neutre.

³² Le corps doit être parfumé pour lutter contre les mauvaises odeurs, et massé pour éviter les maladies. Visud XX 19 explique la nature temporaire, etc.

Au moment où l'on éprouve un ressenti désagréable, on n'éprouve ni ressenti agréable ni ressenti neutre, on n'éprouve que le ressenti désagréable. Au moment où l'on éprouve un ressenti agréable, on n'éprouve ni ressenti désagréable ni ressenti neutre, on n'éprouve que le ressenti agréable. Au moment où l'on éprouve un ressenti neutre, on n'éprouve ni ressenti désagréable ni ressenti agréable, on n'éprouve que le ressenti neutre. Et les trois ressentis, Aggivessana, sont temporaires, conditionnés, produits sous condition, sujets à destruction, à disparition, à effacement, à cessation.

Un disciple pur et instruit, Aggivessana, qui les contemple de cette façon, est désenchanté du ressenti désagréable, du ressenti agréable et du ressenti neutre. Etant désenchanté, il se détache. Etant détaché, il se libère, et dans la délivrance vient la connaissance "délivré". Il sait en profondeur que la naissance est détruite, la vie sainte achevée, fait ce qui était à faire et rien de plus ici-bas. Et ce moine dont l'esprit est libéré n'approuve personne, ne désapprouve personne, et continue cependant à s'exprimer avec les mots du monde sans s'y attacher. »

Pendant ce temps le vénérable Sâriputta était debout derrière le Maître et l'éventait. Le vénérable Sâriputta pensa : "On dirait bien que c'est par expérience directe de toutes ces choses que le Seigneur nous dit de les abandonner, on dirait bien que c'est par expérience directe de toutes ces choses qu'il nous dit de les rejeter. Comme le vénérable Sâriputta pensait ceci, son esprit fut libéré de toute contamination, sans plus aucune dépendance.

Et pour Dîghanakha le renonçant apparut l'œil du dhamma sans poussière et sans tache : "Tout ce qui a un début a aussi une fin". Alors Dîghanakha, ayant vu la réalité, atteint la réalité, connu la réalité, pénétré la réalité, traversé le doute, étant sans interrogation, et assuré dans l'enseignement du Maître sans l'aide d'autrui, s'écria :

– C'est merveilleux, honorable Gotama ! C'est merveilleux, honorable Gotama ! C'est comme si on redressait ce qui était tordu, on révélait ce qui était caché, on montrait le chemin à l'égaré, on apportait une lampe dans les ténèbres pour que ceux qui ont des yeux voient. Ainsi l'honorable Gotama a-t-il indiqué la méthode de différentes manières. Je cherche refuge auprès de l'honorable Gotama, du Dhamma et du Sangha monastique. Que l'honorable Gotama me considère dès à présent comme un fidèle qui gardera le refuge tant qu'il lui restera un souffle de vie.

Le récit des deux parts de la pensée

(Dvedhāvitakkasuttam n° 19)

Ainsi ai-je entendu.

En ce temps-là le Seigneur séjournait près de Sâvatthi, dans le bois de Jéta, au jardin d'Anâthapiṇḍika.

En cette circonstance le Seigneur s'adressa aux moines :

– Moines.

– Oui, Seigneur, lui répondirent les moines.

Le Seigneur leur dit ceci :

– Avant ma pleine réalisation, moines, alors que je n'étais pas encore un parfait Bouddha mais seulement un *bodhisatta*, j'eus cette idée : “Pourquoi ne diviserais-je pas mes pensées en deux parts au fur et à mesure de leur apparition ³³ ?” Je mis donc d'un côté les pensées de désir, les pensées d'aversion et les pensées de malveillance, et je mis de l'autre côté les pensées de détachement, les pensées d'acceptation et les pensées de bienveillance.

« Pendant que je demeurais attentif, énergique et résolu, moines, s'il survenait une pensée de désir, je reconnaissais avec sagacité : “ Voici une pensée de désir. Elle mène à mon malheur ou au malheur d'autrui ou au malheur des deux, elle stoppe la sagacité, elle renforce les obstacles et ne conduit pas au Dénouement.” Et quand je réfléchissais qu'elle menait à mon malheur, cette pensée disparaissait. Quand je réfléchissais qu'elle menait au malheur d'autrui, elle disparaissait. Quand je réfléchissais qu'elle menait au malheur des deux, elle disparaissait. Quand je réfléchissais qu'elle stoppait la sagacité, qu'elle m'égarait et ne conduisait pas au Dénouement, elle disparaissait. J'éliminais ainsi la pensée de désir à chaque fois qu'elle se présentait, je la chassais, j'y mettais fin.

Pendant que je demeurais attentif, énergique et résolu, moines, s'il survenait une pensée d'aversion, je reconnaissais avec sagacité : “ Voici une pensée d'aversion... (le texte se répète en entier) ...j'y mettais fin.

Pendant que je demeurais attentif, énergique et résolu, moines, s'il survenait une pensée de malveillance, je reconnaissais avec sagacité : “ Voici une pensée de malveillance... (le texte se répète en entier) ...j'y mettais fin.

³³ Pendant les six ans où le *bodhisatta* fit de grands efforts, il accumulait les pensées bénéfiques de détachement, d'acceptation et de bienveillance. Mais lorsque son attention faiblissait, des pensées pernicieuses prenaient la place des pensées bénéfiques et en détruisaient les bienfaits.

« Ce à quoi un moine pense souvent, moines, et qu'il examine beaucoup attire de plus en plus son attention. Si le moine a beaucoup de pensées de désir et s'y arrête longuement, s'il délaisse les pensées de détachement et renforce les pensées de désir, son attention est de plus en plus attirée vers les pensées de désir.

Si le moine a beaucoup de pensées d'aversion et s'y arrête longuement, s'il délaisse les pensées d'acceptation et renforce les pensées d'aversion, son attention est de plus en plus attirée vers les pensées d'aversion.

Si le moine a beaucoup de pensées de malveillance et s'y arrête longuement, s'il délaisse les pensées de bienveillance et renforce les pensées de malveillance, son attention est de plus en plus attirée vers les pensées de malveillance.

Il en va de même, moines, au dernier mois de la mousson, quand arrive l'automne et que les récoltes sont abondantes. Le vacher doit garder ses vaches en leur frappant le dos ou les flancs avec son bâton pour les arrêter et les retenir. Pourquoi ? Parce que ce vacher voit bien ce qui pourrait lui valoir mort, prison, amende ou réprimande ³⁴. De même, moines, je voyais l'inconvénient, la bassesse et la nocivité des agents pernicious, ainsi que l'avantage et la pureté des agents bénéfiques présents dans le détachement.

« Pendant que je demeurais attentif, énergique et résolu ³⁵, moines, s'il survenait une pensée de détachement, je reconnaissais avec sagacité : "Voici une pensée de détachement. Elle ne mène pas à mon malheur ni au malheur d'autrui ni au malheur des deux, elle fait croître la sagacité, affaiblit les obstacles et conduit au Dénouement." Si j'avais de fréquentes pensées de détachement pendant la nuit et que je m'y arrêtais longuement, je ne voyais là aucun sujet de crainte. Si j'avais de fréquentes pensées de détachement pendant la journée et que je m'y arrêtais longuement, je ne voyais là aucun sujet de crainte. Si j'avais de fréquentes pensées de détachement jour et nuit et que je m'y arrêtais longuement, je ne voyais là aucun sujet de crainte. Mais quand j'y pensais trop souvent et m'y arrêtais trop longtemps, mon corps se fatiguait. Quand mon corps se fatiguait, mon attention se troublait. Et quand mon attention se troublait, je m'éloignais d'une concentration intense. Alors, moines, je tournais mon attention en dedans, je la stabilisais, la focalisais, la concentrais ³⁶. Pourquoi donc ? Pour que rien ne vienne la troubler.

³⁴ Il les empêche d'aller brouter la récolte dans le champ voisin car le cultivateur serait furieux et le propriétaire des vaches aussi. Ce mauvais vacher pourrait être lourdement puni.

³⁵ C'était le temps où le *bodhisatta* s'engageait dans la supravoyance en s'appuyant sur une absorption contemplative. Il n'avait encore qu'une "jeune" concentration et une "jeune" supravoyance.

³⁶ Autrement dit, le *bodhisatta* entrait en absorption contemplative et "rafraîchissait" son attention avant de reprendre le combat de la supravoyance. L'absorption est aussi utile à la supravoyance que le fortin de repli qui permet au soldat épuisé par le combat de manger, de boire, de se reposer et de se munir de nouvelles armes avant de repartir à la bataille.

Un chariot peut porter une barque et des marchandises sur une route. Mais sur la rivière c'est la barque qui porte le chariot et les marchandises. L'absorption est comparable au chariot sur la route, et la supravoyance à la barque sur la rivière. L'absorption est utile à la supravoyance tant que celle-ci n'a pas atteint l'eau, c'est-à-dire tant qu'elle n'a pas gagné assez de force.

Pendant que je demeurais attentif, énergique et résolu, moines, s'il survenait une pensée d'acceptation, je reconnaissais avec sagacité : "Voici une pensée d'acceptation..." (le texte se répète en entier)

Pendant que je demeurais attentif, énergique et résolu, moines, s'il survenait une pensée de bienveillance, je reconnaissais avec sagacité : "Voici une pensée de bienveillance..." (le texte se répète en entier)

« Ce à quoi un moine pense souvent, moines, et qu'il examine beaucoup attire de plus en plus son attention. Si le moine a beaucoup de pensées de détachement et s'y arrête longuement, s'il délaisse les pensées de désir et renforce les pensées de détachement, son attention est de plus en plus attirée vers les pensées de détachement.

Si le moine a beaucoup de pensées d'acceptation et s'y arrête longuement, s'il délaisse les pensées d'aversion et renforce les pensées d'acceptation, son attention est de plus en plus attirée vers les pensées d'acceptation.

Si le moine a beaucoup de pensées de bienveillance et s'y arrête longuement, s'il délaisse les pensées de malveillance et renforce les pensées de bienveillance, son attention est de plus en plus attirée vers les pensées de bienveillance.

Il en va de même, moines, au dernier mois de la saison chaude quand toutes les récoltes ont été rentrées au village. Le vacher qui garde ses vaches peut rester tranquillement au pied d'un arbre ou en plein air en se contentant de surveiller son bétail. De même, moines, je n'avais plus qu'à rester attentif à ces choses ³⁷.

« En moi l'énergie fut mise en œuvre, moines, sans relâchement ; la vigilance établie, sans distraction ; le corps apaisé, sans remous ; et l'état d'être concentré, sans aucune agitation.

Mais c'est seulement en m'isolant du sensoriel, moines, en m'isolant des agents pernicioseux, que j'accédai au premier jhâna – lequel comporte prise-ferme et application-soutenue et consiste en un ravissement-félicité né de l'isolement –, et que j'y demeurai.

Par la disparition de la prise-ferme et de l'application-soutenue, j'accédai au deuxième jhâna qui consiste en assurance-sereine intérieure et en élévation unique de l'esprit, qui est dépourvu de prise-ferme et d'application-soutenue, et consiste en ravissement-félicité né de la concentration, et j'y demeurai.

Et en me détachant aussi du ravissement, je maintins un regard-neutre. Vigilant et pleinement conscient, je ressentis physiquement le bonheur et accédai à ce troisième jhâna à propos duquel les Purs déclarent "on reste neutre et vigilant dans le bonheur", et j'y demeurai.

³⁷ Les choses dont il est question ici sont la quiétude, *samatha*, et la supravoyance, *vipassanā*. Pour le *bodhisatta* c'était le temps où la quiétude et la supravoyance s'étaient fortifiées. Quand il voulait atteindre une absorption, les huit absorptions possibles se présentaient dans son champ de conscience en un seul "tournant", *āvajjana*. Quand il lançait la supravoyance, il enfourchait les sept contemplations d'un seul coup.

Par l'élimination du plaisir et l'élimination de la douleur, par la disparition antérieure des satisfactions et des insatisfactions, j'accédai au quatrième jhâna, ni désagréable ni agréable, qui consiste en pureté de la vigilance par le regard-neutre, et j'y demeurai.

Quand mon attention fut ainsi concentrée, purifiée, sans tache, sans souillure, qu'elle fut souple, maniable, stable et immuable, je l'orientai vers la connaissance-remémoration des habitats antérieurs. Je me remémorai des habitats antérieurs variés, à savoir une naissance, deux naissances, trois, quatre, cinq, dix, vingt, trente, quarante, cinquante, cent, mille, cent mille naissances, plusieurs ères de destruction, plusieurs ères d'édification, plusieurs ères de destruction et d'édification : "J'eus là tel nom, telle lignée, telle couleur, telle nourriture, je connus tel bonheur et tel malheur, j'eus telle durée de vie. Quand je décédai, je naquis à un endroit où j'eus tel nom, telle lignée, telle couleur, telle nourriture, où je connus tel bonheur et tel malheur, et où j'eus telle durée de vie. Quand je décédai, je naquis ici". Ainsi me remémorai-je des habitats antérieurs variés avec leurs aspects et leurs désignations.

Quand mon attention fut ainsi concentrée, purifiée, sans tache, sans souillure, qu'elle fut souple, maniable, stable et immuable, je l'orientai vers la connaissance de la mort et de la renaissance des êtres. Avec l'œil divin purifié et plus qu'humain, je vis les êtres mourant et renaissant, inférieurs ou supérieurs, beaux ou laids, fortunés ou infortunés. Je reconnus que le parcours des êtres dépend de leur kamma : "Les êtres qui se conduisent mal physiquement, mal verbalement et mal mentalement, qui critiquent les Purs, qui ont des croyances erronées et qui agissent en suivant des croyances erronées, accèdent, lors de la brisure du corps ou après la mort, à une perdition, une mauvaise destinée, une déchéance, un enfer. Les êtres qui se conduisent bien physiquement, verbalement et mentalement, qui ne critiquent pas les Purs, qui ont des croyances justes et qui agissent en ayant des croyances justes, accèdent, lors de la brisure du corps ou après la mort, à une bonne destinée, un monde céleste." C'est ainsi qu'avec l'œil divin... je reconnus que le parcours des êtres dépend de leur kamma.

« Quand mon attention fut ainsi concentrée, purifiée, sans tache, sans souillure, qu'elle fut souple, maniable, stable et immuable, je l'orientai vers la connaissance qui élimine les contaminations. Je reconnus en profondeur, en vérité, que "ceci est le malheur". Je reconnus en profondeur, en vérité, que "ceci est la source du malheur". Je reconnus en profondeur, en vérité, que "ceci est l'arrêt du malheur". Je reconnus en profondeur, en vérité, que "ceci est le chemin qui mène à l'arrêt du malheur". Je reconnus en profondeur, en vérité, que "ce sont les contaminations". Je reconnus en profondeur, en vérité, que "ceci est la source des contaminations". Je reconnus en profondeur, en vérité, que "ceci est l'arrêt des contaminations". Je reconnus en profondeur, en vérité, que "ceci est le chemin qui mène à l'arrêt des contaminations".

Alors que je connaissais cela, que je voyais cela, mon esprit fut délivré de la contamination par le désir, il fut délivré de la contamination par l'existence, il fut délivré de la contamination par l'aveuglement. Dans la Délivrance, j'eus la connaissance "délivré". Je sus en profondeur que la naissance était détruite, la vie sainte vécue, fait ce qui était à faire, et rien de plus ici-bas. C'est au cours de la dernière veille, moines, que j'acquis cette troisième connaissance. L'aveuglement fut éliminé et la connaissance apparut, l'obscurité fut

supprimée et la lumière brilla, comme il arrive quand on agit avec vigilance, énergie et détermination.

« Prenons, moines, l'image d'un grand troupeau de daims qui vit non loin d'un vaste lac situé au fond d'un ravin boisé. Vient un homme qui ne veut pas le bien de ce troupeau, il ne désire pas son bien-être ni sa sécurité, il obstrue le chemin qui assure la sécurité, le bien-être et le bonheur du troupeau, il ouvre un autre chemin, périlleux, il y dispose un leurre mâle et y place un leurre femelle³⁸. Par la suite le grand troupeau de daims ne manquera pas de prendre le mauvais chemin, il sera dispersé et décimé. Mais vient alors un autre homme qui veut, lui, le bien du troupeau, qui désire son bien-être et sa sécurité. Il rouvre le chemin qui assure le bien-être et le bonheur du troupeau, il obstrue le chemin périlleux, abat le leurre mâle et détruit le leurre femelle. Par la suite le grand troupeau de daims croîtra, prospérera et deviendra immense.

J'ai raconté cette histoire, moines, pour que vous compreniez ceci : le vaste lac représente les plaisirs sensoriels, et le grand troupeau de daims les êtres. L'homme qui ne veut pas le bien, l'intérêt ni la sécurité du troupeau n'est autre que Mâra le Malin. Le mauvais chemin représente l'octuple chemin erroné : vision erronée, dessein erroné, parole erronée, action erronée, mode de subsistance erroné, efforts erronés, vigilance erronée et concentration erronée. Le leurre mâle symbolise l'attachement à la jouissance et le leurre femelle l'aveuglement. L'homme qui veut le bien, l'intérêt et la sécurité du troupeau représente le Tathâgata accompli et parfait Bouddha. Le chemin qui assure la sécurité, le bien-être et le bonheur équivaut à l'octuple chemin juste : vision juste, dessein juste, parole juste, action juste, mode de subsistance juste, efforts justes, vigilance juste et concentration juste.

Ainsi, moines, j'ai ouvert le chemin qui assure la sécurité, le bien-être et le bonheur, j'ai obstrué le mauvais chemin, abattu le leurre mâle et détruit le leurre femelle. Ce qu'un maître doit faire avec compassion pour le bonheur de ses disciples, par compassion je l'ai fait pour vous. Voici le pied des arbres, moines, voici les solitudes. Pratiquez la contemplation, ne tombez pas dans l'insouciance, n'ayez pas de regrets plus tard. Telles sont les instructions que je vous laisse. »

Ainsi parla le Seigneur.

Les moines furent satisfaits des paroles du Seigneur et ils s'en réjouirent.

³⁸ Le chasseur observe d'abord les habitudes du troupeau, ses chemins habituels, les lieux où il va boire et brouter. Les leurres attirent le troupeau vers un autre chemin, périlleux, où le chasseur s'embusque pour tuer les daims jour après jour jusqu'à complète destruction.

Le récit du relais de chars

(Rathavinītasuttam n° 24)

Le Repas des Ecureuils était le nom d'un endroit où l'on donnait à manger aux écureuils. Un roi, dit-on, était venu se distraire dans ce parc et s'y était enivré au point de s'endormir. Pendant son sommeil, la cour s'était dispersée pour cueillir des fleurs et des fruits. Un cobra noir, attiré par l'odeur de l'alcool, était sorti d'un arbre creux et s'approchait du roi quand une divinité arboricole prit la forme d'un écureuil pour crier dans l'oreille du roi, lequel se réveilla, ce qui suffit à mettre le cobra en fuite. En signe de remerciement, le roi ordonna de nourrir les écureuils de ce lieu, qui était un parc d'agrément entouré de bambous.

Ainsi ai-je entendu.

En ce temps-là le Seigneur séjournait, près de Rājagaha, au Repas des Ecureuils dans le Bois de Bambous.

Or des moines qui logeaient au Lieu de la Naissance³⁹ et y avaient passé la mousson vinrent trouver le Seigneur. Ils le saluèrent en arrivant et s'assirent convenablement. Quand ils furent bien assis, le Seigneur leur demanda :

– Y a-t-il au Lieu de la Naissance, moines, quelqu'un que les moines, ses compagnons dans la vie sainte, honorent ainsi : “Il n'a aucun désir⁴⁰ et recommande aux moines de n'avoir aucun désir ; il se contente de ce qu'il a et recommande aux moines de se contenter de ce qu'ils ont ; il est solitaire et recommande aux moines la solitude ; il évite les contacts⁴¹ et recommande aux moines d'éviter les contacts ; il est énergique et recommande aux moines cette énergie ; il est discipliné et recommande aux moines cette discipline ; il est intensément concentré et recommande aux moines cette concentration intense ; il est profondément sagace et recommande aux moines cette sagacité profonde ; il est délivré et recommande aux moines cette Délivrance ; il a la connaissance et vision de la Délivrance⁴² et recommande aux moines cette connaissance et vision ; il instruit ses compagnons dans la vie sainte, les éclaire, les illumine, leur fait faire l'expérience, les exalte et les ravit” ?

³⁹ Kapilavatthu, lieu de naissance de Gotama.

⁴⁰ L'absence de tout désir et les autres qualités mentionnées ici caractérisent les Accomplis. Le bon moine doit éviter de convoiter des biens matériels ou d'envier la part d'autrui quand il est mécontent de celle qu'il a reçue, il ne doit pas souhaiter qu'on lui reconnaisse des qualités remarquables, réelles ou imaginaires, qu'on le prenne pour un pratiquant rigoureux (Visud chap.II), un érudit ou un Accompli.

⁴¹ Il évite les passions qui peuvent naître chez un moine suite aux relations avec des femmes.

⁴² C'est-à-dire l'examen qui succède au chemin immaculé (Visud XXII 19).

– Il y a Puṇṇa, Seigneur. Au Lieu de la Naissance, le vénérable Puṇṇa, fils de Mantāṇi, est honoré par ses compagnons dans la vie sainte de cette façon : “Il n'a aucun désir ... il instruit ses compagnons dans la vie sainte... et les ravit”.

A ce moment le vénérable Sâriputta, qui était assis non loin du Seigneur, eut cette idée : “Il est bon pour le vénérable Puṇṇa, il est excellent pour le vénérable Puṇṇa que ses sages compagnons dans la vie sainte proclament ses louanges, point par point, en présence du Seigneur, et que le Seigneur en fasse l'éloge. Puissè-je rencontrer un jour ou l'autre le vénérable Puṇṇa, puissè-je avoir une conversation avec lui.”

* * *

Par la suite, le Seigneur qui avait séjourné près de Rājagaha aussi longtemps que cela lui plaisait, se mit en route pour Sāvattī. Il atteignit Sāvattī en progressant par étapes et s'y installa dans le parc Anāthapiṇḍika du bois Jēta.

* * *

Le vénérable Puṇṇa, fils de Mantāṇi, apprit que le Seigneur était arrivé à Sāvattī et qu'il y séjournait dans le parc Anāthapiṇḍika du bois Jēta. Il mit son logement en ordre, prit son bol et sa robe, et se mit à son tour en route pour Sāvattī. En progressant par étapes il arriva au parc Anāthapiṇḍika et se rendit auprès du Seigneur. Il salua le Seigneur dès son arrivée et s'assit convenablement. Quand le vénérable Puṇṇa fut bien assis, le Seigneur l'illumina par un exposé de la réalité, la lui fit expérimenter, il l'exalta et le ravit.

Quand le vénérable Puṇṇa eut été illuminé par le discours du Seigneur sur la réalité, qu'il l'eut bien expérimentée, qu'il eut été exalté et ravi, il se réjouit des paroles du Seigneur et en fit l'éloge. Puis il se leva, salua le Seigneur, tourna autour de lui en le gardant à sa droite et se dirigea vers le Bois des Aveugles pour y passer la journée⁴³.

Un moine alla trouver le vénérable Sâriputta et lui dit :

– Le moine Puṇṇa, fils de Mantāṇi, dont toi, ami Sâriputta, tu as souvent fait l'éloge, a été illuminé par un exposé du Seigneur, il a expérimenté cette réalité, il a été exalté et ravi. Il s'est réjouit des paroles du Seigneur et en a fait l'éloge, puis il s'est levé, a salué le Seigneur et a tourné autour de lui. Il se dirige maintenant vers le bois des Aveugles pour y passer la journée.

Alors le vénérable Sâriputta se dépêcha de saisir une natte et suivit de loin le vénérable Puṇṇa sans le perdre de vue. Le vénérable Puṇṇa s'enfonça dans le Bois des Aveugles et s'assit au pied d'un arbre pour y passer la journée. Le vénérable Sâriputta s'enfonça lui aussi dans le Bois des Aveugles et s'assit au pied d'un arbre pour y passer la journée.

* * *

Vers le soir, le vénérable Sâriputta sortit de sa solitude et s'approcha du vénérable Puṇṇa. Il échangea d'abord des paroles courtoises avec le vénérable Puṇṇa, fils de Mantāṇi, et

⁴³ Le bois Jēta n'était pas favorable à la pratique contemplative car très fréquenté dans la journée. Le Bois des Aveugles conservait au contraire toute sa tranquillité.

conclut leur dialogue aimable et mémorable en s'asseyant convenablement. Une fois bien assis, le vénérable Sâriputta demanda au vénérable Puṇṇa :

- Est-ce bien avec le Seigneur, mon ami, que l'on mène la vie sainte ?
- Oui, mon ami.
- Est-ce pour épurer la discipline, mon ami, que l'on mène la vie sainte avec le Seigneur ?
- Non, mon ami.
- Est-ce pour épurer l'état d'être, mon ami, que l'on mène la vie sainte avec le Seigneur ?
- Non, mon ami.
- Est-ce pour épurer la vue, mon ami, que l'on mène la vie sainte avec le Seigneur ?
- Non, mon ami.
- Est-ce pour épurer l'élimination des doutes, mon ami, que l'on mène la vie sainte avec le Seigneur ?
- Non, mon ami.
- Est-ce pour épurer la connaissance et vision du chemin et du non-chemin, mon ami, que l'on mène la vie sainte avec le Seigneur ?
- Non, mon ami.
- Est-ce pour épurer la connaissance et vision du parcours, mon ami, que l'on mène la vie sainte avec le Seigneur ?
- Non, mon ami.
- Est-ce pour épurer la connaissance et vision, mon ami, que l'on mène la vie sainte avec le Seigneur ⁴⁴ ?
- Non, mon ami.

– Ainsi, mon ami, quand on te demande si l'on mène la vie sainte avec le Seigneur pour purifier la discipline, tu réponds : “Non, mon ami.” Quand on te demande si l'on mène la vie sainte avec le Seigneur pour épurer l'état d'être... la vue... l'élimination des doutes... la connaissance et vision du chemin et du non-chemin... la connaissance et vision du parcours... ou la connaissance et vision, tu réponds toujours : “Non, mon ami.” Mais alors, mon ami, dans quel but mène-t-on la vie sainte avec le Seigneur ?

– On mène la vie sainte avec le Seigneur, mon ami, afin d'atteindre le complet Dénouement inconditionné ⁴⁵.

⁴⁴ Ces 7 points sont repris un par un dans le Visuddhimagga : pureté de la discipline (chapitres 1 et 2), pureté de l'état d'être ou concentration intense (chapitres 3 à 11), pureté de la vue (chapitre 18, voir le psychique et le physique tels qu'ils sont), pureté dans l'élimination des doutes (chapitre 19, voir les conditions du psychique et du physique), connaissance et vision du chemin non-chemin (chapitre 20, voir en quoi consiste le chemin), connaissance et vision du parcours (chapitre 21, une progression en 8 connaissances), connaissance et vision (chapitre 22, l'instant du “chemin immaculé”)

⁴⁵ *Anupādā parinibbāna*. *Upādā* a tantôt le sens d'attachement, généralement sous la forme *upādāna* (Visud XVII 240), tantôt dans le sens de condition, *paccaya*, et c'est ce dernier cas qui s'applique ici.

– Mais, mon ami, la pureté de la discipline ne constitue-t-elle pas le complet Dénouement inconditionné ?

– Non, mon ami.

– Est-ce donc, mon ami, la pureté de l'état d'être qui constitue le complet Dénouement inconditionné ?

– Non, mon ami.

– Est-ce alors, mon ami, la pureté de la vue qui constitue le complet Dénouement inconditionné ?

– Non, mon ami.

– Est-ce donc, mon ami, la pureté de l'élimination des doutes qui constitue le complet Dénouement inconditionné ?

– Non, mon ami.

– Est-ce alors, mon ami, la pureté de la connaissance et vision du chemin et du non-chemin qui constitue le complet Dénouement inconditionné ?

– Non, mon ami.

– Est-ce donc, mon ami, la pureté de la connaissance et vision du parcours qui constitue le complet Dénouement inconditionné ?

– Non, mon ami.

– Est-ce alors, mon ami, la pureté de la connaissance et vision qui constitue le complet Dénouement inconditionné ?

– Non, mon ami.

– Le complet Dénouement inconditionné, mon ami, se trouve-t-il donc en dehors de ces réalités ?

– Non, mon ami.

– Ainsi, mon ami, quand on te demande si la pureté de la discipline... si la pureté de l'état d'être... si la pureté de la vue... si la pureté dans l'élimination des doutes... si la pureté de la connaissance et vision du chemin et du non-chemin... si la pureté de la connaissance et vision du parcours... si la pureté de la connaissance et vision constitue le complet Dénouement inconditionné, tu réponds toujours : "Non, mon ami." Et quand on te demande si le complet Dénouement inconditionné est étranger à ces réalités, tu réponds encore : "Non, mon ami." Comment faut-il voir le sens de tes paroles ?

– Si, mon ami, le Seigneur désignait la pureté de la discipline comme complet Dénouement inconditionné, il désignerait quelque chose de conditionné comme complet Dénouement inconditionné. S'il désignait la pureté de l'état d'être... la pureté de la vue... la pureté dans l'élimination des doutes... la pureté de la connaissance et vision du chemin et du non-chemin... la pureté de la connaissance et vision du parcours... la pureté de la connaissance et vision comme complet Dénouement inconditionné, il désignerait quelque chose de conditionné comme complet Dénouement inconditionné. Et si le complet Dénouement inconditionné était étranger à ces réalités, n'importe qui pourrait atteindre le complet Dénouement car l'homme ordinaire ne connaît pas ces réalités.

Je vais prendre une image, mon ami, car les images permettent à certains sages de comprendre le sens d'un exposé.

Le roi Pasénadi du Kosala réside à Sâvatthi, mon ami. Il peut voir une affaire urgente à régler à Sâketa. Sept chars déjà attelés ont été disposés entre Sâvatthi et Sâketa. Le roi sort de Sâvatthi par la porte de la ville et monte dans le premier char déjà attelé. Ce premier char

l'amène jusqu'au deuxième char déjà attelé. Le roi descend du premier char pour monter dans le deuxième, qui l'amène au troisième... le troisième au quatrième... le quatrième au cinquième... le cinquième au sixième... et le sixième au septième. Il descend du sixième char pour monter dans le septième, et il arrive à la porte de Sâketa avec le septième char. Quand il est devant la porte de la ville, ses amis, conseillers, connaissances et parents lui demandent : “Est-ce avec ce char, grand roi, que tu es allé de Sâvatthi jusqu'à la porte de Sâketa ?” Comment le roi Pasénadi du Kosala doit-il répondre pour que sa réponse soit juste ?

Pour que sa réponse soit juste, le roi doit répondre : “Moi qui réside à Sâvatthi, j'eus une affaire urgente à régler à Sâketa et sept chars déjà attelés étaient disposés entre Sâvatthi et Sâketa. Je sortis de Sâvatthi par la porte de la ville et je montai dans le premier char déjà attelé. Ce premier char m'amena au deuxième char. Je descendis alors du premier char pour monter dans le deuxième, qui m'amena au troisième... et j'arrivai à la porte de Sâketa avec le septième char.” Voilà comment le roi Pasénadi du Kosala doit répondre pour que sa réponse soit juste.

De même, mon ami, la pureté de la discipline a pour seul but la pureté de l'état d'être, la pureté de l'état d'être a pour seul but la pureté de la vue, la pureté de la vue a pour seul but la pureté dans l'élimination des doutes, la pureté dans l'élimination des doutes a pour seul but la pureté de la connaissance et vision du chemin et du non-chemin, la pureté de la connaissance et vision du chemin et du non-chemin a pour seul but la pureté de la connaissance et vision du parcours, la pureté de la connaissance et vision du parcours a pour seul but la connaissance et vision, la pureté de la connaissance et vision a pour seul but le complet Dénouement inconditionné. On mène donc la vie sainte avec le Seigneur, mon ami, afin d'atteindre le complet Dénouement inconditionné. »

Ainsi parla-t-il.

Et le vénérable Sâriputta demanda au vénérable Puṇṇa :

– Comment s'appelle le vénérable ? Sous quel nom ses compagnons dans la vie sainte le connaissent-ils ?

– Je m'appelle Puṇṇa, mon ami, et mes compagnons dans la vie sainte me connaissent comme Fils de Mantâṇi ⁴⁶.

– C'est merveilleux, mon ami, c'est extraordinaire, mon ami, à quel point le vénérable Puṇṇa, fils de Mantâṇi, a répondu point par point à des questions de plus en plus profondes comme un disciple bien instruit qui comprend parfaitement l'enseignement du Maître ! C'est une chance pour ses compagnons dans la vie sainte, c'est une bonne fortune pour ses compagnons dans la vie sainte de pouvoir contempler et honorer le vénérable Puṇṇa, fils de Mantâṇi. Si ses compagnons dans la vie sainte contemplent le vénérable Puṇṇa, fils de Mantâṇi, et s'ils l'honorent en le portant sur un coussin au dessus de leur tête, c'est une chance pour eux, c'est une bonne fortune pour eux. Pour nous aussi c'est une chance, pour nous aussi c'est une bonne fortune de pouvoir contempler et honorer le vénérable Puṇṇa, fils de Mantâṇi.

⁴⁶ Fils de la brahmane Mantâṇi. Les deux vénérables étaient de la même caste brahmane Udicca. Sâriputta signifie Fils de Sâri.

Ainsi parla-t-il. Et le vénérable Puṇṇa, fils de Mantāṇi, demanda au vénérable Sâriputta :

– Comment s'appelle le vénérable ? Sous quel nom ses compagnons dans la vie sainte le connaissent-ils ?

– Je m'appelle Upatissa, mon ami, et mes compagnons dans la vie sainte me connaissent comme Fils de Sâri.

– Nous avons donc prodigué des conseils au disciple qui est semblable au Maître sans savoir qu'il s'agissait du vénérable Sâriputta ! Si nous avions su qu'il s'agissait du vénérable Sâriputta, nous n'aurions pas tant parlé ! C'est merveilleux, mon ami, c'est extraordinaire, mon ami, à quel point le vénérable Sâriputta a posé point par point des questions de plus en plus profondes comme un disciple bien instruit qui comprend parfaitement l'enseignement du Maître ! C'est une chance pour ses compagnons dans la vie sainte, c'est une bonne fortune pour ses compagnons dans la vie sainte de pouvoir contempler et honorer le vénérable Sâriputta. Si ses compagnons dans la vie sainte contemplent le vénérable Sâriputta et s'ils l'honorent en le portant sur un coussin au dessus de leur tête, c'est une chance pour eux, c'est une bonne fortune pour eux. Pour nous aussi c'est une chance, pour nous aussi c'est une bonne fortune de contempler et d'honorer le vénérable Sâriputta.

Voilà comment ces deux grands nâgas ⁴⁷ se réjouirent mutuellement de leurs bonnes paroles.

⁴⁷ Nâga : être mythique représenté parfois comme un grand serpent, parfois comme un grand éléphant.

Le récit du serpent

(Alagaddūpamasuttam n° 22)

Les laïcs peuvent jouir des plaisirs sensoriels et atteindre les états d'Entrée-dans-le-courant, d'Un-seul-retour et de Sans-retour, mais non l'Accomplissement. Les moines peuvent bénéficier de coussins moelleux, de nourritures agréables et d'autres plaisirs sensoriels. Quiconque observe ces faits sans être capable de distinguer entre une action due au désir et une autre détachée du désir, peut s'imaginer qu'aucun plaisir sensoriel ne constitue un empêchement irrémédiable à l'Accomplissement, même pas les relations avec les femmes qui posaient souvent de grands problèmes aux moines.

Ainsi ai-je entendu.

En ce temps-là le Seigneur séjournait, près de Sâvatthi, dans le Parc Anâthapiṇḍika du Bois Jéta.

Or un moine du nom d'Arittha, un ancien fauconnier, eut cette idée fausse : “Tel que je comprends le dhamma enseigné par le Seigneur, le simple fait de s'adonner aux choses que le Seigneur qualifie d'obstacles ne suffit pas à faire obstacle⁴⁸”.

Plusieurs moines apprirent que le moine Arittha avait cette idée fausse, ils allèrent le trouver et lui demandèrent :

– Est-il vrai comme on le dit, ami Arittha, que tu nourris cette idée : “Tel que je comprends le dhamma enseigné par le Seigneur, le simple fait de s'adonner aux choses que le Seigneur qualifie d'obstacles ne suffit pas à faire obstacle” ?

– C'est bien ainsi, mes amis, que je comprends le dhamma enseigné par le Seigneur : le simple fait de s'adonner aux choses que le Seigneur qualifie d'obstacles ne suffit pas à faire obstacle.

Désirant détourner Arittha de cette croyance fallacieuse, les moines l'interrogèrent, le pressèrent de questions et le sermonnèrent :

– Ne parle pas ainsi, ami Arittha, ne contredis pas le Seigneur car il n'est pas bon de le contredire. Le Seigneur ne parle pas ainsi, il a au contraire décrit de différentes façons les réalités qui font obstacle et il a déclaré que le simple fait de s'y adonner suffisait à faire obstacle. Il a montré que les plaisirs sensoriels n'étaient nullement délectables mais au contraire très désagréables, fortement perturbants et pleins d'inconvénients. Le Seigneur les a comparés à un tas d'os, à un morceau de viande, à une torche de paille, à une fosse pleine

⁴⁸ Il pense qu'elles ne font obstacle ni au ciel ni à la Délivrance. Il ne connaît qu'une partie des obstacles et ne voit pas en quoi le plaisir pris dans les relations avec les femmes – les voir, les entendre, les sentir, les toucher – ferait obstacle.

de braises, à un rêve, à un emprunt, à un arbre fruitier, à un billot, à un pal et à une tête de serpent, toutes choses nullement délectables mais au contraire très désagréables, fortement perturbantes et pleines d'inconvénients ⁴⁹ .

Bien qu'interrogé, pressé de questions et sermonné par les moines, Arittha s'en tenait obstinément à son idée fausse, il répétait avec entêtement : “Tel que je comprends le dhamma enseigné par le Seigneur, le simple fait de s’adonner aux réalités que le Seigneur qualifie d’obstacles ne suffit pas à faire obstacle”.

Comme ils n'arrivaient pas à détourner le moine Arittha de sa croyance fallacieuse, les moines allèrent trouver le Seigneur. Ils le saluèrent en arrivant et s'assirent convenablement. Une fois bien assis, ces moines racontèrent au Seigneur tout ce qui s'était passé.

Alors le Seigneur s'adressa à un autre moine :

– Va de ma part, moine, convoquer le moine Arittha, l'ancien fauconnier, en lui disant : “Le Seigneur te convoque, ami Arittha”.

– Bien, Seigneur.

Le moine obéit au Seigneur, alla trouver Arittha et lui dit :

– Le Seigneur te convoque, ami Arittha.

– Bien, mon ami.

Arittha obéit, se rendit auprès du Seigneur qu'il salua en arrivant, et s'assit convenablement.

Quand il fut bien assis, le Seigneur lui demanda :

– Est-il vrai comme on le dit, ami Arittha, que tu nourris cette idée : “Tel que je comprends le dhamma enseigné par le Seigneur, le simple fait de s’adonner aux choses que le Seigneur qualifie d’obstacles ne suffit pas à faire obstacle” ?

– C'est bien ainsi, Seigneur, que je comprends le dhamma enseigné par le Seigneur...

– A qui donc crois-tu, homme d’illusion, que j’ai enseigné le dhamma de cette façon ? N’ai-je pas décrit de différentes façons les réalités qui font obstacles ? N’ai-je pas dit que le simple fait de s’y adonner suffisait à faire obstacle ? J’ai déclaré que les désirs sensoriels n’étaient nullement délectables mais au contraire très désagréables, fortement perturbants et pleins d’inconvénients. J’ai comparé les désirs sensoriels à un tas d'os, à un morceau de viande, à une torche de paille à une fosse pleine de braises, à un rêve, à un emprunt, à un arbre fruitier, à un billot, à un pal et à une tête de serpent... Mais toi, homme d’illusion, tu m’as contredis par ta mauvaise compréhension, tu t’es discrédité et t’es créé beaucoup de démérite. Cela te vaudra, homme d’illusion, nuisance et malheur pour longtemps.

Arittha n'est toujours pas convaincu, il pense encore que son cas n'est pas désespéré même si le Seigneur l'a traité d'homme d'illusion, et qu'il peut atteindre le But ultime à condition de fournir les efforts nécessaires. Pour le convaincre enfin de son erreur, le Seigneur prend les autres moines à témoin.

⁴⁹ Le tas d'os n'a rien d'agréable, le morceau de viande rien de raffiné, la torche de paille et la fosse pleine de braises brûlent douloureusement, le rêve manque de réalité, l'emprunt ne dure qu'un temps, l'arbre fruitier croûle sous le poids des fruits, le billot, le pal et la tête de serpent annoncent de terribles souffrances. Quand on les observe lucidement, les plaisirs sensoriels présentent les mêmes défauts.

Puis le Seigneur s'adressa aux moines :

– Qu'en pensez-vous, moines ? Ce moine Arittha a-t-il brillé dans ce *dhamma-vinaya* ?

– Comment cela se pourrait-il, Seigneur ? Certainement pas !

A ces mots, Arittha resta muet sur son siège, accablé, les épaules tombantes, la tête baissée, anéanti, hébété ⁵⁰. Voyant qu'Arittha restait muet sur son siège, accablé, les épaules tombantes, la tête baissée, anéanti, hébété, le Seigneur lui prédit :

– Tu resteras célèbre, homme d'illusion, pour ta croyance erronée. À présent je vais interroger les moines.

Et le Seigneur demanda aux moines :

– Comprenez-vous mon enseignement, moines, comme cet Arittha qui m'a contredit par sa mauvaise compréhension, qui s'est discrédité et s'est créé beaucoup de démérite ?

– Non, Seigneur, car le Seigneur a décrit de différentes façons les réalités qui font obstacle, le simple fait de s'y adonner suffit à faire obstacle. Le Seigneur a déclaré que les désirs sensoriels n'étaient nullement délectables mais au contraire très désagréables, fortement perturbants et pleins d'inconvénients. Le Seigneur les a comparé à un tas d'os...

– Bien, moines ! Il est bon que vous compreniez ainsi le dhamma que j'ai enseigné. Car j'ai en effet décrit de différentes façons les réalités qui font obstacle, j'ai bien dit que le simple fait de s'y adonner suffisait à faire obstacle, j'ai déclaré que les désirs sensoriels n'étaient nullement délectables mais au contraire très désagréables, fortement perturbants et pleins d'inconvénients, et je les ai comparés à un tas d'os... Et malgré cela, ce moine Arittha m'a contredit par sa mauvaise compréhension, il s'est discrédité, s'est créé beaucoup de démérite. Cela vaudra à cet homme d'illusion nuisances et malheurs pour longtemps.

« Il n'est pas possible, moines, de s'adonner aux plaisirs sensoriels sans qu'il y ait désirs sensoriels, perceptions sensorielles et pensées sensorielles.

Mais il y a, moines, des hommes d'illusion qui apprennent par cœur le dhamma – *Sutta*, *Geyya*, *Veyyākaraṇa*, *Gāthā*, *Udāna*, *Itivuttaka*, *Jātaka*, *Abbhutadhamma*, *Vedalla* – sans examiner avec sagacité la nature des réalités. Comme ils n'examinent pas les réalités avec sagacité, ils n'en acquièrent pas une expérience claire. Ils ne retirent de l'apprentissage du dhamma que l'avantage de reprendre autrui en lui assénant des citations, ils n'atteignent pas le But pour lequel on apprend le dhamma, et la mauvaise saisie des réalités leur vaut nuisances et malheurs pour longtemps. Pourquoi ? Parce qu'ils saisissent mal les réalités.

Supposons, moines, qu'un homme cherche un serpent et se mette en chasse pour en trouver un. Il aperçoit un grand serpent venimeux et le saisit par le corps ou par la queue, mais le serpent se retourne et le mord à la main, au bras ou à une autre partie du corps. Cet homme meurt ou éprouve des souffrances mortelles. Pourquoi ? Parce qu'il a mal saisi le serpent. De même, il y a des hommes d'illusion qui apprennent par cœur le dhamma... mais la mauvaise saisie des réalités leur vaut nuisances et malheurs pour longtemps parce qu'ils saisissent mal les réalités.

« Mais il y a aussi, moines, des fils de bonne famille qui apprennent par cœur le dhamma... En apprenant le dhamma, ils examinent avec sagacité la nature des réalités

⁵⁰ Arittha est enfin convaincu. Il adhérerait de bonne foi à sa croyance, et voici que celle-ci est anéantie. Il comprend maintenant qu'il ne pourra pas atteindre le but.

connaissables. En examinant les réalités avec sagacité, ils en acquièrent une expérience claire. Ils ne cherchent pas dans l'apprentissage du dhamma l'avantage de reprendre autrui en lui assénant des citations, ils atteignent le But pour lequel on apprend le dhamma, et la bonne saisie des réalités leur vaut bienfaits et bonheurs pour longtemps. Pourquoi ? Parce qu'ils saisissent bien les réalités.

Supposons, moines, qu'un homme cherche un serpent et se mette en chasse pour en trouver un. Il aperçoit un grand serpent venimeux, l'attrape, le tient serré avec un bâton fendu comme un sabot de bouc et le saisit solidement par le cou. Bien que le serpent entoure de ses anneaux la main, le bras ou une autre partie de son corps, cet homme n'en meurt pas et n'en éprouve pas de souffrance mortelle. Pourquoi ? Parce qu'il a bien saisi le serpent. De même, il y a des fils de bonne famille qui apprennent par cœur le dhamma... et la bonne saisie des réalités leur vaut bienfaits et bonheurs pour longtemps parce qu'ils saisissent bien les réalités.

Par conséquent, moines, comprenez et reprenez le sens de mes paroles. Et si vous ne comprenez pas le sens de mes paroles, posez-moi des questions, à moi, ou à des moines avisés.

* * *

« Je vais aussi vous expliquer, moines, en quoi le dhamma est semblable à un flotteur, utile pour traverser mais ne méritant pas qu'on le garde ensuite. Ecoutez et faites bien attention, je vais parler.

– Oui, Seigneur, répondirent les moines.

Le Seigneur leur dit ceci :

– Un homme chemine sur une grand-route, moines. Il arrive en vue d'un large bras de mer. Cette rive-ci est dangereuse et redoutable, l'autre sûre et tranquille, mais il n'y a pas de barque pour traverser ni de pont pour passer sur l'autre rive. Cet homme réfléchit : “Ce bras de mer est large, cette rive-ci est dangereuse et redoutable, l'autre rive sûre et tranquille, mais il n'y a pas de barque pour traverser ni de pont pour passer sur l'autre rive. Je vais collecter des herbes, du bois, des branches et des feuilles, les lier ensemble pour en faire un flotteur sur lequel je pourrai m'allonger, et jouer des pieds et des mains pour traverser en toute sécurité”.

Cet homme collecte donc des herbes, du bois, des branches et des feuilles, il les lie pour en faire un flotteur sur lequel il s'installe, et en jouant des pieds et des mains il traverse le bras de mer en toute sécurité. Une fois arrivé sur l'autre rive, il se dit : “Ce flotteur est très utile car c'est en m'installant sur lui et en jouant des pieds et des mains que j'ai traversé en toute sécurité. Je dois maintenant le porter sur ma tête ou le charger sur mon dos et aller ainsi où je veux”. Qu'en pensez-vous, moines ? Est-ce qu'en agissant ainsi cet homme utilise convenablement le flotteur ?

– Certes non, Seigneur !

– Comment cet homme doit-il agir, moines, pour utiliser convenablement le flotteur ? Une fois le bras de mer traversé, une fois arrivé sur l'autre rive, cet homme doit se dire : “Ce flotteur est très utile car c'est en m'installant sur lui et en jouant des pieds et des mains que j'ai traversé en toute sécurité. Mais je peux maintenant le poser sur le sol ou le laisser partir sur l'eau, et j'irai ainsi où je veux.” C'est en agissant ainsi, moines, que cet homme utilise convenablement le flotteur. Je vous montre ainsi en quoi le dhamma est semblable à un flotteur, utile pour traverser mais ne méritant pas qu'on le garde ensuite. Si vous

comprenez cette comparaison du flotteur, moines, vous devez abandonner les réalités. Et combien plus les non-réalités ⁵¹ !

* * *

Arittha a dit des sottises à propos des plaisirs sensoriels. Le Seigneur montre maintenant la source de ce type d'erreur, à savoir certaines opinions ou croyances.

« Il y a ces six croyances, moines. Lesquelles ?

Ici, moines, un être ordinaire, ignorant, qui ne peut voir les Purs, qui ne peut connaître la Réalité pure et qui n'est pas éduqué à la Réalité pure, qui ne peut voir les Grands Hommes, qui ne peut connaître la Réalité des Grands Hommes et qui n'est pas éduqué à la Réalité des Grands Hommes ⁵², contemple une apparence physique : "Ceci est à moi, je suis ceci, ceci est mon moi-autonome" ⁵³ ».

Il contemple un ressenti : "Ceci est à moi, je suis ceci, ceci est mon moi-autonome".

Il contemple une perception : "Ceci est à moi, je suis ceci, ceci est mon moi-autonome".

Il contemple des composants mentaux : "Ceci est à moi, je suis ceci, ceci est mon moi-autonome".

Il contemple ce qu'il voit, ce qu'il entend, ce qu'il sent, ce qu'il connaît, ce qu'il atteint, ce qu'il recherche, ce qu'il examine mentalement : "Ceci est à moi, je suis ceci, ceci est mon moi-autonome".

Quant à la croyance "voici le monde, me voilà, après la mort je serai permanent, stable, éternel, immuable comme le monde et je demeurerai dans la même éternité", il la contemple ainsi : "Ceci est à moi, je suis ceci, ceci est mon moi-autonome".

« Mais, moines, le disciple pur, instruit, qui voit les Purs, qui connaît la Réalité pure et qui est éduqué à la Réalité pure, qui voit les Grands Hommes, qui connaît la Réalité des Grands Hommes et qui est éduqué à la Réalité des Grands Hommes, contemple une apparence physique : "Ceci n'est pas à moi, je ne suis pas ceci, ceci n'est pas mon moi-autonome".

Il contemple un ressenti... une perception... des composants mentaux... ce qu'il voit, ce qu'il entend, ce qu'il sent, ce qu'il connaît, ce qu'il atteint, ce qu'il recherche, ce qu'il examine mentalement... la croyance "voici le monde, me voilà, après la mort je serai

⁵¹ Les réalités : la quiétude, *samatha*, et la supravoyance, *vipassanā*. Le Latukikopamasutta (n° 66) explique comment se détacher de la quiétude en dépassant le domaine sans perception ni absence de perception. Et dans le Mahātaṇhāsāṅkhasutta (n° 38) le Seigneur enjoint de se détacher de la vision pure elle-même. Les "non-réalités" sont celles qui ont induit Arittha en erreur.

⁵² Un Grand Homme, *sappurisa*, synonyme de Pur, *ariya*, a atteint au moins l'un des 4 chemins supramondains, Entrée dans le courant, etc.

⁵³ "Ceci est à moi" exprime un désir, *taṇhā* ; "je suis ceci", une appréciation, *māna* ; "ceci est mon moi-autonome", une croyance, *diṭṭhi*.

permanent, stable, éternel, immuable comme le monde et je demeurerai dans la même éternité”. Tout cela il le contemple ainsi : “Ceci n'est pas à moi, je ne suis pas ceci, ceci n'est pas mon moi-autonome”.

Et quand il le contemple de cette façon, il ne désire pas ce qui n'est pas. »

Ainsi parla le Seigneur.

Un moine lui demanda :

– Est-il possible, Seigneur, de désirer une chose extérieure inexistante ?

– C'est possible, moine, répondit le Seigneur. Quand on pense “ceci fut à moi mais ne l'est plus” ou “cela pourrait être à moi mais je ne l'obtiens pas”. Dans ce cas on se plaint, on souffre, se lamente, se frappe la poitrine et tombe dans l'égarement. Voilà comment on peut désirer une chose extérieure inexistante.

– Est-il aussi possible, Seigneur, de ne pas désirer cette chose extérieure inexistante ?

– C'est possible aussi, moine, répondit le Seigneur. Quand on ne pense pas “ceci fut à moi mais ne l'est plus” ou “cela pourrait être à moi mais je ne l'obtiens pas”. Dans ce cas on ne se plaint pas, ne souffre pas, ne se lamente pas, ne se frappe pas la poitrine et ne tombe pas dans l'égarement. Voilà comment on peut ne pas désirer cette chose extérieure inexistante.

– Mais est-il possible, Seigneur, de désirer une chose personnelle inexistante ?

– C'est possible, moine, répondit le Seigneur. Quand on croit “voici le monde, me voilà, après la mort je serai permanent, stable, éternel, immuable comme le monde et je demeurerai dans la même éternité”. Si on entend le Tathâgata ou un disciple du Tathâgata enseigner la méthode qui permet d'éradiquer les croyances, d'éradiquer l'adhésion aux croyances, l'envahissement par les croyances et la mauvaise tendance à s'ancrer dans les croyances, qui permet d'apaiser tous les composants mentaux, de se défaire de tous les leurres, de supprimer le désir ⁵⁴, de s'en détacher, de l'arrêter et d'atteindre le Dénouement, quand on entend tout cela, on peut penser : “Je serai donc détruit, je serai donc anéanti, je n'existerai donc plus”. Et l'on se plaint, on souffre, se lamente, se frappe la poitrine et tombe dans l'égarement. Voilà comment on peut désirer une chose personnelle inexistante.

– Est-il aussi possible, Seigneur, de ne pas désirer cette chose personnelle inexistante ?

– C'est possible, moine, répondit le Seigneur. Quand on ne croit pas “voici le monde, me voilà, après la mort je serai permanent, stable, éternel, immuable comme le monde et je demeurerai dans la même éternité”. Si on entend le Tathâgata ou un disciple du Tathâgata enseigner la méthode qui permet d'éradiquer les croyances, d'éradiquer l'adhésion aux croyances, l'envahissement par les croyances et la mauvaise tendance à s'ancrer dans les croyances, qui permet d'apaiser tous les composants mentaux, de se défaire de tous les leurres, de supprimer le désir, de s'en détacher, de l'arrêter et d'atteindre le Dénouement, quand on entend tout cela, on ne pense pas : “Je serai donc détruit, je serai donc anéanti, je n'existerai donc plus”. Et l'on ne se plaint pas, on ne souffre pas, ne se lamente pas, ne se frappe pas la poitrine et ne tombe pas dans l'égarement. Voilà comment on peut ne pas désirer cette chose personnelle inexistante.

⁵⁴ *tanhā*, littéralement soif : soif sensorielle, soif d'existence ou soif de disparition.

« Si vous vouliez, moines, acquérir une possession permanente, stable, éternelle, immuable, et la garder ainsi pour l'éternité, pourriez-vous trouver une telle possession ?

– Non Seigneur.

– Bien, moines ! Moi non plus je ne vois pas une telle possession, permanente, stable, éternelle et immuable, que je puisse garder pour l'éternité.

« Si vous vouliez, moines, vous attacher à la saisie-affirmation d'un moi-autonome sans qu'il en résulte du chagrin, des lamentations, de la douleur, de l'insatisfaction et du désespoir, pourriez-vous trouver, moines, une telle forme d'attachement qui ne débouche pas sur du chagrin, des lamentations, de la douleur, de l'insatisfaction et du désespoir ?

– Non Seigneur.

– Bien, moines ! Moi non plus je ne vois pas d'attachement à la saisie-affirmation d'un moi-autonome sans qu'il en résulte chagrin, lamentations, douleur, insatisfaction et désespoir.

« Si vous vouliez, moines, adhérer à une croyance sans qu'il en résulte du chagrin, des lamentations, de la douleur, de l'insatisfaction et du désespoir, pourriez-vous trouver, moines, une croyance à laquelle adhérer sans qu'il en résulte du chagrin, des lamentations, de la douleur, de l'insatisfaction et du désespoir ?

– Non Seigneur.

– Bien, moines ! Moi non plus je ne vois pas de croyance à laquelle je puisse adhérer sans qu'il en résulte chagrin, lamentations, douleur, insatisfaction et désespoir.

« Et, moines, s'il y a un moi, peut-il y avoir un mien ⁵⁵ ?

– Oui Seigneur.

– Et s'il y a un mien, moines, peut-il y avoir un moi ?

– Oui Seigneur.

– Mais quand on ne reconnaît aucun moi ni mien comme réels et véritables, la croyance “voici le monde, me voilà, après la mort je serai permanent, stable, éternel, immuable comme le monde et je demeurerai dans la même éternité” n'est-elle pas une pure et complète ineptie ?

– Comment, Seigneur, pourrait-elle être autre chose qu'une pure et complète ineptie ?

« Que pensez-vous de ceci, moines : le physique est-il permanent ou temporaire ?

– Temporaire, Seigneur.

⁵⁵ Un moi trouvé dans les cinq ensembles personnels, et un mien extérieur aux cinq ensembles. Si le moi existe, il peut posséder des objets extérieurs à lui. A l'inverse, si un objet extérieur est perçu comme mien, il doit appartenir à un propriétaire : moi.

- Le fait qu’il soit temporaire, est-ce satisfaisant ou insatisfaisant ?
- Insatisfaisant, Seigneur.
- Et ce qui est temporaire, insatisfaisant et sujet à changement, est-il correct de le considérer ainsi : “Ceci est à moi, je suis ceci, ceci est mon moi-autonome ⁵⁶” ?
- Certainement pas, Seigneur.

« Que pensez-vous de ceci, moines : le ressenti est-il permanent ou temporaire ?

- Temporaire, Seigneur.
- Le fait qu’il soit temporaire, est-ce satisfaisant ou insatisfaisant ?
- Insatisfaisant, Seigneur.
- Et ce qui est temporaire, insatisfaisant et sujet à changement, est-il correct de le considérer ainsi : “Ceci est à moi, je suis ceci, ceci est mon moi-autonome” ?
- Certainement pas, Seigneur.

« Que pensez-vous de ceci, moines : la perception est-elle permanente ou temporaire ?

- Temporaire, Seigneur.
- Le fait qu’elle soit temporaire, est-ce satisfaisant ou insatisfaisant ?
- Insatisfaisant, Seigneur.
- Et ce qui est temporaire, insatisfaisant et sujet à changement, est-il correct de le considérer ainsi : “Ceci est à moi, je suis ceci, ceci est mon moi-autonome” ?
- Certainement pas, Seigneur.

« Que pensez-vous de ceci, moines : les composants mentaux sont-ils permanents ou temporaires ?

- Temporaires, Seigneur.
- Le fait qu’ils soient temporaires, est-ce satisfaisant ou insatisfaisant ?
- Insatisfaisant, Seigneur.
- Et ce qui est temporaire, insatisfaisant et sujet à changement, est-il correct de le considérer ainsi : “Ceci est à moi, je suis ceci, ceci est mon moi-autonome” ?
- Certainement pas, Seigneur.

« Que pensez-vous de ceci, moines : l’état de conscience est-il permanent ou temporaire ?

- Temporaire, Seigneur.
- Le fait qu’il soit temporaire, est-ce satisfaisant ou insatisfaisant ?
- Insatisfaisant, Seigneur.
- Et ce qui est temporaire, insatisfaisant et sujet à changement, est-il correct de le considérer ainsi : “Ceci est à moi, je suis ceci, ceci est mon moi-autonome” ?
- Certainement pas, Seigneur.

⁵⁶ La vacuité évoquée ici se caractérise par le fait qu'on ne peut maîtriser le physique (on tombe malade, on vieillit et on meurt contre son gré). Le Seigneur introduit la vacuité tantôt à partir du caractère temporaire (MN III 282), tantôt à partir du malheur (Vin I 13), tantôt à partir des deux (SN III 82). Car le caractère temporaire est évident quand un objet se brise, le malheur quand on souffre, mais la vacuité ne se laisse pas enfermer dans ces deux seuls aspects.

– Par conséquent, moines, tout physique passé, futur ou présent, personnel ou extérieur, grossier ou subtil, inférieur ou supérieur, lointain ou proche⁵⁷, vous devez le voir avec une juste sagacité tel qu'il est : "Ceci n'est pas à moi, je ne suis pas ceci, ceci n'est pas mon moi-autonome."

Tout ressenti... toute perception... tout composant mental... tout état de conscience... vous devez les voir avec une juste sagacité tels qu'ils sont : "Ceci n'est pas à moi, je ne suis pas ceci, ceci n'est pas mon moi-autonome."

Quand il voit tout cela de cette façon, moines, le disciple pur et instruit est désenchanté du physique, des ressentis, des perceptions, des composants mentaux et des états de conscience. Etant désenchanté, il se détache. En se détachant, il se délivre. Dans la Délivrance vient la connaissance "délivré"⁵⁸, et il reconnaît avec sagacité que la naissance est détruite, la vie sainte vécue, fait ce qui était à faire, et rien de plus ici-bas.

« On dit de ce moine qu'il a retiré l'épar, comblé le fossé, déraciné le pilier, retiré le verrou, et aussi que ce Pur a baissé le pavillon, déposé le fardeau et qu'il s'est libéré.

Et comment ce moine retire-t-il l'épar ? En retirant (le blocage par) l'aveuglement, en anéantissant sa racine, en en détruisant toute trace, en l'empêchant de resurgir et en lui interdisant toute réapparition ultérieure. Voilà comment ce moine retire l'épar.

Et comment ce moine comble-t-il le fossé ? En stoppant le cycle des naissances qui font les nouvelles existences, en en extirpant la racine, en en détruisant toute trace, en l'empêchant de resurgir et en lui interdisant toute réapparition ultérieure. Voilà comment il comble le fossé.

Et comment ce moine déracine-t-il le pilier ? En extirpant le désir, en anéantissant sa racine, en en détruisant toute trace, en l'empêchant de resurgir et en lui interdisant toute réapparition ultérieure. Voilà comment il déracine le pilier.

Et comment ce moine retire-t-il le verrou ? En défaisant les chaînes qui lient aux états inférieurs, en brisant leurs points d'attache, en les empêchant de se reformer et en leur interdisant toute reconstitution ultérieure. Voilà comment il retire le verrou.

Et comment ce Pur baisse-t-il le pavillon, dépose-t-il le fardeau et se libère-t-il ? En faisant tomber l'appréciation "je suis", en anéantissant sa racine, en en détruisant toute trace, en l'empêchant de resurgir et en lui interdisant toute réapparition ultérieure. Voilà comment ce Pur baisse le pavillon, dépose le fardeau et se libère.

« Quand ce moine est spirituellement délivré, moines, même s'ils le cherchent, les dieux qui accompagnent Inda, Brahma ou Pajâpati ne peuvent trouver aucune base à l'état de conscience du Tathâgata. Pourquoi donc ? Parce qu'on ne peut pas trouver le Tathâgata dans la réalité présente, je l'affirme.

Bien que je l'affirme, bien que je le proclame, il se trouve des ascètes et des brahmanes pour me contredire à tort, vainement, perfidement et contrairement aux faits en déclarant que "l'ascète Gotama est un rabat-joie qui enseigne la destruction de l'être, sa ruine et son

⁵⁷ Tous ces termes sont expliqués en Visud XIV 185.

⁵⁸ En relation avec le chapitre XXI du Visuddhimagga, le détachement désigne le "chemin", la délivrance se rapporte au Fruit, et la connaissance "délivré" à l'examen rétrospectif.

anéantissement”, alors que je décris seulement, maintenant comme par le passé, le malheur et la cessation du malheur.

« Et si sur ce point, moines, certains critiquent le Tathâgata, le menacent et l’offensent, le Tathâgata ne s’en irrite pas, ne s’en trouve pas ébranlé ni mécontent. Et si, sur ce point, d’autres admirent le Tathâgata, le révèrent, l’estiment et l’honorent, le Tathâgata n’en est pas ravi, satisfait ni exalté. S’ils admirent le Tathâgata, le révèrent, l’estiment et l’honorent, il vient au Tathâgata l’idée : “C’est pour ce qui fut pleinement connu antérieurement ⁵⁹ qu’ils me rendent de tels hommages.”

« Par conséquent, moines, si certains vous critiquent, vous menacent ou vous offensent, vous ne devez pas vous en irriter, vous non plus, ni en être ébranlés ou mécontents. Et si d’autres vous admirent, vous révèrent, vous estiment et vous honorent, vous ne devez pas en être ravis, vous non plus, ni satisfaits ni exaltés. Si d’autres vous admirent, vous révèrent, vous estiment et vous honorent, vous devez penser : “C’est pour ce qui fut pleinement connu antérieurement qu’ils nous rendent de tels hommages.”

« Par conséquent, moines, ce qui n’est pas à vous, abandonnez-le, cet abandon vous vaudra bonheurs et bienfaits pour longtemps. Et qu’est-ce qui n’est pas à vous ?

Le physique n’est pas à vous, abandonnez-le, cet abandon vous vaudra bonheur et bienfaits pour longtemps.

Le ressenti n’est pas à vous, abandonnez-le...

La perception n’est pas à vous, abandonnez-la...

Les composants mentaux ne sont pas à vous, abandonnez-les...

L’état de conscience n’est pas à vous, abandonnez-le...

« Que pensez-vous de ceci, moines ? Si un homme emportait les herbes, le bois, les branches et les feuilles de ce Bois Jéta, s’il les brûlait ou en disposait à son gré, penseriez-vous : “C’est nous que cet homme emporte, qu’il brûle ou dont il dispose à son gré” ?

– Certes non, Seigneur, car rien de tout cela n’est nous ni nôtre.

– De même, moines, abandonnez le physique... le ressenti... la perception... les composants mentaux... l’état de conscience, rien de tout cela n’est à vous, abandonnez-les, cet abandon vous vaudra bonheurs et bienfaits pour longtemps.

« Bien énoncé de cette façon, moines, mon dhamma est clair, évident, lumineux et dépourvu d’erreurs. De ce fait, il n’y a plus de mouvement perceptible chez les moines accomplis qui ont éliminé toutes les contaminations, achevé la vie sainte, fait ce qu’ils avaient à faire, déposé le fardeau, atteint le vrai But, détruit toutes les chaînes de l’existence et qui se sont libérés par la Connaissance ultime.

Bien énoncé de cette façon, moines, mon dhamma est clair, évident, lumineux et dépourvu d’erreurs. De ce fait, tous les moines qui ont éliminé les cinq chaînes inférieures atteignent le complet Dénouement dans le monde où ils renaissent par apparition et dont ils ne reviennent pas.

⁵⁹ Ce qui fut pleinement connu lors de la complète Réalisation à Bodh Gaya.

Bien énoncé de cette façon, moines, mon dhamma est clair, évident, lumineux et dépourvu d'erreurs. De ce fait, tous les moines qui ont éliminé trois chaînes et affaibli l'attachement, l'aversion et la confusion atteignent l'état d'Un-seul-retour, ils reviendront une seule fois en ce monde avant de mettre fin au malheur.

Bien énoncé de cette façon, moines, mon dhamma est clair, évident, lumineux et dépourvu d'erreurs. De ce fait, tous les moines qui ont éliminé trois chaînes entrent dans le courant, ils ne peuvent plus retomber ⁶⁰ et sont assurés d'accéder à la pleine Réalisation.

Bien énoncé de cette façon, moines, mon dhamma est clair, évident, lumineux et dépourvu d'erreurs. De ce fait, tous les moines qui suivent le chemin de la sagacité ou celui de la confiance finissent par atteindre la pleine Réalisation.

Bien énoncé de cette façon, moines, mon dhamma est clair, évident, lumineux et dépourvu d'erreurs. De ce fait, tous ceux qui ont simplement confiance en moi ou qui m'aiment ⁶¹ finissent par atteindre le ciel. »

Ainsi parla le Seigneur.

Les moines furent satisfaits des paroles du Seigneur et ils s'en réjouirent.

⁶⁰ dans les états de perdition

⁶¹ Il s'agit des personnes qui pratiquent la supravoyance, *vipassanā*, mais n'ont encore atteint aucun des "chemins", *magga*, et qui ont cependant une grande confiance et un sentiment profond pour le Seigneur. Ils semblent "saisir" le ciel avec la "main" de cette confiance et de ce sentiment exceptionnels.

Le récit de la bonne couleur unie⁶² selon Kaccâna

(Mahākaccānabhaddhekarattasuttaṃ n° 133)

Ainsi ai-je entendu.

En ce temps-là le Seigneur séjournait, près de Rājagaha, dans le parc du lac Tapoda. Or le vénérable Samiddhi, qui s'était levé avant l'aube, se rendit au lac pour s'asperger le corps. Quand il se fut bien arrosé, il sortit du lac et resta debout, vêtu d'une seule robe, laissant ses membres sécher.

Alors un dieu d'une merveilleuse beauté illumina tout Tapoda dans la splendeur de la nuit finissante. Il s'approcha du vénérable Samiddhi et se tint convenablement debout. Ainsi debout, il demanda au vénérable :

– As-tu retenu, moine, la formule de la bonne couleur unie et ses divisions ?

– Non, mon ami, je n'ai pas retenu la formule de la bonne couleur unie ni ses divisions. Mais toi, mon ami, as-tu retenu cette formule et ses divisions ?

– Moi non plus, moine, je n'ai retenu ni l'une ni les autres. Mais as-tu au moins retenu les vers de la bonne couleur unie ?

– Non, mon ami, je ne les ai pas retenus. Les as-tu retenus, toi ?

– Moi non plus, moine, je n'ai pas retenu ces vers. Apprends donc la formule et les divisions de la bonne couleur unie, apprends-les par cœur et retiens-les. Car cette formule et ses divisions sont profitables et représentent le début de la vie sainte. »

Ainsi parla le dieu. Et il disparut subitement.

* * *

A la fin de la nuit, le vénérable Samiddhi se rendit auprès du Seigneur, le salua en arrivant et s'assit convenablement. Une fois bien assis, le vénérable Samiddhi raconta au Seigneur :

– Je m'étais levé avant l'aube et m'étais rendu au lac... (répétition du récit, dialogue avec le dieu inclus)... Il serait bon que le Seigneur m'énonce la formule de la bonne couleur unie et ses divisions.

– Dans ce cas, moine, écoute et fais bien attention, je vais parler.

– Bien, Seigneur, lui répondit le vénérable Samiddhi.

⁶² *Ratta* peut signifier couleur, durée ou nuit. Les traducteurs divergent sur le choix à faire. Pourtant, la présence dans les vers de l'expression *ahorattam*, jour et nuit, montre qu'il ne peut s'agir d'une seule nuit. Durée est contredit par *eka*. Reste couleur. Cette couleur unie est bonne car elle est celle de la supravoyance, *vipassanā*.

Et le Seigneur dit ceci :

Ne pas s'égarer dans le passé
Ni rêver à l'avenir
Car le passé n'est plus
Et le futur pas encore.

Supravoyance ici et là ⁶³
Dans la réalité présente
Sans s'y laisser emporter ni en être troublé
Et l'intensifier quoique l'on trouve.

Agir aujourd'hui même avec ardeur,
Qui peut savoir s'il ne mourra demain ?
Il ne peut y avoir de compromis aucun
Avec la grande armée de la Mort.

De celui qui se comporte ainsi avec énergie
Sans se relâcher de jour ni de nuit,
Le Saint apaisé déclare
Qu'il a une bonne couleur unie.

Ainsi parla le Seigneur. Ayant dit cela, le Bienheureux se leva et rentra dans son logement.

* * *

Mais peu de temps après que le Seigneur fut parti, les moines pensèrent :

– Mes amis, le Seigneur nous a exposé cet enseignement résumé sans en expliquer le sens en détail... Qui pourrait nous expliquer le détail de cet enseignement que le Seigneur n'a exposé qu'en bref ?

Les moines eurent alors cette idée :

- Le vénérable Kaccâna le Grand est loué par le Maître, il est estimé par ses sages compagnons dans la vie sainte, il serait capable de nous détailler le sens de cette déclaration que le Seigneur n'a formulé qu'en bref sans la détailler. Allons donc voir le vénérable Kaccâna et demandons-lui de nous expliquer cette formule.

Les moines se rendirent donc auprès du vénérable Kaccâna le Grand. Une fois là, ils échangèrent des paroles courtoises avec le vénérable et conclurent leur dialogue aimable et mémorable en s'asseyant convenablement. Une fois bien assis, les moines dirent au vénérable :

- Ami Kaccâna, le Seigneur s'est levé et il est rentré dans son logis sans nous avoir détaillé le sens de ces vers qu'il a formulés brièvement : “Ne pas s'égarer dans le passé...” Il

⁶³ Où que l'on se trouve, selon les sept sortes de contemplation : contempler tous les phénomènes comme temporaires, insatisfaisants et dépourvus de moi-autonome, contemplation du désenchantement, du détachement, de la cessation et du lâcher-prise (Visud XX 90).

n'y avait pas longtemps que le Seigneur était parti quand nous nous sommes demandés : “Le Seigneur est parti sans avoir détaillé ce propos. Qui pourrait nous en expliquer le sens ?” Nous avons alors pensé : “Le vénérable Kaccâna... demandons-lui de nous expliquer cette formule.” Que le vénérable Kaccâna veuille bien nous expliquer maintenant cet énoncé.

- Les vénérables, mes amis, se sont conduits comme des hommes qui ont besoin de la moelle d'un arbre, qui en cherchent, qui vont à sa recherche, mais qui ignorent la racine et le tronc d'un grand arbre où se trouve une telle moelle et qui espèrent la trouver dans les branches et les feuilles ⁶⁴. Car lorsque vous étiez en présence du Maître, vous l'avez laissé partir et vous avez ensuite pensé à nous demander le sens de cette expression.

« Or, mes amis, le Seigneur connaît ce qu'il faut connaître et voit ce qu'il faut voir, il est l'œil, il est la connaissance, il est le Dhamma, il est Brahma, il parle et il agit, il mène au But ultime et procure l'Immortalité, il est Maître du Dhamma et Tathâgata. Il y eut ce moment où vous auriez pu demander le sens au Seigneur lui-même et où vous auriez pu retenir ce sens comme le Seigneur vous l'aurait expliqué.

- En effet, ami Kaccâna, le Seigneur connaît ce qu'il faut connaître et voit ce qu'il faut voir, il est l'œil, la connaissance et le Dhamma, il est Brahma, il parle et il agit, il mène au But ultime et procure l'Immortalité, il est Maître du Dhamma et Tathâgata. Et il y eut en effet ce moment où nous aurions pu demander le sens au Seigneur lui-même et le retenir comme le Seigneur nous l'aurait expliqué. Mais le vénérable Kaccâna est loué par le Maître, il est estimé par ses sages compagnons dans la vie sainte, il est capable de nous détailler le sens de cette déclaration que le Seigneur n'a formulé qu'en bref sans la détailler. Que le vénérable Kaccâna veuille bien nous expliquer maintenant cet énoncé si cela ne lui pèse pas ⁶⁵.

- Alors, mes amis, écoutez bien et prêtez attention, je vais parler.

- Bien, mon ami, lui répondirent les moines.

Et le vénérable Kaccana parla ainsi :

– Voilà, mes amis, comment je comprends le sens détaillé de ces vers que le Seigneur n'a formulés qu'en bref sans les détailler.

« Comment s'égare-t-on dans le passé, mes amis ?

Quand il y a un état de conscience, dominé par le désir et l'attachement, qui se souvient : “Ainsi était mon œil (mon acuité visuelle) dans le passé, ainsi les apparences visibles... ainsi était mon oreille, ainsi les sons... ainsi mon nez, ainsi les odeurs... ainsi ma langue, ainsi les saveurs... ainsi mon corps, ainsi les touchers... ainsi ma faculté cognitive, ainsi les connaissables”. A cause de la domination du désir et de l'attachement sur la conscience, on prend plaisir à ce passé. Et c'est en y prenant plaisir que l'on s'égare dans le passé.

Voilà, mes amis, comment on s'égare dans le passé.

⁶⁴ Certains arbres comme le sureau contiennent de la moelle dans leur tronc et dans leurs racines, mais non dans leurs branches.

⁶⁵ Si nos demandes réitérées ne l'importunent pas et si le fait d'abandonner temporairement ses propres élèves pour nous instruire, nous qui pourrions ne pas bien comprendre, ne constitue pas une gêne.

« Et comment ne s'égare-t-on pas dans le passé, mes amis ?

Quand il n'y a pas d'état de conscience, dominé par le désir et l'attachement, qui se souviennent qu'ainsi était mon œil dans le passé... Comme il n'y a pas cette domination par le désir et l'attachement, on ne prend pas plaisir à ce passé. Et comme on n'y prend pas plaisir, on ne s'égare pas dans le passé.

Voilà, mes amis, comment on ne s'égare pas dans le passé.

« Comment rêve-t-on à l'avenir, mes amis ?

Quand on souhaite acquérir dans le futur ce qu'on n'a pas maintenant : “Que mon œil et les apparences visibles... mon oreille et les sons... mon nez et les odeurs... ma langue et les saveurs... mon corps et les touchers... ma faculté cognitive et les connaissables soient ainsi dans le futur”. A cause de ce désir, on prend plaisir à ce futur. Et c'est en prenant plaisir que l'on rêve à l'avenir.

Voilà, mes amis, comment on rêve à l'avenir.

« Et comment ne rêve-t-on pas à l'avenir, mes amis ?

Quand on ne souhaite pas acquérir tel œil et telles apparences visibles... telle oreille et tels sons... tel nez et telles odeurs... telle langue et telles saveurs... tel corps et tels touchers... telle faculté cognitive et tels connaissables dans le futur. En l'absence de ce désir, on ne prend pas plaisir à ce futur. Et quand on n'y prend pas plaisir, on ne rêve pas à l'avenir.

Voilà, mes amis, comment on ne rêve pas à l'avenir.

« Comment se laisse-t-on emporter dans la réalité présente, mes amis ?

Il y a maintenant à la fois l'œil et une apparence visible... l'oreille et un son... le nez et une odeur... la langue et une saveur... le corps et un toucher... la faculté cognitive et un connaissable. Il y a aussi, dominée par le désir et l'attachement, la conscience de cette réalité présente. A cause de cette domination par le désir et l'attachement, on prend plaisir à cette réalité présente. Et c'est en prenant plaisir qu'on se laisse emporter dans la réalité présente.

Voilà, mes amis comment on se laisse emporter dans la réalité présente.

« Et comment ne se laisse-t-on pas emporter dans la réalité présente, mes amis ?

Il y a bien à la fois l'œil et une apparence visible... mais pas d'état de conscience dominé par le désir et l'attachement. En l'absence de désir et d'attachement, on ne prend pas plaisir à la réalité présente. Comme on n'y prend pas plaisir, on ne s'y laisse pas emporter.

Voilà, mes amis, comment on ne se laisse pas emporter dans la réalité présente.

« Telle est en conclusion, mes amis, la façon dont je comprends le sens détaillé de l'expression que le Seigneur n'a formulée qu'en résumé sans la détailler. Si vous le désirez, mes amis, vous pouvez aller trouver le Seigneur, lui demander le sens et retenir celui-ci comme le Seigneur vous l'aura expliqué. »

Les moines furent satisfaits du discours du vénérable Kaccâna le Grand et ils s'en réjouirent.

* * *

Puis ils se levèrent et allèrent voir le Seigneur. Ils saluèrent le Seigneur en arrivant et s'assirent convenablement. Une fois bien assis, les moines racontèrent au Seigneur :

– Cet enseignement que le Seigneur nous avait exposé en résumé... le vénérable Kaccâna le Grand nous en a expliqué le sens de cette façon en utilisant telles phrases et tels mots.

– Kaccâna le Grand est savant, moines, il est très sagace. Si vous m'aviez demandé le sens, moines, j'aurais pu vous l'expliquer de la même façon que Kaccâna. Le sens est bien celui-ci, retenez-le ainsi.

Ainsi parla le Seigneur.

Les moines furent satisfaits des paroles du Seigneur et ils s'en réjouirent.

Le récit de Sâlâ

(Sāleyyakasuttam n° 41)

Ainsi ai-je entendu.

En ce temps-là le Seigneur voyageait par étapes à travers le Kosala avec une grande troupe de moines. Il arriva à un village de brahmanes appelé Sâlâ.

Les brahmanes maîtres de maison à Sâlâ entendirent parler de l'ascète Gotama, fils des Sakyas, qui avait quitté la tribu Sakya, voyageait au Kosala et avait atteint Sâlâ ⁶⁶ : “Une flatteuse réputation accompagne l’ascète Gotama : le Seigneur est accompli, parfait Bouddha, doué de science et de bonne conduite, bien allé, connaisseur du monde, suprême, cocher des mâles à dresser, maître des dieux et des hommes, bouddha, Seigneur. Il voit de ses propres yeux, par connaissance directe, le monde avec ses dieux, ses Mâras, ses Brahmas, cette humanité avec ses ascètes et ses brahmanes, ses rois divins et ses hommes, et il le proclame. Il expose l'enseignement, excellent au début, excellent au milieu, excellent à la fin, avec le fond et la forme, et il décrit la vie sainte et pure dans sa totalité ⁶⁷. Il est bon de voir de tels accomplis”.

Les brahmanes maîtres de maison à Sâlâ se rendirent auprès du Seigneur. Certains saluèrent le Seigneur en arrivant et s'assirent convenablement, d'autres échangèrent avec le Seigneur des paroles courtoises et mémorables avant de s'asseoir convenablement, d'autres encore s'inclinèrent mains jointes devant le Seigneur et s'assirent convenablement, il y en eut qui dirent au Seigneur leur prénom et leur nom avant de s'asseoir convenablement, et d'autres qui s'assirent convenablement sans rien dire. Quand ils furent tous bien assis, les brahmanes demandèrent au Seigneur :

« Pour quelle cause, pour quelle raison, certains êtres, à la cassure du corps ou après la mort, tombent-ils dans une perdition, une mauvaise destinée, une déchéance, un enfer ? Et pour quelle cause, pour quelle raison, d’autres êtres, à la cassure du corps ou après la mort, atteignent-ils une bonne destinée, un monde céleste ?

– C'est à cause d'une conduite incorrecte et déplacée, maîtres de maison, que certains êtres, à la cassure du corps ou plus tard après la mort, tombent dans une perdition, une mauvaise destinée, une déchéance, un enfer. Et c'est grâce à une conduite correcte et convenable que d'autres êtres, à la cassure du corps ou après la mort, atteignent une bonne destinée, un monde céleste.

⁶⁶ Il n’y avait pas de monastère à Sâlâ. Gotama et les moines s’établirent dans un bois à côté de la ville.

⁶⁷ Cette formule est expliquée dans le Visuddhimagga chapitre VII.

– Nous ne comprenons pas bien ce que l'honorable Gotama a dit succinctement sans le détailler. Il serait bon que l'honorable Gotama nous en donne la teneur de façon que nous en comprenions le détail.

– Alors, maîtres de maison, écoutez et prêtez bien attention, je vais parler.

– Bien, vénérable, répondirent au Seigneur les maîtres de maison brahmanes de Sâlâ.

Le Seigneur dit ceci :

« Triple, maîtres de maison, est la conduite physique incorrecte et déplacée, quadruple la conduite verbale incorrecte et déplacée, et triple la conduite mentale incorrecte et déplacée.

Comment la conduite physique incorrecte et déplacée est-elle triple ? Voici.

Quelqu'un détruit le souffle vital, il est brutal, a du sang sur les mains, et il s'est enfoncé dans la violence et le meurtre, sans pitié pour les êtres vivants.

Il s'approprie ce qu'on ne lui donne pas : ce qui est à autrui, propriété d'autrui, que ce soit dans la ville ou à la campagne, il s'en empare sans qu'on le lui donne, on appelle cela un vol.

Il se conduit mal sexuellement : il a des relations avec des femmes qui sont sous la garde de leur mère, de leur père, de leur sœur, de leur frère ou de proches (jusqu'à leur mariage), avec celles pour qui on a choisi un mari, avec celles qui sont interdites sous peine de châtiment, et même avec des femmes de mœurs légères.

Voilà, maîtres de maison, comment est triple la conduite physique incorrecte et déplacée.

« Et comment, maîtres de maison, la conduite verbale incorrecte et déplacée est-elle quadruple ? Voici.

Quelqu'un profère des mensonges. Il se trouve dans un tribunal, une assemblée locale, au milieu de ses proches, au sein de sa corporation ou à la cour du roi, et on lui demande de témoigner : “Dites ce que vous savez, honorable monsieur”. Mais il dit qu'il sait alors qu'il ne sait pas, ou qu'il ne sait pas bien qu'il sache, ou encore qu'il a vu alors qu'il n'a pas vu, ou qu'il n'a pas vu bien qu'il ait vu. Il ment en toute conscience, dans son intérêt propre, dans l'intérêt d'autrui ou pour une broutille ⁶⁸.

Il parle comme les démons : il raconte là-bas ce qu'il a entendu ici pour faire exclure ceux-ci, ou il raconte ici ce qu'il a entendu là-bas pour faire rejeter ceux-là. Ainsi, il sépare ceux qui s'entendaient bien, accentue les dissensions, aime les discordes, se réjouit des conflits et parle pour semer la zizanie.

Il parle durement : il dit des paroles rugueuses, brutales, blessantes, irritantes, pleines de colère et nuisibles à la concentration.

Il parle vainement : il parle à contretemps, faussement, de façon déraisonnable, inexacte, incontrôlée et agaçante ; ou il parle quand il ne faut pas, de manière injustifiée et bavarde autant qu'inepte.

Voilà comment la conduite verbale incorrecte et déplacée est quadruple.

⁶⁸ Commentaire : pour un maigre pot-de-vin tel une perdrix, une caille ou un simple morceau de beurre.

« Et comment, maîtres de maison, la conduite mentale incorrecte et déplacée est-elle triple ? Voici.

Quelqu'un est cupide et convoite le bien d'autrui : “Ah ! Puissè-je posséder ce qui est à lui !”

Il est plein de malveillance et malintentionné : “Que ces êtres soient frappés, exécutés, détruits, annihilés, qu'ils n'existent plus !”

Il nourrit des croyances erronées et des vues inversées : “Les dons ne produisent aucun effet, ce qu'on offre rituellement est vain, ce qu'on sacrifie ne donne aucun bénéfice ⁶⁹, les bonnes et les mauvaises actions n'ont pas de conséquences, ce monde-ci n'existe pas (pour qui est dans l'autre monde) et l'autre monde n'existe pas (pour qui vit ici), il n'y a pas de conséquences aux comportements justes ou faux envers sa mère ou son père, personne ne peut renaître par apparition ⁷⁰, il n'y a dans le monde aucun ascète ou brahmane qui, accompli et pleinement réalisé, révèle ce monde-ci et l'autre monde en les voyant de ses propres yeux, par expérience directe”.

Voilà comment est triple la conduite mentale incorrecte et déplacée.

Et c'est par une telle conduite incorrecte et déplacée, maîtres de maison, que certains êtres, à la cassure du corps ou plus tard après la mort, tombent dans une perdition, une mauvaise destinée, une déchéance, un enfer.

« Triple, maîtres de maison, est la conduite physique correcte et convenable, quadruple la conduite verbale correcte et convenable, et triple la conduite mentale correcte et convenable.

Comment la conduite physique correcte et convenable est-elle triple ? Voici.

Quelqu'un rejette la destruction du souffle vital et s'abstient de le détruire. Il pose le bâton, lâche l'épée, se contient et reste compatissant et soucieux du bien-être de tout ce qui existe et respire.

Il rejette le vol et ne s'approprie pas ce qu'on ne lui donne pas, il ne s'empare pas de ce qui appartient à autrui, de la propriété d'autrui, qu'elle se trouve dans la ville ou à la campagne, ce qu'on prendrait pour un vol.

Il rejette les mauvaises conduites sexuelles et s'abstient de ces mauvaises conduites : il n'a pas de relations avec les femmes qui sont sous la garde de leur mère, de leur père, de leur sœur, de leur frère ou de proches, ni avec celles pour qui on a choisi un mari, ni avec celles qui sont interdites sous peine de châtiment, ni même avec les femmes de mœurs légères.

Voilà comment est triple la conduite physique correcte et convenable.

« Et comment, maîtres de maison, la conduite verbale correcte et convenable est-elle quadruple ? Voici.

Quelqu'un rejette les mensonges et s'abstient de mentir. Il se trouve dans un tribunal, une assemblée locale, au milieu de ses proches, au sein de sa corporation ou à la cour du roi, et on lui demande de témoigner : “Dites ce que vous savez, honorable monsieur”. Il dit alors qu'il ne sait pas s'il ne sait pas, qu'il sait quand il sait, qu'il n'a pas vu quand il n'a pas vu, et

⁶⁹ Ces termes se réfèrent à différents rites brahmaniques.

⁷⁰ A leur mort certains êtres renaissent immédiatement, "par apparition", dans des états célestes ou infernaux.

qu'il a vu s'il a vu. Il ne ment pas volontairement, ni dans son intérêt propre, ni dans l'intérêt d'autrui, ni pour quelque brouille que ce soit.

Il rejette les paroles démoniaques et s'abstient de parler comme les démons : il ne raconte pas là-bas ce qu'il a entendu ici pour faire exclure ceux-ci, il ne rapporte pas ici ce qu'il a entendu là-bas pour faire rejeter ceux-là. Au contraire, il réconcilie ceux qui étaient brouillés et resserre les liens entre eux, il aime la concorde, prend plaisir à la concorde, se réjouit de la concorde et parle pour amener la concorde.

Il rejette les paroles dures et s'abstient de telles rudesses, il prononce des paroles douces, agréables à l'oreille, aimables, allant droit au cœur, courtoises, délicieuses et plaisantes pour le plus grand nombre.

Il rejette les paroles vaines et s'abstient de bavarder. Il parle en temps opportun, de façon juste, sensée, exacte, contrôlée, apaisante ; il parle quand il faut, de manière justifiée et cohérente autant qu'utile.

Voilà en quoi la conduite verbale correcte et convenable est quadruple.

« Et comment, maîtres de maison, la conduite mentale correcte et convenable est-elle triple ? Voici.

Quelqu'un n'est pas cupide et ne convoite pas le bien d'autrui en souhaitant se l'approprier.

Il est plein de bienveillance et bien intentionné : “Que ces êtres n'aient pas d'hostilité, de malveillance ni de colère, qu'ils soient heureux et prennent soin d'eux.

Il nourrit des croyances justes et des vues non inversées : “Les dons produisent des effets, ce qu'on offre rituellement est utile, ce qu'on sacrifie donne des bénéfices, les bonnes et les mauvaises actions ont des conséquences, l'autre monde existe tout autant que ce monde-ci, il y a des conséquences aux comportements justes ou faux envers sa mère et son père, certains êtres renaissent par apparition, il y a dans le monde des ascètes et des brahmanes qui, accomplis et pleinement réalisés, montrent ce monde-ci et l'autre monde en les voyant de leurs propres yeux, par expérience directe.

Voilà comment la conduite mentale correcte et convenable est triple.

Et c'est ainsi par une conduite correcte et convenable, maîtres de maison, que certains êtres, à la cassure du corps ou plus tard après la mort, atteignent une bonne destinée, un monde céleste.

« Si on a une conduite correcte et convenable, maîtres de maison, et qu'on souhaite : “Ah, puissè-je, à la cassure du corps ou après la mort, faire partie de la noblesse”, il se peut que cela se réalise. Pourquoi donc ? Parce qu'on a cette sorte de conduite correcte et convenable.

Si on a une conduite correcte et convenable, maîtres de maison, et qu'on souhaite : “Ah, puissè-je, à la cassure du corps ou après la mort, faire partie des brahmanes... des maîtres de maison ⁷¹... des quatre grands rois divins⁷² ... des dieux Trente-trois... des dieux Yâma... des dieux Tusita... des dieux qui aiment créer... des dieux qui ont pouvoir sur les créations des

⁷¹ Les nobles, les brahmanes et les maîtres de maison représentaient les classes sociales supérieures

⁷² Les 4 grands rois et les autres dieux formaient le panthéon de l'époque, hiérarchisé comme les états contemplatifs, de plus en plus élevés.

autres... des dieux du groupe des Brahma... des dieux brillants... des dieux de brillance limitée... des dieux de brillance illimitée... des dieux resplendissants... des dieux radieux... des dieux de radiancé limitée... des dieux de radiancé illimitée... des dieux couverts de gloire... des dieux Vehappala... des dieux Avika... des dieux Atappa... des dieux Sudassa... des dieux Sudassi... des dieux Akanittha... des dieux du domaine de l'espace infini... des dieux du domaine de la conscience infinie... des dieux du domaine du néant... des dieux du domaine sans perception ni non-perception”, il se peut que cela se réalise. Pourquoi ? Parce qu'on a cette sorte de conduite correcte et convenable.

Et si on a une conduite correcte et convenable, maîtres de maison, et qu'on souhaite : “Ah, puissè-je, par la destruction des contaminations, voir de mes propres yeux, par connaissance directe, dans la réalité présente, la Délivrance spirituelle, ou la Délivrance par la sagacité, dépourvue de contaminations, y accéder, y demeurer”, il se peut que cela se réalise. Pourquoi ? Parce qu'on a cette sorte de conduite correcte et convenable. »

Ainsi parla-t-il. Et les brahmanes maîtres de maison à Sâlâ dirent au Seigneur :

– C’est merveilleux, honorable Gotama ! C’est merveilleux, honorable Gotama ! C’est comme si l’honorable Gotama avait redressé ce qui penchait, avait révélé ce qui était caché, avait montré le chemin à l’égaré, et avait apporté une lampe dans l’obscurité pour que ceux qui ont des yeux voient ! C’est ainsi de plusieurs façons que l’honorable Gotama a exposé la réalité. Nous cherchons refuge auprès de l’honorable Gotama, du Dhamma et du Sangha monastique. Que l’honorable Gotama nous considère dès à présent comme des fidèles qui garderont le refuge aussi longtemps qu’il leur restera un souffle de vie.

Le petit récit de la division des actes

(Cūlakammavibhaṅgasuttam n° 135)

Le beau Mânava (littéralement Jeune Homme) était le fils de Toddeyya, prêtre royal et chef de Tudi, un village proche de Sâvatthi. Toddeyya était aussi riche qu'avare, il répétait que “les richesses s'épuisent si l'on donne” et il ne donnait donc jamais rien à personne. Quand il mourut, il pris renaissance sous la forme d'un chien dans sa propre demeure. Son fils Mânava adorait ce chien.

Un jour, maître Gotama alla tout seul mendier à Tudi de maison en maison. Quand il arriva à celle de Mânava, le chien le vit et se dirigea vers lui en aboyant car il détestait les mendiants. L'ascète Gotama lui dit : “Toddeyya, tu m'as repoussé autrefois et te voilà chien. Tu aboies encore après moi et tu iras en enfer”. Le chien baissa la tête, se coucha dans la poussière et personne ne pouvait plus le faire bouger.

Quand Mânava rentra chez lui, il vit le chien couché et demanda ce qui s'était passé. On le lui raconta. Mânava se mit en colère : “Mon père est à présent dans le ciel de Brahma, aucun chien ne s'appelle Todeyya, l'ascète Gotama a pris mon père pour un chien, il raconte n'importe quoi !” et il se rendit au parc Anâthapiṇḍika pour demander des comptes.

Là, maître Gotama lui demanda si l'on avait trouvé la totalité du trésor de son père Todeyya. Mânava répondit que non. Maître Gotama conseilla à Mânava de retourner chez lui, de prendre soin du chien et de lui demander où se trouvait trésor, Mânava verrait alors qui a dit la vérité. Mânava procéda comme on lui conseillait, le chien trotta jusqu'à un coin où il commença à gratter le sol. Alors Mânava creusa aussi et déterra le trésor. Il fut désormais convaincu que l'ascète Gotama savait tout des renaissances, et il retourna le voir.

Ainsi ai-je entendu.

En ce temps-là le Seigneur séjournait, près de Sâvatthi, dans le parc Anâthapiṇḍika du bois Jéta.

Or le beau Mânava, fils de Todeyya, vint trouver le Seigneur qu'il salua en arrivant. Ils échangèrent des paroles aimables et mémorables qu'il conclut en s'asseyant convenablement. Une fois bien assis, le beau Mânava demanda au Seigneur :

– Pour quelle cause, honorable Gotama, pour quelle raison voit-on parmi les hommes des êtres inférieurs et d'autres supérieurs ? On en voit certains dont la vie est courte et d'autres qui vivent longtemps, on en voit de malades et d'autres en bonne santé, on en voit de laids et d'autres beaux, on en voit d'obscurs et d'autres célèbres, on en voit de pauvres et d'autres riches, on en voit de famille humble et d'autres de famille éminente, on en voit d'idiots et d'autres intelligents. Quelle en est la cause, quelle en est la raison ?

– Les êtres ont leurs actes en propre, Mânava, ils héritent de leurs actes, ils dépendent de leurs actes, ils ont leurs actes pour compagnons, leurs actes comme refuge. Ce sont les actes qui divisent les êtres en supérieurs et inférieurs.

– Je ne comprends pas clairement ce que l'honorable Gotama vient de dire sans le détailler. Il serait bon que l'honorable Gotama m'expose l'enseignement de telle sorte que je puisse en comprendre tous les détails.

– Dans ce cas, Mânava, écoute et fais bien attention, je vais parler.

– Bien, vénérable, répondit Mânava.

Et le Seigneur dit ceci :

– Prenons, Mânava, le cas d'une femme ou d'un homme qui a détruit le souffle vital avec férocité, qui a les mains couvertes de sang et persiste dans le meurtre et la destruction sans aucune pitié pour les êtres vivants. Celui qui a commis de telles actions et s'y est complu, apparaît lors de la dissolution du corps ou plus tard après la mort, dans un état de perdition, une mauvaise destinée, un état de déchéance, un enfer. Et s'il n'atteint pas un tel état, s'il atteint la condition humaine ⁷³, il vivra peu de temps quel que soit son lieu de naissance. Car elles mènent au raccourcissement de la vie, cette action de détruire le souffle vital, cette férocité, ces mains couvertes de sang, cette persistance dans le meurtre et la destruction, cette cruauté envers les êtres vivants.

Voici au contraire, Mânava, une femme ou un homme qui a renoncé à détruire le souffle vital, il s'est abstenu de le détruire, a posé le bâton, posé l'épée, il est resté respectueux, amical et soucieux de l'intérêt de tout ce qui respire et existe. Celui qui a agi ainsi et persisté dans cette attitude, apparaît lors de la dissolution du corps, après la mort, dans une bonne destinée, un monde céleste. Et s'il n'atteint pas un tel état, s'il atteint la condition humaine, où qu'il renaisse il vivra longtemps. Car elle mène à l'allongement de la vie, cette action de renoncer à détruire le souffle vital, de s'abstenir de le détruire, de poser l'épée et le bâton, de rester respectueux, amical et soucieux de l'intérêt de tout ce qui respire et existe.

« Prenons maintenant, Mânava, le cas d'une femme ou d'un homme qui a frappé autrui avec la main, à coups de pierres, de bâton, ou avec une épée. Celui qui a commis de telles actions et s'y est complu, apparaît lors de la dissolution du corps, ou plus tard après la mort, dans un état de perdition, une mauvaise destinée, un état de déchéance, un enfer. Et s'il n'atteint pas un tel état, s'il atteint la condition humaine, il subira de grandes souffrances ⁷⁴ où qu'il soit né. Car elle mène à l'augmentation de la souffrance, cette action de frapper avec la main, avec des pierres, un bâton ou une épée.

Voici au contraire, Mânava, une femme ou un homme qui a renoncé à frapper... Celui qui a agi ainsi et s'y est complu... apparaît dans une bonne destinée, un monde céleste. Et s'il n'atteint pas un tel état, s'il atteint la condition humaine, il connaîtra peu de souffrances. Car elle mène à la diminution des souffrances, cette action de renoncer à frapper...

« Prenons aussi, Mânava, le cas d'une femme ou d'un homme irritable et emporté. Quand on lui faisait ne serait-ce qu'un petit reproche, il s'en offusquait, s'en irritait, devenait agressif, s'entêtait, se mettait en colère, manifestait de l'aversion ou de la défiance. Celui qui a commis de telles actions apparaît dans un état de perdition... Et s'il atteint la condition

⁷³ Il y a quatre sortes d'actions selon leur effet : générer une nouvelle situation (dans la vie présente ou après), renforcer l'effet d'une autre action et le prolonger, atténuer l'effet d'une autre action et l'abréger, stopper l'effet d'une autre action et le remplacer par le sien.

⁷⁴ Maladies, épidémies, etc.

humaine, il sera laid. Car elle mène à un enlaidissement ⁷⁵ cette action de se mettre en colère...

Voici au contraire, Mânava, une femme ou un homme qui n'était ni irritable ni emporté. Même quand on lui faisait de grands reproches, il ne s'en offusquait pas, ne s'en irritait pas, ne devenait pas agressif, ne s'entêtait pas et ne manifestait pas de colère, d'aversion ni de défiance. Celui qui a agi ainsi... apparaît dans une bonne destinée... Et s'il atteint la condition humaine, il sera resplendissant. Car elle mène à un embellissement cette action qui s'oppose à la colère...

« Prenons encore, Mânava, le cas d'une femme ou d'un homme qui a été jaloux. Il a jaloué la réussite et les belles œuvres d'autrui, il a jaloué l'estime, le respect ou la vénération qu'on leur témoignait, il les a critiqués et sa jalousie a grandi. Celui qui a commis de telles actions apparaît dans un état de perdition... Et s'il atteint la condition humaine, il sera rejeté et dédaigné. Car elle mène à refuser (les vertus d'autrui) cette action de jalouser...

Voici au contraire, Mânava, une femme ou un homme qui n'était pas jaloux. Il n'a pas jaloué la réussite et les belles œuvres d'autrui, non plus que le respect ou la vénération qu'on leur témoignait, il ne les a pas critiqués et sa jalousie n'a pas grandi. Celui qui a agi ainsi... apparaît dans une bonne destinée... Et s'il atteint la condition humaine, on recherchera sa compagnie. Car elle mène à une plus haute considération cette action qui s'oppose à la jalousie...

« Prenons aussi, Mânava, le cas d'une femme ou d'un homme qui, par avarice, ne donnait pas aux ascètes et aux brahmanes de nourriture, de boisson, de vêtements ni de véhicules, pas de colliers, de parfum ni d'onguents, de literie, de toit ni de lampe. Celui qui a commis de telles actions apparaît dans un état de perdition... Et s'il atteint la condition humaine, il sera pauvre. Car il mène à un appauvrissement, ce refus de donner...

Voici au contraire, Mânava, une femme ou un homme qui donnait aux ascètes et aux brahmanes nourriture et boisson, vêtements et véhicules, colliers, parfum et onguents, literie, toit et lampe. Celui qui a agi ainsi... apparaît dans une bonne destinée... Et s'il atteint la condition humaine, il sera riche. Car elle mène à l'enrichissement, cette action de donner...

« Prenons encore, Mânava, le cas d'une femme ou d'un homme prétentieux et vaniteux. Il ne saluait pas qui devait l'être, il ne se levait pas quand il le devait, il ne cédait pas son siège à qui le méritait, il ne cédait pas le passage quand il aurait dû le faire, il n'honorait pas qui devait être honoré, il ne respectait pas qui devait être respecté, il n'estimait pas qui devait être estimé, il ne révérait pas qui devait être révééré. S'il a commis de telles actions... il apparaît dans un état de perdition... Et s'il atteint la condition humaine, il naît dans une humble famille. Car elles mènent à l'irrespect ces actions prétentieuses...

Voici au contraire, Mânava, une femme ou un homme sans prétention ni vanité... S'il a agi ainsi... il apparaît dans une bonne destinée... Et s'il atteint la condition humaine, il naît dans

⁷⁵ Quelqu'un qui se met en colère est laid tant que dure sa colère, quel que soit son aspect par ailleurs.

une famille éminente. Car elles mènent au respect, ces actions dépourvues de prétention et de vanité...

« Prenons enfin, Mânava, le cas d'une femme ou d'un homme qui n'a pas demandé, quand il rencontrait un ascète ou un brahmane, ce qui est profitable et ce qui est nuisible, ce qui est blâmable et ce qui ne l'est pas, ce qu'il faut pratiquer et ce qu'il faut éviter, ce qui lui sera bienfait et bonheur pour longtemps et ce qui lui sera nuisance et malheur pour longtemps. S'il a commis de telles actions... il apparaît dans un état de perdition... Et s'il atteint la condition humaine, il sera stupide. Car elle mène à l'idiotie cette action de ne pas interroger...

Voici au contraire, Mânava, une femme ou un homme qui a demandé, quand il rencontrait un ascète ou un brahmane, ce qui est profitable... S'il a agi ainsi... il apparaît dans une bonne destinée... Et s'il atteint la condition humaine, il sera intelligent. Car elle mène à la compréhension cette action qui consiste à interroger un ascète ou un brahmane quand on le rencontre...

« Ainsi, Mânava, les actions qui raccourcissent la vie débouchent sur une vie courte et celles qui allongent la vie débouchent sur une vie longue. Les actions qui accroissent la souffrance débouchent sur de grandes souffrances et celles qui la diminuent débouchent sur peu de souffrance. Les actions qui enlaidissent débouchent sur la laideur et celles qui embellissent débouchent sur la beauté. Les actions qui tendent à rejeter débouchent sur un rejet et celles qui tendent à estimer débouchent sur une plus haute estime. Les actions qui appauvrissent débouchent sur la pauvreté et celles qui enrichissent débouchent sur la richesse. Les actions qui refusent d'honorer débouchent dans une famille humble et celles qui honorent débouchent dans une famille éminente. Les actions qui favorisent la bêtise débouchent sur l'idiotie et celles qui favorisent la compréhension débouchent sur l'intelligence.

Les êtres ont leurs actes en propre, Mânava, ils héritent de leurs actes, ils dépendent de leurs actes, ils ont leurs actes pour compagnons, leurs actes comme refuge. Ce sont les actes qui divisent les êtres en supérieurs et inférieurs. »

Ainsi parla le Seigneur. Et le beau Mânava s'écria :

– C'est merveilleux, honorable Gotama ! C'est merveilleux, honorable Gotama ! C'est comme si l'honorable Gotama avait redressé ce qui penchait, avait révélé ce qui était caché, avait montré le chemin à l'égaré, et avait apporté une lampe dans l'obscurité pour que ceux qui ont des yeux voient ! C'est ainsi de plusieurs façons que l'honorable Gotama a exposé l'enseignement. Je cherche refuge auprès de l'honorable Gotama, du Dhamma et du Sangha monastique. Que l'honorable Gotama me considère dès à présent comme un fidèle qui gardera le refuge tant qu'il lui restera un souffle de vie.

Le récit des défauts mineurs

(Upakkilesasuttam n° 128)

Ainsi ai-je entendu.

En ce temps-là le Seigneur séjournait, près de Kosambi, dans le parc Ghosita.

Or les moines de Kosambi commencèrent à se disputer. Ils se querellaient, débataient avec virulence et se blessaient mutuellement avec les armes de la langue.

Un moine alla trouver le Seigneur. Il le salua en arrivant et resta convenablement debout. Ainsi debout, il dit au Seigneur ⁷⁶ :

– Les moines de Kosambi se disputent, Seigneur, ils se querellent, débattent avec virulence et se blessent mutuellement avec les armes de la langue. Il serait bon que le Seigneur aille les voir par compassion.

Le Seigneur accepta en gardant le silence.

* * *

Le Seigneur alla donc voir ces moines et leur intima :

– Assez, moines ! Plus de disputes, plus de querelles, plus d'empoignades, plus de débats !

Mais un moine lui dit :

– Que le Seigneur, maître du Dhamma, reste à l'écart. Qu'il ne s'inquiète pas et se consacre aux états heureux dans la réalité présente ⁷⁷. C'est nous qui serons célèbres pour ces disputes, ces querelles, ces empoignades et ces débats.

Une deuxième fois... et une troisième fois le Seigneur intima aux moines de cesser leurs disputes... mais à chaque fois un moine le repoussa...

* * *

Le Seigneur s'habilla de bonne heure, prit son bol et sa cape et se rendit à Kosambi pour y mendier sa nourriture. Quand il eut parcouru Kosambi en mendiant et fini son repas, en revenant de sa tournée d'aumônes, il rangea son lit-siège et prit son bol et sa cape.

⁷⁶ Voyant que les autres moines ne se calmaient pas, il vint solliciter l'aide du Maître.

⁷⁷ Les moines sont trop en colère pour écouter le Maître. Selon le commentaire, le moine qui parle déplore cet état de choses et se soucie du confort du Seigneur.

(Le Seigneur agit ainsi pour dompter les moines querelleurs. Il voulait que les habitants de Kosambi le voient mendier et qu'ils aillent au monastère avec des offrandes. Là, les moines furent bien obligés de leur dire que le Maître était parti à cause de leurs querelles. Les Kosambiens décidèrent alors de refuser l'aumône à ces moines qui se comportaient mal, ce qui contraignit ceux-ci à changer d'attitude. Ils durent aller jusqu'à Vésali pour retrouver le Seigneur et se réconcilier avec lui.)

Puis, debout, il déclama ces vers :

Que de clameurs et de bruit !
Mais aucun d'entre vous ne se croit sot !
Votre grand groupe allait se scinder
Sans que vous pensiez à vous amender !

Paroles savantes, irréfléchies
Comme ils se perdent dans les mots !
Ils ne pensent qu'à remuer la langue
Et ne savent pas ce qui les meut ⁷⁸ .

“Il m'a frappé, il m'a battu,
Il m'a dupé, il m'a blessé”
Quand on s'attache à ces pensées
La haine ne peut en rien s'apaiser.

“Il m'a frappé, il m'a battu,
Il m'a dupé, il m'a blessé”
Défaites-vous de ces idées
Pour que l'animosité s'apaise.

Car on ne calme pas la haine
Par la haine, maintenant ni jamais
Mais uniquement par l'amitié,
Vérité éternelle.

Certains ne savent pas
Quand se refréner
Mais ceux qui sont conscients
Arrêtent les querelles.

⁷⁸ Ayant abandonné la pratique de la vigilance, ils ne sont plus capables de reconnaître les causes de leur colère.

Briseurs d'os et preneurs de vie,
Voleurs de bœufs, de chevaux et d'autres biens,
Même eux, pour dévaster le pays, s'accordent
Pourquoi VOUS ne pourriez-vous pas vous entendre ?

Si vous trouvez de sages compagnons
Fermes dans leur bonne conduite
Avec eux surmontez les écueils
Et progressez, joyeux et vigilants.

Mais si vous ne trouvez pas
Avec qui cheminer, allez seul
Comme le roi qui abandonne son royaume
Comme le nâga ⁷⁹ dans la forêt des éléphants.

Car mieux vaut la démarche solitaire
Que la compagnie des sots
Allez seuls et ne faites pas le mal
Heureux comme le nâga dans la forêt des éléphants.

Le seigneur déclama ces vers, debout, puis il se dirigea vers le village Bâlakalonakâra.

* * *

A cette époque le vénérable Bhagu séjournait près de ce village. Voyant le Seigneur approcher, il prépara un siège et de l'eau pour laver les pieds. Le Seigneur s'assit sur le siège préparé et se lava les pieds.

Puis le vénérable Bhagu salua le Seigneur et s'assit convenablement. Quand il fut bien assis, le Seigneur lui demanda :

- Tout va-t-il bien, moine ? Comment cela se passe-t-il ? Ne manques-tu pas d'aumônes ?
- Cela va bien, Seigneur, cela se passe bien, je ne manque pas d'aumônes.

Alors le Seigneur instruisit le vénérable Bhagu par un discours du Dhamma (où il fit l'éloge de la solitude), il le convainquit, l'enflamma et l'exalta. Puis il se leva et partit pour le Bois des Bambous de l'Est.

* * *

A cette époque les vénérables Anuruddha, Nandiya et Kimbila séjournèrent dans ce bois.

Quand le gardien du bois vit approcher le Seigneur, il lui dit :

- N'entre pas dans ce bois, ascète, car il y a là trois fils de bonne famille qui semblent aspirer au bonheur. Ne les dérange pas.

⁷⁹ Grand éléphant solitaire ou éléphant royal.

Mais le vénérable Anuruddha entendit le conseil que le gardien donnait au Seigneur, et il dit au gardien :

– N'arrête pas le Seigneur, ami gardien, car il est notre maître.

Puis il alla chercher les vénérables Nandiya et Kimbila et leur dit :

– Venez, vénérables. Approchez, vénérables. Notre maître, le Seigneur, est arrivé.

Alors les trois vénérables vinrent accueillir le Seigneur. L'un prit son bol et sa cape, un autre prépara un siège, et le dernier de l'eau pour laver les pieds. Le Seigneur s'assit sur le siège préparé et se lava les pieds.

Puis les trois vénérables saluèrent le Seigneur et s'assirent convenablement. Quand ils furent bien assis, le Seigneur leur demanda :

– Cela va-t-il bien, Anuruddhas ? Cela se passe-t-il bien ? Ne manquez-vous pas d'aumônes ?

– Cela va bien, Seigneur, cela se passe bien, nous ne manquons pas d'aumônes.

– Etes-vous en harmonie les uns avec les autres, Anuruddhas ? Heureux ensemble ? Sans disputes ? Fusionnés comme le lait et l'eau ? Vous voyez-vous l'un l'autre avec les yeux de l'affection ?

– Assurément, Seigneur, nous sommes en harmonie, heureux ensemble, sans disputes, fusionnés comme le lait et l'eau, nous nous voyons l'un l'autre avec les yeux de l'affection.

– Et de quelle manière êtes-vous en harmonie, Anuruddhas, heureux ensemble, sans disputes, fusionnés comme le lait et l'eau ? De quelle façon vous voyez-vous l'un l'autre avec les yeux de l'affection ?

– Seigneur, je pense : “Il est profitable pour moi, il est bien pour moi de demeurer avec d'aussi bons compagnons dans la vie sainte”. Et mes actions sont empreintes d'amitié envers ces vénérables, ainsi que mes paroles et mes pensées, visibles aussi bien que cachées. Et je pense aussi : “Pourquoi n'abandonnerais-je pas mon propre état d'esprit pour vivre en accord avec celui de ces vénérables ?” Je rejette donc mon propre état d'esprit pour vivre en accord avec celui de ces vénérables. Distincts sont nos corps mais nos esprits semblent ne faire qu'un.

Les deux autres vénérables dirent exactement la même chose au Seigneur.

– C'est bien, Anuruddhas, c'est bien, approuva le Seigneur. Mais demeurez-vous vigilants, énergiques et résolus ?

– Oui, Seigneur, nous demeurons vigilants, énergiques et résolus.

– Et de quelle manière, Anuruddhas, demeurez-vous vigilants, énergiques et résolus ?

– Sur ce point, Seigneur, le premier qui revient de sa tournée d'aumônes au village prépare les sièges, dispose l'eau pour boire et l'eau pour se laver, et place un bol pour les restes. Quand le dernier revient de sa tournée d'aumônes au village, s'il reste de la nourriture et qu'il désire la manger, il le fait. S'il ne le désire pas, il jette les restes sur un sol dépourvu d'herbes courtes ou le plonge dans une eau sans vie (pour éviter de détruire les petites herbes ou les animalcules). Puis il replie les sièges, range l'eau pour boire et l'eau pour se laver, lave et range le bol pour les restes et balaye la salle des repas.

Celui qui voit par la suite que le vase pour l'eau à boire ou celui de l'eau pour se laver est vide, le remplit. S'il ne peut le faire seul, il le signale à un autre par un signe de la main et nous l'aidons à le remplir. Et ce n'est pas pour autant que nous rompons le silence. Et une nuit sur cinq nous nous asseyons ensemble toute la nuit pour parler du Dhamma. C'est ainsi, Seigneur, que nous demeurons vigilants, énergiques et résolus.

– C'est bien, Anuruddhas, c'est bien. Mais vous qui êtes ainsi vigilants, énergiques et résolus, accédez-vous à des réalités suprahumaines, à la connaissance et vision qui produit les Purs, à une réalisation, à un état heureux ⁸⁰ ?

– Sur ce point, Seigneur, nous qui sommes vigilants, énergiques et résolus, nous percevons une illumination et nous voyons des apparences subtiles ⁸¹ . Mais cette illumination et cette vision de formes immatérielles disparaissent rapidement sans que nous en comprenions la raison.

– Il faut que vous en compreniez la raison, Anuruddhas. Moi aussi avant ma pleine Réalisation, alors que je n'étais pas encore pleinement Bouddha mais seulement bodhisatta, je perçus une illumination et je vis des apparences subtiles qui disparurent rapidement sans que j'en comprisse la raison. Je me suis alors demandé : “Pour quelle cause, pour quelle raison ont disparu cette illumination et cette vision de formes immatérielles ?” Et j'ai remarqué : “Il y a eu une incertitude (quant à ces formes subtiles). A cause de cette incertitude, ma concentration a faibli. Et quand ma concentration a faibli, l'illumination et la vision de ces formes ont disparu. Aussi ferai-je en sorte que cette incertitude ne se reproduise pas.”

« Comme j'étais de nouveau vigilant, énergique et résolu, je retrouvai l'illumination et je vis encore des formes subtiles. Mais elles disparurent à nouveau sans que j'en comprisse la raison. Je m'interrogeai sur les causes de cette disparition, et je remarquai : “J'ai mal appliqué mon attention ⁸². A cause de cette mauvaise attention, ma concentration a faibli. Et quand ma concentration a faibli, l'illumination et la vision de ces formes ont disparu. Aussi ferai-je en sorte que ne se reproduisent ni l'incertitude ni la mauvaise attention.”

« Comme j'étais de nouveau vigilant... je remarquai : “Il y a eu de l'engourdissement et de la torpeur (à cause de la mauvaise attention)... Aussi ferai-je en sorte que ne se reproduisent ni l'incertitude ni la mauvaise attention ni l'engourdissement ni la torpeur.”

« Comme j'étais de nouveau vigilant... je remarquai : “Il y a eu de l'effroi ⁸³ . Quand un homme chemine sur une grand-route et que des assassins surgissent de part et d'autre, il ressent doublement de l'effroi. C'est ainsi qu'il y eut de l'effroi en moi. A cause de cet effroi... Aussi ferai-je en sorte que ne se reproduisent ni l'incertitude ni la mauvaise attention ni l'engourdissement ni la torpeur ni l'effroi.”

⁸⁰ Tous ces termes se rapportent au chemin qui fait de l'être ordinaire, *putthujana*, un Pur, *ariya*.

⁸¹ L'illumination, *obhāsa*, éclaire et révèle ce qui entoure le contemplatif, qui voit ainsi des choses normalement invisibles. Il voit aussi des formes subtiles, immatérielles, avec l'œil divin. Le Visuddhimagga traite de cette illumination dans le cadre de la supravoyance (Visud XX 106)

⁸² Comme l'incertitude s'était produite à cause des formes subtiles, il n'a plus voulu leur prêter attention, ni à quoi que ce soit d'autre.

⁸³ Comme il rayonnait d'illumination face à l'Himalaya, il y vit des démons et des ogres, et en ressentit de l'effroi.

« Comme j'étais de nouveau vigilant... je remarquai : “J'ai exulté (parce que l'effroi avait été surmonté). Si un homme cherche l'entrée d'un trésor et tombe d'un seul coup sur cinq trésors, il exulte. C'est de la même manière qu'il y a eu de l'exultation en moi. A cause de cette exultation... Aussi ferai-je en sorte que ne se reproduisent ni l'incertitude... ni l'exultation.”

« Comme j'étais de nouveau vigilant... je remarquai : “Il y a eu une détérioration (en voulant échapper à l'exultation). A cause de cette détérioration... Aussi ferai-je en sorte que ne se reproduisent ni l'incertitude... ni la détérioration.”

« Comme j'étais de nouveau vigilant... je remarquai : “Il y a eu trop d'énergie (en luttant contre la détérioration). Si un homme tient une caille trop fortement dans ses mains, elle peut en mourir. C'est de la même manière que j'ai été trop énergique. A cause de cette trop forte énergie... Aussi ferai-je en sorte que ne se reproduisent ni l'incertitude... ni la trop forte énergie.”

« Comme j'étais de nouveau vigilant... je remarquai : “J'ai manqué d'énergie (en luttant contre la trop forte énergie). Si un homme tient trop faiblement une caille, elle peut lui échapper des mains. C'est de la même manière que j'ai manqué d'énergie... Aussi ferai-je en sorte que ne se reproduisent ni l'incertitude... ni le manque d'énergie.”

« Comme j'étais de nouveau vigilant... je remarquai : “J'ai eu du désir ⁸⁴. A cause de ce désir... Aussi ferai-je en sorte que ne se reproduisent ni l'incertitude... ni le désir.”

« Comme j'étais de nouveau vigilant... je remarquai : “J'ai perçu une multiplicité ⁸⁵. A cause de cette perception... Aussi ferai-je en sorte que ne se reproduisent ni l'incertitude... ni la perception de multiplicité.”

« Comme j'étais de nouveau vigilant... je remarquai : “J'ai été trop profondément absorbé dans les formes subtiles (en voulant échapper à la perception de multiplicité qui me gênait). A cause de cette absorption trop profonde... Aussi ferai-je en sorte que ne se reproduisent ni l'incertitude... ni l'absorption trop profonde.”

« J'ai donc reconnu successivement que l'incertitude... la mauvaise attention... l'engourdissement et la torpeur... l'effroi... la détérioration... le trop d'énergie... le manque d'énergie... le désir... la perception de multiplicité... et l'absorption trop profonde étaient des défauts de l'esprit, et j'ai abandonné ces défauts.

« Comme j'étais vigilant, énergique et résolu, Anuruddhas, parfois je percevais l'illumination sans voir de formes subtiles, parfois je voyais des apparences subtiles sans

⁸⁴ Quand il étendit l'illumination jusqu'au monde des dieux et vit ce qu'était leur bonheur.

⁸⁵ Pour échapper au désir qui s'était développé à partir de la contemplation d'une seule sorte de choses, il prêta attention à des formes variées, tantôt dans le monde divin, tantôt dans le monde humain.

percevoir d'illumination. Tantôt seulement la nuit, tantôt seulement le jour, tantôt nuit et jour. Je me demandai pourquoi il en était ainsi. Et je remarquai : “Quand je porte mon attention sur le domaine illuminé sans prêter attention à la sphère subtile, je perçois l'illumination mais je ne vois pas de formes immatérielles. Quand au contraire je porte mon attention sur la sphère subtile sans prêter attention au domaine illuminé, je vois les apparences subtiles mais je ne perçois pas d'illumination, que ce soit la nuit seulement, le jour seulement, ou nuit et jour”.

« Comme j'étais vigilant, énergique et résolu, Anuruddhas, soit je percevais une illumination limitée et je voyais des formes limitées, soit je percevais une illumination sans limites et je voyais des formes illimitées. Je me demandai quelle en était la raison. Et je remarquai : “Quand ma concentration est limitée, ma capacité de voir l'est aussi. Avec cet œil divin limité je ne perçois qu'une illumination limitée et je ne vois que des apparences limitées. Quand au contraire ma concentration est sans limites, ma capacité de voir l'est aussi. Avec cet œil illimité, je perçois une illumination illimitée et je vois des apparences illimitées, que ce soit seulement le jour, seulement la nuit, ou nuit et jour”.

« Quand j'eus reconnu que l'incertitude... la mauvaise attention... l'engourdissement et la torpeur... l'effroi... la détérioration... le trop d'énergie... le manque d'énergie... le désir... la perception de multiplicité... et l'absorption trop profonde étaient des défauts de l'esprit et que je les eus abandonnés, je pensai : “J'ai abandonné ces défauts de l'esprit. Maintenant je vais intensifier la concentration de trois manières”.

Et j'intensifiai la concentration avec prise ferme et application soutenue, celle sans prise ferme mais avec application soutenue, et celle sans prise ferme ni application soutenue ⁸⁶.

J'intensifiai la concentration avec ravissement, celle sans ravissement, celle accompagnée de félicité et celle accompagnée de regard neutre.

Quand j'eux intensifié toutes ces concentrations, j'eux la connaissance et vision “la Délivrance est maintenant immuable, voici la dernière naissance, il n'y aura plus de nouvelle existence”. »

Ainsi parla le Seigneur.

Les vénérables Anuruddhas furent satisfaits des paroles du Seigneur et ils s'en réjouirent.

⁸⁶ Les 3 premiers jhânas de l'explication en 5 (Visud IV 198). En outre il y a ravissement dans les 2 premiers jhânas de l'explication en 4, félicité dans les 3 premiers, regard neutre dans le quatrième. Maître Gotama développa ces concentrations sous l'arbre bodhi pendant la dernière partie de la nuit où il devint Bouddha. En s'appuyant successivement sur chacun des 4 jhânas, il atteignit à tour de rôle les 4 chemins.

Le récit de la division des éléments

(Dhātuviḥaṅgasuttaṃ n° 140)

Pukkusati était devenu roi de Takkaṣiḷa au moment où Bimbisāra montait sur le trône du Māgadha, ils avaient le même âge. Malgré l'éloignement de leurs pays, ils nouèrent des liens d'amitié par l'intermédiaire des marchands qui allaient d'un royaume à l'autre, et ils conclurent des accords pour favoriser le commerce. Ils échangèrent plusieurs fois des cadeaux en gage d'amitié. Une fois, Bimbisāra envoya à Pukkusati une plaque en or sur laquelle était gravée l'annonce qu'un Tathāgata était apparu dans le monde, ainsi que des éloges du Bouddha, du Dhamma et du Saṅgha.

Pukkusati fut ému à l'extrême par ce qu'il lut. Il pratiqua la vigilance à l'inspir-expir et atteignit l'absorption contemplative. Il décida de renoncer à la royauté, fit apporter du marché deux robes couleur safran et un bol en argile, quitta son palais et devint un sans-foyer. Il choisit l'ascète Gotama comme maître, bien qu'il ne l'eut jamais vu.

Il chemina par étapes vers Rājagaha, capitale du Māgadha, car la plaque en or lui laissait croire que maître Gotama s'y trouvait. Il ne s'arrêta donc pas à Sāvatti où séjournait le Seigneur, et atteignit Rājagaha, où il logea chez Bhaggava le potier, lequel hébergeait volontiers des renonçants, novices ou confirmés.

Chaque matin, maître Gotama avait l'habitude d'observer le monde avec son œil divin. Un jour il vit Pukkusati et le danger mortel qui le menaçait. Il mendia dans Sāvatti avec les moines avant de partir seul sans prévenir personne, et il se hâta vers Rājagaha.

Ainsi ai-je entendu.

En ce temps-là le Seigneur voyageait chez les Magadhesis. Il se hâta vers Rājagaha et se rendit chez Bhaggava le potier auquel il dit :

– Si cela ne te dérange pas, Bhaggava, je passerai la nuit dans ton atelier.

– Cela ne me dérange pas, Seigneur, mais il y a là un renonçant qui est arrivé le premier. S'il y consent, tu pourras y demeurer autant qu'il te plaira.

Il y avait à cette époque un fils de bonne famille du nom de Pukkusati qui était passé du foyer au sans-foyer par confiance dans le Seigneur. C'était lui qui était arrivé le premier dans l'atelier du potier. Le Seigneur alla trouver le vénérable Pukkusati, l'aborda et lui dit :

– Si cela ne te dérange pas, moine, je resterai cette nuit dans l'atelier.

– L'atelier du potier est vaste, mon ami. Le vénérable peut y demeurer autant qu'il lui plaira.

Le Seigneur entra donc dans l'atelier du potier, arrangea une litière d'herbes dans un coin et s'assit, jambes croisées, dos droit, en fixant l'attention devant lui.

* * *

Il resta assis une grande partie de la nuit. Le vénérable Pukkusati aussi resta assis une grande partie de la nuit. Alors le Seigneur pensa : “Ce fils de bonne famille ne se comporte-t-il pas de belle façon ? Je dois l'interroger.”

Le Seigneur demanda au vénérable Pukkusati :

– Pour qui es-tu passé du foyer au sans-foyer, moine ? Qui est ton maître ? Dans quel dhamma trouves-tu ton bonheur ?

– Il y a, mon ami, l'ascète Gotama, un fils des Sakyas, qui a quitté le clan Sakya. Une flatteuse réputation accompagne le Seigneur Gotama : Le Seigneur est accompli et parfait Bouddha, doué de science et de bonne conduite, bien allé, connaisseur du monde, suprême, cocher des mâles à dresser, maître des dieux et des hommes, Bouddha, Seigneur ⁸⁷ . C'est pour ce Seigneur que j'ai quitté mon foyer, le Seigneur est mon maître, c'est dans son dhamma que je me complais.

– Mais où demeure à présent ce Seigneur accompli et parfait Bouddha ?

– Il y a dans les régions du nord, mon ami, une ville du nom de Sâvatthi. C'est là que séjourne à présent le Seigneur accompli et parfait Bouddha.

– As-tu déjà vu le Seigneur, moine ? Et si tu le voyais, le reconnaîtrais-tu ?

– Je n'ai encore jamais rencontré le Seigneur, mon ami, et si je le voyais, je ne le reconnaîtrais pas.

Le Seigneur pensa : “C'est pour moi que ce fils de bonne famille a quitté son foyer, je dois lui indiquer la méthode”. Il s'adressa au vénérable Pukkusati :

– Je vais t'indiquer la méthode, moine. Ecoute et fais bien attention, je vais parler.

– Bien, mon ami, répondit le vénérable Pukkusati.

Le Seigneur lui dit ⁸⁸ :

– L'homme n'est rien d'autre que six éléments, moine, six zones de contact, dix-huit comportements mentaux, et quatre supports grâce auxquels les imaginations débridées de l'esprit ne se produisent plus – quand elles sont stoppées on parle de Sage apaisé. Il faut ne pas relâcher la sagacité, préserver continuellement la vérité, toujours développer le renoncement et s'exercer totalement à la paix. Ainsi s'énonce la division des éléments.

A quoi se rapporte la phrase “L'homme n'est rien d'autre que six éléments, moine” ? Elle se rapporte à l'élément terre, à l'élément eau, à l'élément feu, à l'élément vent, à l'élément espace et à l'élément conscience. C'est de ces six éléments que l'on parle ici.

A quoi se rapporte “L'homme n'est rien d'autre que six zones de contact” ? Cela se rapporte à l'œil comme zone de contact (avec les apparences visibles), à l'oreille... au nez... à la langue... au corps... et à la faculté de connaître comme zone de contact (avec les éléments connaissables). C'est de ces six zones de contact que l'on parle ici.

A quoi se rapporte “L'homme n'est rien d'autre que dix-huit comportements mentaux” ? Quand on voit une apparence avec l'œil, on la considère avec satisfaction, ou on la considère avec mécontentement, ou on la considère avec neutralité. Quand on entend un son avec l'oreille... Quand on sent une odeur avec le nez... Quand on goûte une saveur avec la langue... Quand on sent un toucher avec le corps... Quand on connaît un connaissable avec la faculté de connaître, on le considère avec satisfaction, ou avec mécontentement, ou avec

⁸⁷ Chacun de ces termes est expliqué en Visuddhimagga VII 2

⁸⁸ Pukkusati était un novice, sāmanera, il en avait déjà la stricte discipline extérieure et intérieure, ainsi qu'une intense concentration. Le Seigneur lui indiqua donc directement les bases de la supravoyance.

neutralité. Ainsi y a-t-il six comportements de satisfaction, six de mécontentement et six de neutralité. C'est de ces dix-huit comportements mentaux que l'on parle ici.

A quoi se rapporte “L'homme n'est rien d'autre que quatre supports ?” Au support de la sagacité, au support de la vérité, au support du renoncement et au support de l'apaisement. C'est de ces quatre supports que l'on parle ici.

A propos de quoi dit-on “Il faut ne pas relâcher la sagacité, préserver continuellement la vérité, toujours développer le renoncement et s'exercer totalement à la paix” ?

Et, pour commencer, de quelle façon doit-on ne pas relâcher la sagacité ?

« Il y a donc ces six éléments, l'élément terre, l'élément eau, l'élément feu, l'élément vent, l'élément espace et l'élément conscience.

Qu'est-ce que l'élément terre, moine ? On distingue son propre élément terre et l'élément terre extérieur à soi. Parmi ce qui est propre à soi, intérieur à soi, tout ce qui est dur ou solide, et saisi (comme moi ou comme mien), constitue son propre élément terre, à savoir les cheveux, les poils, les ongles, les dents, la peau, la chair, les ligaments, les os, la moelle, les reins, le cœur, le foie, la membrane, la rate, les poumons, le tube digestif, l'attache du tube digestif, le contenu de l'estomac, les fèces et tout autre constituant propre à soi, intérieur à soi, dur ou solide, et saisi. Cet élément terre propre à soi et l'élément terre extérieur à soi forment l'élément terre dans son ensemble, et il faut le voir, tel qu'il est, avec une juste sagacité : “Ceci n'est pas à moi, je ne suis pas ceci, ceci n'est pas mon moi-autonome”. Et si on le voit avec cette juste sagacité, on se désintéresse de l'élément terre, l'élément terre n'envoûte plus l'esprit.

Qu'est-ce que l'élément eau ? On distingue son propre élément eau et l'élément eau extérieur à soi. Parmi ce qui est propre à soi, intérieur à soi, tout ce qui est fluide ou liquide, et saisi, constitue son propre élément eau, à savoir la bile, le phlegme, le pus, le sang, la sueur, la graisse, les larmes, le sébum, la salive et tout autre constituant propre à soi, intérieur à soi, fluide ou liquide, et saisi. Cet élément eau propre à soi et l'élément eau extérieur à soi forment l'élément eau dans son ensemble, et il faut le voir, tel qu'il est, avec une juste sagacité : “Ceci n'est pas à moi, je ne suis pas ceci, ceci n'est pas mon moi-autonome”. Et si on le voit avec cette juste sagacité, on se désintéresse de l'élément eau, l'élément eau n'envoûte plus l'esprit.

Qu'est-ce que l'élément feu ? On distingue son propre élément feu et l'élément feu extérieur à soi. Parmi ce qui est propre à soi, intérieur à soi, tout ce qui est chaleur ou échauffement, et saisi, constitue son propre élément feu, à savoir la fièvre, l'assèchement de la vieillesse, les brûlures, la digestion du mangé, du bu, du mâché et du savouré, et tout autre constituant propre à soi, intérieur à soi, chaleur ou échauffement, et saisi. Cet élément feu propre à soi et l'élément feu extérieur à soi forment l'élément feu dans son ensemble, et il faut le voir, tel qu'il est, avec une juste sagacité : “Ceci n'est pas à moi, je ne suis pas ceci, ceci n'est pas mon moi-autonome”. Et si on le voit avec cette juste sagacité, on se désintéresse de l'élément feu, l'élément feu n'envoûte plus l'esprit.

Qu'est-ce que l'élément vent ? On distingue son propre élément vent et l'élément vent extérieur à soi. Parmi ce qui est propre à soi, intérieur à soi, tout ce qui est souffle ou

mouvement, et saisi, constitue son propre élément vent, à savoir les souffles montants⁸⁹, les souffles descendants, les souffles abdominaux, les souffles intestinaux, les souffles qui meuvent les membres, l'inspiration, l'expiration et tout autre constituant propre à soi, intérieur à soi, souffle ou mouvement, et saisi. Cet élément vent propre à soi et l'élément vent extérieur à soi forment l'élément vent dans son ensemble, et il faut le voir, tel qu'il est, avec une juste sagacité : "Ceci n'est pas à moi, je ne suis pas ceci, ceci n'est pas mon moi-autonome". Et si on le voit avec cette juste sagacité, on se désintéresse de l'élément vent, l'élément vent n'envoûte plus l'esprit.

Qu'est-ce que l'élément espace ? On distingue son propre élément espace et l'élément espace extérieur à soi. Parmi ce qui est propre à soi, intérieur à soi, tout ce qui est ouverture ou espace, et saisi, constitue son propre élément vent, à savoir les conduits auditifs, les narines, l'ouverture de la bouche, là par où on avale le mangé, le bu, le mâché et le savouré, là où on le stocke, là par où on l'évacue, et tout autre constituant propre à soi, intérieur à soi, ouverture ou espace, et saisi. Cet élément espace propre à soi et l'élément espace extérieur à soi forment l'élément espace dans son ensemble, et il faut le voir, tel qu'il est, avec une juste sagacité : "Ceci n'est pas à moi, je ne suis pas ceci, ceci n'est pas mon moi-autonome". Et si on le voit avec cette juste sagacité, on se désintéresse de l'élément espace, l'élément espace n'envoûte plus l'esprit.

« Il ne subsiste alors, moine, qu'un état de conscience bien épuré et limpide, et l'on connaît toutes choses avec cette qualité de conscience. On reconnaît ainsi l'agréable, on reconnaît ainsi le désagréable, on reconnaît ainsi le neutre.

Quand un contact est source de bien-être, il y a un ressenti agréable. Et quand on ressent cette sensation agréable, on reconnaît clairement que l'on ressent une sensation agréable. Quand ce contact cesse, on reconnaît : "Ce ressenti agréable qui s'est produit en raison d'un contact approprié disparaît à présent et s'évanouit".

Quand un contact est source de mal-être, il y a un ressenti désagréable. Et quand on ressent cette sensation désagréable, on reconnaît clairement que l'on ressent une sensation désagréable. Quand ce contact cesse, on reconnaît : "Ce ressenti désagréable qui s'est produit en raison d'un contact approprié disparaît à présent et s'évanouit".

Quand un contact n'est source ni de mal-être ni de bien-être, il y a un ressenti ni désagréable ni agréable. Et quand on ressent cette sensation neutre, on reconnaît clairement que l'on ressent une sensation neutre. Quand ce contact cesse, on reconnaît : "Ce ressenti neutre qui s'est produit en raison d'un contact approprié disparaît à présent et s'évanouit".

Si l'on rapproche deux tisons jusqu'à les mettre en contact, ils chauffent et le feu prend. Et si on les écarte d'une façon ou d'une autre, leur chaleur tombe et disparaît. De même, quand un contact est source de bien-être, de mal-être, ou ni de l'un ni de l'autre, il y a un ressenti agréable, désagréable ou neutre. On reconnaît ce ressenti. Quand le contact cesse, on reconnaît que le ressenti associé au contact disparaît et s'évanouit.

⁸⁹ Les souffles montants font vomir, cracher, roter, etc. Les souffles descendants font uriner et déféquer.

« Il ne subsiste alors, moine, qu'un regard neutre bien épuré, limpide, souple, malléable et resplendissant.

Supposons qu'un orfèvre chevronné ou un apprenti orfèvre prépare un creuset. Une fois le creuset prêt, il y allume du feu. Il prend ensuite de l'or brut avec des pincettes et l'introduit par l'ouverture du creuset. Tantôt il l'attise, tantôt il l'asperge d'eau, tantôt il l'examine de près. L'or brut se raffine de plus en plus, perd ses impuretés, n'a plus de scories, devient souple, malléable, resplendissant, et il convient à la fabrication de n'importe quel bijou que l'on veuille faire, que ce soit une bague, une boucle d'oreille, un collier ou une guirlande en or. De même, il ne subsiste plus que ce regard neutre bien épuré, limpide, souple, malléable et resplendissant.

« On reconnaît alors : “Si je tourne ce regard neutre bien épuré et limpide vers le domaine de l'espace infini et que je produis l'état d'être correspondant, le regard neutre relatif à cet état et nourri par lui peut durer très longtemps. Si je tourne ce regard neutre bien épuré et limpide vers le domaine de la conscience infinie et que je produis l'état d'être correspondant, le regard neutre relatif à cet état et nourri par lui peut durer très longtemps. Si je tourne ce regard neutre bien épuré et limpide vers le domaine du néant et que je produis l'état d'être correspondant, le regard neutre relatif à cet état et nourri par lui peut durer très longtemps. Si je tourne ce regard neutre bien épuré et limpide vers le domaine sans perception ni absence de perception et que je produis l'état d'être correspondant, le regard neutre relatif à cet état et nourri par lui peut durer très longtemps.

« Mais on reconnaît aussi : “Si je tourne ce regard neutre bien épuré et limpide vers le domaine de l'espace infini et que je produis l'état d'être correspondant, cet état est encore conditionné⁹⁰. Si je tourne ce regard neutre bien épuré et limpide vers le domaine de la conscience infinie et que je produis l'état d'être correspondant, cet état est encore conditionné. Si je tourne ce regard neutre bien épuré et limpide vers le domaine du néant et que je produis l'état d'être correspondant, cet état est encore conditionné. Si je tourne ce regard neutre bien épuré et limpide vers le domaine sans perception ni absence de perception et que je produis l'état d'être correspondant, cet état est encore conditionné.

« Alors on ne construit plus rien, on n'a plus aucun dessein d'exister ou de disparaître. Ne construisant plus rien et n'ayant plus aucun dessein d'existence ou de disparition, on ne s'attache plus à rien dans le monde. Ne s'attachant plus à rien, on n'a plus soif de rien. N'ayant plus soif de rien, on atteint en soi-même le complet Dénouement. On reconnaît que la naissance est détruite, la vie sainte achevée, fait ce qui était à faire et rien de plus ici-bas.

« Ensuite, quand on ressent une sensation agréable, on la reconnaît comme temporaire, on reconnaît qu'il ne faut pas s'y attacher, on reconnaît qu'il ne faut pas s'en satisfaire. Quand on ressent une sensation désagréable, on la reconnaît comme temporaire, on reconnaît qu'il ne faut pas s'y attacher, on reconnaît qu'il ne faut pas s'en satisfaire. Quand on ressent une

⁹⁰ Cet état n'est pas éternel, il est voulu, créé, produit par des causes et des conditions.

sensation neutre, on la reconnaît comme temporaire, on reconnaît qu'il ne faut pas s'y attacher, on reconnaît qu'il ne faut pas s'en satisfaire.

Et, quand on ressent une sensation agréable, on la ressent sans y être attaché. Quand on ressent une sensation désagréable, on la ressent sans y être attaché. Quand on ressent une sensation neutre, on la ressent sans y être attaché.

Quand on ressent une sensation limitée au corps, on reconnaît qu'on ressent une sensation limitée au corps. Quand on ressent une sensation limitée à la vie, on reconnaît qu'on ressent une sensation limitée à la vie. On reconnaît que tous les ressentis dont on a joui ici-bas s'éteindront après la dissolution du corps, quand la vie sera épuisée.

Une lampe à huile luit grâce à l'huile et à la mèche. Quand l'huile ou la mèche s'épuise et qu'on n'en apporte pas d'autre, la lampe n'est plus alimentée et s'éteint. De même, quand on ressent une sensation limitée au corps... une sensation limitée à la vie... on reconnaît que tous les ressentis s'épuiseront...

Un moine qui reconnaît tout cela a le support de l'ultime sagacité car la connaissance de la destruction de tous les malheurs représente l'ultime et pure sagacité.

« Sa liberté, établie sur la vérité, est inébranlable. Car ce qui est altérable est trompeur alors que le Dénouement, qui est inaltérable, est vérité. Un tel moine a donc le support de l'ultime vérité, car le Dénouement, inaltérable, est l'ultime et pure vérité.

« Quand il était sot, auparavant, il y avait les tromperies ⁹¹ achevées auxquelles il croyait. Mais elles sont à présent éliminées, éradiquées, arasées, elles n'existent plus et ne peuvent pas se reproduire dans le futur. Un moine de cette sorte a le support de l'ultime renoncement car le rejet de toutes ces tromperies constitue l'ultime et pur renoncement.

« Quand il était sot, auparavant, il y avait la convoitise, l'attirance et l'attachement. Mais ils sont à présent éliminés, éradiqués, arasés, ils n'existent plus et ne peuvent pas se reproduire dans le futur. Quand il était sot, auparavant, il y avait l'agressivité, l'aversion et la haine, mais elles sont à présent éliminées, éradiquées, arasées, elles n'existent plus et ne peuvent pas se reproduire dans le futur. Quand il était sot, auparavant, il y avait l'aveuglement, la confusion et l'égarement, mais ils sont à présent éliminés, éradiqués, arasés, ils n'existent plus et ne peuvent pas se reproduire dans le futur. Un moine de cette sorte a le support de l'ultime apaisement, car l'élimination de l'attachement et de la confusion représente l'ultime et pur apaisement.

Quand on a dit “il faut ne pas relâcher la sagacité, préserver continuellement la vérité, toujours développer le renoncement et s'exercer totalement à la paix”, c'est de cela que l'on parlait.

⁹¹ Les tromperies, *upadhi*, représentées par les cinq ensembles, les souillures de l'esprit, les activités et les plaisirs sensoriels.

« A propos de quoi dit-on “Grâce auxquels les imaginations débridées de l'esprit ne se produisent plus – quand elles sont stoppées on parle de Sage apaisé” ?

“Je suis” : imagination ⁹² que cela ! “Je suis cela” : imagination que cela ! “Je serai” : imagination que cela ! “Je ne serai pas” : imagination que cela ! “J'aurai une apparence” : imagination que cela ! “Je n'aurai pas d'apparence” : imagination que cela ! “J'aurai une perception” : imagination que cela ! “Je n'aurai pas de perception” : imagination que cela ! “Je n'aurai ni perception ni absence de perception” : imagination que cela !

L'imagination est une maladie, moine, elle est un abcès, une épine. Quand on est allé au-delà de toute imagination, on parle de Sage apaisé.

Et un Sage apaisé ne naît pas, ne vieillit pas, ne tremble pas et n'a pas de désir. Il n'y a rien qui puisse le faire naître. S'il ne naît pas, comment vieillirait-il ? S'il ne vieillit pas, comment mourrait-il ? S'il ne meurt pas, que pourrait-il craindre ? S'il ne craint rien, que pourrait-il désirer ?

C'est de cela que l'on parle quand on dit : “Grâce auxquels les imaginations débridées de l'esprit ne se produisent plus – quand elles sont stoppées on parle de Sage apaisé”.

Retiens donc cette division des éléments telle que je te l'ai exposée en bref, moine. »

Alors le vénérable Pukkusati pensa : “C'est sûrement le Maître que j'ai rencontré. C'est sûrement le Bienheureux que j'ai rencontré. C'est sûrement le parfait Bouddha que j'ai rencontré”.

Il se leva, ajusta son vêtement de dessus sur son épaule, inclina la tête jusqu'aux pieds du seigneur et lui dit :

– Par sottise, par erreur, par maladresse, j'ai commis une transgression car j'ai cru pouvoir m'adresser au Seigneur en l'appelant "mon ami". Que le Seigneur accepte ma transgression comme une transgression que j'éviterai dans le futur.

– Il est vrai, moine, que par sottise, par erreur, par maladresse, tu as commis une transgression en croyant pouvoir m'appeler "mon ami". Et puisque tu as reconnu cette transgression et que tu l'as traitée selon la règle, nous l'acceptons comme telle. Car il est bon dans l'éducation des Pours de voir une transgression pour ce qu'elle est, de la traiter selon la règle et de s'engager à l'éviter dans le futur.

– Je voudrais recevoir l'ordination majeure en présence du Seigneur.

– As-tu le bol à aumônes et les robes au complet, moine ?

– Non, Seigneur, je ne les ai pas au complet.

– Les Tathâgatas ne confèrent pas l'ordination majeure à qui n'a pas le bol et les robes au complet.

Le vénérable Pukkusati était satisfait des paroles du Seigneur, il s'en réjouit. Puis il se leva, salua le Seigneur, tourna autour de lui en le gardant à sa droite et s'en alla chercher ce qui lui manquait parmi le bol et les robes. Mais pendant qu'il était dans sa quête, une vache errante le priva de la vie (en l'encornant alors qu'il venait d'apercevoir un tissu abandonné sur une décharge).

* * *

⁹² L'imagination, *maññita*, résulte d'un désir, d'une appréciation ou d'une croyance.

Des moines allèrent en grand nombre trouver le Seigneur. Ils le saluèrent en arrivant et s'assirent convenablement. Une fois bien assis, ils demandèrent au Seigneur :

– Le fils de bonne famille qu'on appelait Pukkusati et auquel le Seigneur a donné une instruction en bref a fini sa vie. Quelle est sa destinée ? Et son sort ultérieur ?

– Sage était Pukkusati, ce fils de bonne famille, moines. Il a cheminé en accord avec l'enseignement et ne m'a pas ennuyé par une controverse sur cet enseignement. Pukkusati a éliminé les cinq chaînes qui lient aux états inférieurs. Là où il a pris naissance, il a atteint le complet Dénouement sans avoir à revenir de ce monde-là.

Ainsi parla le Seigneur.

Les moines furent satisfaits des paroles du Seigneur et ils s'en réjouirent.

Le petit récit de Saccaka

(Cūḷasaccakasutta° n° 35)

Il y eut autrefois un homme et une femme, l'un et l'autre membres de la secte niggan̐tha, sans-lien, qui excellaient dans les débats et la réfutation des arguments. Tous deux voyageaient, chacun de son côté, à travers Jambudīpa (l'Inde) et leurs chemins se croisèrent à Vésālī, capitale des Licchavis. Ils se mesurèrent devant les habitants de la ville sans que l'un ne put l'emporter sur l'autre, ils étaient de force égale. A la demande des Licchavis qui leur offrirent offrandes et logement, ils se sédentarisèrent.

De leur union naquirent quatre filles, Saccā, Lomā, Patācarā et Sivāvatikā, qui apprirent l'art du débat et de la réfutation. Quand elles furent en âge, elles s'habillèrent en renonçantes et se mirent à voyager. Quand elles arrivaient dans un village, elles plantaient à l'entrée un rameau de jambu, pommier rose, en signe de défi. Celui qui voulait les affronter devait piétiner le rameau. Elles atteignirent ainsi Sāvattī. Là, elles eurent un débat avec Sāriputta, le principal disciple de maître Gotama, et furent vaincues. Elles reçurent l'ordination et finirent par atteindre l'ultime Accomplissement.

Ces quatre sans-lien avaient un jeune frère, Saccaka, qui les surpassait en intelligence. Lui aussi avait appris à débattre et à réfuter. Il enseignait son art aux fils de roi et résidait à Vésālī. Il craignait que sa trop grande intelligence ne suscite des jalousies débouchant sur une agression, et il se protégeait le ventre avec une feuille d'acier.

Ainsi ai-je entendu.

En ce temps-là le Seigneur séjournait, près de Vésālī, dans le pavillon à pignons de la Grande Forêt.

A la même époque, Saccaka, le fils des sans-lien, habitait Vésālī. Il tenait des discours, se disait savant et jouissait d'une bonne réputation auprès des foules. Il proclamait à l'assemblée des Vésālīens :

– Je ne vois pas un seul ascète ou un seul brahmane à la tête d'une communauté, d'un groupe ou maître d'un groupe, même s'il se croit accompli et parfait Bouddha, qui pourrait ne pas frémir, ne pas tressaillir, ne pas trembler, ne pas transpirer sous les aisselles si je m'employais à réfuter ses propos. Même un poteau, cet objet inconscient, frémirait, tressaillerait et tremblerait si j'entreprenais de le réfuter. Combien plus un être humain !

Or le vénérable Assaji ⁹³ qui s'était vêtu de bon matin et avait pris son bol et sa robe, entra dans Vésâli pour mendier. Saccaka, le fils des sans-lien, aimait à marcher pour se délasser les jambes et se déplaçait constamment dans Vésâli (pour rendre visite aux princes). Il vit approcher le vénérable Assaji et vint à sa rencontre. Quand il fut à proximité du vénérable Assaji, il échangea des paroles courtoises avec lui et conclut leur dialogue aimable et mémorable en restant convenablement debout. Ainsi debout, Saccaka demanda au vénérable Assaji :

– Comment l'ascète Gotama éduque-t-il ses disciples, honorable Assaji ? Qu'est-ce que l'ascète Gotama leur enseigne le plus ?

– Voici, Aggivessana, comment l'ascète Gotama éduque ses disciples, voici ce qu'il leur enseigne le plus : “Le physique, moines, est temporaire, le type de ressenti est temporaire, la perception est temporaire, les composants mentaux sont temporaires et l'état de conscience est temporaire. Le physique n'est pas un moi-autonome, le ressenti n'est pas un moi-autonome, la perception n'est pas un moi-autonome, les composants mentaux ne sont pas un moi-autonome et l'état de conscience n'est pas un moi-autonome”. Voilà comment l'ascète Gotama éduque ses disciples, voilà ce qu'il leur enseigne le plus.

– Ah, honorable Assaji, qu'il est mauvais d'entendre ce que nous avons ouï : que l'ascète Gotama parlait ainsi. Nous souhaitons rencontrer l'honorable Gotama un jour ou l'autre, nous souhaitons avoir une conversation avec lui. Nous pourrions ainsi le détourner de ces mauvaises opinions.

A ce moment-là cinq centaines de Licchavis étaient réunis dans la salle du conseil pour régler quelque affaire. Saccaka alla les trouver et leur déclara :

– Venez, honorables Licchavis ! Venez, honorables Licchavis ! Je vais débattre avec l'ascète Gotama. Si l'ascète Gotama maintient ce que m'a soutenu l'un de ses savants disciples, un moine du nom d'Assaji, j'amènerai à moi par ma parole les propositions de l'ascète Gotama, je les ferai virevolter et les secouerai en tous sens de la même façon qu'un homme robuste qui agrippe un bélier à poils longs par la toison, l'attire vers lui, le repousse et le secoue en tous sens ; ou de la même façon qu'un robuste liquoriste qui prend les anses d'un grand panier à liqueur qu'il a plongé dans un profond bassin d'eau l'attire vers lui, le repousse et le secoue en tous sens. Par ma parole je renverserai les propositions de l'ascète Gotama dans un sens, dans l'autre et dans tous les sens, de la même façon qu'un alcoolique robuste qui prend son filtre par les anses (pour le nettoyer) le secoue face vers le bas, face vers le haut et en tous sens. Je jouerai à “laver le chanvre ⁹⁴ ” avec l'ascète Gotama à la manière de l'éléphant de soixante ans qui était descendu dans une profonde mare à lotus et qui y jouait à laver le chanvre (comme l'auraient fait des hommes). Venez donc, honorables Licchavis, venez donc, je vais débattre avec l'ascète Gotama.

⁹³ L'un des cinq premiers disciples de Gotama le Bouddha. Il fut le précepteur de Sâriputta.

⁹⁴ Un jeu qui se pratiquait avec du chanvre en train de rouir. Avec une poignée de chanvre, on frappait tantôt à droite, tantôt à gauche, tantôt devant soi. Ce jeu s'accompagnait de force nourritures et boissons alcoolisées. Un éléphant qui avait vu des hommes jouer ainsi, les avait imités en lançant de l'eau avec sa trompe, tantôt à droite, tantôt à gauche, tantôt devant lui.

Certains Licchavis se demandèrent :

– L'ascète Gotama aura-t-il le dessus sur Saccaka, le fils des sans-lien ? Ou est-ce Saccaka qui dominera l'ascète Gotama ?

D'autres s'interrogèrent :

– Saccaka trouvera-t-il un moyen de prendre le dessus sur le Seigneur ? Ou est-ce le Seigneur qui vaincra Saccaka ?

Saccaka, entouré des cinq centaines de Licchavis, alla jusqu'au pavillon à pignons de la Grande Forêt.

* * *

Quand ils arrivèrent, un groupe de moines s'exerçait à la marche attentive en plein air. Saccaka se dirigea vers eux et les aborda pour leur demander :

– Où se trouve à présent l'honorable Gotama ? Nous désirons le voir.

– Le Seigneur s'est enfoncé dans la Grande Forêt, Aggivessana, et il est assis au pied d'un arbre pour y passer la journée.

Saccaka entra donc dans la Grande Forêt avec toute la troupe des Licchavis et s'approcha du Seigneur.

* * *

En arrivant, il échangea des paroles courtoises avec le Seigneur et conclut leur dialogue aimable et mémorable en s'asseyant convenablement. Certains des Licchavis saluèrent le Seigneur et s'assirent convenablement. D'autres échangèrent des paroles courtoises avec le Seigneur et conclurent leur dialogue aimable et mémorable en s'asseyant convenablement. Il y en eut qui s'inclinèrent mains jointes en direction du Seigneur et s'assirent convenablement. D'autres déclinèrent leur nom devant le Seigneur. Certains gardèrent le silence et s'assirent convenablement.

Une fois bien assis, Saccaka proposa au Seigneur :

– Je poserai une petite question à l'honorable Gotama si l'honorable Gotama veut bien y répondre.

– Demande ce que tu veux, Aggivessana.

– Comment l'honorable Gotama éduque-t-il ses disciples ? Qu'est-ce que l'honorable Gotama leur enseigne le plus ?

– Voici, Aggivessana, comment j'éduque mes disciples, voici ce que je leur enseigne le plus : “Le physique, moines, est temporaire, le ressenti est temporaire, la perception est temporaire, les composants mentaux sont temporaires et l'état de conscience est temporaire. Le physique n'est pas un moi-autonome, le type de ressenti n'est pas un moi-autonome, la perception n'est pas un moi-autonome, les composants mentaux ne sont pas un moi-autonome et l'état de conscience n'est pas un moi-autonome”. Voilà comment j'éduque mes disciples, voilà ce que je leur enseigne le plus.

– Il me vient une comparaison, honorable Gotama.

– Expose-la, Aggivessana, répondit le Seigneur.

– Toutes les plantes, honorable Gotama, et tous les arbres qui poussent, croissent et grandissent poussent sur la terre et sont enracinés dans la terre. Tous les travaux des champs qui demandent de la force ne se font pas sans terre, ils ont besoin de la terre. De même, honorable Gotama, l'homme a son physique pour moi-autonome, il s'établit dans le mérite et

le démerite à partir de son physique. L'homme a son ressenti pour moi-autonome, il s'établit dans le mérite et le démerite à partir de son ressenti. L'homme a sa perception pour moi-autonome, il s'établit dans le mérite et le démerite à partir de sa perception. L'homme a ses composants mentaux pour moi-autonome, il s'établit dans le mérite et le démerite à partir de ses composants mentaux. L'homme a sa conscience pour moi-autonome, il s'établit dans le mérite et le démerite à partir de sa conscience.

– N'es-tu pas en train de dire, Aggivessana, que le physique est ton moi-autonome, le ressenti ton moi-autonome, la perception ton moi-autonome, les composants mentaux ton moi-autonome et la conscience ton moi-autonome ?

– Oui, honorable Gotama, je dis bien : le physique est mon moi-autonome, le ressenti est mon moi-autonome, la perception est mon moi-autonome, les composants mentaux sont mon moi-autonome, la conscience est mon moi-autonome. Et cette grande foule le dit aussi.

– Que peut faire cette grande foule pour toi, Aggivessana, tu dois développer tout seul ton discours.

– Oui, honorable Gotama, je dis bien : le physique est mon moi-autonome, le ressenti est mon moi-autonome, la perception est mon moi-autonome, les composants mentaux sont mon moi-autonome, la conscience est mon moi-autonome.

– En ce cas, Aggivessana, je vais te questionner à mon tour, et tu pourras répondre ce que tu voudras. Penses-tu qu'un roi guerrier et consacré comme Pasénadi, roi du Kosala, ou Ajâtasattu, fils de Védéhi, roi du Mâgadha, ait dans son royaume le pouvoir de faire exécuter ceux qui méritent de l'être, de priver de leurs biens ceux qui encourent cette privation et d'exiler ceux qui méritent l'exil ?

– Oui, honorable Gotama, un roi guerrier et consacré comme Pasénadi ou Ajâtasattu a dans son royaume le pouvoir de faire exécuter ceux qui méritent l'exécution, de priver de leurs biens ceux qui encourent cette privation et d'exiler ceux qui méritent l'exil. Même des communautés et des tribus comme les Vajjis ou les Mallas ont sur leur territoire le pouvoir de faire exécuter ceux qui méritent l'exécution, de priver de leurs biens ceux qui encourent cette privation et d'exiler ceux qui méritent l'exil. Combien plus des rois guerriers et consacrés comme Pasénadi ou Ajâtasattu. Ils ont ce pouvoir et ils en sont dignes.

– Tu as dit, Aggivessana : “Le physique est mon moi-autonome” ; mais penses-tu avoir le pouvoir de faire en sorte que ton physique soit comme ceci et non comme cela ⁹⁵ ?

Ainsi parla le Seigneur. Mais Saccaka garda le silence. Le Seigneur posa la même question une deuxième fois, mais cette fois encore Saccaka ne répondit pas. Alors le Seigneur lui dit :

– Réponds à présent, Aggivessana, il n'est plus temps de garder le silence. Car celui qui ne répond pas la troisième fois à une question posée par le Tathâgata voit sa tête éclater en sept morceaux.

A cet instant, le génie Vajirapâni se trouvait dans le ciel au dessus de Saccaka, tenait une massue en fer enflammée, incandescente, flamboyante et pensait : “Si Saccaka, le fils des sans-lien, ne répond pas la troisième fois à la question posée par le Tathâgata, je lui ferai éclater la tête en sept morceaux”. Le Seigneur et Saccaka voyaient tous les deux le génie

⁹⁵ Que ton physique soit beau et harmonieux plutôt que laid et disgracieux.

Vajirapâni. Saccaka était terrifié ⁹⁶ , il tremblait et ses poils se hérissaient. Il chercha protection auprès du Seigneur, il chercha un abri auprès du Seigneur, il chercha un refuge auprès du Seigneur en lui demandant :

– Pose-moi la question, honorable Gotama, je vais répondre.

– Tu as dit, Aggivessana : “Le physique est mon moi-autonome” ; mais penses-tu avoir le pouvoir de faire en sorte que ton physique soit comme ceci et non comme cela ?

– Non, honorable Gotama.

– Fais attention, Aggivessana, réponds en faisant attention. Ton dernier propos ne s'accorde pas avec le premier, ni le premier avec le dernier. Tu as dit, Aggivessana : “Le ressenti est mon moi-autonome” ; mais penses-tu avoir le pouvoir de faire en sorte que ton ressenti soit comme ceci et non comme cela ?

– Non, honorable Gotama.

– Fais attention, Aggivessana, réponds en faisant attention. Ton dernier propos ne s'accorde pas avec le premier, ni le premier avec le dernier. Tu as dit, Aggivessana : “La perception est mon moi-autonome” ; mais penses-tu avoir le pouvoir de faire en sorte que ta perception soit comme ceci et non comme cela ?

– Non, honorable Gotama.

– Fais attention, Aggivessana, réponds en faisant attention. Ton dernier propos ne s'accorde pas avec le premier, ni le premier avec le dernier. Tu as dit, Aggivessana : “Les composants mentaux sont mon moi-autonome” ; mais penses-tu avoir le pouvoir de faire en sorte que tes composants mentaux soient comme ceci et non comme cela ?

– Non, honorable Gotama.

– Fais attention, Aggivessana, réponds en faisant attention. Ton dernier propos ne s'accorde pas avec le premier, ni le premier avec le dernier. Tu as dit, Aggivessana : “La conscience est mon moi-autonome” ; mais penses-tu avoir le pouvoir de faire en sorte que ta conscience soit comme ceci et non comme cela ?

– Non, honorable Gotama.

– Fais attention, Aggivessana, réponds en faisant attention. Ton dernier propos ne s'accorde pas avec le premier, ni le premier avec le dernier.

« Que penses-tu de ceci, Aggivessana : le physique est-il permanent ou temporaire ?

– Temporaire, honorable Gotama.

– Le fait qu'il soit temporaire, est-ce satisfaisant ou insatisfaisant ?

– Insatisfaisant, honorable Gotama.

– Et ce qui est temporaire, insatisfaisant et sujet à changement, est-il correct de le considérer ainsi : “Ceci est à moi, je suis ceci, ceci est mon moi-autonome ⁹⁷ ” ?

– Certainement pas, honorable Gotama.

⁹⁶ Vajirapâni s'était fait une tête énorme, avec des canines et des yeux effrayants, et un nez horrible.

⁹⁷ La vacuité évoquée ici se caractérise par le fait qu'on ne peut maîtriser le physique (on tombe malade, on vieillit et on meurt contre son gré). Le Seigneur introduit la vacuité tantôt à partir du caractère temporaire (MN III 282), tantôt à partir du malheur (Vin I 13), tantôt à partir des deux (SN III 82). Car le caractère temporaire est évident quand un objet se brise, le malheur quand on souffre, mais la vacuité ne se laisse pas enfermer dans ces deux seuls aspects.

– Que penses-tu de ceci, Aggivessana : le ressenti... la perception... les composants mentaux... la conscience est-elle permanente ou temporaire ?

– Temporaire, honorable Gotama.

– Le fait qu'elle soit temporaire, est-ce satisfaisant ou insatisfaisant ?

– Insatisfaisant, honorable Gotama.

– Et ce qui est temporaire, insatisfaisant et sujet à changement, est-il correct de le considérer ainsi : “Ceci est à moi, je suis ceci, ceci est mon moi-autonome” ?

– Certainement pas, honorable Gotama.

– Penses-tu, Aggivessana, que celui qui est attaché à ces malheurs, accroché à ces malheurs, impliqué dans ces malheurs et qui les contemple en pensant “ceci est à moi, je suis ceci, ceci est mon moi-autonome” puisse connaître pleinement ces malheurs, par lui-même, et les éradiquer ?

– C'est impossible, honorable Gotama, il ne peut en être ainsi.

– Imaginons, Aggivessana, qu'un homme ait besoin de la moelle d'un arbre. Il en cherche. Il part à sa recherche et entre dans la forêt avec une hache bien affûtée. Là il voit un grand bananier, bien droit, jeune, qui a poussé d'un seul jet. Il le tranche à la racine, puis il en coupe la cime. Enfin il défait la gaine que forment les feuilles. Mais quand il la défait, il ne trouve pas de bois, encore moins de moelle ⁹⁸.

De même, Aggivessana, quand je t'ai interrogé sur tes propos, que tu les as confirmés et maintenus, tu t'es montré creux et vain, tu as manqué ton but. Et pourtant tu avais déclaré à la foule de Vésâli : “Je ne vois pas un seul ascète ou un seul brahmane à la tête d'une communauté, d'un groupe ou maître d'un groupe, même s'il se croit accompli et parfait Bouddha, qui pourrait ne pas frémir, ne pas tressaillir, ne pas trembler, ne pas transpirer sous les aisselles si je m'employais à réfuter ses propos. Même un poteau, cet objet inconscient, frémirait, tressaillerait et tremblerait si j'entreprenais de le réfuter. Combien plus un être humain !”

Mais c'est de ton front que les gouttes de sueur coulent et traversent ton vêtement jusqu'à tomber sur le sol. Alors qu'il n'y a pas de sueur sur mon corps.

Et le Seigneur montra à l'assemblée son corps d'une belle couleur dorée.

Alors Saccaka resta assis, muet, abattu, épaules affaissées, tête baissée, accablé, désorienté. Voyant dans quel état se trouvait Saccaka, Dummukha, un fils des Licchavis, dit au Seigneur :

– Il me vient une comparaison, Seigneur.

– Formule-la, Dummukha, répondit le Seigneur.

– Imaginons, Seigneur, qu'il y ait un crabe dans un étang de lotus non loin d'un village ou d'un hameau. Une troupe de garçons et de filles sort du village ou du hameau et s'approche de l'étang. Ils entrent dans l'eau et en sortent le crabe qu'ils posent sur le sol. Chaque fois que le crabe bouge une pince ou une patte, les garçons et les filles la brisent avec un bâton ou avec un galet, la cassent, l'écrasent. Quand il a toutes ses pinces et ses pattes brisées, cassées, écrasées, le crabe ne peut plus replonger dans l'étang de lotus comme il le faisait

⁹⁸ Il y a de la moelle dans des arbres tels que le sureau. Mais les bananiers, qui ne sont pas des arbres, sont creux et n'ont ni bois ni aubier ni moelle.

auparavant. De la même manière, le Seigneur a brisé, cassé, écrasé toutes les propositions, élucubrations et tentatives de Saccaka, le fils des sans-lien. Et Saccaka ne peut plus approcher maintenant le Seigneur avec l'intention de débattre (mais il peut encore écouter son enseignement).

Après l'intervention de Dummukha, Saccaka peut craindre que d'autres Licchavis ne le ridiculisent davantage. Il intervient à présent pour empêcher cela.

Saccaka lui dit :

– Reste à l'écart de ceci, Dummukha, reste en dehors. Ce n'est pas avec toi que nous conférons mais avec l'honorable Gotama.

Laissons de côté mes paroles, honorable Gotama, et celles des autres ascètes et brahmanes, car ce ne sont apparemment que des bavardages oiseux. Maintenant, dans quelle mesure un disciple de l'honorable Gotama met-il en pratique son enseignement, se conforme-t-il à ses instructions, traverse-t-il le doute, cesse-t-il de se poser des questions et se comporte-t-il dans l'enseignement du maître avec assurance, sans plus dépendre d'autrui ?

– Ici, Aggivessana, mon disciple voit avec une parfaite sagacité, tel que c'est réellement, tout ce qui est physique, personnel ou extérieur, grossier ou subtil, inférieur ou supérieur, lointain ou proche : “Ceci n'est pas à moi, je ne suis pas ceci, ceci n'est pas mon moi-autonome”.

Il voit avec une parfaite sagacité, tel que c'est réellement, tout type de ressenti... toute perception... tous composants mentaux... tout état de conscience, personnel ou extérieur, grossier ou subtil, inférieur ou supérieur, lointain ou proche : “Ceci n'est pas à moi, je ne suis pas ceci, ceci n'est pas mon moi-autonome”.

C'est dans cette mesure, Aggivessana, que mon disciple met en pratique mon enseignement, se conforme à mes instructions, traverse le doute, cesse de se poser des questions et se comporte dans l'enseignement du maître avec assurance, sans plus dépendre d'autrui.

Le propos précédent se rapporte au niveau de celui qui s'exerce, *sekha*. Le suivant caractérise celui qui n'a plus à s'exercer, *asekha*.

– Et dans quelle mesure, honorable Gotama, un moine a-t-il atteint l'Accomplissement, éliminé les contaminations, franchi les étapes, fait ce qui était à faire, déposé le fardeau, atteint son but, détruit les chaînes de l'existence et obtenu la Délivrance grâce à la connaissance parfaite ?

– Ici, Aggivessana, quand le moine voit avec une parfaite sagacité, tel que c'est réellement, tout ce qui est physique, personnel ou extérieur, grossier ou subtil, inférieur ou supérieur, lointain ou proche : “Ceci n'est pas à moi, je ne suis pas ceci, ceci n'est pas mon moi-autonome”, il est alors délivré sans aucun reste.

Quand il voit avec une parfaite sagacité, tel que c'est réellement, tout type de ressenti... toute perception... tous composants mentaux... tout état de conscience, personnel ou extérieur, grossier ou subtil, inférieur ou supérieur, lointain ou proche : “Ceci n'est pas à moi, je ne suis pas ceci, ceci n'est pas mon moi-autonome”, il est alors délivré sans aucun reste.

C'est dans cette mesure, Aggivessana, que le moine a atteint l'Accomplissement, éliminé les contaminations, franchi les étapes, fait ce qui était à faire, déposé le fardeau, atteint son but, détruit les chaînes de l'existence et obtenu la Délivrance grâce à la connaissance parfaite.

Et un moine dont l'esprit est ainsi délivré, Aggivessana, est doué des trois insurpassables : la vision insurpassable, le chemin insurpassable et la Délivrance insurpassable⁹⁹. Quand il est ainsi délivré, ce moine ne respecte, n'estime et ne révère plus que le Tathâgata : “Le Seigneur est Bouddha et montre la voie de la bouddhité, le Seigneur maîtrise et montre la voie de la maîtrise, le seigneur est apaisé et montre la voie de la paix, le Seigneur a traversé et montre comment traverser, le Seigneur a atteint le complet Dénouement et montre la voie du complet Dénouement”. »

Ainsi parla le Seigneur.

Puis Saccaka, le fils des sans-lien, dit au Seigneur :

– Nous avons été insolent, honorable Gotama, nous avons été effronté quand nous avons projeté d'attaquer les propos de l'honorable Gotama avec nos paroles. Car l'homme qui attaque un éléphant en rut peut en réchapper, mais il n'y a pas de salut pour celui qui t'affronte, honorable Gotama. L'homme qui attaque un incendie dévorant peut en réchapper, mais il n'y a pas de salut pour celui qui t'affronte, honorable Gotama. L'homme qui attaque un terrible serpent venimeux peut en réchapper, mais il n'y a pas de salut pour celui qui t'affronte, honorable Gotama. Nous avons été insolent, honorable Gotama, nous avons été effronté quand nous avons imaginé d'attaquer les propos de l'honorable Gotama avec nos paroles.

Que l'honorable Gotama veuille accepter demain un repas chez moi avec la communauté des moines.

Le Seigneur accepta par son silence. Saccaka comprit l'acceptation et dit aux Licchavis :

– Ecoutez-moi, honorables Licchavis. J'ai invité l'honorable Gotama et la communauté des moines pour le repas de demain. Vous pourrez apporter ce que vous estimerez convenable.

* * *

A la fin de la nuit, les Licchavis apportèrent à Saccaka cinq centaines de plats déjà cuits comme offrande de nourriture.

Saccaka fit disposer dans son jardin ces plantureuses nourritures et boissons et fit prévenir le Seigneur : “Il est temps, honorable Gotama, le repas est servi”.

Le Seigneur qui s'était levé de bon matin, prit alors son bol et sa cape et se rendit au jardin de Saccaka. Là il s'assit sur le siège préparé, au milieu de la communauté des moines. Saccaka servit de sa propre main la communauté des moines qui avait le Bouddha à sa tête, il leur offrit jusqu'à satiété d'excellentes nourritures et boissons.

⁹⁹ La vision insurpassable est la vision exacte, sammâ-ditthi, du chemin d'Accomplissement. Le chemin insurpassable regroupe les 7 autres éléments de ce chemin, la Délivrance insurpassable est le Fruit correspondant (Visud XXII 30). Ou encore, les 3 insurpassables sont respectivement la vision du Dénouement, les 8 éléments du chemin d'accomplissement et le Fruit ultime.

Puis, quand le Seigneur eut mangé et retiré la main de son bol, Saccaka prit un siège bas et s'assit convenablement. Une fois bien assis, Saccaka dit au Seigneur :

– Que les mérites résultant de ce don ainsi que leurs conséquences fassent le bonheur des donateurs !

– Ceux qui font une offrande à quelqu'un comme toi, Aggivessana, qui n'es pas libre d'attachement, d'aversion et d'aveuglement, recueilleront le mérite correspondant. Et toi qui as fait ce don à quelqu'un comme moi qui suis libre d'attachement, d'aversion et d'aveuglement, tu recevras le mérite correspondant ¹⁰⁰ .

¹⁰⁰ Le mérite dépend de la valeur du récipiendaire. Or les Licchavis ont fait leur offrande à Saccaka, mais Saccaka a fait la sienne au Seigneur.

Le récit de Dhânañjâni

(Dhânañjānisuttam n° 97)

Ainsi ai-je entendu.

En ce temps-là le Seigneur séjournait, près de Rājagaha, au Site de l'Ecureuil dans le Bois de bambous.

A cette époque, le vénérable Sâriputta voyageait dans les Collines du Sud avec une grande troupe de moines.

Or un moine qui avait passé la mousson près de Rājagaha, se rendit dans les Collines du Sud auprès du vénérable Sâriputta. Il le salua en arrivant et conclut leur dialogue aimable et mémorable en s'asseyant convenablement.

Le vénérable Sâriputta lui demanda :

- Le Seigneur est-il en bonne santé et vigoureux, mon ami ?
- Oui, mon ami, le Seigneur est en bonne santé et vigoureux.
- Les moines de la communauté sont-ils en bonne santé et vigoureux, mon ami ?
- Oui, mon ami, les moines de la communauté sont en bonne santé et vigoureux.
- Il y a près de la porte du Gardien-du-riz, mon ami, un brahmane du nom de Dhânañjâni. Ce brahmane est-il lui aussi en bonne santé et vigoureux ?

– Oui, mon ami, le brahmane Dhânañjâni est en bonne santé et vigoureux.

– Et le brahmane Dhânañjâni est-il toujours scrupuleux, mon ami ?

– En quoi le brahmane Dhânañjâni est-il scrupuleux, mon ami, quand il escroque les brahmanes chefs de maison au nom du roi, et le roi au nom des brahmanes chefs de maison¹⁰¹ ? De plus, sa femme qui avait confiance (dans le Bouddha) et qui était issue d'une famille fidèle est décédée, et son autre femme est une infidèle issue d'une famille infidèle.

– Quelle mauvaise nouvelle nous entendons là, mon ami, quelle mauvaise nouvelle d'apprendre que le brahmane Dhânañjâni est indélicat ! Il faut que nous rencontrions le brahmane Dhânañjâni, où que ce soit, à quelque moment que ce soit, et que nous ayons une conversation avec lui.

¹⁰¹ Il prenait la récolte des chefs de maison sous prétexte d'impôt royal et il en gardait la plus grande part en disant au roi que la récolte avait été mauvaise.

Puis le vénérable Sâriputta, qui était resté dans les Collines du Sud autant qu'il lui convenait, se mit en route vers Râjagaha. Progressant par étapes, il atteignit Râjagaha et séjourna au Site de l'Ecureuil dans le Bois de bambous.

* * *

Le vénérable Sâriputta, qui s'était habillé de bon matin, prit son bol, sa cape et entra dans Râjagaha pour mendier.

A ce moment, le brahmane Dhânañjâni faisait traire des vaches dans une étable située à l'extérieur de la ville. De retour de sa tournée d'aumônes, après son repas, le vénérable Sâriputta alla trouver le brahmane Dhânañjâni. Celui-ci vit approcher le vénérable, alla à sa rencontre et lui dit :

- Profite de ce lait frais tant qu'il est l'heure de manger, honorable Sâriputta.
- J'ai assez, brahmane, j'ai fini de manger pour aujourd'hui. Je vais passer la journée au pied de cet arbre, tu pourrais m'y rejoindre.
- Bien, honorable ami, répondit le brahmane.

* * *

Après avoir pris son déjeuner du matin, le brahmane Dhânañjâni se rendit auprès du vénérable Sâriputta. Il le salua en arrivant et conclut leur dialogue aimable et mémorable en s'asseyant convenablement. Quand il fut bien assis, le vénérable Sâriputta lui demanda :

- Es-tu scrupuleux, Dhânañjâni ?
- Comment pourrions-nous être scrupuleux, honorable Sâriputta, alors que nous devons nourrir mère et père, nourrir fils et femme, nourrir les serviteurs qui travaillent pour nous, remplir nos devoirs envers nos amis et relations, remplir nos devoirs envers nos parents et connaissances, remplir nos devoirs envers nos invités, remplir nos devoirs envers les ancêtres, remplir nos devoirs envers les divinités, et faire pour le roi ce que nous devons au roi ? Et il faut aussi satisfaire et fortifier notre corps (le nourrir).
- Imaginons que quelqu'un ait vécu dans l'immoralité et l'injustice en raison de sa mère et de son père, et voilà que les gardiens infernaux l'entraînent en enfer à cause de cette mauvaise conduite. Penses-tu, Dhânañjâni, qu'il puisse avoir gain de cause en plaidant ainsi : “C'est à cause de ma mère et de mon père que je me suis mal conduit ; gardiens de l'enfer, ne me jetez pas en enfer” ? Ou bien sa mère et son père pourraient-ils avoir gain de cause en suppliant : “C'est à cause de nous qu'il s'est mal conduit ; gardiens de l'enfer, ne le jetez pas en enfer” ?
- Certes non, honorable Sâriputta. Même s'il les implore de toutes les façons possibles, les gardiens infernaux vont le précipiter en enfer.
- Prenons quelqu'un qui a vécu dans l'immoralité et l'injustice à cause de son fils et de sa femme... à cause des serviteurs qui travaillaient pour lui... à cause de ses amis et relations... à cause de ses parents et connaissances... à cause de ses invités... à cause des ancêtres... à cause des divinités... à cause du roi... pour satisfaire et fortifier son corps, et voilà que les gardiens infernaux l'entraînent en enfer à cause de cette mauvaise conduite. Penses-tu, Dhânañjâni, qu'il puisse avoir gain de cause en plaidant ainsi : “C'est à cause de mon fils et de ma femme... ou pour satisfaire et fortifier mon corps que je me suis mal conduit ; gardiens de l'enfer, ne me jetez pas en enfer” ? Ou bien les autres pourraient-ils avoir gain

de cause en suppliant : “C'est à cause de nous qu'il s'est mal conduit ; gardiens de l'enfer, ne le jetez pas en enfer” ?

– Certes non, honorable Sâriputta. Même s'ils les implorent de toutes les façons possibles, les gardiens infernaux vont le précipiter en enfer.

– Lequel est le meilleur à ton avis, Dhânañjâni, celui qui agit immoralement et injustement afin de prendre soin de sa mère et de son père, ou celui qui agit vertueusement et justement pour les nourrir ?

– Celui qui a une conduite immorale et injuste à cause de sa mère et de son père n'est pas le meilleur, honorable Sâriputta. C'est celui qui a une bonne conduite qui est le meilleur, car la conduite vertueuse et juste vaut mieux que la conduite immorale et injuste.

– Il y a des conduites vertueuses efficaces ¹⁰², Dhânañjâni, qui permettent de pourvoir aux besoins de sa mère et de son père sans commettre de mauvaises actions et en suivant la voie du mérite.

Lequel est le meilleur à ton avis, Dhânañjâni, celui qui agit immoralement et injustement afin de nourrir son fils et sa femme... les serviteurs qui travaillent pour lui... afin de remplir ses devoirs envers ses amis et relations... ses parents et connaissances... ses invités... les ancêtres... les divinités... le roi... afin de satisfaire et fortifier son corps, ou celui qui agit vertueusement et justement ?

– Dans tous les cas, honorable Sâriputta, celui qui a une conduite immorale et injuste, quelle qu'en soit la cause, n'est pas le meilleur. C'est celui qui a une bonne conduite qui est le meilleur, car la conduite vertueuse et juste vaut mieux que la conduite immorale et injuste.

– Il y a des conduites vertueuses efficaces, Dhânañjâni, qui permettent de faire tout cela sans commettre de mauvaises actions et en suivant la voie du mérite.

Le brahmane Dhânañjâni fut satisfait des paroles du vénérable Sâriputta et il s'en réjouit. Puis il se leva et partit.

* * *

Par la suite, le brahmane Dhânañjâni tomba malade. Il souffrait et était à bout de forces. Il fit appel à un homme :

– Eh, toi, va trouver le Seigneur. Quand tu le verras, honore en mon nom avec la tête les pieds du Seigneur et dis-lui : “Le brahmane Dhânañjâni est malade, souffrant, à bout de forces, Seigneur, il honore de la tête les pieds du Seigneur”. Puis va trouver le vénérable Sâriputta. Quand tu le verras, honore en mon nom avec la tête les pieds du vénérable Sâriputta et dis-lui : “Le brahmane Dhânañjâni est malade, souffrant, à bout de forces, il honore de la tête les pieds du vénérable Sâriputta”.

« Puis ajoute : “Il serait bon, seigneur, que le vénérable Sâriputta aille par compassion au domicile du brahmane Dhânañjâni”.

– Bien, votre honneur, répondit l'homme.

¹⁰² Efficaces, sahetukā : qui donneront de bons effets ultérieurs car ces conduites sont moralement bonnes.

Il alla trouver le Seigneur et fit comme demandé. Puis il alla voir le vénérable Sâriputta et lui dit : “Le brahmane Dhânañjâni est malade, souffrant, à bout de forces, il honore de la tête les pieds du vénérable Sâriputta... Il serait bon que le vénérable Sâriputta aille par compassion au domicile du brahmane Dhânañjâni”.

Le vénérable Sâriputta accepta en gardant le silence.

* * *

Le vénérable Sâriputta s'habilla, prit son bol et sa cape, se rendit à la maison du brahmane Dhânañjâni et s'assit sur le siège préparé. Une fois bien assis, il dit au brahmane :

– Cela va-t-il mieux, Dhânañjâni ? Ton état s'améliore-t-il ? Les douleurs diminuent-elles au lieu d'augmenter ? Observe-t-on une régression du mal plutôt qu'une progression ?

– Cela ne va pas mieux, honorable Sâriputta, il n'y a pas d'amélioration. Les douleurs sont intenses et elles augmentent, elles ne diminuent pas. On observe une progression du mal et non une diminution.

Des souffles d'une extrême violence me frappent le sommet de la tête comme si un homme robuste me perçait avec une dague acérée. Non, cela ne va pas mieux, cela empire.

J'ai de terribles maux de tête comme si un homme robuste me fixait un turban sur la tête avec une lanière de cuir trop serrée. Non, cela ne va pas mieux, cela empire.

Des souffles d'une extrême violence me transpercent le ventre comme si un boucher chevronné ou un apprenti boucher me perçait le ventre avec son coutelas bien aiguisé. Non, cela ne va pas mieux, cela empire.

Mon corps brûle d'une fièvre intense comme quand deux hommes robustes saisissent un individu plus faible par l'un et l'autre bras, le mettent à cuire sur un lit de braise et l'y font brûler tout entier. Non, cela ne va pas mieux, cela empire.

– A ton avis, Dhânañjâni, qu'est-ce qui vaut mieux, l'enfer ou une naissance animale ?

– Une naissance animale vaut mieux que l'enfer, honorable Sâriputta.

– A ton avis, Dhânañjâni, qu'est-ce qui vaut mieux, une naissance animale ou le monde des trépassés ?

– Le monde des trépassés vaut mieux qu'une naissance animale, honorable Sâriputta.

– A ton avis, Dhânañjâni, qu'est-ce qui vaut mieux, le monde des trépassés ou la condition humaine ?

– La condition humaine vaut mieux que le monde des trépassés, honorable Sâriputta.

– A ton avis, Dhânañjâni, qu'est-ce qui vaut mieux, la condition humaine ou celle des quatre grands rois divins ?

– Les quatre grands rois divins valent mieux que l'homme, honorable Sâriputta.

– A ton avis, Dhânañjâni, qu'est-ce qui vaut mieux, les quatre grands rois divins ou les dieux Trente-trois ?

– Les dieux Trente-trois valent mieux que les quatre grands rois divins, honorable Sâriputta.

– A ton avis, Dhânañjâni, qu'est-ce qui vaut mieux, les dieux Trente-trois ou les dieux Yama ?

– Les dieux Yama valent mieux que les dieux Trente-trois, honorable Sâriputta.

– A ton avis, Dhânañjâni, qu'est-ce qui vaut mieux, les dieux Yama ou les dieux Tusita ?

– Les dieux Tusita valent mieux que les dieux Trente-trois, honorable Sâriputta.

– A ton avis, Dhânañjâni, qu'est-ce qui vaut mieux, les dieux Tusita ou les dieux qui aiment créer ?

– Les dieux qui aiment créer valent mieux que les dieux Tusita, honorable Sâriputta.

– A ton avis, Dhânañjâni, qu'est-ce qui vaut mieux, les dieux qui aiment créer ou les dieux qui ont pouvoir sur les créations des autres ?

– Les dieux qui ont pouvoir sur les créations des autres valent mieux que les dieux qui aiment créer, honorable Sâriputta.

– A ton avis, Dhânañjâni, qu'est-ce qui vaut mieux, les dieux qui ont pouvoir sur les créations des autres ou le monde de Brahma ?

– L'honorable Sâriputta a dit “le monde de Brahma” ! L'honorable Sâriputta a dit “le monde de Brahma” !

Alors le vénérable Sâriputta pensa : “Ces brahmanes tiennent au monde de Brahma, je devrais lui indiquer le chemin qui mène à la compagnie de Brahma”.

– Je vais t'indiquer, Dhânañjâni, le chemin qui mène à la compagnie de Brahma. Ecoute et fais bien attention, je vais parler.

Le vénérable Sâriputta dit ceci :

– Quel est le chemin qui mène à la compagnie de Brahma ? Voici : un moine diffuse dans une direction un état d'être plein de bienveillance et demeure ainsi. De même dans la deuxième, la troisième et la quatrième directions. Et aussi en haut, en bas, en travers, partout, envers tous comme envers lui-même, dans le monde entier. L'état d'être qu'il diffuse est plein de bienveillance, ample, magnifié, incommensurable, amical, et satisfait (Visud IX 44). Voilà un chemin qui mène à la compagnie de Brahma.

De plus, le moine diffuse dans une direction un état d'être plein de pitié... plein de joie... plein de regard-neutre et demeure ainsi. De même dans la deuxième, la troisième et la quatrième directions. Et aussi en haut, en bas, en travers, partout, envers tous comme envers lui-même, dans le monde entier. L'état d'être qu'il diffuse est plein de regard-neutre, ample, magnifié, incommensurable, amical, et satisfait. Cela aussi est un chemin qui mène à la compagnie de Brahma.

– Pour ces propos, honorable Sâriputta, va honorer en mon nom avec la tête les pieds du Seigneur : “Le brahmane Dhânañjâni est malade, souffrant, à bout de forces, Seigneur, il honore de la tête les pieds du Seigneur”.

Ainsi le vénérable Sâriputta établit-il le brahmane Dhânañjâni dans le monde de Brahma, qui est inférieur, alors qu'il y avait mieux à faire. Puis il se leva et partit.

Il y avait peu de temps que le vénérable Sâriputta était parti quand le brahmane Dhânañjâni mourut et accéda au monde de Brahma.

* * *

Le Seigneur s'adressa aux moines :

– Le vénérable Sâriputta a établi le brahmane Dhânañjâni dans le monde de Brahma, qui est inférieur, alors qu'il y avait mieux à faire. Puis il s'est levé et il est parti.

* * *

Le vénérable Sâriputta se rendit auprès du Seigneur, le salua en arrivant et s'assit convenablement. Une fois bien assis, il dit au Seigneur :

– Le brahmane Dhânañjâni est malade, souffrant, à bout de forces, Seigneur, il honore de la tête les pieds du Seigneur.

– Quoi ! Toi, Sâriputta, tu as établi le brahmane Dhânañjâni dans le monde de Brahma, qui est inférieur, alors qu'il y avait mieux à faire ? Puis tu t'es levé et tu es parti ?

– Seigneur, j'ai pensé que les brahmanes tenaient au monde de Brahma et que je pouvais montrer au brahmane Dhânañjâni le chemin qui mène à la compagnie de Brahma.

– Le brahmane Dhânañjâni a fini sa vie, Sâriputta, et il a atteint le monde de Brahma.

Le récit des êtres chers

(Piyajātikasuttam n° 87)

Ainsi ai-je entendu.

En ce temps-là le Seigneur séjournait, près de Sāvatti, dans le parc Anāthapiṇḍika du bois Jéta.

Or il arriva qu'un maître de maison perdit son fils unique qu'il aimait tendrement. Après cette mort, il n'avait plus l'envie de travailler ni même de manger. Il revenait toujours au lieu de la crémation et se lamentait : “Où es-tu, mon fils ? Où es-tu, mon fils ?”

Ce maître de maison alla trouver le Seigneur, le salua en arrivant et s'assit convenablement. Quand il fut bien assis, le Seigneur lui dit :

– Tu sembles ne pas avoir toutes tes facultés, maître de maison, ton aspect a changé.

– Comment mes facultés auraient-elles pu ne pas changer, Seigneur, quand le fils unique que j'aimais tendrement est mort ? Depuis sa mort je n'ai plus envie de travailler ni de manger. Je retourne toujours au lieu de la crémation et je me lamente : “Où es-tu, mon fils ? Où es-tu, mon fils ?”

– C'est ainsi, maître de maison, les êtres chers sont source et cause de chagrin, de lamentations, de souffrances physiques et morales et de désespoir.

– Qui peut penser cela, Seigneur, que les êtres chers soient source et cause de chagrin, de lamentations, de souffrances physiques et morales et de désespoir ? Au contraire, Seigneur, les êtres chers sont source et cause de joie et de plaisir.

Ainsi, ce maître de maison ne fut pas satisfait des paroles du Seigneur, il les rejeta, se leva et partit.

* * *

A ce moment un groupe de joueurs qui avaient la passion des dés ¹⁰³ s'adonnaient à leur plaisir non loin du Seigneur. Le maître de maison s'approcha d'eux, les aborda, leur dit qu'il était allé trouver le Seigneur et leur raconta que le Seigneur lui avait dit : “C'est ainsi, maître de maison, les êtres chers sont source et cause de chagrin, de lamentations, de souffrances physiques et morales et de désespoir”. Il avait répondu : “Qui peut penser cela, Seigneur, que les êtres chers soient source et cause de chagrin, de lamentations, de souffrances physiques et morales et de désespoir ? Au contraire, Seigneur, les êtres chers sont source et cause de joie et de plaisir”. Et il termina en disant :

¹⁰³ Le commentaire cite trois sortes de passions, le jeu, l'alcool et les femmes.

– Je ne fus pas satisfait des paroles du Seigneur, je les ai rejetées, je me suis levé et suis parti.

– Tu as raison, maître de maison, il en est bien ainsi : les êtres chers sont source et cause de joie et de plaisir.

Le maître de maison s'en alla en disant : “Je suis d'accord avec les joueurs de dés”.

* * *

La teneur de cette conversation se propagea peu à peu jusque dans les appartements du roi Pasénadi du Kosala. Le roi s'adressa à la divine Mallikâ ¹⁰⁴ :

– Voici ce qu'a dit ton ascète Gotama, Mallikâ : les êtres chers sont source et cause de chagrin, de lamentations, de souffrances physiques et morales et de désespoir.

– Si le Seigneur l'a dit, grand roi, il en est ainsi.

– Il en est ainsi ! Quoi que dise l'ascète Gotama, Mallikâ en est toujours satisfaite : “Si le Seigneur l'a dit, il en est ainsi” ! Quoi qu'un maître dise à ses disciples, ceux-ci en sont tout satisfaits : “Il en est ainsi, maître, il en est bien ainsi”. C'est de la même façon que tu es enchantée par tout ce que dit l'ascète Gotama. Va-t-en, Mallikâ ! Sors !

* * *

Par la suite la divine Mallikâ s'adressa au brahmane Nâlijaṅgha :

– Toi, brahmane, va voir le Seigneur. Quand tu seras près de lui, salue pour moi de la tête les pieds du Seigneur et demande-lui s'il n'est pas malade ni indisposé, s'il se sent alerte, vigoureux et en bonne santé. Puis ajoute : “Le Seigneur a-t-il déclaré que les êtres chers sont source et cause de chagrin, de lamentations, de souffrances physiques et morales et de désespoir ?” Retiens bien ce que le Seigneur te répondra et rapporte-le moi. Car les Tathâgatas ne parlent pas faussement.

– Bien, madame, répondit le brahmane.

* * *

Le brahmane se rendit auprès du Seigneur. Il le salua en arrivant et conclut leur dialogue aimable et mémorable en s'asseyant convenablement. Une fois bien assis, le brahmane dit au Seigneur :

– La divine Mallikâ salue de la tête les pieds du Seigneur et demande s'il n'est pas malade ni indisposé, s'il se sent alerte, vigoureux et en bonne santé. Et elle ajoute : “Le Seigneur a-t-il déclaré que les êtres chers sont source et cause de chagrin, de lamentations, de souffrances physiques et morales et de désespoir ?”

– C'est ainsi, brahmane, c'est bien ainsi. Et voici comment il faut le comprendre. Il y eut autrefois dans cette ville de Sâvatthi une femme qui perdit sa mère. Cette mort lui fit perdre la raison, lui déranger l'esprit. elle allait de rue en rue, de carrefour en carrefour en demandant : “Avez-vous vu ma mère ? Avez-vous vu ma mère ?”

« Et voici une autre façon de comprendre comment les êtres chers sont source et cause de chagrin, de lamentations, de souffrances physiques et morales et de désespoir. Il y eut autrefois dans cette ville de Sâvatthi une femme qui perdit son père... une femme qui perdit

¹⁰⁴ Mallikâ était la favorite du roi.

son frère.... une femme qui perdit sa soeur... une femme qui perdit son fils... une femme qui perdit sa fille ... une femme qui perdit son mari... un homme qui perdit sa mère... un homme qui perdit son père... un homme qui perdit son frère... un homme qui perdit sa soeur... un homme qui perdit son fils... un homme qui perdit sa fille... un homme qui perdit son épouse. A la suite de cette mort, il perdit la raison, il eut l'esprit dérangé. Il allait de rue en rue et de carrefour en carrefour en demandant : “Avez-vous vu ma femme ? Avez-vous vu ma femme ?”

« Et voici encore une autre façon de comprendre comment les êtres chers sont source et cause de chagrin, de lamentations, de souffrances physiques et morales et de désespoir. Il y eut autrefois dans cette ville de Sâvatthi une femme qui était allée dans une famille proche. Or ces proches voulaient la faire rompre avec son mari pour lui en donner un autre, mais elle ne le voulait pas. Elle dit à son mari de Sâvatthi : “Mes proches désirent t'écarter, noble fils, mais moi je ne le veux pas”. Alors le mari coupa sa femme en deux et se suicida afin qu'ils soient à nouveau réunis après leur mort. Telles sont les façons de comprendre comment les êtres chers sont source et cause de chagrin, de lamentations, de souffrances physiques et morales et de désespoir. »

Le brahmane Nâlijaṅgha fut satisfait des paroles du Seigneur et il s'en réjouit. Puis il se leva, retourna auprès de la divine Mallikâ et lui rapporta toute la conversation qu'il avait eue avec le Seigneur.

* * *

Alors la divine Mallikâ alla trouver le roi Pasénadi du Kosala et lui demanda :

– Que penses-tu de cela, grand roi ? La jeune Vajîrî ¹⁰⁵ t'est-elle chère ?

– Certes, Mallikâ, la jeune Vajîrî m'est chère.

– Si la jeune Vajîrî mourait ou changeait de vie ¹⁰⁶, grand roi, cela pourrait-il te causer du chagrin, des lamentations, des souffrances physiques et morales et du désespoir ?

– Si la jeune Vajîrî mourait ou changeait de vie, Mallikâ, cela pourrait même altérer mon énergie vitale. Comment cela ne causerait-il pas chez moi du chagrin, des lamentations, des souffrances physiques et morales et du désespoir ?

– C'est de cela, grand roi, que le Seigneur qui sait et qui voit, qui est accompli et parfait Bouddha, a dit : “Les êtres chers sont source et cause de chagrin, de lamentations, de souffrances physiques et morales et de désespoir”.

« Que penses-tu de cela, grand roi ? La noble Vâsabhâ ¹⁰⁷ t'est-elle chère ?

– Certes oui, Mallikâ, la noble Vâsabhâ m'est chère.

– Si la noble Vâsabhâ mourait ou changeait de vie, grand roi, cela pourrait-il causer chez toi du chagrin, des lamentations, des souffrances physiques et morales et du désespoir ?

¹⁰⁵ Vajîrî était l'enfant unique du roi et de Mallikâ.

¹⁰⁶ S'enfuyait avec un homme et menait une vie différente.

¹⁰⁷ Vâsabhâ était une autre épouse du roi.

– Si la noble Vâsabhâ mourait ou changeait de vie, Mallikâ, cela pourrait même altérer mon énergie vitale. Comment cela ne causerait-il pas chez moi du chagrin, des lamentations, des souffrances physiques et morales et du désespoir ?

– C'est de cela, grand roi, que le Seigneur qui sait et qui voit, qui est accompli et parfait Bouddha, a dit : “Les êtres chers sont source et cause de chagrin, de lamentations, de souffrances physiques et morales et de désespoir”.

« Que penses-tu de cela, grand roi ? Le général Vidûdabha ¹⁰⁸ t'est-il cher ?

– Certes oui, Mallikâ, le général Vidûdabha m'est cher.

– Si le général Vidûdabha mourait ou changeait de vie, grand roi, cela pourrait-il causer chez toi du chagrin, des lamentations, des souffrances physiques et morales et du désespoir ?

– Si le général Vidûdabha mourait ou changeait de vie, Mallikâ, cela pourrait même altérer mon énergie vitale. Comment cela ne causerait-il pas chez moi du chagrin, des lamentations, des souffrances physiques et morales et du désespoir ?

– C'est de cela, grand roi, que le Seigneur qui sait et qui voit, qui est accompli et parfait Bouddha, a dit : “Les êtres chers sont source et cause de chagrin, de lamentations, de souffrances physiques et morales et de désespoir”.

« Que penses-tu de cela, grand roi ? Te suis-je chère ?

– Certes oui, Mallikâ, tu m'es chère.

– Si je mourais ou changeais de vie, grand roi, cela pourrait-il causer chez toi du chagrin, des lamentations, des souffrances physiques et morales et du désespoir ?

– Si tu mourais ou changeais de vie, Mallikâ, cela pourrait même altérer mon énergie vitale. Comment cela ne causerait-il pas chez moi du chagrin, des lamentations, des souffrances physiques et morales et du désespoir ?

– C'est de cela, grand roi, que le Seigneur qui sait et qui voit, qui est accompli et parfait Bouddha, a dit : “Les êtres chers sont source et cause de chagrin, de lamentations, de souffrances physiques et morales et de désespoir”.

« Que penses-tu de cela, grand roi ? Les Kâsis et les Kosalas te sont-ils chers ?

– Certes oui, Mallikâ, les Kâsis et les Kosalas me sont chers. Grâce à leur industrie, nous avons le santal de Kâsi, nous avons des colliers, des parfums et des onguents.

– Si les Kâsis ou les Kosalas mouraient ou changeaient de vie ¹⁰⁹, grand roi, cela pourrait-il causer chez toi du chagrin, des lamentations, des souffrances physiques et morales et du désespoir ?

– Si les Kâsis ou les Kosalas mouraient ou changeaient de vie, Mallikâ, cela pourrait même altérer mon énergie vitale. Comment cela ne causerait-il pas chez moi du chagrin, des lamentations, des souffrances physiques et morales et du désespoir ?

¹⁰⁸ Vidûdabha était le fils du roi et de Vâsabhâ.

¹⁰⁹ Si les Kâsis ou les Kosalas étaient massacrés ou tombaient sous le joug d'un roi ennemi.

– C'est de cela, grand roi, que le Seigneur qui sait et qui voit, qui est accompli et parfait Bouddha, a dit : “Les êtres chers sont source et cause de chagrin, de lamentations, de souffrances physiques et morales et de désespoir”.

– C'est merveilleux, Mallikâ, c'est admirable comme le Seigneur comprend avec sagacité et voit avec sagacité ! Viens, Mallikâ, purifie-toi ¹¹⁰ .

Puis le roi Pasénadi se leva de son siège, ajusta son vêtement de dessus sur son épaule, salua mains jointes dans la direction du Seigneur et s'écria par trois fois :

– Hommage au Seigneur accompli et parfait Bouddha !

¹¹⁰ Prends l'eau lustrale et lave-toi le visage, les mains et les pieds avant de rendre hommage au Maître.

Le récit d'Anâthapiṇḍika

(Anâthapiṇḍikovādasuttam n° 143)

Anâthapiṇḍika était un riche marchand de Sâvatthi, la capitale du Kosala. Son nom était Sudatta, mais on l'appelait toujours “Aumône, *piṇḍa*, aux déshérités, *anâtha*”. Il avait acheté une parcelle de bois au prince Jéta, fils du roi Pasénadi, y avait fait bâtir les constructions nécessaires à la vie monastique et l'avait offerte au saṅgha. Nombreux sont les récits canoniques qui ont eu pour cadre ce parc Anâthapiṇḍika.

Ainsi ai-je entendu.

En ce temps-là le Seigneur séjournait, près de Sâvatthi, dans le parc Anâthapiṇḍika du bois Jéta.

A ce moment le maître de maison Anâthapiṇḍika tomba gravement malade. Il souffrait et était à bout de forces. Il fit appel à un homme ¹¹¹ :

– Eh, toi, va trouver le Seigneur. Quand tu le verras, honore en mon nom avec la tête les pieds du Seigneur et dis-lui : “Le maître de maison Anâthapiṇḍika est malade, souffrant, à bout de forces, Seigneur, il honore de la tête les pieds du Seigneur”. Puis va trouver le vénérable Sâriputta. Quand tu le verras, honore en mon nom avec la tête les pieds du vénérable Sâriputta et dis-lui : “Le maître de maison Anâthapiṇḍika est malade, souffrant, à bout de forces, il honore de la tête les pieds du vénérable Sâriputta”. Puis ajoute : “Il serait bon, seigneur, que le vénérable Sâriputta aille par compassion au domicile du maître de maison Anâthapiṇḍika”.

– Bien, votre honneur, répondit l'homme.

Il alla trouver le Seigneur et fit comme demandé. Puis il alla voir le vénérable Sâriputta et lui dit : “Le maître de maison Anâthapiṇḍika est malade, souffrant, à bout de forces, il honore de la tête les pieds du vénérable Sâriputta... Il serait bon que le vénérable Sâriputta aille par compassion au domicile du maître de maison Anâthapiṇḍika”.

Le vénérable Sâriputta accepta en gardant le silence.

* * *

Le vénérable Sâriputta s'habilla, prit son bol et sa cape, se rendit, avec l'ascète Ânanda comme suivant, à la maison du maître de maison Anâthapiṇḍika et s'assit sur le siège préparé. Une fois bien assis, il demanda au brahmane :

¹¹¹ Tant qu'Anâthapiṇḍika avait été valide, il était allé voir le Seigneur une, deux ou trois fois par jour. Mais maintenant que ses jambes refusaient de le porter et qu'il était grabataire, il dut faire appel à une tierce personne pour transmettre son message.

– Est-ce que cela va mieux pour toi, Anâthapiṇḍika ? Ton état s'améliore-t-il ? Les douleurs diminuent-elles au lieu d'augmenter ? Observe-t-on une régression du mal plutôt qu'une progression ?

– Cela ne va pas mieux, honorable Sâriputta, cela ne s'améliore pas. Les douleurs sont intenses et elles augmentent, elles ne diminuent pas. On observe une progression du mal et non une diminution.

Des souffles d'une extrême violence me frappent le sommet de la tête comme si un homme robuste me perçait avec une dague acérée. Non, cela ne va pas mieux, cela empire.

J'ai de terribles maux de tête comme si un homme robuste me fixait un turban sur la tête avec une lanière de cuir trop serrée. Non, cela ne va pas mieux, cela empire.

Des souffles d'une extrême violence me transpercent le ventre comme si un boucher chevronné ou un apprenti boucher me perçait le ventre avec son coutelas bien aiguisé. Non, cela ne va pas mieux, cela empire.

Mon corps brûle d'une fièvre intense comme quand deux hommes robustes saisissent un individu plus faible par l'un et l'autre bras, le mettent à cuire sur un lit de braise et l'y font brûler tout entier. Non, cela ne va pas mieux, cela empire.

– Par conséquent ¹¹², maître de maison, tu dois t'exercer ainsi : “Je ne m'attacherai pas à l'œil et je n'aurai pas d'état de conscience dépendant de l'œil”. Voilà comment tu dois t'exercer.

Par conséquent, maître de maison, tu dois t'exercer ainsi : “Je ne m'attacherai pas à l'oreille, au nez, à la langue, au corps ou à la faculté cognitive (*manas*), et je n'aurai pas d'état de conscience dépendant de l'une de ces facultés”. Voilà comment tu dois t'exercer.

Par conséquent, maître de maison, tu dois t'exercer ainsi : “Je ne m'attacherai pas à une apparence visible, à un son, à une odeur, à une saveur, à un toucher ou à un connaissable, et je n'aurai pas d'état de conscience dépendant d'une de ces choses”. Voilà comment tu dois t'exercer.

Par conséquent, maître de maison, tu dois t'exercer ainsi : “Je ne m'attacherai pas à une conscience visuelle, auditive, olfactive, gustative, tactile ou cognitive, et je n'aurai pas d'état de conscience dépendant de l'une de ces consciences”. Voilà comment tu dois t'exercer.

Par conséquent, maître de maison, tu dois t'exercer ainsi : “Je ne m'attacherai pas à un contact visuel, auditif, olfactif, gustatif, tactile ou cognitif, et je n'aurai pas d'état de conscience dépendant de l'un de ces contacts”. Voilà comment tu dois t'exercer.

Par conséquent, maître de maison, tu dois t'exercer ainsi : “Je ne m'attacherai pas à un ressenti né d'un contact visuel, auditif, olfactif, gustatif, tactile ou cognitif, et je n'aurai pas d'état de conscience dépendant de l'un de ces ressentis”. Voilà comment tu dois t'exercer.

Par conséquent, maître de maison, tu dois t'exercer ainsi : “Je ne m'attacherai pas à l'élément terre, à l'élément eau, à l'élément feu, à l'élément vent, à l'élément espace ou à l'élément conscience, et je n'aurai pas d'état de conscience dépendant de l'un de ces éléments”. Voilà comment tu dois t'exercer.

¹¹² Par conséquent : “Je vais te dire comment tu dois t'exercer maintenant que les douleurs s'intensifient à l'approche de la mort.

Je ne m'attacherai pas, *na upādiyissāmi*. Car en s'attachant de l'une des trois façons, saisie par appropriation (ceci est à moi), saisie par auto-appréciation (je suis ceci) ou saisie par croyance (ceci est mon moi-autonome), on ne peut prévenir les douleurs.

Par conséquent, maître de maison, tu dois t'exercer ainsi : “Je ne m'attacherai pas au domaine de l'espace infini, au domaine de la conscience infinie, au domaine du néant ou au domaine sans perception ni absence de perception, et je n'aurai pas d'état de conscience dépendant de l'un de ces domaines”. Voilà comment tu dois t'exercer.

Par conséquent, maître de maison, tu dois t'exercer ainsi : “Je ne m'attacherai pas à ce monde-ci ni à l'autre monde, et je n'aurai pas d'état de conscience dépendant de ce monde-ci ou de l'autre”. Voilà comment tu dois t'exercer.

Par conséquent, maître de maison, tu dois t'exercer ainsi : “Je ne m'attacherai à rien de ce qui est vu, entendu, senti, connu, atteint, recherché ou examiné, et je n'aurai pas d'état de conscience qui en dépende”. Voilà comment tu dois t'exercer. »

Ainsi parla le vénérable Sâriputta.

Anâthapiṇḍika se mit alors à pleurer, il versa des larmes. Le vénérable Ânanda lui demanda :

– As-tu encore de l'attachement, maître de maison ? Ou du découragement ?

– Je n'ai pas d'attachement, seigneur Ânanda, ni de découragement. Mais pendant longtemps j'ai révééré le Maître et les moines dignes de respect, et cependant je n'ai encore jamais entendu un tel enseignement.

– Cette sorte d'instruction ne semble pas clair aux laïcs vêtus de blanc, maître de maison, mais illumine les renonçants.

– Que cette sorte d'instruction soit révélée aussi aux laïcs vêtus de blanc, seigneur Sâriputta, car il y a des fils de bonne famille qui ont peu de poussières (dans l'œil de la connaissance). Ils seront privés du Dhamma s'ils n'entendent pas ces instructions alors qu'ils peuvent le connaître pleinement.

Après avoir ainsi instruit Anâthapiṇḍika, le vénérable Sâriputta et le vénérable Ânanda se levèrent et partirent.

* * *

Il n'y avait pas longtemps que les vénérables étaient partis quand Anâthapiṇḍika, après la mort par destruction du corps, prit renaissance chez les dieux Tusita.

* * *

Anâthapiṇḍika, jeune dieu d'une merveilleuse beauté, illumina tout le bois Jêta dans la splendeur de la nuit finissante. Il s'approcha du Seigneur et se tint convenablement debout. Ainsi debout, il s'adressa en vers au Seigneur :

Béni est le bois de Jêta
Que hante la troupe des voyants
Ici trône le roi du Dhamma
Ici je trouve mon ravissement

L'intention, la sagesse et la voie ¹¹³
Non la famille ou la fortune
Purifient les mortels, on le voit,
Avec une vie de discipline

Voilà pourquoi un homme sagace
Qui sait où est son intérêt
Explore avec soin cette voie
Et peut ainsi se purifier

Le moine qui accède à l'Au-delà
Par la sagacité, la discipline et la paix
Peut atteindre le dernier Sommet
Comme l'a fait Sâriputta

Ainsi parla le jeune dieu Anâthapiṇḍika. Le Maître approuva. Anâthapiṇḍika reconnut cette approbation, salua le Seigneur, tourna autour de lui en le gardant à sa droite et disparut soudain.

* * *

A la fin de la nuit, le Seigneur s'adressa aux moines :

– Cette nuit, moines, un jeune dieu merveilleusement beau illumina tout le bois Jéta dans la splendeur de la nuit finissante, s'approcha de moi et déclama ces vers : “Béni est le bois de Jéta...” Puis il tourna autour de moi en me gardant à sa droite et disparut soudain.

Ainsi parla-t-il. Le vénérable Ânanda demanda au Seigneur :

– Seigneur, ne serait-ce pas Anâthapiṇḍika qui serait devenu un jeune dieu ? Le maître de maison Anâthapiṇḍika avait une totale confiance dans le vénérable Sâriputta.

– Bien, Ânanda, c'est bien. Tu as trouvé ce qu'on peut découvrir par raisonnement. Ce jeune dieu était en effet Anâthapiṇḍika, non quelqu'un d'autre.

Ainsi parla le Seigneur.

Le vénérable Ânanda fut satisfait des paroles du Seigneur et il s'en réjouit.

¹¹³ La voie, *dhamma*, sous son aspect de concentration intense.

Le grand récit de Gosīṅga

(Mahāgosīṅgasuttam n° 32)

Ainsi ai-je entendu.

En ce temps-là le Seigneur séjournait au bois Gosīṅga, dans un bosquet d'arbres sals, en compagnie d'un grand nombre de disciples confirmés parmi les plus célèbres. Il y avait là le vénérable Sāriputta, le vénérable Mogallāna le Grand, le vénérable Kassapa le Grand, le vénérable Anuruddha, le vénérable Rāvata et le vénérable Ānanda, ainsi que d'autres disciples confirmés et fameux.

Un soir ¹¹⁴, le vénérable Mogallāna le Grand sortit de sa retraite et se rendit auprès du vénérable Kassapa le Grand. Il lui dit :

- Viens, ami Kassapa, allons voir le vénérable Sāriputta pour entendre un enseignement.
- Oui, mon ami, le vénérable Kassapa acquiesça.

Le vénérable Mogallāna et le vénérable Kassapa, en compagnie du vénérable Anuruddha (qui les avait rejoints), se rendirent auprès du vénérable Sāriputta pour entendre l'enseignement.

Le vénérable Ānanda vit les trois vénérables se diriger vers le vénérable Sāriputta. Il alla trouver le vénérable Rāvata et lui dit :

- Ces hommes véritables se rendent auprès du vénérable Sāriputta pour entendre un enseignement, ami Rāvata. Allons-y nous aussi, allons voir le vénérable Sāriputta pour écouter cet enseignement.
- Oui, mon ami. Le vénérable Rāvata acquiesça. Et ils se rendirent tous deux auprès du vénérable Sāriputta.

* * *

Le vénérable Sāriputta vit approcher les vénérables Ānanda et Rāvata. Il dit au vénérable Ānanda :

- Viens, vénérable Ānanda. Bienvenue au vénérable Ānanda qui sert le Seigneur et vit auprès de lui. Le bois Gosīṅga est délicieux, ami Ānanda, la nuit est claire, les arbres sals tout couverts de fleurs, et des senteurs quasi divines se répandent partout. Quelle sorte de moine peut encore embellir ce bois Gosīṅga ?
- Voici, ami Sāriputta. Un moine entend beaucoup les enseignements, bons au début, bons au milieu et bons à la fin, qui expliquent, avec le fond et la forme, la vie sainte

¹¹⁴ Le soleil se couchait à l'ouest, la pleine lune se levait à l'est, tous les arbres étaient en fleur, ce jour faste invitait à écouter un enseignement stimulant.

La retraite de Moggallāna : l'absorption dans le Fruit.

complète, parfaite et pure. Il les retient, les récite à voix haute, en examine le sens et le pénètre par sa vision. Il expose l'enseignement aux quatre assemblées (moines, nonnes et laïcs, hommes et femmes) avec des expressions bien tournées, correctes, et de façon régulière, afin d'éradiquer les mauvais penchants ¹¹⁵. Un tel moine peut embellir ce bois Gosiṅga, ami Sâriputta.

Ainsi parla-t-il.

Puis le vénérable Sâriputta s'adressa au vénérable Révata :

– Le vénérable Ânanda a répondu selon son entendement. De même nous demandons maintenant au vénérable Révata : le bois Gosiṅga est délicieux, ami Révata, la nuit est claire, les arbres sals tout couverts de fleurs, et des senteurs quasi divines se répandent partout. Quelle sorte de moine peut encore embellir ce bois Gosiṅga ?

– Voici, ami Sâriputta. Un moine prend plaisir à la solitude et s'y complaît, son absorption contemplative n'est pas détruite, il fait preuve de supravoyance et fréquente les logis vides. Un tel moine peut embellir ce bois Gosiṅga, ami Sâriputta.

Ainsi parla-t-il.

Puis le vénérable Sâriputta s'adressa au vénérable Anuruddha :

– Le vénérable Révata a répondu selon son entendement. De même nous demandons maintenant au vénérable Anuruddha : le bois Gosiṅga est délicieux, ami Anuruddha, la nuit est claire, les arbres sals tout couverts de fleurs, et des senteurs quasi divines se répandent partout. Quelle sorte de moine peut encore embellir ce bois Gosiṅga ?

– Voici, ami Sâriputta. Un moine contemple mille mondes avec son œil divin bien purifié et plus qu'humain. Quand un homme doté d'une bonne vue monte sur la terrasse supérieure d'un grand palais, il peut voir mille périphéries. De même, ce moine contemple mille mondes avec son œil divin bien purifié et plus qu'humain. Un tel moine peut embellir ce bois Gosiṅga, ami Sâriputta.

Ainsi parla-t-il.

Puis le vénérable Sâriputta s'adressa au vénérable Kassapa le Grand :

– Le vénérable Anuraddha a répondu selon son entendement. De même nous demandons maintenant au vénérable Kassapa : le bois Gosiṅga est délicieux, ami Kassapa, la nuit est claire, les arbres sals tout couverts de fleurs, et des senteurs quasi divines se répandent partout. Quelle sorte de moine peut encore embellir ce bois Gosiṅga ?

– Voici, ami Sâriputta. Un moine vit dans la forêt et recommande cet habitat, il se nourrit d'aumônes et recommande cette nourriture, il se vêt de rebuts et recommande ce type de vêtement, il n'a que trois robes et recommande les trois robes, il n'a aucun désir et recommande de n'avoir aucun désir, il se contente de ce qu'il a et recommande de se contenter de ce qu'on a, il est solitaire et recommande cette solitude, il évite les contacts ¹¹⁶ et recommande d'éviter les contacts, il est énergique et recommande cette énergie, il est

¹¹⁵ Les mauvais penchants, *anusayā* : attachement sensoriel, aversion, estime de soi, croyances, attachement à l'existence et aveuglement.

¹¹⁶ Il évite les passions qui peuvent naître suite à des contacts avec des femmes.

discipliné et recommande cette discipline, il est intensément concentré et recommande cette concentration, il est profondément sagace et recommande cette sagacité, il est délivré et recommande cette Délivrance, il a la connaissance et vision de la Délivrance ¹¹⁷ et recommande cette connaissance et vision. Un tel moine peut embellir ce bois Gosiṅga, ami Sâriputta.

Ainsi parla-t-il.

Puis le vénérable Sâriputta s'adressa au vénérable Moggallâna le Grand :

– Le vénérable Kassapa a répondu selon son entendement. De même nous demandons maintenant au vénérable Moggallâna : le bois Gosiṅga est délicieux, ami Moggallâna, la nuit est claire, les arbres sals tout couverts de fleurs, et des senteurs quasi divines se répandent partout. Quelle sorte de moine peut encore embellir ce bois Gosiṅga ?

– Voici, ami Sâriputta. Deux moines parlent de l'Abhidhamma, ils se questionnent mutuellement, répondent aux questions sans être pris de court, et leur discussion sur ce thème se poursuit, fluide. Un tel moine peut embellir ce bois Gosiṅga, ami Sâriputta.

Ainsi parla-t-il.

Ensuite le vénérable Moggallâna le Grand s'adressa au vénérable Sâriputta :

– Nous avons tous répondu selon notre entendement. Maintenant nous demandons de même au vénérable Sâriputta : le bois Gosiṅga est délicieux, Sâriputta, la nuit est claire, les arbres sals tout couverts de fleurs, et des senteurs quasi divines se répandent partout. Quelle sorte de moine peut encore embellir ce bois Gosiṅga ?

– Voici, ami Moggallâna. Un moine maîtrise son état d'être, ce n'est pas son état d'être qui le domine. L'absorption stable dans laquelle il veut demeurer le matin, il y demeure le matin. L'absorption stable dans laquelle il veut demeurer en milieu de journée, il y demeure en milieu de journée. L'absorption stable dans laquelle il veut demeurer le soir, il y demeure le soir.

Imaginons qu'un roi ou un grand ministre ait un coffre à vêtements rempli d'effets variés. Quel que soit le costume qu'il veuille mettre le matin, il peut le porter le matin. Quel que soit le costume qu'il veuille mettre à la mi-journée, il peut le porter à la mi-journée. Quel que soit le costume qu'il veuille mettre le soir, il peut le porter le soir. De même, quand un moine maîtrise son état d'être et n'est pas dominé par lui, il demeure le matin dans l'absorption où il veut demeurer le matin, il demeure en milieu de journée dans l'absorption où il veut demeurer en milieu de journée, il demeure le soir dans l'absorption où il veut demeurer le soir. Un tel moine peut embellir ce bois Gosiṅga, ami Moggallâna.

Alors le vénérable Ânanda dit aux autres vénérables :

– Chacun de nous a répondu selon son entendement, mes amis. Allons voir le Seigneur. Nous lui relaterons tout cela et retiendrons ce que le Seigneur nous répondra.

– Oui, mon ami, répondirent-ils.

* * *

¹¹⁷ C'est-à-dire l'examen qui succède au chemin immaculé (Visud XXII 19)

Les vénérables se rendirent auprès du Seigneur, le saluèrent et s'assirent convenablement. Une fois bien assis, le vénérable Sâriputta dit au Seigneur :

– Les vénérables Ânanda et Révata vinrent me voir pour entendre l'enseignement. Je les vis approcher et je dis au vénérable Ânanda...

Sâriputta répète mot pour mot toute l'histoire. A la fin de chaque déclaration, le Seigneur approuve celle-ci.

– Bien ! Bien ! Ânanda a répondu exactement comme il le devait, Sâriputta, car Ânanda entend beaucoup les enseignements, bons au début, bons au milieu et bons à la fin, qui expliquent, avec le fond et la forme, la vie sainte complète, parfaite et pure. Il les retient, les récite à voix haute, en examine le sens et le pénètre par sa vision. Il expose l'enseignement aux quatre assemblées avec des expressions bien tournées, correctes, et de façon régulière, afin d'éradiquer les mauvais penchants.

...

– Bien ! Bien ! Révata a répondu exactement comme il le devait, Sâriputta, car Révata prend plaisir à la solitude et s'y complaît, son absorption contemplative n'est pas détruite, il fait preuve de supravoyance et fréquente les logis vides.

...

– Bien ! Bien ! Anuruddha a répondu exactement comme il le devait, Sâriputta, car Anuruddha contemple mille mondes avec son œil divin bien purifié et plus qu'humain.

...

– Bien ! Bien ! Kassapa a répondu exactement comme il le devait, Sâriputta, car Kassapa vit dans la forêt, se nourrit d'aumônes, se vêt de rebuts, n'a que trois robes, n'a aucun désir, se contente de ce qu'il a, est solitaire, évite les contacts, est énergique, discipliné, intensément concentré, profondément sagace, délivré, il a la connaissance et vision de la Délivrance et recommande toutes ces qualités.

...

– Bien ! Bien ! Moggallâna a répondu exactement comme il le devait, Sâriputta, car Moggallâna discute des réalités.

...

– Bien ! Bien ! Sâriputta a répondu exactement comme il le devait, Moggallâna, car Sâriputta maîtrise son état d'être, ce n'est pas son état d'être qui le domine. L'absorption stable dans laquelle il veut demeurer le matin, il y demeure le matin. Celle dans laquelle il veut demeurer en milieu de journée, il y demeure en milieu de journée. Et celle dans laquelle il veut demeurer le soir, il y demeure le soir.

Cela dit, le vénérable Sâriputta demanda au Seigneur :

– Lequel d'entre nous a le mieux parlé, Seigneur ?

– Vous avez tous bien parlé, Sâriputta, chacun à sa manière. Mais maintenant, écoutez-moi dire quelle sorte de moine peut encore embellir ce bois Gosînga.

Un moine est rentré de sa tournée d'aumône, après le repas, il s'assied jambes croisées, dos droit, et stabilise sa vigilance devant lui : “Je ne dénouerai pas les jambes tant que mon esprit ne sera pas délivré des contaminations, sans plus aucun attachement”. Un tel moine peut embellir ce bois Gosīṅga, Sâriputta.

Ainsi parla le Seigneur. Les vénérables furent satisfaits des paroles du Seigneur et ils s'en réjouirent.

Le récit de Gopakamoggallâna

(Gopakamoggallānasuttam n° 108)

Cet épisode intervient après la crémation du corps de Gotama le Bouddha et le partage de ses reliques, mais avant la grande récitation du Dhamma, qui devait fixer le canon.

Ainsi ai-je entendu.

En ce temps-là Ânanda séjournait, près de Râjagaha, au Site de l'Ecureuil dans le Bois de Bambous, peu de temps après la complète Extinction du Seigneur.

A cette époque, Ajatasattu, fils de Védéhi et roi du Mâgadha, faisait fortifier Râjagaha par crainte du roi Pajjotta¹¹⁸.

Le vénérable Ânanda s'était habillé de bon matin. Il prit son bol et sa cape et entra dans Râjagaha pour mendier. Mais il pensa : “Il est trop tôt pour mendier dans Râjagaha. Je pourrais aller voir le brahmane Gopakamoggallâna sur son lieu de travail”.

Il se rendit sur le chantier du brahmane Gopakamoggallâna¹¹⁹ pour trouver le brahmane. Celui-ci le vit arriver et l'accueillit :

– Viens, honorable Ânanda. Bienvenue au vénérable Ânanda. Il y avait longtemps que le vénérable Ânanda n'avait pas trouvé le moyen de venir ici. Assieds-toi, vénérable Ânanda, ce siège est prêt.

Le vénérable Ânanda s'assit sur le siège préparé. Le brahmane prit un siège bas et s'assit convenablement.

Une fois bien assis, le brahmane demanda au vénérable Ânanda :

– Y a-t-il un seul moine, honorable Ânanda, qui soit doué totalement de toutes les manières, totalement sous toutes les formes, de ces qualités qu'avaient l'honorable Gotama qui était accompli et parfait Bouddha ?

¹¹⁸ Candapajjotta était ami avec le roi Bimbisâra du Mâgadha, surtout depuis que celui-ci l'avait fait soigner par son médecin personnel, Jīvaka. Le fils de Bimbisâra, Ajâtasattu, écoutait Dévadatta, cousin et rival de maître Gotama, et il avait assassiné son père pour lui prendre le trône. Les deux rois, Pajjotta et Ajâtasattu, étaient donc ennemis. Ils se firent plusieurs fois la guerre avec des résultats variés.

¹¹⁹ Gopakamoggallâna était en grâce auprès du roi Ajâtasattu, et Ânanda recherchait des protecteurs pour le Bois de Bambous.

Le brahmane aborde la question de la succession de Gotama le Bouddha. Les disciples des six autres grands maîtres qui étaient morts auparavant s'étaient violemment disputés pour décider lequel d'entre eux prendrait la suite de leur gourou. N'en serait-il pas de même chez les disciples du Seigneur ?

– Il n'y a aucun moine, brahmane, qui soit doué totalement de toutes les manières, totalement sous toutes les formes, de ces qualités qu'avait l'honorable Gotama qui était accompli et parfait Bouddha. Car le Seigneur a ouvert un chemin qui n'était pas ouvert, il a reconnu un passage qui n'était pas connu, il a révélé une voie qui n'était pas encore révélée. Il connaissait le chemin, en était familier, en savait le pourquoi et le comment. Alors que les disciples ¹²⁰ ne font à présent que suivre ce chemin et restent derrière.

Cette conversation entre le vénérable Ânanda et le brahmane Gopakamoggallâna fut interrompue par le brahmane Vassakâra, grand ministre du Mâgadha, qui inspectait les travaux de Râjagaha. Il arriva au lieu de travail du brahmane Gopakamoggallâna où se trouvait déjà le vénérable Ânanda. Il s'approcha, salua le vénérable – ils échangèrent des paroles aimables et mémorables – et il s'assit convenablement. Une fois bien assis, il demanda au vénérable Ânanda :

– De quoi parliez-vous, honorable Ânanda ? Quelle conversation ai-je interrompue ?

– Le brahmane Gopakamoggallâna me demandait s'il y avait un seul moine qui fût doué totalement de toutes les manières, totalement sous toutes les formes, de ces qualités qu'avaient l'honorable Gotama qui était accompli et parfait Bouddha. Et je lui ai répondu : “Il n'y a aucun moine qui soit doué totalement de toutes les manières, totalement sous toutes les formes, de ces qualités qu'avait l'honorable Gotama qui était accompli et parfait Bouddha. Car le Seigneur a ouvert un chemin... alors que les disciples ne font à présent que suivre ce chemin et restent derrière.” Voilà sur quoi portait notre conversation avec le brahmane Gopakamoggallâna quand ton arrivée l'a interrompue.

– Y a-t-il un seul moine, honorable Ânanda, que l'honorable Gotama ait intronisé ainsi : “Après mon trépas, celui-ci sera votre nouveau refuge et vous pourrez désormais avoir recours à lui” ?

– Il n'y a aucun moine, brahmane, que le Seigneur qui voyait, qui savait, qui était accompli et parfait Bouddha, ait intronisé de cette façon.

– Et y a-t-il un seul moine, honorable Ânanda, que la communauté reconnaisse et que la majorité des moines confirmés ait intronisé ainsi : “Après le trépas du Seigneur, celui-ci sera notre nouveau refuge et nous pourrions désormais avoir recours à lui” ?

– Il n'y a aucun moine, brahmane, que la communauté reconnaisse et que la majorité des moines confirmés ait intronisé de cette façon.

– Mais si vous n'avez pas de nouveau refuge, honorable Ânanda, d'où vient la concorde entre vous ?

– Nous ne sommes pas sans refuge, brahmane, nous avons un nouveau refuge, c'est celui du Dhamma.

¹²⁰ Disciple : *sāvaka*. Ici est pointée la différence essentielle entre le Bouddha qui découvre un chemin inconnu, ce qui exige des qualités tout à fait exceptionnelles, et le disciple, qui suit le chemin déjà jalonné.

– Quand on te demande s'il y a un moine que l'honorable Gotama a intronisé en disant : “Après mon trépas, celui-ci sera votre nouveau refuge et vous pourrez désormais avoir recours à lui”, tu réponds que non. Quand on te demande s'il y a un moine que la communauté reconnaisse et que la majorité des moines confirmés aient intronisé ainsi : “Après le trépas du Seigneur, celui-ci sera notre nouveau refuge et nous pourrions désormais avoir recours à lui”, tu réponds que non. Et quand on te demande quelle est la cause de la concorde entre vous si vous n'avez pas de nouveau refuge, tu réponds : “Nous ne sommes pas sans refuge, nous avons un nouveau refuge, c'est celui du Dhamma”. Comment faut-il comprendre le sens de tes paroles, honorable Ânanda ?

– Il y a les points de l'entraînement qu'a indiqués le Seigneur qui savait, qui voyait, qui était accompli et parfait Bouddha, et le code-libérateur qu'il a instauré. Ceux d'entre nous qui dépendent d'un même village pour leur subsistance se rassemblent tous le jour de l'uposatha et choisissent le plus compétent. Si au cours de la récitation, il apparaît qu'un moine a commis une faute ou une transgression, nous la traitons selon la règle, selon les instructions. On ne peut pas dire que ce soient les vénérables qui nous régissent, c'est le Dhamma qui nous règle.

– Y a-t-il à présent un moine, honorable Ânanda, que vous honorez, respectez, estimez, révèrez et sur lequel vous vous appuyez en l'honorant et le respectant ?

– Il y a bien au moins un moine, brahmane, que nous honorons, respectons, estimons, révèrons et sur lequel nous nous appuyons en l'honorant et le respectant.

– Quand on te demande, honorable Ânanda, s'il y a un moine que l'honorable Gotama ait intronisé... ou un moine que la communauté reconnaisse et que la majorité des moines confirmés ait intronisé... tu réponds que non. Mais quand on te demande s'il y a un moine que vous honorez, respectez, estimez, révèrez et sur lequel vous vous appuyez en l'honorant et le respectant, tu réponds que oui. Comment faut-il comprendre le sens de tes paroles ?

– Le Seigneur qui savait, qui voyait, qui était accompli et parfait Bouddha a énoncé dix choses qui inspirent confiance. Quand nous trouvons ces qualités chez quelqu'un, nous l'honorons, le respectons, l'estimons, le révèrons et nous appuyons sur lui en l'honorant et le respectant.

Quelles sont ces dix choses ?

D'abord, brahmane, un moine reste sous le contrôle du code-libérateur. En ayant une bonne conduite, de bonnes fréquentations, et en voyant avec crainte les plus petites fautes, il s'engage dans les points de l'entraînement et s'y exerce (Visud I 42...).

Il a beaucoup entendu, l'a retenu et accumulé. Il a beaucoup entendu les enseignements, bons au début, bons au milieu, bons à la fin, qui expliquent, avec le fond et la forme, la vie sainte complète, parfaite et pure. Il les retient, les récite à voix haute, en examine le sens et le pénètre par sa vision.

Il se satisfait des nécessités que sont le vêtement, le bol à aumônes, le lit-siège et les médicaments en cas de maladie.

Il obtient à volonté les quatre absorptions (*jhânas*), ces états heureux dans la réalité présente associés à une conscience supérieure, il les obtient sans peine, il les obtient sans difficulté.

Il fait l'expérience des réussites multiformes : étant un il devient multiple, étant multiple il redevient un, il rend visible, il rend invisible, il traverse un mur, une enceinte ou une montagne sans être freiné, comme si c'était de l'espace, il émerge de la terre et y plonge comme si c'était de l'eau, il marche sur l'eau sans qu'elle s'ouvre comme si c'était de la terre, il va jambes croisées dans l'espace comme un oiseau ailé, il touche et frotte de la main la lune et le soleil qui sont tellement merveilleux, tellement prodigieux, et il exerce physiquement son pouvoir jusqu'au monde de Brahma.

Avec l'oreille divine bien purifiée et plus qu'humaine il entend les sons divins aussi bien qu'humains, qu'ils soient lointains ou proches.

Il sonde et connaît avec son esprit l'état d'être des autres personnes, des autres individus : il connaît un état d'être avec attachement comme état d'être avec attachement, un état d'être sans attachement... avec aversion... sans aversion... avec confusion... sans confusion... étriqué... dispersé... magnifié... non magnifié... dépassable... indéchiffrable... intensément concentré... non concentré... délivré... un état d'être non délivré comme état d'être non délivré.

Il se remémore des habitats antérieurs variés, à savoir une naissance, deux naissances, , trois, quatre, cinq, dix, vingt, trente, quarante, cinquante, cent, mille, cent mille naissances, plusieurs ères de destruction, plusieurs ères d'édification, plusieurs ères de destruction et d'édification : "J'eus là tel nom, telle lignée, telle couleur, telle nourriture, je connus tel bonheur et tel malheur, j'eus telle durée de vie. Quand je décédai, je naquis à un endroit où j'eus tel nom, telle lignée, telle couleur, telle nourriture, où je connus tel bonheur et tel malheur, et où j'eus telle durée de vie. Quand je décédai, je naquis ici". Ainsi se remémore-t-il des habitats antérieurs variés avec leurs aspects et leurs désignations.

Avec l'œil divin bien purifié et plus qu'humain, il voit les êtres mourant et renaissant, inférieurs ou supérieurs, beaux ou laids, fortunés ou infortunés. Il reconnaît que le parcours des êtres dépend de leur *kamma* : "Les êtres qui se conduisent mal physiquement, verbalement et mentalement, qui critiquent les Purs, qui ont des croyances erronées et qui agissent en ayant des croyances erronées, accèdent, lors de la brisure du corps ou plus tard après la mort, à une perdition, une mauvaise destinée, une déchéance, un enfer. Les êtres qui se conduisent bien physiquement, verbalement et mentalement, qui ne critiquent pas les Purs, qui ont des croyances justes et qui agissent en ayant des croyances justes, accèdent, lors de la brisure du corps ou après la mort, à une bonne destinée, un monde céleste." C'est ainsi qu'avec l'œil divin... il reconnaît que le parcours des êtres dépend de leur *kamma*.

Par la destruction des contaminations, il voit de ses propres yeux, par connaissance directe, dans la réalité présente, la Délivrance spirituelle, la Délivrance par la sagacité, dépourvue de contamination, il y accède, il y demeure.

Telles sont les dix choses inspirant confiance qu'a énoncées le Seigneur qui savait, qui voyait, qui était accompli et parfait Bouddha. »

Ainsi parla-t-il.

Le brahmane Vassakâra, grand ministre du Mâgadha, s'adressa au général Upanandha :

– Qu'en penses-tu, général ? Si c'est ainsi que ces vénérables honorent celui qu'il faut honorer, respectent celui qu'il faut respecter, estiment celui qu'il faut estimer et révèrent celui qu'il faut révéler, ils honorent, respectent, estiment et révèrent celui qui le mérite vraiment. Si ces vénérables n'honoraient pas, ne respectaient pas, n'estimaient pas et ne

révéraient pas celui-là, qui donc pourraient-ils honorer, respecter, estimer et révéler ? Sur qui s'appuieraient-ils en l'honorant et le respectant ?

Le brahmane souhaitait qu'on lui montre de la considération pour son action comme protecteur, aussi posa-t-il la question suivante alors qu'il savait bien où séjournait Ânanda.

Puis le brahmane Vassakâra se tourna vers le vénérable Ânanda :

– Où séjourne à présent l'honorable Ânanda ?

– Je séjourne ces temps-ci au Bois de Bambous, brahmane.

– Le Bois de Bambous est-il agréable, honorable Ânanda ? N'y est-on pas gêné par du bruit et des cris ? Est-ce un lieu abrité du vent, caché des hommes et propice à la retraite ?

– Assurément, brahmane, le Bois de Bambous est agréable, on n'y est pas gêné par du bruit et des cris, c'est un lieu abrité du vent, caché des hommes et propice à la retraite grâce à des gardiens protecteurs tels que vous.

– Assurément, honorable Ânanda, le Bois de Bambous est agréable, on n'y est pas gêné par du bruit et des cris, c'est un lieu abrité du vent, caché des hommes et propice à la retraite grâce aux vénérables qui y maîtrisent et pratiquent l'absorption (jhâna). Car ces vénérables maîtrisent et pratiquent l'absorption.

Il y eut cette fois, honorable Ânanda, où l'honorable Gotama séjournait, près de Vésali, dans le pavillon à pignons de la Grande Forêt. Je me rendis auprès du Seigneur, et l'honorable Gotama parla de l'absorption de nombreuses façons. Vraiment l'honorable Gotama maîtrisait et pratiquait l'absorption. Et il faisait l'éloge de toutes les sortes d'absorption.

– Le Seigneur ne faisait pas l'éloge de toutes les sortes d'absorption, brahmane, il ne blâmait pas non plus toutes les sortes d'absorption.

– De quelle sorte d'absorption ne faisait-il pas l'éloge, honorable Ânanda ?

– Voici, brahmane. Quelqu'un a l'esprit envahi par un attachement sensoriel, il est submergé par cet attachement sensoriel et ne sait pas comment en sortir, il l'intériorise, s'y absorbe, s'y absorbe plus, s'y absorbe complètement et s'y perd.

Ou il a l'esprit envahi par une aversion, il est submergé par cette aversion et ne sait pas comment en sortir, il l'intériorise, s'y absorbe, s'y absorbe plus, s'y absorbe complètement et s'y perd.

Ou il a l'esprit envahi par l'engourdissement et la torpeur, il est submergé par l'engourdissement et la torpeur et ne sait pas comment en sortir, il l'intériorise, s'y absorbe, s'y absorbe plus, s'y absorbe complètement et s'y perd.

Ou il a l'esprit envahi par l'agitation et l'inquiétude, il est submergé par l'agitation et l'inquiétude et ne sait pas comment en sortir, il l'intériorise, s'y absorbe, s'y absorbe plus, s'y absorbe complètement et s'y perd.

Ou il a l'esprit envahi par l'incertitude, il est submergé par cette incertitude et ne sait pas comment en sortir, il l'intériorise, s'y absorbe, s'y absorbe plus, s'y absorbe complètement et s'y perd.

Ce sont ces sortes d'absorption que le Seigneur blâmait.

– Et de quelles sortes d'absorption le Seigneur faisait-il l'éloge ?

– Voici, brahmane. C'est seulement en s'isolant du sensoriel, en s'isolant des agents pernicioseux, qu'un moine accède à la première absorption – laquelle comporte prise-ferme et application-soutenue et consiste en un ravissement-félicité né de l'isolement –, et qu'il y demeure. Par la disparition de la prise-ferme et de l'application-soutenue, il accède à la deuxième absorption... Et en se détachant aussi du ravissement, à la troisième absorption... Par l'élimination du plaisir et l'élimination de la douleur, par la disparition antérieure des satisfactions et des insatisfactions, il accède à la quatrième absorption ¹²¹ ...

C'est de ces absorptions que le Seigneur faisait l'éloge.

– L'honorable Gotama blâmait les absorptions blâmables et faisait l'éloge des absorptions louables. Allons, maintenant nous partons, honorable Ânanda, car nous avons beaucoup d'obligations, beaucoup à faire.

– Si tu penses qu'il en est temps, brahmane.

Le brahmane Vassakâra, grand ministre du Mâgadha, était satisfait des paroles du vénérable Ânanda. Il s'en réjouit, se leva de son siège et partit.

Le brahmane Gopakamoggallâna était jaloux du brahmane Vassakâra. Il n'était pas content que l'autre l'ait interrompu pour poser les questions à sa place.

Le brahmane Vassakâra venait de partir quand le brahmane Gopakamoggallâna dit au vénérable Ânanda :

– Ce que nous avons demandé au vénérable Ânanda, le vénérable Ânanda n'y a pas répondu !

– Mais ne t'avons-nous pas dit, brahmane : “Il n'y a aucun moine qui soit doué totalement de toutes les manières, totalement sous toutes les formes, de ces qualités qu'avait l'honorable Gotama qui était accompli et parfait Bouddha. Car le Seigneur a ouvert un chemin qui n'était pas ouvert, il a reconnu un passage qui n'était pas connu, il a révélé une voie qui n'était pas encore révélée. Il connaissait le chemin, en était familier, en savait le pourquoi et le comment. Alors que les disciples ne font à présent que suivre ce chemin et restent derrière”.

¹²¹ Formulation complète et explications détaillées dans Visuddhimagga chapitre IV.

Le récit du prince Bodhi

(Bodhirājakumārasuttaṃ n° 85)

Ainsi ai-je entendu.

En ce temps-là le Seigneur séjournait chez les Bhaggas, près de Sumsumāragira, dans le Parc aux Daims du bois Bhésakalā.

A cette époque le palais du Lotus Rouge, récemment construit pour le prince Bodhi, n'avait pas encore été habité, ni par un ascète, ni par un brahmane, ni par quelque être humain que ce soit.

Le prince Bodhi s'adressa au jeune Sañjikâputta :

– Va trouver le Seigneur, bon Sañjikâputta. Quand tu le verras, salue de la tête en mon nom les pieds du Seigneur et demande-lui s'il n'est pas malade ni indisposé, s'il se sent alerte, vigoureux et en bonne santé. Puis ajoute : “Que le Seigneur veuille bien prendre le repas de demain chez le prince Bodhi avec la communauté des moines”.

– Bien, votre honneur, répondit le jeune Sañjikâputta, et il se rendit auprès du Seigneur.

* * *

Il salua le Seigneur en arrivant et conclut leur dialogue aimable et mémorable en s'asseyant convenablement. Une fois bien assis, le jeune Sañjikâputta dit au Seigneur :

– Le prince Bodhi salue de la tête les pieds de l'honorable Gotama, il s'enquiert s'il n'est pas malade ni indisposé, s'il se sent alerte, vigoureux et en bonne santé. Il dit aussi : “Que le Seigneur veuille bien prendre le repas de demain chez le prince Bodhi avec la communauté des moines”.

Le Seigneur accepta en gardant le silence. Le jeune Sañjikâputta comprit l'acceptation, se leva de son siège et retourna auprès du prince Bodhi auquel il raconta en détail toute sa démarche.

* * *

A la fin de la nuit le prince Bodhi fit préparer dans sa résidence de plantureuses nourritures et boissons et il fit tapisser de belles étoffes le sol du palais du Lotus Rouge jusqu'à l'escalier de l'ouest. Puis il s'adressa au jeune Sañjikâputta :

– Va trouver le Seigneur, bon Sañjikâputta. Quand tu le verras, annonce-lui que c'est l'heure : “Il est temps, Seigneur, le repas est prêt”.

– Bien, votre honneur, répondit le jeune Sañjikâputta, et il se rendit auprès du Seigneur pour lui annoncer que c'était l'heure.

* * *

Alors le Seigneur qui s'était habillé de bon matin, prit son bol et sa cape et se dirigea vers la résidence du prince Bodhi. A ce moment le prince attendait le Seigneur au portail extérieur. Il vit approcher le Seigneur et s'avança pour l'accueillir, le salua et, le faisant passer devant lui, il l'accompagna au palais du Lotus Rouge. Mais au pied de l'escalier de l'ouest, le Seigneur s'arrêta.

Le prince Bodhi lui dit une première fois : “Que le Seigneur marche sur les étoffes, que le Bien-allé marche sur les étoffes afin que cela me vaille bonheur et bienfaits pour longtemps”. Mais le Seigneur garda le silence ¹²².

Le prince répéta la même chose une deuxième fois, mais le Seigneur resta encore silencieux.

A la troisième fois, le Seigneur regarda le vénérable Ânanda. Celui-ci dit au prince Bodhi :

– Que l'on replie les étoffes, prince. Le Seigneur ne marchera pas dessus. Le Tathâgata regarde avec sollicitude la foule qui le suit ¹²³.

Le prince Bodhi fit replier les étoffes puis il montra les sièges à l'étage supérieur du palais. Alors le Seigneur entra dans le palais et s'assit sur le siège indiqué, et la communauté des moines avec lui.

Le prince servit de sa propre main la communauté des moines avec le Bouddha à sa tête, il leur offrit jusqu'à satiété d'excellentes nourritures et boissons.

* * *

Puis, quand le Seigneur eut fini de manger et retiré sa main du bol, le prince Bodhi prit un siège bas et s'assit convenablement. Une fois bien assis, il dit au Seigneur :

– Je pense, Seigneur, que ce n'est pas par le bonheur que l'on doit accéder au bonheur, mais à travers la souffrance ¹²⁴.

– A moi aussi, prince, avant ma pleine réalisation, alors que je n'étais pas encore pleinement réalisé mais seulement *bodhisatta*, j'ai pensé que ce n'était pas par le bonheur que l'on pouvait accéder au bonheur mais à travers la souffrance.

« Autrefois, prince, quand j'étais jeune, j'avais les cheveux d'un noir de jais, l'éclat de la jeunesse, j'étais dans mon premier âge ¹²⁵. Contre la volonté de ma mère et de mon père qui pleuraient et se lamentaient, je me fis couper les cheveux et la barbe, je revêtis les robes safran et je quittai mon foyer pour l'errance.

¹²² Le prince n'avait pas de fils et désirait en obtenir un. Il avait entendu dire que si l'on honore un Bouddha, on obtient tout ce qu'on désire. Il avait fait étendre des étoffes blanches en émettant le vœu : “Que le Seigneur marche sur les étoffes si je dois avoir un fils ; qu'il n'y marche pas dans le cas contraire”. Or le Seigneur vit que le prince ne pourrait pas en avoir.

¹²³ Les moines n'avaient pas le droit de marcher ainsi sur des étoffes (Vin II 129).

¹²⁴ Le prince est déçu parce que le Seigneur n'a pas marché sur les étoffes, il n'aura pas le fils qu'il souhaitait. Il envisage maintenant de se faire ascète.

¹²⁵ La tradition divisait la vie en trois âges.

Dans cette situation, je cherchais ce qui pouvait être bénéfique, j'étais en quête du merveilleux chemin vers la paix ultime.

* * *

« Je rencontrai Âlâra Kâlâma et lui dis :

– Je désire, ami Kâlâra, mener la vie sainte selon cet enseignement-éducation (dhamma-vinaya).

Ainsi dis-je, prince, et Âlâra Kâlâma me répondit :

– Que le vénérable reste ici ! Cet enseignement est tel qu'il ne faut pas longtemps à un homme sage pour voir de ses propres yeux, par connaissance directe, ce qu'a réalisé son propre maître, pour y accéder et y demeurer.

En effet, prince, il ne me fallut pas longtemps – ce fut rapide – pour apprendre entièrement cet enseignement. Dans la mesure où il suffisait d'agiter les lèvres et de répéter des formules, j'affirmais que je savais, que j'étais confirmé, et je prétendais “je sais, je vois”, et les autres avec moi. Mais je pensai alors : “Ce n'est pas seulement par conviction qu'Âlâra Kâlâma affirme voir cette réalité de ses propres yeux, par connaissance directe, et qu'il affirme y accéder et y demeurer, mais c'est parce qu'il la connaît et la voit vraiment”. Alors j'allai trouver Âlâra Kâlâma et je lui demandai :

– A quel niveau, ami Kâlâma, se situe cette réalité que tu vois de tes propres yeux, par connaissance directe, que tu atteins, que tu proclames ?

Ainsi parlai-je, prince, et Âlâra Kâlâma me révéla le domaine du néant ¹²⁶. Je pensai ensuite : “Il n'y a pas qu'Âlâra Kâlâma qui ait de la conviction, moi aussi j'ai de la conviction. Il n'y a pas qu'Âlâra Kâlâma qui soit énergique, moi aussi je suis énergique. Il n'y a pas qu'Âlâra Kâlâma qui soit capable de vigilance, moi aussi j'ai une vigilance stable. Il n'y a pas qu'Âlâra Kâlâma qui ait une concentration intense, moi aussi j'ai une concentration intense. Il n'y a pas qu'Âlâra Kâlâma qui soit sagace, moi aussi je suis sagace. Je pourrais faire des efforts pour voir de mes propres yeux cette réalité dont Âlâra Kâlâma proclame qu'il la voit de ses propres yeux, par connaissance directe, qu'il y accède, qu'il y demeure”.

Et il ne fallut pas longtemps, prince, – ce fut rapide – pour que je vois de mes propres yeux, par connaissance directe cette réalité, pour y accéder, pour y demeurer.

* * *

« Je retournai voir Âlâra Kâlâma et lui demandai :

– N'est-ce pas ce niveau de réalité, ami Kâlâma, que tu vois de tes propres yeux, par connaissance directe, auquel tu accèdes, où tu demeures et que tu proclames ?

– C'est bien ce niveau de réalité, mon ami, que je vois de mes propres yeux, par connaissance directe, auquel j'accède et où je demeure.

– Moi aussi, mon ami, je vois de mes propres yeux, par connaissance directe, ce niveau de réalité, j'y accède, j'y demeure.

– C'est une chance pour nous, mon ami, c'est une bonne fortune pour nous de voir un vénérable compagnon dans la vie sainte semblable à nous. Cette réalité que je vois de mes

¹²⁶ Il révéla les 4 jhânas, le domaine de l'espace infini, le domaine de la conscience infinie et le domaine du néant.

propres yeux, par connaissance directe, à laquelle j'accède et que je proclame, toi aussi tu la vois de tes propres yeux, par connaissance directe, toi aussi tu y accèdes et y demeures. Cette réalité que tu vois de tes propres yeux, par connaissance directe, à laquelle tu accèdes et où tu demeures, moi aussi je la vois de mes propres yeux, par connaissance directe, j'y accède, je la proclame. Cette réalité que je connais, toi aussi tu la connais. Cette réalité que tu connais, moi aussi je la connais. Tu es comme moi. Je suis comme toi. Maintenant, viens, mon ami, prenons soin tous les deux de ce grand groupe de disciples.

Ainsi, prince, Âlâra Kâlâma qui était mon maître me proclama son égal, moi son disciple, il me fis ce grand honneur. J'ai alors pensé : “Cette réalité ne mène pas au désenchantement, au détachement, à la cessation, au total apaisement, à la connaissance directe, à la pleine réalisation ni au dénouement, mais seulement au domaine du néant”. Ainsi, prince, cette réalité ne me suffisait pas, je m'en détournai.

* * *

« Je cherchais de nouveau, prince, ce qui pouvait être bénéfique, j'étais en quête du merveilleux chemin vers la paix ultime. Je rencontrai Uddaka Râmaputta et lui dis :

– Je désire, mon ami, mener la vie sainte selon cet enseignement-éducation.

Uddaka Râmaputta me répondit :

– Que le vénérable reste ici ! Cet enseignement est tel qu'il ne faut pas longtemps à un homme sage pour voir de ses propres yeux, par connaissance directe, ce qu'a réalisé son propre maître, pour y accéder et y demeurer... (le récit reprend mot pour mot l'épisode avec Âlâra Kâlâma, la seule différence étant que la réalité atteinte est cette fois-ci le domaine sans perception ni absence de perception, soit un degré plus haut que le domaine du néant)

...Ainsi, prince, cette réalité ne me suffisait pas, je m'en détournai.

* * *

« Je cherchais de nouveau, prince, ce qui pouvait être bénéfique et j'étais en quête du merveilleux chemin vers la paix ultime. Je progressais par étapes chez les Magadhesis et j'arrivai près d'Uruvêlâ, une ville de garnison. Je vis là une étendue de terre agréable, un charmant bosquet d'arbres, une eau courante¹²⁷ limpide, ravissante, facile d'accès, et un village proche où aller mendier. Je pensai : “Comme est agréable cette étendue de terre, et charmant ce bosquet d'arbres ! L'eau coule limpide et ravissante, elle est facile d'accès et le village où mendier est proche. Ceci convient à la pratique d'un fils de bonne famille qui veut s'exercer avec vigueur”.

Et c'est là que je m'assis en pensant que ce lieu convenait à une bonne pratique.

* * *

« Trois comparaisons merveilleuses et originales, prince, me vinrent spontanément.

Imaginons qu'il y ait un morceau de bois vert, séveux et plongé dans l'eau. Un homme vient avec un bâton à feu¹²⁸ pour faire du feu et produire de la chaleur. Penses-tu, prince, qu'il puisse faire du feu et produire de la chaleur en frottant avec le bâton à feu le morceau de bois vert et séveux qui a séjourné dans l'eau ?

¹²⁷ La rivière Nerañjarâ.

¹²⁸ Le bâton en bois dur que l'on frotte sur un morceau de bois tendre posé sur le sol, ce qui permet d'allumer du feu.

– Certainement pas, honorable Gotama. Pourquoi donc ? Parce que ce morceau de bois est vert, séveux, et qu'il a séjourné dans l'eau. Cet homme ne peut récolter que fatigue et contrariétés.

– De même, prince, il y a des ascètes et des brahmanes qui ne tiennent pas leur corps à l'écart des objets des sens et qui n'ont pas éliminé ni apaisé en eux l'élan sensoriel, l'attachement sensoriel, l'hébètement sensoriel, la soif sensorielle ni la fièvre sensorielle. Quand ces honorable ascètes et brahmanes ressentent des douleurs agressives, intenses et âcres, ils ne sont capables d'arriver à la connaissance, à la vision et à l'ultime réalisation. Et même quand ils ne ressentent pas de telles douleurs, ils ne sont pas capables d'accéder à la connaissance, à la vision et à l'ultime réalisation.

Telle fut la première comparaison merveilleuse et originale qui vint m'éclairer.

« Puis une deuxième comparaison merveilleuse et originale me vint spontanément.

Supposons, prince, qu'il y ait un morceau de bois vert et séveux, posé sur le sol loin de l'eau. Un homme vient avec un bâton à feu pour faire du feu et produire de la chaleur. Penses-tu, prince, qu'il peut faire du feu et produire de la chaleur en frottant avec le bâton à feu le morceau de bois vert et séveux, même s'il est posé sur le sol loin de l'eau ?

– Certainement pas, honorable Gotama. Pourquoi donc ? Parce que ce bois est vert, séveux, même s'il est posé sur le sol loin de l'eau. Cet homme ne peut récolter que fatigue et contrariétés.

– De même, prince, il y a des ascètes et des brahmanes qui ne tiennent pas leur corps à l'écart des objets des sens et qui n'ont pas éliminé ni apaisé en eux l'élan sensoriel... Ils sont incapables d'accéder à la connaissance, à la vision et à l'ultime réalisation.

Telle fut la deuxième comparaison merveilleuse et originale qui vint m'éclairer.

La première comparaison visait les errants qui n'ont pas renoncé à avoir une femme et des enfants, la deuxième se rapportait à ceux qui sont chastes mais nourrissent encore des attachements. La troisième vaudra pour maître Gotama lui-même.

« Puis une troisième comparaison merveilleuse et originale me vint spontanément.

Imaginons, prince, qu'il y ait un morceau de bois sec, sans sève et posé sur le sol loin de l'eau. Un homme vient avec un bâton à feu pour faire du feu et produire de la chaleur. Penses-tu, prince, qu'il peut faire du feu et produire de la chaleur en frottant avec le bâton à feu le morceau de bois sec, sans sève et posé sur le sol loin de l'eau ?

– Assurément oui, honorable Gotama. Pourquoi ? Parce que ce bois est sec, sans sève et posé sur le sol loin de l'eau.

– De même, prince, il y a des ascètes et des brahmanes qui tiennent leur corps à l'écart des objets des sens et qui ont éliminé et apaisé en eux l'élan sensoriel, l'attachement sensoriel, l'hébètement sensoriel, la soif sensorielle et la fièvre sensorielle. Quand ces honorable ascètes et brahmanes ressentent des douleurs agressives, intenses et âcres, ils sont capables d'arriver à la connaissance, à la vision et à l'ultime réalisation. Et quand ils ne ressentent pas de telles douleurs, ils sont aussi capables d'accéder à la connaissance, à la vision et à l'ultime réalisation.

Telle fut la troisième comparaison merveilleuse et originale qui vint m'éclairer.

« Puis je pensai, prince : “Je pourrais serrer les dents, appuyer la langue sur mon palais et saisir ainsi les états d'être pernicious, les écraser et les démolir pour les remplacer par des états bénéfiques”. Je serrai donc les dents et j'appuyai la langue sur le palais, je saisis ainsi les états d'être pernicious, je les écrasais et les démolissais pour les remplacer par des états bénéfiques. Et la sueur me coulait des aisselles. C'était comme si un homme robuste en saisissait un autre plus faible par la tête ou les épaules, l'écrasait et le démolissait.

Je mis en œuvre l'énergie, sans relâchement, et j'établis la vigilance, sans distraction. Mon corps était tendu, contracté et traversé par cet effort douloureux, mais ce ressenti si douloureux n'avait pas de prise sur mon esprit.

« Puis je pensai, prince : “Je pourrais m'absorber dans le jhâna sans respiration”. J'empêchai les inspirations et les expirations par la bouche et par le nez. Quand les inspirations et les expirations par la bouche et le nez eurent été stoppées, il y eut le bruit intense des souffles qui s'échappaient par les oreilles. C'était comme le grondement d'un soufflet de forge.

Je mis en œuvre l'énergie, sans relâchement, et j'établis la vigilance, sans distraction. Mon corps était tendu, contracté et traversé par cet effort douloureux, mais ce ressenti si douloureux n'avait pas de prise sur mon esprit.

« Je pensai alors, prince : “Je pourrais m'absorber davantage dans le jhâna sans respiration”. J'empêchai les inspirations et les expirations par la bouche et par le nez. Quand les inspirations et les expirations par la bouche et par le nez eurent été stoppées, j'eus de terribles maux de tête. C'était comme si un homme robuste me fixait un turban sur la tête avec une lanière de cuir trop serrée.

Je mis en œuvre l'énergie, sans relâchement, et j'établis la vigilance, sans distraction. Mon corps était tendu, contracté et traversé par cet effort douloureux, mais ce ressenti si douloureux n'avait pas de prise sur mon esprit.

« Je pensai alors, prince : “Je pourrais m'absorber encore plus dans le jhâna sans respiration”. J'empêchai les inspirations et les expirations par la bouche et par le nez. Quand les inspirations et les expirations par la bouche et le nez eurent été stoppées, des souffles d'une extrême violence me transpercèrent le ventre. C'était comme si un boucher chevronné ou un apprenti boucher me perçait le ventre avec son coutelas bien affûté.

Je mis en œuvre l'énergie, sans relâchement, et j'établis la vigilance, sans distraction. Mon corps était tendu, contracté et traversé par cet effort douloureux, mais ce ressenti si douloureux n'avait pas de prise sur mon esprit.

« Je pensai alors, prince : “Je pourrais m'absorber davantage encore dans le jhâna sans respiration”. J'empêchai les inspirations et les expirations par la bouche et par le nez. Quand les inspirations et les expirations par la bouche et par le nez eurent été stoppées, mon corps devint brûlant. C'était comme quand deux hommes robustes en saisissent un autre plus faible par l'un et l'autre bras, le mettent à chauffer sur un lit de braise et l'y font brûler tout entier.

Je mis en œuvre l'énergie, sans relâchement, et j'établis la vigilance, sans distraction. Mon corps était tendu, contracté et traversé par cet effort douloureux, mais ce ressenti si douloureux n'avait pas de prise sur mon esprit.

En me voyant ¹²⁹, des divinités dirent : “L'ascète Gotama est mort”. D'autres divinités : “L'ascète Gotama n'est pas mort mais il est en train de mourir”. Et d'autres encore : “L'ascète Gotama n'est pas mort et n'est pas en train de mourir, il a atteint l'accomplissement car son attitude est celle d'un accompli”.

« Puis j'eus cette idée, prince : “Je pourrais m'abstenir complètement de nourriture”. Mais les divinités vinrent me dire :

– Tu ne dois pas t'abstenir complètement de nourriture, bienheureux. Si tu le fais, nous t'alimenterons par les pores de la peau avec des essences divines qui te maintiendront en vie.

Mais je pensai que prétendre jeûner totalement alors que les divinités me nourrissaient par les pores de la peau avec des essences divines qui me maintiendraient en vie serait un mensonge, et je refusai nettement l'offre des divinités :

– Il suffit, dis-je.

« Puis, prince, j'eus cette idée : “Je pourrais ne m'alimenter que de faibles quantités à la fois, goutte après goutte, que ce soit de bouillie de haricots, de bouillie de vesce, de bouillie de pois chiches ou de bouillie de pois”. Et je ne m'alimentai donc que de faibles quantités, goutte après goutte, de bouillie de haricots, de vesce, de pois chiches ou de pois. Et mon corps devint d'une maigreur extrême.

A cause de ce manque de nourriture, mes membres devinrent noueux comme des sarments. A cause de ce manque de nourriture, mon fondement était excavé comme le sabot d'un chameau. A cause de ce manque de nourriture, ma colonne vertébrale présentait une succession de bosses et de creux comme un empilement de boules. A cause de ce manque de nourriture, mes côtes saillaient irrégulièrement comme les chevrons d'une vieille cabane. A cause de ce manque de nourriture, mes prunelles brillaient au fond des orbites comme de l'eau scintillant au loin dans un puits sans fond. A cause de ce manque de nourriture, la peau de ma tête était parcheminée et ridée comme une citrouille coupée trop jeune. A cause de ce manque de nourriture, si je voulais palper la peau de mon ventre, je touchais ma colonne vertébrale, et si je voulais me palper le dos, j'atteignais la peau de mon ventre, tellement la peau de mon ventre collait à mon dos. A cause de ce manque de nourriture, quand je voulais déféquer ou uriner, je tombais sur place, face contre terre. A cause de ce manque de nourriture, si je me frottais les membres avec les mains pour me revigorer le corps, les poils tombaient, leur racine étant pourrie.

De plus, prince, des hommes dirent en me voyant :

– L'ascète Gotama est noirâtre !

Mais d'autres dirent :

– L'ascète Gotama n'est pas noirâtre, il est bistre.

Et d'autres encore :

– L'ascète Gotama n'est ni noirâtre ni bistre, il est olivâtre.

¹²⁹ Sous l'effet de la chaleur, il s'évanouit et s'effondra sur le sol. Certaines divinités pensaient que les accomplis ressemblent à des morts, ce qui est faux bien sûr.

Ainsi mon teint de peau auparavant si pur et si clair s'était gâté à cause de ce manque de nourriture.

« Puis j'eus cette idée, prince : “Certains ascètes et brahmanes des temps passés ont aussi ressenti des douleurs intenses et âcres, mais celle-ci est plus violente, rien ne la surpasse. Certains ascètes et brahmanes des temps futurs ressentiront des douleurs intenses et âcres, mais celle-ci est plus violente, rien ne la surpasse. Certains ascètes et brahmanes du temps présent ressentent des douleurs intenses et âcres, mais celle-ci est plus violente, rien ne la surpasse. Ce n'est pas par ces sévères mortifications que je peux aller à l'excellente connaissance et vision suprahumaine qui produit les purs. Il doit y avoir un autre chemin vers la réalisation”.

Et je me souvins, prince : “Je me revois assis dans l'ombre fraîche du pommier-rose, lors de la fête des labours que dirigeait mon père le Sakka ¹³⁰. En m'isolant du sensoriel, en m'isolant des agents pernicioeux, j'accédai à la première absorption – laquelle comporte prise-ferme et application-soutenue et consiste en un ravissement-félicité né de l'isolement –, et j'y demeurai. Ne serait-ce pas là le chemin de la réalisation ?” Et j'eus la conscience forte que c'était bien le chemin de la réalisation.

Mais je me demandai : “N'ai-je pas une inquiétude à cause de ce bonheur extrasensoriel extérieur aux agents pernicioeux ?” Et je reconnus que, non, je n'en ressentais pas d'inquiétude.

Puis je pensai : “Il ne sera pas facile d'arriver à ce bonheur avec un corps émacié à l'extrême. Je devrais manger une nourriture substantielle faite de riz cuit et de lait caillé”. Je mangeai donc cette sorte de nourriture substantielle.

A cette époque, prince, cinq moines m'assistaient en ayant dans l'idée : “L'ascète Gotama nous révélera la vérité lorsqu'il l'aura découverte”. mais quand je mangeai la nourriture substantielle, ces cinq moines furent déçus : “L'ascète Gotama vit maintenant dans l'abondance, il a abandonné l'effort, il est retourné à l'abondance”. Et ils me quittèrent.

« Après avoir mangé substantiellement, prince, en m'isolant du sensoriel, en m'isolant des agents pernicioeux, j'accédai au premier jhâna... au deuxième jhâna... au troisième jhâna... au quatrième jhâna ¹³¹..., mais à chaque fois le ressenti agréable qui en résultait n'avait pas de prise sur mon esprit.

¹³⁰ **La fête des labours.** Chaque année on préparait des plats, on nettoyait les rues de la ville, on disposait des jarres pleines, on érigeait des bannières et on décorait toute la ville comme un palais céleste. Tous les serviteurs, vêtus de neuf, parfumés et ornés de guirlandes, se rassemblaient au palais royal. On préparait les charrues et le roi sortait avec une grande suite. Cette fois-là il emmena son fils avec lui.

Près du champ de la fête il n'y avait qu'un seul pommier-rose au feuillage épais et à l'ombre profonde. On y dressa un trône pour le prince, surmonté d'un dais d'or chatoyant et isolé par un écran. Le roi, orné de tous ses atours, et les courtisans empoignèrent les charrues. Le roi traça le premier sillon, les courtisans suivaient, puis les autres laboureurs. Le roi excellait dans cet exercice. Les dames d'honneur qui étaient assises autour du prince sortirent pour admirer le roi en train de labourer.

Le prince se retrouva seul, il s'assit jambes croisées, fixa son attention sur sa respiration et atteignit le premier jhâna.

Quand les dames d'honneur revinrent, elles virent le spectacle surprenant de l'enfant assis jambes croisées sur son siège. Elles informèrent le roi qui vint rapidement et rendit hommage à son fils.

¹³¹ Formules complètes et explications détaillées dans le chapitre IV du Visuddhimagga.

« Quand, prince, mon attention fut ainsi concentrée, purifiée, sans tache, sans souillure, qu'elle fut souple, maniable, stable et immuable, je l'orientai vers la connaissance-remémoration des habitats antérieurs ¹³²...

Telle fut, prince, la première connaissance que j'acquis lors de la première veille de la nuit. L'aveuglement fut éliminé et la connaissance apparut, l'obscurité fut supprimée et la lumière brilla, comme il arrive quand on agit avec vigilance, énergie et détermination. Mais le ressenti agréable qui en résultait n'avait pas de prise sur mon esprit.

« Quand, prince, mon attention fut ainsi concentrée, purifiée, sans tache, sans souillure, qu'elle fut souple, maniable, stable et immuable, je l'orientai vers la connaissance de la mort et de la renaissance des êtres ¹³³...

Telle fut, prince, la deuxième connaissance que j'acquis lors de la veille du milieu de la nuit. L'aveuglement fut éliminé et la connaissance apparut, l'obscurité fut supprimée et la lumière brilla, comme il arrive quand on agit avec vigilance, énergie et détermination. Mais le ressenti agréable qui en résultait n'avait pas de prise sur mon esprit.

« Quand, prince, mon attention fut ainsi concentrée, purifiée, sans tache, sans souillure, qu'elle fut souple, maniable, stable et immuable, je l'orientai vers la connaissance de l'élimination des contaminations. Je connus en profondeur, en vérité : "Ceci est le malheur". Je connus en profondeur, en vérité : "Ceci est la source du malheur". Je connus en profondeur, en vérité : "Ceci est l'arrêt du malheur". Je connus en profondeur, en vérité : "Ceci est le chemin qui mène à l'arrêt du malheur". Je connus en profondeur, en vérité : "Ce sont les contaminations". Je connus en profondeur, en vérité : "Ceci est la source des contaminations". Je connus en profondeur, en vérité : "Ceci est l'arrêt des contaminations". Je connus en profondeur, en vérité : "Ceci est le chemin qui mène à l'arrêt des contaminations".

Alors que je connaissais cela, que je voyais cela, mon esprit fut délivré de la contamination par les sens, mon esprit fut délivré de la contamination par l'existence, mon esprit fut délivré de la contamination par l'aveuglement. Dans la délivrance vint la connaissance : "délivré." Je sus avec sagacité que la naissance était détruite, la vie sainte vécue, fait ce qui était à faire, et rien de plus ici-bas.

Telle fut, prince, la troisième connaissance que j'acquis lors de la dernière veille de la nuit. L'aveuglement fut éliminé et la connaissance apparut, l'obscurité fut supprimée et la lumière brilla, comme il arrive quand on agit avec vigilance, énergie et détermination.

« J'ai alors pensé, prince : "J'ai atteint cette réalité profonde, difficile à voir, difficile à réaliser, paisible, excellente, inaccessible par la réflexion, absconse et perceptible par les seuls sages. Mais cette humanité aime les attachements ¹³⁴, elle se délecte dans les

¹³² Formules complètes et explications détaillées en Visuddhimagga XIII § 12

¹³³ Formules complètes et explications détaillées en Visuddhimagga XIII § 71

¹³⁴ Attachements, *ālaya* : attachement aux objets des sens, mais aussi attachement au désir lui-même.

attachements, elle se réjouit des attachements. Et pour une humanité qui aime les attachements, qui s'y délecte et s'en réjouit, il est difficile de voir la coproduction conditionnelle avec sa causalité, il est difficile de voir l'élimination de tous les conditionnements, l'abandon de toutes les tromperies¹³⁵, la destruction du désir, le détachement, la cessation, le dénouement. Et même si je leur exposais cette réalité, les autres ne me comprendraient pas, et ce me serait fatigue, ce me serait nuisance (physique, sans avoir de prise sur l'esprit).

« Et de plus, prince, il me vint naturellement des strophes merveilleuses et originales :

Que de mal j'ai eu à l'atteindre !
A quoi bon la leur révéler ?
Car les méchants et les jouisseurs
Ne pourront la réaliser

Absconse oh combien, à contre-courant
Difficile à voir, subtile et profonde
Les passionnés ne la connaîtront pas
Enfouis sous leur tas de sombre ignorance

Comme je réfléchissais ainsi, prince, j'inclinai à faire peu d'efforts plutôt qu'à révéler cette réalité.

* * *

« Alors, prince, Brahma Sahampati sut à quoi je réfléchissais et il pensa : “Le monde est perdu, le monde est ruiné, car le Tathâgata, accompli et parfait Bouddha, tend à faire peu d'efforts et non à révéler cette réalité”.

Aussi facilement qu'un homme robuste étend son bras plié ou plie son bras tendu, Brahma Sahampati quitta le ciel de Brahma et se manifesta devant moi. Il ajusta son vêtement de dessus sur son épaule, salua mains jointes dans ma direction et me dit :

– Que le Seigneur montre la réalité ! Que le Bienheureux révèle la réalité ! Certains êtres ont peu de poussière (dans l'œil de la connaissance). Ils seront perdus s'ils n'entendent pas l'enseignement alors qu'ils peuvent parfaitement connaître cette réalité.

Ainsi parla Brahma Sahampati. Et il ajouta :

Il y avait auparavant au Mâgadha
Un système altéré pensé par des impurs,
De l'immortalité la porte s'est ouverte
Ecoutez les préceptes découverts par le Pur

Du haut d'un pic rocheux
On voit devant ses pieds le pays alentour

¹³⁵ Tromperies, *upadhi* : les tromperies qui causent de nouvelles existences, telles que les 5 ensembles saisis, les souillures de l'esprit, les agents conditionnants ou les plaisirs sensoriels.

Tu es monté en haut du palais du Dhamma
Toi le Sage omniscient qui chasse les chagrins
Contemple les humains percés par les détresses
Noyés dans la naissance et pris par la vieillesse

Debout, toi le Héros, Vainqueur dans les combats
Meneur d'humanité, sois actif dans le monde !
Seigneur qui ne doit rien, montre-leur le Dhamma
Qu'ils connaissent à fond la vérité profonde !

« Je compris la requête de Brahma, prince, et j'examinai le monde, par bonté pour les êtres, avec l'œil de la réalisation ¹³⁶. Je vis ainsi des êtres qui avaient peu de poussière et d'autres qui en avaient beaucoup, certains avaient des facultés aiguisées et d'autres des facultés émoussées, certains avaient de bonnes qualités et d'autres de mauvaises, certains étaient intelligents et d'autres stupides. Mais peu d'entre eux voyaient avec crainte l'autre monde et ce qu'il convient de rejeter.

« Imaginons, prince, qu'il y ait un bouquet de lotus bleus, rouges ou blancs. Certains ont germé dans l'eau, poussé dans l'eau et prospèrent immergés. D'autres ont germé dans l'eau, poussé dans l'eau et restent à la surface. Les derniers ont germé dans l'eau, poussé dans l'eau mais ils se dressent hors de l'eau sans être souillés par elle.

De la même façon, prince, quand j'examinai le monde avec l'œil de la réalisation, je vis des êtres qui avaient peu de poussière... et d'autres stupides. Mais peu d'entre eux voyaient avec crainte l'autre monde et ce qu'il convient de rejeter.

Alors je répondis en vers à Brahma Sahampati :

De l'immortalité la porte s'est ouverte
Pour ceux qui peuvent entendre et délier leur confiance
Parce que je voyais les ennuis, ô Brahma,
Je n'ai pas proclamé le Dhamma excellent

Brahma Sahampati dit alors :

– J'ai ouvert la possibilité pour que le Seigneur montre cette réalité.

Puis il me salua, tourna autour de moi en me gardant à sa droite et disparut sur le champ.

« Ensuite, prince, je me suis demandé : “A qui exposerai-je l'enseignement en premier ? Qui peut le comprendre en un instant ?”

Et il me vint : “Ālāra Kālāma est sage, docte, sagace. Cela fait longtemps qu'il a peu de poussière. Je dois lui exposer l'enseignement en premier, il le comprendra immédiatement”.

Mais des divinités s'approchèrent de moi pour me dire :

– Ālāra Kālāma est mort depuis sept jours, Seigneur.

¹³⁶ L'œil de la réalisation, *buddhacakkhu*, est double, connaissance des capacités d'autrui et connaissance des inclinations et tendances. L'œil intégral, *samantacakkhu*, représente la connaissance omnisciente. L'œil du Dhamma, *dhammacakkhu*, désigne la connaissance du chemin parcouru.

Je sus et je vis moi aussi qu'Âlâra Kâlâma était mort depuis sept jours (et se trouvait à présent dans le domaine du néant). Et je pensai que c'était une grande perte pour Âlâra Kâlâma car, s'il avait entendu cet enseignement, il l'aurait compris instantanément.

Je me demandai de nouveau : “A qui exposerai-je l'enseignement en premier ? Qui peut le comprendre en un instant ?”

Et il me vint : “Uddaka Râmaputta est sage, docte, sagace. Cela fait longtemps qu'il a peu de poussière. Je dois lui exposer l'enseignement en premier, il le comprendra immédiatement”.

Mais les divinités s'approchèrent de moi pour me dire :

– Uddaka Râmaputta est mort depuis sept jours, Seigneur.

Je sus et je vis moi aussi qu'Uddaka Râmaputta était mort depuis sept jours (et se trouvait à présent dans le domaine sans perception ni non-perception). Et je pensai que c'était une grande perte pour Uddaka Râmaputta car, s'il avait entendu cet enseignement, il l'aurait compris instantanément.

Je me demandai encore : “A qui exposerai-je l'enseignement en premier ? Qui peut le comprendre en un instant ?”

Et il me vint : “Les moines du groupe des cinq m'ont beaucoup aidé en m'assistant quand je fournissais de grands efforts. Je dois leur exposer l'enseignement en premier”. Je me demandai où se trouvaient ces moines du groupe des cinq. Et je vis, avec l'œil divin bien purifié et plus qu'humain, qu'ils séjournèrent, près de Bénarès, dans le Parc aux Daims d'Isipatana.

J'étais resté près d'Uruvéla autant qu'il me plaisait, je me mis en route pour Bénarès.

* * *

Alors que je cheminais sur la grand-route entre Gaya et le Lieu de la Réalisation, Upaka l'adjivique ¹³⁷ m'aperçut et me dit :

– Tes facultés sont très brillantes, mon ami, ton teint très pur et très clair. Pour qui as-tu quitté ton foyer ? Qui est ton maître ? Dans l'enseignement de qui te complais-tu ?

Ainsi parla-t-il, et je lui répondis en vers :

Moi je suis tout-puissant, omniscient, sans souillure
Au milieu de l'amas des composants variés
J'ai renoncé à tout, sans désir je suis libre
Je connais par moi-même. A qui me référer ?
Je n'ai pas de gourou, je me vois sans égal
Et sans équivalent chez les hommes ou les dieux
Car je suis accompli, je suis maître suprême
Seul et parfait Bouddha, refroidi, consumé
Et je vais à Kâsi pour lancer le Dhamma ¹³⁸
Et battre le tambour de l'immortalité

¹³⁷ Adjivique, *ājīvika* : sorte d'ascètes répandue à l'époque.

¹³⁸ Lancer la roue du Dhamma, *dhammacakkha*, est une référence mythique au roi qui la lance, *cakkhavattin*, et conquiert un empire par ce simple geste sans avoir à user de la force.

Upaka me dit :

– Selon ce que tu affirmes, mon ami, tu t'estimes Vainqueur sans limites.

– Identiques à moi sont toujours les vainqueurs
Ils ont éliminé les contaminations
Partout j'ai triomphé des agents pernicioeux
Pour cela, Upaka, je suis vraiment Vainqueur

Ainsi parlai-je, prince, et Upaka l'adjivique me dit :

– Puisse cela être, mon ami !

Il hocha la tête, prit le mauvais chemin et s'en alla ¹³⁹ .

* * *

« Je fis route par étapes vers Bénarès, prince, et j'arrivai au Parc aux Daims d'Isipatana où se trouvait le groupe des cinq moines. Quand ils me virent approcher, les cinq moines se concertèrent :

– L'ascète Gotama arrive, mes amis. Il vit maintenant dans l'abondance, il a abandonné l'effort pour retourner à l'abondance. Il ne faut pas le saluer, se lever de son siège ni prendre son bol ou sa cape. Il faut seulement lui préparer un siège (en raison de son rang social). S'il le désire, il s'assiéra.

Mais plus je m'approchais, prince, moins les moines du groupe des cinq pouvaient respecter leur pacte ¹⁴⁰ : certains vinrent à ma rencontre et prirent mon bol et ma cape, d'autres m'indiquèrent un siège, et d'autres apportèrent de l'eau pour les pieds. Mais ils m'appelaient par mon nom et par l'épithète “mon ami”.

Comme ils parlaient ainsi, je leur dis :

– N'appellez pas le Tathâgata par son nom ni par l'épithète “mon ami”, moines, car le Tathâgata est accompli et parfait Bouddha. Prêtez l'oreille, moines : l'immortalité est atteinte, je l'enseigne, je montre le Dhamma. Si vous suivez mes instructions, il ne vous

¹³⁹ **L'histoire d'Upaka.** Après sa rencontre avec le Seigneur, Upaka s'installa près d'un village de chasseurs. Le meilleur des chasseurs était son bienfaiteur. Quand celui-ci partit pour une semaine, il demanda à sa fille Chavâ de s'occuper des "accomplis". Le lendemain, Upaka se rendit à la maison du chasseur et c'est Chavâ qui lui servit la nourriture. La fille était belle, Upaka en tomba amoureux au point de ne plus pouvoir manger et de penser à se suicider s'il n'obtenait pas sa main.

Quand le chasseur revint, Chavâ lui dit qu'Upaka n'était venu que le premier jour pour prendre sa nourriture. Le chasseur alla voir son "accompli" qui lui demanda la main de Chavâ. Mais Upaka n'avait pas de métier et ne pouvait pas nourrir une famille, le chasseur refusa. Upaka proposa alors de porter le gibier et de vendre la viande fournie par les chasseurs, cela plut au chasseur qui lui donna sa fille.

Ils eurent un fils, Subhadda. Mais Chavâ n'aimait pas son mari. Quand le bébé pleurait, elle lui chantait une berceuse “Ne pleure pas, fils du porteur de viande” où elle se moquait d'Upaka.

Un jour, Upaka, qui n'était pas heureux, partit sans rien dire à sa femme et voulut retrouver le "vainqueur sans limites". Il finit par arriver au grand monastère du bois Jéta. Le Seigneur avait dit aux moines que si quelqu'un demandait le "vainqueur sans limites", ils devraient le lui amener. Upaka rencontra donc le Seigneur et ils se reconnurent. Upaka était déjà vieux mais il reçut l'ordination mineure et des instructions de pratique. Il atteignit le Fruit sans retour, mourut dans cet état et obtint l'accomplissement ultime aussitôt après.

¹⁴⁰ Ils ne purent respecter leur pacte car ils étaient subjugués par la splendeur du Seigneur.

faudra pas longtemps pour voir de vos propres yeux, par connaissance directe, dans la réalité présente, cet aboutissement insurpassable pour lequel les fils de bonne famille quittent à juste titre leur foyer, pour y accéder et y demeurer.

Ainsi parlè-je, prince, mais les moines du groupe des cinq me dirent :

– Quand tu te comportais, te conduisais et agissais avec austérité, ami Gotama, tu n'as pas atteint l'excellente connaissance et vision suprahumaine qui produit les Purs. Maintenant que tu vis dans l'abondance en ayant abandonné l'effort pour retourner à l'abondance, comment pourrais-tu atteindre cette excellente connaissance et vision ?

Je leur répondis :

– Le Tathâgata, moines, n'est pas un homme d'abondance qui a renoncé à l'effort pour retourner à l'abondance. Prêtez l'oreille : l'immortalité est trouvée, je l'enseigne... il ne vous faudra pas longtemps pour voir de vos propres yeux... cet aboutissement insurpassable...

Mais les moines me tinrent une deuxième fois le même propos et je leur fis la même réponse.

Les moines formulèrent leur question une troisième fois et je leur demandai alors :

– Vous souvenez-vous, moines, que je vous aie déjà tenu pareil discours ?

– Non, Seigneur.

– Le Tathâgata est accompli et parfait Bouddha. Prêtez l'oreille : l'immortalité est trouvée, je l'enseigne... il ne vous faudra pas longtemps pour voir de vos propres yeux... cet aboutissement insurpassable pour lequel les fils de bonne famille quittent à juste titre leur foyer, pour y accéder et y demeurer.

Je réussis, prince, à convaincre les moines du groupe des cinq.

Quand j'instruisais deux moines, les trois autres allaient mendier et nous subsistions tous les six de ce que ces trois moines rapportaient de leur tournée d'aumône. Quand j'instruisais trois moines, les deux autres allaient mendier et nous subsistions tous les six de ce que ces deux moines rapportaient de leur tournée d'aumône.

Et il ne fallut pas longtemps aux moines du groupe des cinq que j'instruisais, à qui j'enseignais, pour voir de leur propres yeux, par connaissance directe, dans la réalité présente, cet aboutissement insurpassable pour lequel les fils de bonne famille quittent à juste titre leur foyer, pour y accéder et y demeurer. »

Ainsi parla le Seigneur.

* * *

Le prince Bodhi demanda au Seigneur :

– Combien de temps faut-il, Seigneur, à un moine guidé par le Tathâgata pour voir de ses propres yeux, par connaissance directe, dans la réalité présente, cet aboutissement insurpassable pour lequel les fils de bonne famille quittent à juste titre leur foyer, pour y accéder et y demeurer ?

– Pour cela, prince, je vais te poser une question et tu pourras y répondre comme tu le jugeras bon. Es-tu expert, prince, dans l'art de monter à dos d'éléphant et de manier le crochet ?

– Oui, Seigneur, je suis expert dans l'art de monter à dos d'éléphant et de manier le crochet.

– Que penses-tu de cela, prince ? Suppose qu'un homme vienne en pensant : “Le prince Bodhi connaît l'art de monter les éléphants et de manier le crochet, je veux apprendre cet art

avec lui”. Mais cet homme manque de confiance et ne peut accomplir ce qui exige de la confiance. Il est en mauvaise santé et ne peut accomplir ce qui demande une bonne santé. Il est dissimulateur, hypocrite, et ne peut accomplir ce qui ne peut se faire qu'avec sincérité et droiture. Il est indolent et ne peut accomplir ce qui demande de l'énergie. Il est idiot et ne peut accomplir ce qui exige de l'intelligence. Penses-tu, prince, que cet homme puisse apprendre avec toi l'art de monter les éléphants et de manier le crochet ?

– Seigneur, si un homme est affligé de tous ces défauts pris un par un, il ne peut pas apprendre avec moi l'art de monter à dos d'éléphant et de manier le crochet. Mais qui parle de cinq facteurs ?

– Suppose maintenant, prince, qu'un homme vienne en pensant : “Le prince Bodhi connaît l'art de monter les éléphants et de manier le crochet, je veux apprendre cet art avec lui”. Cet homme est confiant et peut accomplir ce qui exige de la confiance. Il est en bonne santé et peut accomplir ce qui demande une bonne santé. Il est sincère et droit et peut accomplir ce qui exige sincérité et droiture. Il est énergique et peut accomplir ce qui demande de l'énergie. Il est intelligent et peut accomplir ce qui exige de l'intelligence. Penses-tu, prince, que cet homme puisse apprendre avec toi l'art de monter les éléphants et de manier le crochet ?

– Seigneur, si un homme a toutes ces qualités prises une par une, il peut apprendre avec moi l'art de monter à dos d'éléphant et de manier le crochet. Mais qui parle de cinq facteurs ?

– Il y a de même, prince, les cinq facteurs de celui qui s'exerce. Lesquels cinq ? Voici : un moine est confiant, il croit en la réalisation du Tathâgata : “Le Seigneur est accompli, parfait Bouddha, doué de science et de bonne conduite, Bien-allé, connaisseur du monde, suprême, cocher des mâles à dresser, maître des dieux et des hommes, Bouddha, Seigneur” (explications en Visud VII 2).

Il est en bonne santé, ne souffre de rien, et sa digestion est régulière, ni trop froide ni trop chaude mais moyenne, favorable à l'effort.

Il n'est pas dissimulateur ni hypocrite. Il se montre tel qu'il est devant son maître et devant ses sages compagnons dans la vie sainte.

Il agit avec énergie, il persévère dans l'abandon des réalités pernicieuses et dans l'acquisition des réalités bénéfiques, il est constant dans l'effort et ne se relâche pas au milieu des réalités bénéfiques.

Il est intelligent, il a la sagacité relative à l'apparition et à la disparition ¹⁴¹, cette sagacité pure et pénétrante, qui conduit exactement à la destruction du malheur.

Tels sont les cinq facteurs de celui qui s'exerce, prince. S'il a ces cinq qualités, un moine guidé par le Tathâgata peut voir de ses propres yeux, par connaissance directe, dans la réalité présente, cet aboutissement insurpassable pour lequel les fils de bonne famille quittent à juste titre leur foyer, peut y accéder et y demeurer au bout de sept ans.

¹⁴¹ L'apparition et la disparition, *udayatthagāma*. Il s'agit d'une étape de vipassanā au cours de laquelle le contemplatif observe l'apparition et la disparition de tous les phénomènes, physiques et mentaux, grossiers et subtils. En observant les conditions de l'apparition et de la disparition, les 4 vérités pures deviennent claires.

Mais laissons ces sept ans, prince. S'il a ces cinq qualités (et une sagacité plus rapide), un moine... peut voir de ses propres yeux... cet aboutissement insurpassable... au bout de six ans... de cinq ans... de quatre ans... de trois ans... de deux ans... d'une seule année.

Mais laissons cette année unique, prince. S'il a ces cinq qualités, un moine... peut voir de ses propres yeux... cet aboutissement insurpassable... au bout de sept jours... de six jours... de cinq jours... de quatre jours... de trois jours... de deux jours... d'un seul jour.

Mais laissons cette journée unique, prince. quand il a ces cinq qualités (et une sagacité ultra rapide), un moine guidé par le Tathâgata, s'il est instruit le soir, acquiert l'excellence au matin. Et si c'est le matin qu'il est instruit, il acquiert l'excellence le soir. »

Ainsi parla le Seigneur et le prince Bodhi s'exclama :

– Oh quel Bouddha ! Oh quel Dhamma ! Oh qu'il est bon cet exposé du Dhamma grâce auquel on acquiert l'excellence le matin si l'on est enseigné le soir, et grâce auquel on l'acquiert le soir si l'on est enseigné le matin !

Ainsi parla le prince Bodhi.

* * *

Le jeune Sañjikâputta dit au prince Bodhi :

– L'honorable Bodhi dit : “Oh quel Bouddha ! Oh quel Dhamma ! Oh quel bon exposé du Dhamma !” mais il ne dit pas : “Je cherche refuge auprès de l'honorable Gotama, du Dhamma et de la communauté monastique”.

– Ne parle pas ainsi, bon Sañjikâputta ! Ne parle pas ainsi, bon Sañjikâputta ! J'ai entendu de la bouche de ma respectable mère, je l'ai appris directement d'elle, qu'à une époque où le Seigneur séjournait, près de Kosambi, dans le Parc Ghosita, ma mère, alors enceinte, était allé trouver le Seigneur. Elle l'avait salué en arrivant et s'était assise convenablement. Une fois bien assise, ma mère avait dit au Seigneur : “Seigneur, l'être, prince ou princesse, qui est venu dans mon sein cherche refuge auprès du Seigneur, du Dhamma et de la communauté monastique. Que le Seigneur le considère dès à présent comme un(e) fidèle qui gardera le refuge tant qu'il lui restera un souffle de vie”.

A une autre époque, bon Sañjikâputta, où le Seigneur séjournait chez les Bhaggas, près de Sumsumâragira, dans le Parc aux Daims du bois Bhésakalâ, ma nourrice qui me portait sur sa hanche se rendit auprès du Seigneur. Elle le salua en arrivant et resta convenablement debout. Ainsi debout, ma nourrice dit au Seigneur : “Seigneur, le prince Bodhi cherche refuge auprès du Seigneur, du Dhamma et de la communauté monastique. Que le Seigneur le considère dès à présent comme un fidèle qui gardera le refuge tant qu'il lui restera un souffle de vie”.

Et aujourd'hui, bon Sañjikâputta, pour la troisième fois je cherche refuge auprès du Seigneur, du Dhamma et de la communauté monastique. Que le Seigneur me considère dès à présent comme un fidèle qui gardera le refuge tant qu'il lui restera un souffle de vie.

Le récit de l'adepte canin

(Kukkuravatikasuttam n° 57)

Il y avait à cette époque des renonçants qui adoptaient le comportement de certains animaux. L'adepte bovin portait des cornes sur la tête, une queue, et faisait semblant de brouter l'herbe au milieu des vaches. L'adepte canin faisait tout comme les chiens, il mangeait à même le sol, urinait en levant la patte et montrait les dents aux autres chiens. Au lieu de s'asseoir normalement, il grattait d'abord le sol avec les pieds, puis se pliait et grattait le sol avec les mains, secouait la tête, grognait et s'accroupissait bras et jambes repliés dans la position d'un chien aux pieds de son maître. Ces renonçants croyaient que ces comportements non humains leur vaudraient une bonne renaissance.

Ainsi ai-je entendu.

En ce temps-là le Seigneur séjournait chez les Koliyas dont la ville s'appelle Haliddavasanaṃ.

L'adepte bovin Puṇṇa, fils des Koliyas, et l'adepte canin nu Sēniya vinrent voir le Seigneur. Puṇṇa salua le Seigneur en arrivant et s'assit convenablement. Sēniya salua le Seigneur – ils échangèrent des paroles aimables et mémorables – et il s'accroupit comme un chien.

Une fois bien assis, l'adepte bovin Puṇṇa demanda au Seigneur :

– L'adepte canin nu Sēniya réalise une performance difficile, Seigneur, il mange ce qu'on laisse sur le sol, et cela fait longtemps qu'il s'est complètement engagé dans le rite canin. Quelle sera sa destinée ? Où ira-t-il après la mort ?

– Il suffit, Puṇṇa ! Laissons cela ! Ne me pose pas cette question !

Mais Puṇṇa posa la question une deuxième... et une troisième fois. A la troisième fois, le Seigneur dit :

– Puisque tu ne m'écoutes pas, Puṇṇa, quand je te dis “Il suffit, laissons cela, ne me pose pas cette question”, je vais te répondre. Si quelqu'un pratique le rite canin totalement et sans arrêt, adopte le comportement des chiens totalement et sans arrêt, veut faire comme les chiens totalement et sans arrêt, et imite les chiens totalement et sans arrêt, lors de la destruction du corps ou plus tard après la mort, il renaît dans la compagnie des chiens. Si de plus il croit que ce comportement, ce rite, cette ascèse, cette vie sainte fera de lui un dieu majeur ou mineur, cette croyance est fausse. Et s'il a cette croyance erronée, il connaîtra, je l'affirme, l'une de ces deux destinées, l'enfer ou une naissance animale. Donc, si le rite canin réussit, il mène à la compagnie des chiens, mais à l'enfer s'il dévie (à cause de la croyance).

A ces mots l'adepte canin nu Sēniya poussa des cris et versa des larmes. Le Seigneur fit remarquer à Puṇṇa :

– Je t'avais bien dit : “Il suffit ! Laissons cela ! Ne me pose pas cette question !

– Seigneur, je ne me lamente pas à cause des paroles du Seigneur, mais parce que je me suis totalement engagé dans le rite canin depuis si longtemps.

« Mais, Seigneur, l'adepte bovin Puṇṇa, fils des Koḷiyas, s'est complètement engagé, lui, dans le rite bovin depuis longtemps. Quelle sera sa destinée ? Où ira-t-il après la mort ?

– Il suffit, Sēniya ! Laissons cela ! Ne me pose pas cette question !

Mais Sēniya posa la question une deuxième... et une troisième fois. A la troisième fois, le Seigneur dit :

– Puisque tu ne m'écoutes pas, Sēniya, quand je te dis “Il suffit, laissons cela, ne me pose pas cette question”, je vais te répondre. Si quelqu'un pratique le rite bovin totalement et sans arrêt, adopte le comportement des vaches totalement et sans arrêt, veut faire comme les vaches totalement et sans arrêt, et qu'il imite les vaches totalement et sans arrêt, lors de la destruction du corps ou plus tard après la mort, il renaît dans la compagnie des vaches. Si de plus il croit que ce comportement, ce rite, cette ascèse, cette vie sainte fera de lui un dieu majeur ou mineur, cette croyance est fausse. Et s'il a cette croyance erronée, il connaîtra, je l'affirme, l'une de ces deux destinées, l'enfer ou une naissance animale. Donc, si le rite bovin réussit, il mène à la compagnie des vaches, mais à l'enfer s'il dévie.

A ces mots l'adepte bovin Puṇṇa poussa des cris et versa des larmes. Le Seigneur fit remarquer à Sēniya :

– Je t'avais bien dit : “Il suffit ! Laissons cela ! Ne me pose pas cette question !

– Seigneur, je ne me lamente pas à cause des paroles du Seigneur, mais parce que je me suis totalement engagé dans le rite bovin depuis si longtemps. Mais j'ai confiance dans le Seigneur, le Seigneur peut exposer le Dhamma de telle sorte que j'abandonne le rite bovin et que Sēniya abandonne le rite canin.

– Alors, Puṇṇa, écoute et fais bien attention, je vais parler.

– Bien, Seigneur, répondit Puṇṇa.

Et le Seigneur dit :

– Il y a quatre sortes d'actions, Puṇṇa, que j'ai vues de mes propres yeux, par connaissance directe, et que j'ai révélées. Il y a l'action sombre à conséquence sombre, l'action claire à conséquence claire, l'action sombre et claire à conséquence sombre et claire, et l'action ni sombre ni claire à conséquence ni sombre ni claire. Cette dernière mène à la destruction des actions.

Qu'est donc, Puṇṇa, l'action sombre à conséquence sombre ? Quelqu'un commet intentionnellement des actions agressives, qu'elles soient physiques, verbales ou mentales¹⁴². De ce fait il va renaître dans un monde d'agressions. Dans ce monde agressif il sera soumis à des contacts agressifs et ressentira des sensations d'agressions totalement douloureuses comme dans le cas des êtres de l'enfer.

Ainsi, Puṇṇa, l'apparition de l'(être) existant résulte de l'(action) ayant existé. On apparaît selon ce qu'on a fait et les contacts (effets des actions antérieures) affectent celui qui est apparu. De cette façon les êtres héritent de leurs actes, je le proclame.

Voici, Puṇṇa, ce qu'on appelle action sombre à conséquence sombre.

¹⁴² Action : *kamma*. Ce récit met l'accent sur les intentions, *cetanā*. Les actions agressives sont les 12 intentions pernicieuses (Visud XIV 89), et les actions inoffensives représentent les intentions bénéfiques (Visud XIV 83).

« Et qu'est donc, Puṇṇa, l'action claire à conséquence claire ?

Quelqu'un fait intentionnellement des actions bienfaisantes, qu'elles soient physiques, verbales ou mentales. De ce fait il va renaître dans un monde plaisant. Dans ce monde plaisant il sera soumis à des contacts plaisants et ressentira des sensations plaisantes, totalement agréables comme dans le cas des dieux splendides.

Ainsi, Puṇṇa, l'apparition de l'existant résulte de l'ayant existé. On apparaît selon ce qu'on a fait et les contacts affectent celui qui est apparu. De cette façon les êtres héritent de leurs actes, je le proclame.

Voici, Puṇṇa, ce qu'on appelle action claire à conséquence claire.

« Et qu'est donc, Puṇṇa, l'action sombre et claire à conséquence sombre et claire ?

Quelqu'un fait intentionnellement des actions tantôt agressives tantôt bienfaisantes, qu'elles soient physiques, verbales ou mentales. De ce fait il va renaître dans un monde tantôt agressif tantôt plaisant. Dans ce monde tantôt agressif tantôt plaisant, il sera soumis à des contacts tantôt agressifs tantôt plaisants et ressentira des sensations tantôt agressives tantôt plaisantes, le sombre et le clair étant mélangés, comme c'est le cas pour les hommes, pour certains dieux et pour certains déchus.

Ainsi, Puṇṇa, l'apparition de l'existant résulte de l'ayant existé. On apparaît selon ce qu'on a fait et les contacts affectent celui qui est apparu. De cette façon les êtres héritent de leurs actes, je le proclame.

Voici, Puṇṇa, ce qu'on appelle action sombre et claire à conséquence sombre et claire.

« Et qu'est donc, Puṇṇa, l'action ni sombre ni claire à conséquence ni sombre ni claire, action qui mène à la destruction des actions ?

L'intention d'éliminer les actions sombres à conséquence sombre, l'intention d'éliminer les actions claires à conséquence claire ou l'intention d'éliminer les actions sombres et claires à conséquence sombre et claire, voilà ce qu'on appelle action ni sombre ni claire à conséquence ni sombre ni claire, voilà ce qui mène à la destruction des actions.

Telles sont, Puṇṇa, les quatre sortes d'actions que j'ai vues de mes propres yeux, par connaissance directe, et que j'ai révélées. »

Ainsi parla le Seigneur.

Et l'adepte bovin Puṇṇa, fils des Koliyas, lui dit :

– C'est merveilleux, honorable Gotama ! C'est merveilleux, honorable Gotama ! C'est comme si l'honorable Gotama avait redressé ce qui penchait, avait révélé ce qui était caché, avait montré le chemin à l'égaré, et avait apporté une lampe dans l'obscurité pour que ceux qui ont des yeux voient ! C'est ainsi de plusieurs façons que l'honorable Gotama a exposé l'enseignement. Je cherche refuge auprès de l'honorable Gotama, du Dhamma et du Saṅgha monastique. Que l'honorable Gotama me considère dès à présent comme un fidèle qui gardera le refuge tant qu'il lui restera un souffle de vie.

Mais l'adepte canin nu Sēniya déclara au Seigneur :

– C'est merveilleux, honorable Gotama ! C'est merveilleux, honorable Gotama ! C'est comme si l'honorable Gotama avait redressé ce qui penchait, avait révélé ce qui était caché,

avait montré le chemin à l'égaré, et avait apporté une lampe dans l'obscurité pour que ceux qui ont des yeux voient ! C'est ainsi de plusieurs façons que l'honorable Gotama a exposé l'enseignement. Je cherche refuge auprès de l'honorable Gotama, du Dhamma et du Saṅgha monastique. Puissè-je être admis en présence du Seigneur, puissè-je être ordonné.

– Celui qui vient d'une autre école, Sēniya, qui demande à être admis dans ce *dhamma-vinaya* et à recevoir l'ordination, doit faire quatre mois de probation. Au bout des quatre mois, s'ils en décident ainsi, les moines le font entrer, ils l'ordonnent moine. Et là aussi les différences entre les individus me sont connues ¹⁴³.

– Si ceux qui viennent d'une autre école, Seigneur, qui demandent à être admis dans ce *dhamma-vinaya* et à recevoir l'ordination, doivent faire quatre mois de probation, et si au bout des quatre mois les moines, s'ils en décident ainsi, les font entrer et les ordonnent moines, je ferai, moi, quatre ans. Si au bout des quatre ans les moines en décident ainsi, ils me feront entrer et m'ordonneront moine.

* * *

L'adepte canin nu Sēniya reçut l'admission en présence du Seigneur, il reçut l'ordination.

* * *

Fraîchement ordonné, le vénérable Sēniya resta solitaire, retiré, vigilant, énergique et résolu. Il ne lui fallut alors pas longtemps pour voir de ses propres yeux, par connaissance directe, dans la réalité présente, cet aboutissement insurpassable de la vie sainte pour lequel les fils de bonne famille passent à juste titre du foyer au sans-foyer, il y accéda, il y demeura. Il reconnut “détruite est la naissance, achevée la vie sainte, fait ce qui était à faire et rien de plus ici-bas”. Le vénérable Sēniya devint l'un des Accomplis.

¹⁴³ Le Seigneur voit qui a besoin d'une période de probation et qui n'en a pas besoin.

Le récit de Ratthapâla

(Raṭṭhapālasuttam n° 82)

Ainsi ai-je entendu.

En ce temps-là le Seigneur voyageait par étapes chez les Kurus avec une grande troupe de moines. Il arriva à Thullakoṭṭhitam, une ville des Kurus. Les brahmanes maîtres de maison à Thullakoṭṭhitam entendirent parler de l'ascète Gotama, fils des Sakyas, qui avait quitté la tribu Sakya, qui voyageait chez les Kurus et avait atteint Thullakoṭṭhitam : “Une flatteuse réputation accompagne cet ascète Gotama : le Seigneur est accompli, parfait Bouddha, doué de science et de bonne conduite, bien allé, connaisseur du monde, suprême, cocher des mâles à dresser, maître des dieux et des hommes, Bouddha, Seigneur. Il voit de ses propres yeux, par connaissance directe, le monde avec ses dieux, ses Mâras, ses Brahmas, cette humanité avec ses ascètes et ses brahmanes, ses rois divins et ses hommes, et il le proclame. Il expose l'enseignement, excellent au début, excellent au milieu, excellent à la fin, avec le fond et la forme, et il décrit la vie sainte et pure dans sa totalité. Il est bon de voir de tels accomplis”.

Les brahmanes maîtres de maison à Thullakoṭṭhitam se rendirent auprès du Seigneur. Certains saluèrent le Seigneur en arrivant et s'assirent convenablement, d'autres échangèrent avec le Seigneur des paroles courtoises et mémorables avant de s'asseoir convenablement, d'autres encore s'inclinèrent mains jointes devant le Seigneur et s'assirent convenablement, il y en eut qui déclinèrent devant le Seigneur leur prénom et leur nom avant de s'asseoir convenablement, et d'autres qui s'assirent convenablement sans rien dire. Quand ils furent tous bien assis, le Seigneur les instruisit par un discours sur le Dhamma, les convainquit, les enflamma et les exalta.

Au milieu de l'assemblée était assis un fils de bonne famille du nom de Ratthapâla. Il était le fils d'un clan éminent de Thullakoṭṭhitam. Et ce Ratthapâla eut la pensée suivante : “Si je comprends bien l'enseignement exposé par le Seigneur, il n'est pas facile quand on vit dans son foyer de mener une vie sainte tout à fait complète, tout à fait pure, aussi polie qu'une conque. Je devrais me faire raser les cheveux et la barbe, revêtir les robes safran et quitter mon foyer pour le sans-foyer”.

Quand les brahmanes maîtres de maison eurent été instruits par l'enseignement du Seigneur, convaincus, enflammés, exaltés, ils furent satisfaits des paroles du Seigneur et ils s'en réjouirent. Puis ils se levèrent de leur siège, saluèrent le Seigneur, tournèrent autour de lui en le gardant à leur droite et s'en allèrent.

* * *

Les brahmanes venaient de partir quand Ratthapâla (qui ne voulait pas parler devant les autres et était parti avec eux) revint auprès du Seigneur. Il salua de nouveau le Seigneur en arrivant et s'assit convenablement. Une fois bien assis, Ratthapâla dit au Seigneur :

– Si je comprends bien l'enseignement exposé par le Seigneur, il n'est pas facile quand on vit dans son foyer de mener une vie sainte tout à fait complète, tout à fait pure, aussi polie qu'une conque. Je désire, Seigneur, me faire couper les cheveux et la barbe, revêtir les robes safran et passer du foyer au sans-foyer. Je souhaite obtenir ce passage en présence du Seigneur, je souhaite recevoir l'ordination.

– Mais as-tu l'autorisation de ta mère et de ton père, Ratthapâla, pour passer ainsi du foyer au sans-foyer ?

– Non, Seigneur, je n'ai pas leur autorisation.

– Les Tathâgatas, Ratthapâla, ne font pas passer celui qui n'a pas l'autorisation de sa mère et de son père.

– Je ferai en sorte, Seigneur, qu'ils me donnent leur permission.

Puis Ratthapâla se leva de son siège, salua le Seigneur, tourna autour de lui en le gardant à sa droite et rentra chez ses parents.

* * *

Une fois de retour, il dit à ses parents :

– Maman, papa, si je comprends bien l'enseignement exposé par le Seigneur, il n'est pas facile quand on vit dans son foyer de mener la vie sainte... je désire... passer du foyer au sans-foyer. Donnez-moi la permission de le faire.

Ainsi parla-t-il mais ses parents lui répondirent :

– Ratthapâla chéri, tu es notre seul fils, notre joie, notre bonheur. Tu as grandi heureux, tu as été nourri dans le bonheur et tu ne connais rien du malheur. Viens donc, Ratthapâla chéri, mange, bois et amuse-toi. Sois heureux en accomplissant des actes méritoires tout en mangeant, buvant, t'amusant et jouissant des plaisirs sensoriels. Mais nous ne te permettons pas de passer du foyer au sans-foyer. Si tu mourrais, nous n'aurions plus goût à rien. Pourquoi donc, nous vivants, accepterions-nous que tu passes du foyer au sans-foyer ?

Une deuxième fois... et une troisième fois, Ratthapâla adressa à ses parents la même demande, mais à chaque fois ses parents lui firent la même réponse.

Comme il n'obtenait pas de ses parents l'autorisation de partir, Ratthapâla se coucha là où il était, sur le sol nu :

– Soit la mort me prendra ici, soit je passerai au sans-foyer.

Alors ses parents le prièrent :

– Ratthapâla chéri, tu es notre seul fils, notre joie, notre bonheur. Tu as grandi heureux, tu as été nourri dans le bonheur et tu ne connais rien du malheur. Lève-toi, Ratthapâla chéri, mange, bois... Pourquoi donc, nous vivants, accepterions-nous que tu passes du foyer au sans-foyer ?

Mais Ratthapâla ne leur répondit pas. Ses parents le supplièrent une deuxième fois... et une troisième fois... mais à chaque fois Ratthapâla resta silencieux.

* * *

Alors les parents de Ratthapâla allèrent trouver ses amis, leur racontèrent ce qui s'était passé et leur demandèrent de le raisonner.

* * *

Les amis vinrent dire trois fois à Ratthapâla :

– Cher Ratthapâla, tu es le seul fils de tes parents, leur joie et leur bonheur. Tu as grandi heureux, tu as été nourri dans le bonheur et tu ne connais rien du malheur. Lève-toi, Ratthapâla, mange, bois, et amuse-toi. Sois heureux en accomplissant des actes méritoires tout en mangeant, buvant, t'amusant et jouissant des plaisirs sensoriels. Mais tes parents ne te permettent pas de passer du foyer au sans-foyer. Si tu mourrais, ils n'auraient plus goût à rien. Pourquoi donc, eux vivants, accepteraient-ils que tu quittes ton foyer ?

Mais Ratthapâla persista à rester silencieux. Alors ses amis allèrent dire à ses parents :

– Ratthapâla est couché là-bas en disant que la mort le prendra ici-même s'il ne peut passer au sans-foyer. Si vous ne l'autorisez pas à partir, il mourra là où il est. Mais si vous le lui permettez, vous pourrez encore le voir par la suite. Et si la vie sans foyer ne lui plaît pas, quel autre choix aura-t-il que de revenir ici ? Acceptez donc qu'il passe du foyer au sans-foyer.

– Nous acceptons, chers amis, qu'il passe du foyer au sans-foyer, mais le renonçant qu'il sera devenu devra revenir ensuite voir sa mère et son père.

Les amis retournèrent auprès de Ratthapâla et lui dirent :

– Ta mère et ton père te donnent la permission de passer du foyer au sans-foyer à condition que tu reviennes les voir par la suite.

Alors Ratthapâla le fils de bonne famille se leva, reprit des forces et se rendit auprès du Seigneur.

* * *

Il salua le Seigneur en arrivant et s'assit convenablement. Puis il dit au Seigneur :

– J'ai la permission de ma mère et de mon père, Seigneur, pour passer du foyer au sans-foyer. Que le Seigneur me fasse passer.

Ratthapâla obtint le passage en présence du Seigneur, il reçut l'ordination.

* * *

Le vénérable Ratthapâla avait été ordonné depuis seulement un demi-mois quand le Seigneur, qui avait séjourné à Thullakoṭṭhitaṃ autant qu'il lui convenait, se mit en route. En progressant par étapes, il arriva à Sâvatthi où il séjourna dans le parc Anâthapiṇḍika du bois Jéta.

* * *

Le vénérable Ratthapâla resta solitaire, retiré, vigilant, énergique et résolu¹⁴⁴. Après cela, il ne lui fallut pas longtemps pour voir de ses propres yeux, par connaissance directe, dans la réalité présente, cet aboutissement insurpassable de la vie sainte pour lequel les fils de bonne famille passent à juste titre du foyer au sans-foyer, il y accéda, il y demeura. Il

¹⁴⁴ Il lui fallut 12 ans pour parachever toutes les qualités sous-entendues par ces mots.

reconnut “détruite est la naissance, achevée la vie sainte, fait ce qui était à faire et rien de plus ici-bas”. Et le vénérable Raṭṭhapāla fut l'un des Accomplis.

* * *

Le vénérable Raṭṭhapāla se rendit auprès du Seigneur. Il le salua en arrivant et s'assit convenablement. Une fois bien assis, il dit au Seigneur :

– Je désire, Seigneur, revoir ma mère et mon père si le Seigneur m'y autorise.

Le Seigneur lut les pensées dans l'esprit du vénérable Raṭṭhapāla et reconnut que celui-ci ne risquait pas de rejeter l'entraînement et de retourner à l'état laïque. Il lui dit :

– Si tu penses, Raṭṭhapāla, que le temps en est venu.

Le vénérable Raṭṭhapāla se leva, salua le Seigneur et tourna autour de lui en le gardant à sa droite.

Puis il rangea son lit-siège, prit son bol et sa cape, et se mit en route pour Thullakoṭṭhitāṃ qu'il atteignit en voyageant par étapes. Là, le vénérable Raṭṭhapāla séjourna dans le Parc aux Gazelles du roi Koravya.

* * *

(le lendemain de son arrivée) Le vénérable Raṭṭhapāla se leva de bon matin, prit son bol d'aumône et sa cape, et entra dans Thullakoṭṭhitāṃ pour mendier. Comme il faisait sa tournée d'aumône continue dans la ville, il approcha de la demeure de son père. A ce moment, son père se faisait coiffer dans la salle de la porte du milieu. Il vit approcher Raṭṭhapāla et dit :

– Notre fils unique, notre joie, est parti à cause de ces mendigots au crâne rasé !

Le vénérable Raṭṭhapāla n'obtint pas d'aumône ni même un refus poli dans la maison de son propre père, il ne reçut que des injures.

Au même moment, une servante du voisinage connue du vénérable allait jeter du gruau d'orge de la veille. Le vénérable Raṭṭhapāla lui dit :

– Si ceci doit être jeté, ma sœur, verse-le ici dans mon bol.

En versant le gruau d'orge dans le bol la servante reconnut les mains, les pieds et la voix du vénérable Raṭṭhapāla. Elle se précipita chez la mère du vénérable pour lui dire :

– Connaissez-vous la nouvelle, madame ? Raṭṭhapāla le fils du maître est revenu.

A ce moment, le vénérable mangeait son gruau d'orge dans un autre bâtiment. Son père alla le trouver et lui dit :

– Voilà, Raṭṭhapāla chéri, que tu manges du gruau d'orge de la veille. Ne devrais-tu pas aller dans ta propre demeure ?

– Où est notre demeure, maître de maison, pour nous qui sommes passés du foyer au sans-foyer ? Nous n'avons pas de maison. Quand nous sommes passé devant ta demeure, maître de maison, nous n'avons pas obtenu d'aumône ni même un refus, nous n'avons reçu que des injures !

– Viens, Raṭṭhapāla chéri, allons à la maison.

– Il suffit, maître de maison, j'ai fini de me nourrir pour la journée.

– Alors, Raṭṭhapāla chéri, viens prendre le repas demain.

Le vénérable Raṭṭhapāla accepta en gardant le silence. Le père comprit l'acceptation du vénérable et rentra chez lui.

* * *

Le père fit faire de grand tas d'or et d'argent et les fit cacher sous des nattes. Il convoqua aussi les anciennes concubines du vénérable Raṭṭhapāla :

– A présent, mes belles-filles, mettez les bijoux avec lesquelles Raṭṭhapāla vous aimait et vous chérissait.

* * *

A la fin de la nuit, le père qui avait fait préparer dans sa demeure d'excellentes nourritures et boissons, annonça au vénérable Raṭṭhapāla qu'il était l'heure :

– Il est temps, Raṭṭhapāla chéri, le repas est prêt.

Alors le vénérable Raṭṭhapāla qui s'était levé de bon matin, prit son bol et sa cape, et se rendit à la résidence de son père. Il s'y assit sur le siège préparé, mais le père fit découvrir les tas d'or et d'argent et dit au vénérable :

– Voici, mon chéri, ta fortune maternelle, cette autre-ci est celle de ton père et cette autre-là celle de tes ancêtres. Il y a là de quoi faire des actes méritoires tout en jouissant des plaisirs sensoriels. Abandonne l'entraînement, Raṭṭhapāla chéri, reviens à la vie laïque, jouis des plaisirs et fais des actes méritoires.

– Si tu suivais mon conseil, maître de maison, tu ferais charger ces tas d'or et d'argent sur une charrette, tu les ferais emporter et jeter au beau milieu du Gange. Pourquoi donc ? Parce que ces tas d'or te seront une source de chagrin, de lamentations, de souffrances physiques et morales et de désespoir.

Ses anciennes concubines s'étaient saisies chacune d'un de ses pieds et demandèrent au vénérable :

– Comment sont les nymphes célestes, noble fils, pour lesquelles tu mènes la vie sainte ?

– Mes sœurs, ce n'est pas pour des nymphes célestes que nous menons la vie sainte.

– Le noble fils Raṭṭhapāla nous appelle "mes sœurs" !

Elles étaient stupéfaites et restèrent prostrées.

Raṭṭhapāla dit à son père :

– S'il y a un repas prêt, maître de maison, donne-le ! Mais ne nous ennuie pas !

– Mange, Raṭṭhapāla chéri, le repas est prêt.

Et le père servit de sa propre main le vénérable Raṭṭhapāla, il lui offrit de plantureuses nourritures et boissons à satiété.

Puis, quand le vénérable Raṭṭhapāla eut mangé et retiré la main de son bol, il se leva et déclama ces vers :

Vois ce corps debout, blessé ¹⁴⁵, comme une image bariolée,
Maladive, éphémère, mais objet de nombreux désirs.
Vois cette forme colorée, os cachés sous la peau,
Qui resplendit par les anneaux, les bijoux, les atours.

¹⁴⁵ Blessé par les "plaies" que sont les yeux, les oreilles, les narines, la bouche, le sexe et l'anus.

Pieds couverts de henné, visage fardé au tchouna
Cela peut tromper le sot mais non le chercheur d'au-delà.
Coiffure à huit pans, œil fardé à l'antimoine
Cela peut tromper le sot mais non le chercheur d'au-delà.
Corps putrescent orné comme un poudrier peint
Cela peut tromper le sot mais non le chercheur d'au-delà.
Le chasseur a posé son piège, le chevreuil n'y est pas tombé
Nous partons en ayant mangé, et le trappeur se désespère.

Le vénérable Raṭṭhapāla était resté debout pour proclamer ces vers. Il se rendit ensuite au Parc des Gazelles du roi Koravya et s'y assit au pied d'un arbre pour y passer la journée.

* * *

Or le roi Koravya avait convoqué Migava (le gardien du parc) :

- Nettoie le Parc aux Gazelles, bon Migava, nous allons admirer ce beau jardin.
- Bien, divin roi, répondit Migava.

En nettoyant le Parc aux Gazelles, Migava vit le vénérable Raṭṭhapāla assis au pied de l'arbre pour y passer la journée. Il retourna auprès du roi pour lui dire :

– Le Parc aux Gazelles est propre, divin roi, mais il s'y trouve le fils de bonne famille appelé Raṭṭhapāla, fils d'un clan éminent de Thullakoṭṭhitam, tu en as souvent fait l'éloge. Il est assis au pied d'un arbre pour y passer la journée.

– Dans ce cas, bon Migava, ne parlons plus de jardin d'agrément, mais allons plutôt rendre hommage à l'honorable Raṭṭhapāla.

Le roi donna l'ordre de distribuer toutes les nourritures et boissons qui avaient été préparées (pour le pique-nique) et fit harnacher de nombreuses voitures confortables. Il monta dans la meilleure, sortit de Thullakoṭṭhitam avec un cortège de luxueux véhicules en grande pompe royale pour rendre visite au vénérable Raṭṭhapāla.

Tant que le sol fut carrossable, le roi resta sur son char. Puis il en descendit et c'est à pied qu'il alla avec les grands de la cour jusqu'à l'endroit où le vénérable Raṭṭhapāla était assis.

Il échangea en arrivant des paroles courtoises et cordiales avec le vénérable et il resta convenablement debout. Ainsi debout le roi dit au vénérable (par courtoisie) :

- Que l'honorable Raṭṭhapāla s'asseye sur la couverture à éléphant.
- Il convient que tu t'y asseyes toi-même, grand roi, moi je suis déjà sur mon siège.

Le roi Koravya s'assit donc sur le siège qui lui avait été préparé. Quand il fut assis, il dit au vénérable Raṭṭhapāla :

– Il y a quatre dommages, honorable Raṭṭhapāla, à la suite desquels certains ici se sont fait raser les cheveux et la barbe, ont revêtu les robes safran et sont passés du foyer au sans-foyer. Lesquels ? Il y a la vieillesse, la maladie, la perte des biens et la perte des proches.

« Qu'est donc le dommage de la vieillesse ? Quand quelqu'un est usé, chargé d'années et très âgé, qu'il a fait son temps et atteint un grand âge, il réfléchit ainsi : “Je suis à présent usé, chargé d'années et très âgé, j'ai fait mon temps, j'ai atteint un grand âge, aussi ne puis-je plus connaître les joies que je n'ai pas encore eues, ni accroître celles que j'ai. Je devrais me

faire raser les cheveux et la barbe, revêtir les robes safran et passer du foyer au sans-foyer”. Et c'est à cause de ce dommage de la vieillesse qu'il se fait raser les cheveux et la barbe, qu'il revêt les robes safran et passe du foyer au sans-foyer. Voilà ce qu'on appelle dommage de la vieillesse.

Mais l'honorable Raṭṭhapāla était jeune, il avait les cheveux d'un noir de jais, il était dans tout l'éclat de la jeunesse, dans son premier âge. Il ne souffrait pas du dommage de la vieillesse. Qu'a-t-il donc pu savoir, voir ou entendre pour passer ainsi du foyer au sans-foyer ?

« Qu'est donc le dommage de la maladie ? Quand quelqu'un est malade, souffrant, épuisé, il réfléchit ainsi : “Je suis malade, souffrant, épuisé, aussi ne puis-je plus connaître les joies que je n'ai pas encore eues, ni accroître celles que j'ai. Je devrais me faire raser les cheveux et la barbe, revêtir les robes safran et passer du foyer au sans-foyer”. Et c'est à cause de ce dommage de la maladie qu'il se fait raser les cheveux et la barbe, qu'il revêt les robes safran et passe du foyer au sans-foyer. Voilà ce qu'on appelle dommage de la maladie.

Mais l'honorable Raṭṭhapāla n'était ni malade ni souffrant, sa digestion était régulière, ni trop froide ni trop chaude. Il ne souffrait pas du dommage de la maladie. Qu'a-t-il donc pu savoir, voir ou entendre pour passer ainsi du foyer au sans-foyer ?

« Qu'est donc la perte des biens ? Quand quelqu'un était riche, avec de grands biens, une grande fortune, et qu'il se fut peu à peu ruiné, il réfléchit ainsi : “J'étais riche auparavant, j'avais de grands biens, une grande fortune, mais j'ai peu à peu tout perdu, aussi ne puis-je pas connaître les joies que je n'ai pas encore eues, ni accroître celles que j'ai. Je devrais me faire raser les cheveux et la barbe, revêtir les robes safran et passer du foyer au sans-foyer”. Et c'est à cause de cette perte des biens qu'il se fait raser les cheveux et la barbe, qu'il revêt les robes safran et passe du foyer au sans-foyer. Voilà ce qu'on appelle perte des biens.

Mais l'honorable Raṭṭhapāla était le fils d'une famille éminente de Thullakoṭṭhitam, il n'était pas ruiné. Qu'a-t-il donc pu savoir, voir ou entendre pour passer ainsi du foyer au sans-foyer ?

« Qu'est donc la perte des proches ? Quand quelqu'un a eu de nombreux amis et relations, connaissances et parents, mais que ses proches ont peu à peu disparu, il réfléchit ainsi : “J'avais auparavant de nombreux amis et relations, connaissances et parents, mais ils ont peu à peu disparu, aussi ne puis-je plus connaître les joies que je n'ai pas encore eues, ni accroître celles que j'ai. Je devrais me faire raser les cheveux et la barbe, revêtir les robes safran et passer du foyer au sans-foyer”. Et c'est à cause de cette perte des proches qu'il se fait raser les cheveux et la barbe, qu'il revêt les robes safran et passe du foyer au sans-foyer. Voilà ce qu'on appelle perte des proches.

Mais l'honorable Raṭṭhapāla avait de nombreux amis et relations, connaissances et parents à Thullakoṭṭhitam, il n'avait pas perdu ses proches. Qu'a-t-il donc pu savoir, voir ou entendre pour passer ainsi du foyer au sans-foyer ?

Tels sont les quatre dommages à cause desquels certains ici se sont fait raser les cheveux et la barbe, ont revêtu les robes safran et sont passés du foyer au sans-foyer. Mais l'honorable Raṭṭhapāla ne souffrait d'aucun de ces dommages. Qu'a-t-il donc pu savoir, voir ou entendre pour passer ainsi du foyer au sans-foyer ?

– Il y a quatre aphorismes, grand roi, qu'a proclamés le Seigneur qui sait, qui voit, qui est accompli et parfait Bouddha. Je suis passé du foyer au sans-foyer parce que je les ai compris, vus et entendus. Lesquels ?

“Le monde court à sa fin, il vacille”. Tel est, grand roi, le premier aphorisme proclamé par le Seigneur...

“Le monde ne préserve ni ne protège”. Tel est, grand roi, le deuxième aphorisme proclamé par le Seigneur...

“Rien au monde ne nous appartient, il faut partir en abandonnant tout”. Tel est, grand roi, le troisième aphorisme proclamé par le Seigneur...

“Le monde est insatisfait, insatiable, esclave du désir”. Tel est, grand roi, le quatrième aphorisme proclamé par le Seigneur qui sait, qui voit, qui est accompli et parfait Bouddha.

– L'honorable Ratthapâla a dit : “Le monde court à sa fin, il vacille”. Comment comprendre cet aphorisme ?

– A ton avis, grand roi, quand tu avais vingt ou vingt-cinq ans, étais-tu expert dans les arts de l'éléphant, du cheval, du char, de l'arc et de l'épée ? Avais-tu de la force dans les jambes et dans les bras ? Etais-tu hardi et à l'aise dans la bataille ?

– Quand j'avais vingt ou vingt-cinq ans, honorable Ratthapâla, j'étais expert dans les arts de l'éléphant, du cheval, du char, de l'arc et de l'épée. Mes jambes et mes bras étaient pleins de force. J'étais hardi dans la bataille, j'y étais dans mon élément. Et j'y faisais même parfois preuve de virtuosité, je crois. Je ne vois personne qui m'ait égalé par la force.

– Penses-tu, grand roi, avoir à présent la même force dans les jambes et dans les bras ? Es-tu encore hardi et à l'aise dans le combat ?

– Evidemment non, honorable Ratthapâla. Je suis à présent usé, chargé d'années et très âgé, je suis au bout du chemin, j'ai atteint un grand âge, quatre-vingt ans se sont écoulés. Je veux parfois poser le pied à un endroit et mon pied se dirige ailleurs.

– Voilà pourquoi, grand roi, le Seigneur qui sait, qui voit, qui est accompli et parfait Bouddha a dit : “Le monde court à sa fin, il vacille”. Et je suis passé du foyer au sans-foyer parce que j'ai compris, vu et entendu cela.

– C'est étonnant, honorable Ratthapâla, c'est surprenant à quel point cela fut bien dit par le Seigneur : “Le monde court à sa fin, il vacille”, car le monde court vraiment à sa fin et vacille.

« Il y a dans notre famille royale, honorable Ratthapâla, des escadrons d'éléphants, des escadrons de chevaux, des escadrons de chars et des troupes de fantassins qui prendraient notre défense en cas de besoin. Mais l'honorable Ratthapâla a dit : “Le monde ne préserve ni ne protège”. Comment comprendre cet aphorisme ?

– A ta connaissance, grand roi, as-tu quelque maladie chronique ?

– J'ai une maladie chronique des énergies ¹⁴⁶, honorable Ratthapâla. Parfois mes amis et relations, parents et connaissances, m'entourent et disent : “Le roi Koravya va mourir maintenant, il va trépasser”.

¹⁴⁶ Dans la médecine traditionnelle, une maladie liée à une mauvaise circulation des énergies internes dans le corps.

– Penses-tu, grand roi, que tu puisses leur demander : “Approchez, honorables amis et relations, parents et connaissances. Partagez tous avec moi cette douleur de telle sorte que la mienne en soit affaiblie” ? Ou bien te faut-il ressentir seul cette douleur ?

– Je ne peux pas demander, honorable Ratthapâla, à mes amis et relations, parents et connaissances qu'ils s'approchent pour partager avec moi cette douleur de telle sorte que la mienne soit allégée. Il me faut ressentir seul cette douleur.

– Voilà pourquoi, grand roi, le Seigneur qui sait, qui voit, qui est accompli et parfait Bouddha a dit : “Le monde ne préserve ni ne protège”. Et je suis passé du foyer au sans-foyer parce que j'ai compris, vu et entendu cela.

– C'est étonnant, honorable Ratthapâla, c'est surprenant à quel point cela fut bien dit par le Seigneur : “Le monde ne préserve ni ne protège”, car vraiment le monde ne préserve pas et ne protège pas.

« Notre famille royale, honorable Ratthapâla, possède beaucoup d'or et d'argent, autant enterré qu'exhibé. Mais l'honorable Ratthapâla a dit : “Rien au monde ne nous appartient, il faut partir en abandonnant tout”. Comment comprendre cet aphorisme ?

– Tu vis à présent, grand roi, au milieu des agréments sensoriels dont tu bénéficies en totalité. Pourras-tu prétendre jouir à l'identique de ces mêmes agréments sensoriels dans l'au-delà ? Ou bien d'autres personnes entreront-elles en possession de ta fortune pendant que tu partiras, toi, selon tes actions passées ?

– Non, honorable Ratthapâla, je ne pourrai pas prétendre jouir à l'identique dans l'au-delà des mêmes agréments sensoriels dont je bénéficie maintenant en totalité. D'autres entreront en possession de ma fortune pendant que je partirai selon mes actions passées.

– Voilà pourquoi, grand roi, le Seigneur qui sait, qui voit, qui est accompli et parfait Bouddha a dit : “Rien au monde ne nous appartient, il faut partir en abandonnant tout”. Et je suis passé du foyer au sans-foyer parce que j'ai compris, vu et entendu cela.

– C'est étonnant, honorable Ratthapâla, c'est surprenant à quel point cela fut bien dit par le Seigneur : “Rien au monde ne nous appartient, il faut partir en abandonnant tout”, car vraiment rien au monde ne nous appartient, il faut vraiment partir en abandonnant tout.

« L'honorable Ratthapâla a dit : “Le monde est insatisfait, insatiable, esclave du désir”. Comment comprendre cet aphorisme ?

– A ton avis, grand roi, ce pays des Kurus où tu vis est-il riche ?

– Certainement, honorable Ratthapâla, ce pays des Kurus est riche.

– Que penses-tu de cela, grand roi ? Suppose qu'un homme digne de confiance et sensé vienne de l'est... ou de l'ouest... du nord... du sud... ou de l'autre rive de l'océan. Il t'approche et te dit : “Sache-le bien, grand roi, je viens de l'est... ou de l'ouest... du nord... du sud... ou de l'autre rive de l'océan. J'ai vu là-bas un grand pays prospère, opulent et riche en hommes. Il y a là beaucoup d'éléphants, de chevaux, de chars et de fantassins. L'ivoire y est abondant, ainsi que l'or et l'argent, tant brut que raffiné. On y compte de nombreuses femmes. Il faut telles et telles forces pour conquérir ce pays. Conquiers-le, grand roi”. Que vas-tu faire ?

– Nous en ferions la conquête, honorable Ratthapâla, et nous nous y installerions.

– Voilà pourquoi, grand roi, le Seigneur qui sait, qui voit, qui est accompli et parfait Bouddha a dit : “Le monde est insatisfait, insatiable, esclave du désir”. Et je suis passé du foyer au sans-foyer parce que j'ai compris, vu et entendu cela.

– C'est étonnant, honorable Raṭṭhapâla, c'est surprenant à quel point cela fut bien dit par le Seigneur : “Le monde est insatisfait, insatiable, esclave du désir”, car le monde est vraiment insatisfait, insatiable, esclave du désir.

Ainsi parla le vénérable Raṭṭhapâla.

* * *

Et il proclama par ailleurs :

Je vois de par le monde des riches inconscients
Qui ne donnent jamais les biens qu'ils ont acquis
Les avides bien sûr amassent des richesses
Et veulent toujours plus d'agréments sensoriels.

Le roi conquiert des terres en usant de la force
Et en prend possession jusqu'au bord de la mer
Il est insatisfait de rester sur la rive
Et désire acquérir l'autre côté aussi.

Rois ou non, beaucoup d'hommes approchent de la mort
Sans avoir renoncé aux désirs excitants.
Aussi meurent-ils frustrés, ils n'ont pu satisfaire
Pour les mondains plaisirs leur appétit constant.
Ses parents ont défait leurs cheveux et le pleurent
“Hélas ! Il n'était pas immortel !”
Ils emportent le corps, enroulé dans son suaire,
Elèvent le bûcher pour le mettre à brûler
Et son corps se calcine, retenu par les piques,
Avec un seul linceul, fortune abandonnée.
Nul de ses compagnons, amis, connaissances ou proches
Ne peut le protéger au-delà de la mort
Ses héritiers s'emparent de toute sa fortune
Pendant que lui s'en va en fonction de ses actes.
Fils, femmes, biens, royauté ?
Rien n'accompagne jamais le défunt

Longue vie par la richesse on ne peut acquérir
La fortune ne permet pas d'éviter la vieillesse.
Brève est la vie, dit le sage,
Éphémère et vouée à destruction.
Et la mort les frappe tous, les riches comme les pauvres
Les sots comme les sages en sont de même atteints
Mais le sot git prostré et frappé de stupeur
Quand le sage reste, lui, sans tremblement aucun.

Sagesse vaut mieux que richesse
Par elle on trouve ici l'ultime Dénouement.
Si l'on n'assèche pas toute forme d'existence
On commet par bêtise de mauvaises actions
On entre en la matrice ou dans un autre monde
Selon la voie sans fin du mouvement continuuel.
Le sot qui fait confiance à un gourou idiot
Va aussi dans le sein ou dans un au-delà.
Vie mauvaise : le voleur qui est pris sur le fait
Est châtié pour son acte
De même après la mort, dans un monde au-delà,
Les mauvaises actions de la vie sont punies.

Les désirs sensoriels, variés, doux et plaisants
Perturbent l'esprit par leur multiplicité
Mais j'ai vu un danger dans les plaisirs des sens
Ô roi, et je suis donc parti.
Ils tombent un par un, les hommes, comme des fruits,
Jeunes ou usés, quand leur corps est brisé
J'ai vu cela aussi, ô roi, et je m'en suis allé
L'ascèse bien menée valait mieux qu'un foyer

Le récit de Makhâdéva

(Makhādevasuttam n° 83)

Ainsi ai-je entendu.

En ce temps-là le Seigneur séjournait, près de Mithila, dans la mangueraie de Makhâdéva (qui avait été plantée par un roi de ce nom).

Or en un certain endroit le Seigneur laissa paraître un sourire. Le vénérable Ânanda se demanda : “Pour quelle cause, pour quelle raison le Seigneur sourit-il ? Les Tathâgatas n'affichent pas un sourire sans raison”. Le vénérable Ânanda arrangea son vêtement de dessus sur son épaule, salua le Seigneur mains jointes et lui demanda :

– Pour quelle cause, pour quelle raison le Seigneur laisse-t-il paraître un sourire ? Ce n'est pas sans raison que les Tathâgatas sourient.

– Dans cette ville de Mithila, Ânanda, il y eut autrefois un roi nommé Makhâdeva. C'était un roi juste, épris de justice, établi dans la justice, et il œuvrait avec justice envers les brahmanes maîtres de maison, qu'ils soient citadins ou ruraux. Il se conformait aux observances de l'*uposatha* le quatorzième ou quinzième jour du mois lunaire ainsi que le huitième jour de chaque quinzaine.

Au bout de bien des années, bien des centaines d'années, bien des milliers d'années, il s'adressa à son barbier :

– Quand tu verras des cheveux blancs croître sur ma tête, bon barbier, il faudra m'en informer.

– Bien, divin roi, répondit le barbier.

Après bien des années, bien des centaines d'années, bien des milliers d'années, le barbier vit des cheveux blancs sur la tête du roi. Il dit au roi :

– Les messagers du dieu de la mort sont apparus : des cheveux blancs se voient sur votre tête.

– Enlève soigneusement ces cheveux blancs avec un épileur, bon barbier, et dépose-les dans le creux de ma main.

– Bien, divin roi, répondit le barbier.

Il enleva soigneusement les cheveux blancs avec l'épileur et les posa dans la main du roi Makhâdéva. Alors le roi donna un village prospère à son barbier, puis il fit appeler le prince, son fils aîné, et lui dit :

– Les messagers du dieu me sont apparus, cher prince, on voit des cheveux blancs sur ma tête. J'ai bien profité des plaisirs humains, il est temps pour moi de rechercher les plaisirs divins. Accède à la royauté, cher prince. Moi, je me ferai raser les cheveux et la barbe, je revêtirai les robes safran et je passerai du foyer au sans-foyer.

Et toi, cher prince, quand tu verras à ton tour que des cheveux blancs poussent sur ta tête, tu devras de la même façon donner un village prospère à ton barbier et recommander au

prince, ton fils aîné, de régner avec justice. Puis tu te feras raser les cheveux et la barbe, tu revêtiras les robes safran et tu passeras du foyer au sans-foyer. Maintiens cette bonne tradition comme je l'ai établie, ne sois pas pour moi "le dernier homme". Quand entre deux hommes l'un d'eux brise une si bonne tradition, on dit qu'il est le dernier homme. Voilà pourquoi je te dis, cher prince, de maintenir cette bonne tradition telle que je l'ai établie et de ne pas être pour moi le dernier homme.

Le roi Makhâdéva donna donc un village prospère à son barbier, recommanda au prince héritier de régner avec justice, puis il se fit raser les cheveux et la barbe, revêtit les robes safran et passa du foyer au sans-foyer ici-même dans cette mangueraie.

* * *

« Le roi Makhâdéva diffusa dans une direction un état d'esprit de bienveillance et il maintint cette attitude. De même dans la deuxième direction, de même dans la troisième et de même dans la quatrième. Et aussi vers le haut, vers le bas, en travers, partout, envers tous comme envers lui-même, dans le monde entier. L'état d'esprit qu'il diffusait était ample, magnifié, incommensurable, amical et satisfait (Visud IX 45).

Il diffusa de la même façon un état d'esprit de pitié... de joie... de regard-neutre... ...amical et satisfait.

Pendant quatre-vingt quatre mille années, il s'était diverti aux jeux des jeunes princes. Pendant quatre-vingt quatre mille années, il avait exercé la vice-royauté. Pendant quatre-vingt quatre mille années, il avait régné. Puis il passa du foyer au sans-foyer dans cette mangueraie de Makhâdéva et y mena la vie sainte pendant quatre-vingt quatre mille années.

La culture des quatre pratiques sublimes lui valut de devenir à la brisure du corps, après la mort, un habitant du monde de Brahma.

* * *

« Après bien des années... le barbier vit des cheveux blancs sur la tête du fils du roi Makhâdéva... Le fils donna un village prospère à son barbier, recommanda au prince héritier de régner avec justice... et passa du foyer au sans-foyer dans cette mangueraie de Makhâdéva. Il cultiva les quatre pratiques sublimes... et prit naissance dans le monde de Brahma.

L'un après l'autre les descendants du roi Makhâdéva firent de même. Ce furent quatre-vingt quatre mille nobles rois. Tous cultivèrent dans cette mangueraie les quatre pratiques sublimes et devinrent des habitants du monde de Brahma.

* * *

« Le dernier de ces rois fut Nimi. Lui aussi fut un roi juste, épris de justice, établi dans la justice, et il œuvra avec justice envers les brahmanes maîtres de maison, qu'ils soient citadins ou ruraux. Lui aussi se conforma aux observances de l'*uposatha* le quatorzième ou quinzième jour du mois lunaire ainsi que le huitième jour de chaque quinzaine.

Il y a fort longtemps, Ânanda, comme les dieux Trente-trois siégeaient, réunis dans le Palais de la Bonne Justice, ils en vinrent à échanger ces propos : "C'est une chance pour les Vidéhas, c'est une bonne fortune pour les Vidéhas que Nimi soit un roi juste... et qu'il se conforme aux observances..." Sakka, le plus puissant des dieux, s'adressa aux dieux Trente-trois :

– Désirez-vous voir le roi Nimi, messeigneurs ?

– Oui, nous désirons le voir, monseigneur.

Or c'était l'*uposatha* du quinzième jour (pleine lune). Le roi Nimi s'était lavé le visage, avait jeûné et était assis sur la terrasse la plus élevée.

De la même façon qu'un homme robuste étend son bras replié ou replie son bras tendu, Sakka disparut de chez les dieux Trente-trois et apparut devant le roi Nimi :

– C'est une chance pour toi, grand roi, c'est une bonne fortune pour toi que les dieux Trente-trois qui siègent, réunis dans le Palais de la Bonne Justice, aient dit à ton propos : “C'est une chance pour les Vidéhas, c'est une bonne fortune pour les Vidéhas que Nimi soit un roi juste... et qu'il se conforme aux observances...” Les dieux Trente-trois désirèrent te voir, grand roi. Aussi vais-je t'envoyer un char attelé de mille pur-sang, tu pourras monter sans crainte dans ce char divin.

Le roi Nimi accepta en gardant le silence. Sakka comprit cette acceptation, disparut de la vue du roi Nimi et réapparut chez les dieux Trente-trois de la même façon qu'un homme robuste étend son bras replié ou replie son bras tendu.

* * *

« Là, il s'adressa au divin cocher Mâtali :

– Va, bon Mâtali, attelle mille pur-sang à ton char et va dire au roi Nimi : “Voici, grand roi, le char aux mille pur-sang que t'envoie Sakka, le plus puissant des dieux. Tu peux monter sur ce char divin sans trembler”.

– Qu'il en soit fait selon ta bonne parole, répondit Mâtali le cocher.

* * *

« Le cocher attela les mille pur-sang au char et se rendit auprès du roi Nimi :

– Voici, grand roi, le char aux mille pur-sang que t'envoie Sakka, le plus puissant des dieux. Tu peux y monter sans crainte. Mais par où, grand roi, dois-je te conduire ? Par là où ceux qui ont mal agi souffrent de l'effet de leurs mauvaises actions ? Où par là où ceux qui ont bien agi jouissent de l'effet de leurs bonnes actions ?

– Conduis-moi, Mâtali, par l'un et l'autre côté (Nimi voulait voir l'enfer et le ciel).

Mâtali amena le roi au Palais de la Bonne Justice. Le puissant Sakka vit approcher le roi Nimi et lui dit :

– Viens, grand roi ! Bienvenue au grand roi ! Les dieux Trente-trois siègent au Palais de la Bonne Justice et te louent ainsi : “C'est une chance pour les Vidéhas...” Les dieux Trente-trois désirèrent te voir, grand roi. Viens jouir avec les dieux de la splendeur divine.

– Cela me suffit, monseigneur. Que l'on me reconduise à Mithila. J'y pratiquerai la justice... et me conformerai aux observances.

Sakka donna donc pour instruction à Mâtali d'atteler de nouveau le char.. et Mâtali reconduisit le roi à Mithila, où il pratiqua la justice... et se conforma aux observances.

* * *

« Le fils de Nimi s'appelait Dents-longues. Il ne passa pas du foyer au sans-foyer, il interrompit la bonne tradition, il en fut le dernier homme.

Tu pourrais te demander, Ânanda, si ce n'est pas quelqu'un d'autre qui fut en cette occasion le roi Makhâdéva et qui instaura cette bonne tradition. Mais il ne faut pas penser

ainsi, car c'est bien moi qui fus le roi Makhâdéva et qui instaurai la bonne tradition que perpétua ma descendance.

Toutefois, cette bonne tradition ne menait pas au désenchantement, au détachement, à la cessation, à l'apaisement, à la connaissance directe, à la pleine Réalisation ni au Dénouement, mais seulement à la renaissance dans le monde de Brahma.

Mais à présent, Ânanda, j'ai instaurée la bonne tradition qui mène au désenchantement, au détachement, à la cessation, à l'apaisement, à la connaissance directe, à la pleine Réalisation, au Dénouement. Quelle est donc cette bonne tradition que j'ai instaurée et qui mène... au Dénouement ? C'est l'octuple chemin pur : vision juste, dessein juste, parole juste, origine de l'action juste, mode de subsistance juste, effort juste, vigilance juste et concentration juste (Visud XVI 75). Telle est la bonne tradition que j'ai instaurée et qui mène au désenchantement, au détachement, à la cessation, à l'apaisement, à la connaissance directe, à la pleine Réalisation, au Dénouement.

Et je le dis, Ânanda : perpétuez cette bonne tradition que j'ai instaurée, ne soyez pas pour moi le dernier homme. Quand entre deux hommes, l'un d'eux brise une si bonne tradition, on dit qu'il est le dernier homme. Donc je vous le dis : perpétuez cette bonne tradition que j'ai instaurée, ne soyez pas pour moi le dernier homme. »

Ainsi parla le Seigneur.

Le vénérable Ânanda fut satisfait des paroles du Seigneur et il s'en réjouit.

Le récit de Bhûmija

(Bhûmijasuttam n° 126)

Ainsi ai-je entendu.

En ce temps-là le Seigneur séjournait, près de Râjagaha, au Repas des Ecureuils dans le Bois de Bambous.

Or le vénérable Bhûmija s'habilla de bon matin, prit son bol d'aumône et sa cape, se rendit au palais du prince Jayaséna (dont il était l'oncle maternel) et s'y assit sur le siège préparé.

Le prince Jayaséna vint auprès du vénérable Bhûmija. Il le salua en arrivant, ils échangèrent des paroles courtoises et cordiales, et le prince s'assit convenablement. Une fois bien assis, le prince demanda au vénérable :

– Il y a, honorable Bhûmija, des ascètes et des brahmanes qui croient et qui disent : “Si l'on mène la vie sainte en attendant quelque chose, on ne peut pas en récolter le fruit. Si on la mène sans rien attendre, on ne peut pas non plus en récolter le fruit. Si on la mène tantôt en attendant quelque chose, tantôt sans rien attendre, on ne peut pas davantage en récolter le fruit. Et si on mène la vie sainte sans attente ni non-attente, on ne peut toujours pas en récolter le fruit”. Que dit à ce sujet le maître de l'honorable Bhûmija ? Que déclare-t-il ?

– Je n'ai pas entendu cela en présence du Seigneur, prince, je ne l'ai pas appris de sa bouche, mais il se pourrait que le Seigneur réponde ainsi : “Si l'on mène la vie sainte imparfaitement, que ce soit en attendant quelque chose, sans rien attendre, tantôt en attendant quelque chose tantôt sans rien attendre, ou sans attente ni non-attente, on ne peut pas en récolter le fruit. Mais si on mène la vie sainte complètement, que ce soit avec une attente, sans attente, avec un peu des deux ou sans aucun des deux, on peut en récolter le fruit”. Cela, je ne l'ai pas entendu en présence du Seigneur, je ne l'ai pas appris de sa bouche, mais il se pourrait que le Seigneur réponde ainsi.

– Si c'est ce que dit le maître de l'honorable Bhûmija, si c'est ce qu'il proclame, il se situe assurément au-dessus de tous les ascètes et brahmanes ordinaires.

Et le prince Jayaséna servit au vénérable Bhûmija son propre plat de riz.

* * *

Après le repas, de retour de sa tournée d'aumône, le vénérable Bhûmija alla trouver le Seigneur. Il le salua en arrivant et s'assit convenablement. Une fois bien assis, il dit au Seigneur :

– Je me suis habillé de bon matin, Seigneur, j'ai pris mon bol, ma cape et je suis allé au palais du prince Jayaséna... qui m'interrogea : “Il y a des ascètes et des brahmanes qui disent...” Je répondis au prince : “Je n'ai pas entendu cela en présence du Seigneur...” Et le prince conclut : “Si c'est ce que dit le maître de l'honorable Bhûmija, si c'est ce qu'il proclame, il se situe assurément au-dessus de tous les ascètes et brahmanes ordinaires”.

En répondant ainsi à cette question, ai-je dit ce qu'aurait déclaré le Seigneur ? N'ai-je pas trahi le Seigneur en parlant faussement ? Ai-je répondu en accord avec l'enseignement ? Et

un confrère dans l'enseignement qui répéterait ces paroles ne prendrait-il pas une position répréhensible ?

– En répondant ainsi, Bhûmija, tu as bien dit ce qu'aurait formulé le Seigneur, tu ne m'as pas trahi en parlant faussement, tu as répondu en accord avec l'enseignement, et un confrère dans l'enseignement qui répéterait ces paroles n'aurait pas une position répréhensible.

Il y a des ascètes et des brahmanes qui ont une vision fausse, un dessein faux, des paroles fausses, des actions fausses, un mode de vie faux, des efforts faux, une vigilance fausse et une concentration fausse. Qu'ils mènent la vie sainte en ayant une attente, sans attente, avec un peu des deux ou sans aucun des deux, ils ne sont pas capables d'en récolter le fruit. Pourquoi ? Parce que cette façon de faire ne permet pas de le recueillir.

« Suppose, Bhûmija, qu'un homme veuille extraire de l'huile. Il cherche à en produire, il s'active pour en fabriquer, mais il verse dans un pressoir du sable qu'il presse en l'arrosant d'eau de façon répétée. Qu'il le presse en attendant un résultat, sans rien attendre, un peu des deux, ou aucun des deux, il ne peut pas obtenir d'huile. Pourquoi ? Parce que cette façon de faire ne permet pas d'en produire.

De même, Bhûmija, il y a des ascètes et des brahmanes qui ont une vision fausse... ils ne peuvent recueillir le fruit.

« Imagine encore, Bhûmija, qu'un homme veuille avoir du lait. Il cherche du lait, il s'active pour s'en procurer, mais il traite une jeune vache par la corne. Qu'il la traite en attendant un résultat, sans rien attendre, un peu des deux, ou aucun des deux, il ne peut pas obtenir de lait. Pourquoi ? Parce que cette façon de faire ne permet pas d'en obtenir.

De même, Bhûmija, il y a des ascètes et des brahmanes qui ont une vision fausse... ils ne peuvent recueillir le fruit.

« Suppose maintenant, Bhûmija, qu'un homme veuille du beurre frais. Il cherche à en faire, il s'active pour s'en procurer, mais c'est de l'eau qu'il verse dans la baratte pour la battre avec le bâton. Qu'il la batte en attendant un résultat, sans rien attendre, un peu des deux, ou aucun des deux, il ne peut pas obtenir de beurre frais. Pourquoi ? Parce que cette façon de faire ne permet pas d'en obtenir.

De même, Bhûmija, il y a des ascètes et des brahmanes qui ont une vision fausse... ils ne peuvent recueillir le fruit.

« Imagine encore, Bhûmija, qu'un homme veuille allumer du feu. Il cherche à en faire, il s'active pour en produire, mais c'est un morceau de bois vert et séveux qu'il frotte avec la baguette à feu. Qu'il frotte en attendant un résultat, sans rien attendre, un peu des deux, ou aucun des deux, il ne peut pas produire du feu. Pourquoi ? Parce que cette façon de faire ne permet pas d'en obtenir.

De même, Bhûmija, il y a des ascètes et des brahmanes qui ont une vision fausse, un dessein faux, des paroles fausses, des actions fausses, un mode de vie faux, des efforts faux, une vigilance fausse et une concentration fausse. Qu'ils mènent la vie sainte en ayant une attente, aucune attente, un peu des deux ou aucun des deux, ils ne sont pas capables d'en récolter le fruit. Pourquoi ? Parce que cette façon de faire ne permet pas de le recueillir.

« Mais il y a, Bhûmija, des ascètes et des brahmanes qui ont la vision juste, le dessein juste, la parole juste, l'action juste, le mode de vie juste, l'effort juste, la vigilance juste et la concentration juste. Qu'ils mènent la vie sainte en ayant une attente, aucune attente, un peu des deux ou aucun des deux, ils peuvent en récolter le fruit. Pourquoi ? Parce que cette façon de faire permet de le recueillir.

« Reprenons, Bhûmija, l'homme qui veut extraire de l'huile. Il cherche à en produire, il s'active pour en fabriquer et il verse dans le pressoir du sésame concassé qu'il presse en l'arrosant d'eau de façon répétée. Qu'il le presse en ayant une attente, aucune attente, un peu des deux ou aucun des deux, il peut recueillir de l'huile. Pourquoi ? Parce que cette façon de faire permet d'en obtenir.

De même, Bhûmija, il y a des ascètes et des brahmanes qui ont la vision juste... ils peuvent récolter le fruit.

« L'homme qui veut avoir du lait, Bhûmija, en cherche, s'active pour s'en procurer et traite une jeune vache par le pis. Qu'il la traie en ayant une attente, aucune attente, un peu des deux ou aucun des deux, il peut avoir du lait. Pourquoi ? Parce que cette façon de faire permet d'en obtenir.

De même, Bhûmija, il y a des ascètes et des brahmanes qui ont la vision juste... ils peuvent récolter le fruit.

« L'homme qui veut du beurre frais, Bhûmija, cherche à en faire, s'active pour s'en procurer et verse dans la baratte de la crème pour la battre avec le bâton. Qu'il la batte en ayant une attente, aucune attente, un peu des deux ou aucun des deux, il peut avoir du beurre frais. Pourquoi ? Parce que cette façon de faire permet d'en obtenir.

De même, Bhûmija, il y a des ascètes et des brahmanes qui ont la vision juste... ils peuvent récolter le fruit.

« Et l'homme qui veut allumer du feu, Bhûmija, cherche à en faire, s'active pour en produire et frotte un morceau de bois sec et sans sève avec la baguette à feu. Qu'il frotte en ayant une attente, aucune attente, un peu des deux ou aucun des deux, il peut produire du feu. Pourquoi ? Parce que cette façon de faire permet d'en obtenir.

De même, Bhûmija, il y a des ascètes et des brahmanes qui ont la vision juste, le dessein juste, la parole juste, l'action juste, le mode de vie juste, l'effort juste, la vigilance juste et la concentration juste. Qu'ils mènent la vie sainte en ayant une attente, aucune attente, un peu des deux ou aucun des deux, ils peuvent en récolter le fruit. Pourquoi ? Parce que cette façon de faire permet de le recueillir.

« Si tu avais pensé spontanément, Bhûmija, à ces quatre comparaisons pour éclairer le prince Jayaséna, celui-ci aurait eu confiance en toi et t'aurait témoigné cette confiance.

– Comment aurais-je pu penser spontanément à ces quatre comparaisons, que je n'avais pas entendues auparavant, pour éclairer le prince Jayaséna ? Le Seigneur, lui, le peut.

Ainsi parla le Seigneur. Le vénérable Bhûmija fut satisfait des paroles du Seigneur et il s'en réjouit.

Le récit de Jīvaka

(Jīvakasuttam n° 55)

Jīvaka avait été abandonné à la naissance, et sauvé des corbeaux par un prince. Il était donc resté vivant, *jīvaka*, d'où son premier nom. Le prince l'avait fait allaiter par les nourrices du palais, il avait donc été *komārabhacca*, nourri par le prince.

Ainsi ai-je entendu.

En ce temps-là le Seigneur séjournait, près de Rājagaha, dans la mangueraie de Jīvaka Komārabhacca.

Jīvaka Komārabhacca vint voir le Seigneur. Il le salua en arrivant et s'assit convenablement. Une fois bien assis, il demanda au Seigneur :

– J'ai entendu dire, Seigneur, que l'on tue des êtres vivants pour l'ascète Gotama et que c'est en connaissance de cause que l'ascète Gotama mange cette viande qui lui est destinée, acte qui retombe sur lui ¹⁴⁷. Ceux qui disent cela, Seigneur, répètent-ils bien ce que dit le Seigneur ? Ne trahissent-ils pas le Seigneur en parlant faussement ? Et un confrère dans l'enseignement qui répéterait ces paroles ne prendrait-il pas une position répréhensible ?

– Ceux, Jīvaka, qui disent : “On tue des êtres vivants pour l'ascète Gotama et c'est en connaissance de cause que l'ascète Gotama mange cette viande qui lui est destinée, acte qui retombe sur lui” ne répètent pas bien ce que je dis et me trahissent en parlant faussement.

– Moi, Jīvaka, je dis qu'il y a trois cas où la viande ne doit pas être mangée : quand on voit, quand on entend ou quand on suspecte ¹⁴⁸. Dans ces trois cas je dis que la viande ne doit pas être consommée.

Mais la viande peut être mangée sous trois conditions : quand on ne voit ni n'entend ni ne suspecte.. A ces trois conditions, la viande peut être consommée, je le dis.

« Prenons, Jīvaka, le cas d'un moine qui vit à proximité d'un hameau ou d'un village. Il diffuse dans une direction un état d'esprit plein de bienveillance et il maintient cette attitude. De même dans la deuxième direction, de même dans la troisième et de même dans la quatrième. Et aussi vers le haut, vers le bas, en travers, partout, envers tous comme envers lui-même, dans le monde entier. L'état d'esprit qu'il diffuse est ample, magnifié, incommensurable, amical et satisfait.

¹⁴⁷ Certains croyaient que celui qui mange de la viande aurait à subir les mêmes effets néfastes que celui qui a tué l'animal.

¹⁴⁸ Quand le moine voit que l'animal a été tué à son intention, quand il l'entend dire ou quand il le soupçonne à partir d'indices vus ou entendus.

Un maître de maison ou un fils de maison l'approche et l'invite à déjeuner pour le lendemain. Le moine accepte s'il le désire. A la fin de la nuit, s'étant levé de bonne heure, il prend son bol d'aumône et sa cape et se rend à la demeure du maître de maison ou du fils de maison. Il s'y assied sur le siège préparé, et le maître ou le fils de la maison verse un bon repas dans son bol.

Le moine ne pense pas : “Il est bon que ce maître de maison ou ce fils de maison me serve cet excellent repas. Pourvu qu'il me serve encore dans le futur une aussi bonne nourriture !” Cela ne lui vient pas, et il mange cette nourriture sans s'y attacher, sans en être séduit et sans gloutonnerie. Il en voit les dangers ¹⁴⁹ et il est assez sagace pour y échapper. Penses-tu, Jīvaka, qu'en la circonstance ce moine pense à se nuire à lui-même, à nuire à autrui ou à nuire aux deux ?

– Certainement pas, Seigneur.

– La nourriture, Jīvaka, que ce moine mange n'est-elle pas irréprochable ?

– Si, Seigneur. J'ai d'ailleurs entendu dire que la bienveillance était un état sublime. Or le Seigneur en témoigne devant moi car il est établi dans la bienveillance.

– Le Tathâgata a abandonné tout attachement, aversion et aveuglement qui pourraient nuire. Il en a détruit les racines et les a réduits à l'état de palmier dessouché. Ils n'existeront plus dans le futur, ne réapparaîtront plus. Si c'est de cela que tu parles (et non d'un degré inférieur de la bienveillance), je t'approuve.

« Prenons maintenant, Jīvaka, le cas d'un moine qui vit à proximité d'un hameau ou d'un village. Il diffuse dans une direction un état d'esprit plein de pitié... de joie... de regard-neutre... (le texte se répète à l'identique)

– J'ai entendu dire que la pitié... la joie... le regard-neutre était un état sublime. Or le Seigneur en témoigne devant moi car il est établi dans la pitié... la joie... le regard-neutre.

– Le Tathâgata a abandonné tout attachement, aversion et aveuglement qui pourraient nuire. Il en a détruit les racines et les a réduits à l'état de palmier dessouché. Ils n'existeront plus dans le futur, ne réapparaîtront plus. Si c'est de cela que tu parles, je t'approuve.

« Celui qui tue un être vivant, Jīvaka, à l'intention du Tathâgata ou d'un de ses disciples se crée un grand démérite de cinq façons. Premièrement quand il dit : “Allez et ramenez cet animal”. Deuxièmement quand l'animal qui est amené gorge serrée éprouve de la souffrance physique et mentale. Troisièmement quand il dit : “Allez et tuez cet animal”. Quatrièmement quand l'animal en train d'être tué éprouve de la souffrance physique et mentale. Cinquièmement quand il offense le Tathâgata ou son disciple par cette nourriture inconvenante. Voilà comment celui qui tue un être vivant à l'intention du Tathâgata ou d'un de ses disciples se crée un grand démérite de cinq façons. »

Ainsi parla le Seigneur.

¹⁴⁹ Les dangers cités et les inconvénients : aller chercher la nourriture, mendier, manger, etc. (Visud XI 5)

Jīvaka Komārabhacca dit alors au Seigneur :

– C’est merveilleux, honorable Gotama ! C’est merveilleux, honorable Gotama ! C’est comme si l’honorable Gotama avait redressé ce qui penchait, avait révélé ce qui était caché, avait montré le chemin à l’égaré, et avait apporté une lampe dans l’obscurité pour que ceux qui ont des yeux voient ! C’est ainsi de plusieurs façons que l’honorable Gotama a exposé l’enseignement. Je cherche refuge auprès de l’honorable Gotama, du Dhamma et du Sangha monastique. Que l’honorable Gotama me considère dès à présent comme un fidèle qui gardera le refuge tant qu’il lui restera un souffle de vie.

Le récit d'Oupâli

(Upālisuttam n° 56)

Oupâli habitait dans un nouveau village créé pour exploiter le sel qu'on y avait découvert. Il en était le notable le plus éminent et il avait entraîné les autres villageois à Nâlandâ pour y rencontrer son maître, Nâtaputta le *niggaṇṭṭha* (le sans-lien), lequel fut le fondateur de la religion jain. Il est connu aussi comme Jina, Vainqueur, comme Mahâvîra, Grand Héros, et comme 24^e Tîrthankara (Pontife).

Ainsi ai-je entendu.

En ce temps-là le Seigneur séjournait, près de Nâlandâ, dans la mangueraie de Pâvârîka. A cette époque Nâtaputta le sans-lien séjournait aussi près de Nâlandâ avec une nombreuse compagnie de sans-lien.

Or Tapassi le Long, un sans-lien, avait mendié dans Nâlandâ et revenait de sa tournée d'aumône après son repas. Il se rendit auprès du Seigneur dans la mangueraie de Pâvârîka. Il salua le Seigneur en arrivant – ils échangèrent des paroles courtoises et cordiales – et il resta convenablement debout.

Le Seigneur dit à Tapassi qui restait debout :

– Il y a des sièges, Tapassi, assieds-toi si tu le désires.

Alors Tapassi prit un siège bas et s'assit convenablement. Quand il fut bien assis, le Seigneur lui demanda :

– Combien d'actions, Tapassi, Nâtaputta le sans-lien distingue-t-il quand une mauvaise action est commise et qu'elle s'accomplit ?

– Il n'est pas, ami Gotama, dans l'usage de Nâtaputta de parler d'action, il dit habituellement bâton ¹⁵⁰ .

– Donc, Tapassi, combien de bâtons Nâtaputta distingue-t-il quand une mauvaise action est commise et qu'elle s'accomplit ?

– Nâtaputta distingue trois bâtons pour l'exécution d'une mauvaise action et son accomplissement, le bâton physique, le bâton verbal et le bâton mental ¹⁵¹ .

– Et, Tapassi, le bâton physique, le bâton verbal et le bâton mental sont-ils distincts ?

– Oui, ami Gotama, le bâton physique, le bâton verbal et le bâton mental sont distincts.

¹⁵⁰ Bâton : *daṇḍa* a aussi les sens de punition, de châtiment et de menace.

¹⁵¹ Seul le bâton mental est spirituel. Le bâton physique était comparé à l'ondulation des branches ou de l'eau quand le vent souffle, le bâton verbal au murmure de ces branches et de cette eau.

– Lequel, Tapassi, de ces trois bâtons distincts et différenciés est considéré par Nâtaputta comme le plus condamnable quand une mauvaise action est commise et qu'elle s'accomplit ? Le bâton physique, le bâton verbal ou le bâton mental ?

– C'est le bâton physique, ami Gotama, que Nâtaputta indique comme le plus condamnable dans une mauvaise action, beaucoup plus que le bâton verbal ou le bâton mental.

– Tu dis le bâton physique, Tapassi ?

– Oui, je dis le bâton physique, ami Gotama.

– Tu dis le bâton physique, Tapassi ?

– Oui, je dis le bâton physique, ami Gotama.

– Tu dis le bâton physique, Tapassi ?

– Oui, je dis le bâton physique, ami Gotama.

Le Seigneur fit confirmer trois fois cette affirmation par Tapassi le Long, le sans-lien.

Puis Tapassi demanda au Seigneur :

– Mais toi, ami Gotama, combien de bâtons distingues-tu quand une mauvaise action est commise et qu'elle s'accomplit ?

– Il n'est pas, Tapassi, dans l'usage du Tathâgata de parler de bâton, il dit habituellement action.

– Donc, ami Gotama, combien d'actions distingues-tu quand une mauvaise action est commise et qu'elle s'accomplit ?

– Je distingue trois actions, Tapassi, pour l'exécution d'une mauvaise action et son accomplissement, l'action physique, l'action verbale et l'action mentale.

– Et, ami Gotama, l'action physique, l'action verbale et l'action mentale sont-elles distinctes ?

– Oui, Tapassi, elles sont distinctes.

– Laquelle, ami Gotama, de ces trois actions distinctes et différenciées considères-tu comme la plus condamnable quand une mauvaise action est commise et qu'elle s'accomplit ? L'action physique, l'action verbale ou l'action mentale ?

– C'est l'action mentale, Tapassi, que j'indique comme la plus condamnable dans une mauvaise action, beaucoup plus que l'action verbale ou l'action mentale.

– Tu dis l'action mentale, ami Gotama ?

– Oui, je dis l'action mentale, Tapassi.

– Tu dis l'action mentale, ami Gotama ?

– Oui, je dis l'action mentale, Tapassi.

– Tu dis l'action mentale, ami Gotama ?

– Oui, je dis l'action mentale, Tapassi.

Tapassi fit confirmer trois fois cette affirmation par le Seigneur. Puis il se leva de son siège et retourna auprès de Nâtaputta le sans-lien.

* * *

A ce moment Nâtaputta était assis avec une grande assemblée de laïcs du village de Bâlaka avec Oupâli à leur tête.

Nâtaputta vit approcher Tapassi le Long et lui demanda :

- D'où viens-tu donc, Tapassi, au milieu de la journée ?
- Seigneur, je suis allé voir l'ascète Gotama ?
- Hein ? As-tu eu, Tapassi, une conversation avec l'ascète Gotama ?
- Oui, Seigneur, j'ai eu une discussion avec l'ascète Gotama.
- Comment s'est déroulée, Tapassi, ta discussion avec l'ascète Gotama ?

Tapassi raconta à Nâtaputta toute la conversation qu'il avait eue avec le Seigneur. Quand Tapassi eut fini de parler, Nâtaputta l'approuva :

– Excellent, Tapassi, c'est excellent ! Tapassi le Long a répondu à l'ascète Gotama comme un disciple instruit qui connaît parfaitement l'enseignement de son maître. Car le bâton mental est insignifiant en comparaison du bâton physique qui est si considérable. Le bâton physique est bien le plus condamnable quand une mauvaise action est commise et qu'elle s'accomplit, beaucoup plus que le bâton verbal ou le bâton mental.

Ainsi parla Nâtaputta, et Oupâli le maître de maison renchérit :

– Excellent, Tapassi est excellent ! Il a répondu à l'ascète Gotama comme un disciple instruit qui connaît parfaitement l'enseignement du maître. Le bâton mental est insignifiant en comparaison du bâton physique qui est si considérable. Le bâton physique est bien le plus condamnable quand une mauvaise action est commise et qu'elle s'accomplit, beaucoup plus que le bâton verbal ou le bâton mental.

Je vais, Seigneur, aller débattre avec l'ascète Gotama. Si l'ascète Gotama maintient ce qu'il a soutenu à Tapassi, j'amènerai à moi par ma parole les propositions de l'ascète Gotama, je les ferai virevolter et les secouerai en tous sens de la même façon qu'un homme robuste qui aggripe un bœuf à poils longs par la toison, l'attire vers lui, le repousse et le secoue en tous sens ; ou de la même façon qu'un robuste liquoriste qui prend les anses d'un grand panier à liqueur qu'il a plongé dans un profond bassin d'eau, l'attire vers lui, le repousse et le secoue en tous sens. Par ma parole je renverserai les propositions de l'ascète Gotama dans un sens, dans l'autre et dans tous les sens, de la même façon qu'un alcoolique robuste qui prend son filtre par les anses (pour le nettoyer) le secoue face vers le bas, face vers le haut et en tous sens. Je jouerai à laver le chanvre ¹⁵² avec l'ascète Gotama à la manière de l'éléphant de soixante ans qui était descendu dans une profonde mare à lotus et qui y jouait à laver le chanvre. J'y vais, Seigneur, et je prendrai le dessus sur l'ascète Gotama.

– Vas-y, maître de maison, et prends le dessus dans le débat avec l'ascète Gotama. Je peux vaincre moi-même l'ascète Gotama par la parole, Tapassi le peut, et toi aussi tu le peux.

Mais Tapassi le Long dit à Nâtaputta :

– Il ne me semble pas bon, Seigneur, que le maître de maison Oupâli veuille aller vaincre l'ascète Gotama, car l'ascète Gotama est un magicien qui connaît un artifice pour retourner les disciples des autres sectes et les attirer à lui.

¹⁵² Un jeu qui se pratiquait avec du chanvre en train de rouir. Avec une poignée de chanvre, on frappait tantôt à droite, tantôt à gauche, tantôt devant soi. Ce jeu s'accompagnait de force nourritures et boissons alcoolisées. Un éléphant qui avait vu des hommes jouer ainsi, les avait imités en lançant de l'eau avec sa trompe, tantôt à droite, tantôt à gauche, tantôt devant lui.

Tapassi tint trois fois ce propos à Nâtaputta mais celui-ci (qui n'avait jamais vu l'ascète Gotama bien qu'il séjournât dans la même ville, et qui ne connaissait pas les effets de sa simple présence et de son enseignement) répondit les trois fois :

– Il est impossible, Tapassi, il ne peut pas arriver que le maître de maison Oupâli devienne disciple de l'ascète Gotama. En revanche il peut se trouver que l'ascète Gotama devienne disciple d'Oupâli. Va donc, maître de maison, et prends le dessus sur l'ascète Gotama. Car si je peux vaincre moi-même l'ascète Gotama par la parole, Tapassi le peut aussi, et toi de même.

– Oui, Seigneur, répondit finalement Oupâli à Nâtaputta. Il se leva de son siège, salua Nâtaputta, tourna autour de lui en le gardant à sa droite et se dirigea vers la mangueriaie de Pâvârîka où se trouvait le Seigneur.

* * *

Le maître de maison Oupâli s'approcha du Seigneur, le salua en arrivant et s'assit convenablement. Une fois bien assis, il demanda au Seigneur :

- Est-ce que Tapassi le Long, un sans-lien, est venu ici, Seigneur ?
- Oui, maître de maison, Tapassi est venu ici.
- Avez-vous eu, Seigneur, une conversation avec Tapassi ?
- J'ai bien eu, maître de maison, une conversation avec Tapassi.
- Comment s'est déroulée, Seigneur, cette conversation avec Tapassi ?

Le Seigneur raconta à Oupâli toute la conversation qu'il avait eue avec Tapassi. Quand le Seigneur eut fini de parler, Oupâli lui déclara :

– Excellent, Tapassi est excellent ! Il a répondu à l'ascète Gotama comme un disciple instruit qui connaît parfaitement l'enseignement de son maître. Le bâton mental est insignifiant en comparaison du bâton physique qui est si considérable. Le bâton physique est bien le plus condamnable quand une mauvaise action est commise et qu'elle s'accomplit, beaucoup plus que le bâton verbal ou le bâton mental.

– Si toi, maître de maison, parlait sincèrement, nous pourrions avoir une discussion ici-même.

– Je parlerai sincèrement, Seigneur, ayons cette discussion.

– Que penses-tu de ceci, maître de maison ? S'il y avait ici un sans-lien malade, souffrant, gravement atteint, qui refuse l'eau fraîche ¹⁵³ et n'accepte que l'eau chaude, et qu'il mourrait à cause du manque d'eau fraîche, quelle renaissance Nâtaputta le sans-lien lui prédirait-il ?

– Il y a, Seigneur, des dieux qu'on appelle "attachés au mental". C'est là qu'il renaîtrait. Pourquoi ? Parce qu'il est mort alors qu'il était attaché au mental.

– Maître de maison ! Maître de maison ! Fais attention quand tu réponds ! Car ta dernière parole n'est pas cohérente avec la première, ni la première avec la dernière. Or tu as dit : “Je parlerai sincèrement, Seigneur, ayons cette discussion”.

– Quoiqu'en dise le Seigneur, le bâton physique est le plus condamnable quand une mauvaise action est commise et qu'elle s'accomplit, beaucoup plus que le bâton verbal ou le bâton mental.

¹⁵³ Les sans-lien refusaient l'eau fraîche, pensant qu'il pouvait s'y trouver un être vivant. Ce malade se garde du bâton physique et du bâton verbal en refusant l'eau fraîche mais il la désire profondément pour soulager ses souffrances et cède ainsi au bâton mental qui détermine sa destinée future et qui est donc plus important que les deux autres bâtons.

– Que penses-tu de ceci, maître de maison ? Il pourrait y avoir ici un sans-lien qui se restreigne par le quadruple contrôle ¹⁵⁴, qui s'interdise toute eau fraîche, qui s'attache à tout ce qui empêche le mal, qui se défasse du mal et qui s'imprègne de tout ce qui l'empêche. Mais en allant et venant, il ferait périr beaucoup de petits animaux. Quelle conséquence Nâtaputta indique-t-il pour cela ?

– Nâtaputta indique, Seigneur, que cela n'est pas très condamnable en l'absence d'intention.

– Mais s'il a l'intention (de les tuer) ?

– Dans ce cas, Seigneur, c'est grandement condamnable.

– Et dans quoi Nâtaputta classe-t-il l'intention ?

– Dans le bâton mental, Seigneur.

– Maître de maison ! Maître de maison ! Fais attention quand tu réponds ! Car ta dernière parole n'est pas cohérente avec la première, ni la première avec la dernière. Or tu as dit : “Je parlerai sincèrement, Seigneur, ayons cette discussion”.

– Quoiqu'en dise le Seigneur, le bâton physique est le plus condamnable quand une mauvaise action est commise et qu'elle s'accomplit, beaucoup plus que le bâton verbal ou le bâton mental.

– Que penses-tu de ceci, maître de maison ? Cette ville de Nâlandâ est-elle prospère, opulente, populeuse et riche en hommes ?

– Oui, Seigneur, cette ville de Nâlandâ est prospère, opulente, populeuse et riche en hommes.

– Que penses-tu de ceci, maître de maison ? S'il venait un homme qui brandisse une épée en disant : “Aussi nombreux que soient les êtres vivant à Nâlandâ, en un instant, en une seconde, j'en ferai un seul amas de chair, un seul empilement de chair”, cet homme pourrait-il faire comme il le dit ?

– Même s'ils étaient dix, Seigneur, vingt, trente, quarante ou même cinquante, des hommes ne pourraient pas faire, en un instant, en une seconde, un seul amas de chair, un seul empilement de chair. Quel succès pourrait avoir un pauvre homme isolé ?

– Et maintenant, maître de maison, s'il venait un ascète ou un brahmane, doué de pouvoirs magiques et ayant la maîtrise de son esprit, qui dise : “Je vais réduire cette ville de Nâlandâ en cendres d'une seule pensée de destruction”, cet ascète ou ce brahmane pourrait-il faire ce qu'il dit ?

– Un tel ascète ou un tel brahmane, Seigneur, pourrait réduire en cendres d'une seule pensée de destruction dix, vingt, trente, quarante ou même cinquante Nâlandâ. Que vaut une seule petite Nâlandâ ?

– Maître de maison ! Maître de maison ! Fais attention quand tu réponds ! Car ta dernière parole n'est pas cohérente avec la première, ni la première avec la dernière. Or tu as dit : “Je parlerai sincèrement, Seigneur, ayons cette discussion”.

¹⁵⁴ Ne pas détruire la vie ni inciter à la détruire ni approuver sa destruction, ne pas voler ni inciter au vol ni approuver le vol, ne pas mentir ni inciter au mensonge ni approuver le mensonge, ne pas désirer les plaisirs sensoriels ni inciter à les désirer ni approuver ce désir.

– Quoiqu'en dise le Seigneur, le bâton physique est le plus condamnable quand une mauvaise action est commise et qu'elle s'accomplit, beaucoup plus que le bâton verbal ou le bâton mental.

– Que penses-tu de ceci, maître de maison ? As-tu entendu dire que les forêts de Dandaka, de Kâlinga, de Mejjha et de Mâtanga étaient devenues des solitudes boisées (après avoir été des régions prospères) ?

– Oui, Seigneur, j'ai entendu dire que les forêts de Daṇḍaka, de Kâliṅga, de Mejjha et de Mâtanga étaient devenues des solitudes boisées.

– As-tu entendu dire, maître de maison, pourquoi elles étaient devenues des solitudes boisées ?

– J'ai entendu dire, Seigneur, qu'une seule pensée méchante à l'encontre de sages voyants avait causé leur transformation en solitudes boisées ¹⁵⁵.

– Maître de maison ! Maître de maison ! Fais attention quand tu réponds ! Car ta dernière parole n'est pas cohérente avec la première, ni la première avec la dernière. Or tu as dit : “Je parlerai sincèrement, Seigneur, ayons cette discussion”.

– J'ai été satisfait et enchanté par le Seigneur dès la première image, mais je désirais entendre les différentes réponses que le Seigneur donnerait, aussi ai-je pensé que je devais continuer à m'opposer au Seigneur.

C'est merveilleux, honorable Gotama ! C'est merveilleux, honorable Gotama ! C'est comme si l'honorable Gotama avait redressé ce qui penchait, avait révélé ce qui était caché, avait montré le chemin à l'égaré, et avait apporté une lampe dans l'obscurité pour que ceux qui ont des yeux voient ! C'est ainsi de plusieurs façons que l'honorable Gotama a exposé l'enseignement. Je cherche refuge auprès de l'honorable Gotama, du Dhamma et du Saṅgha monastique. Que l'honorable Gotama me considère dès à présent comme un fidèle qui gardera le refuge aussi longtemps qu'il lui restera un souffle de vie.

– N'agis qu'après mûre réflexion, maître de maison, il est bon que les célébrités telles que toi agissent en toute connaissance ¹⁵⁶.

– Je suis encore plus satisfait et enchanté par ces paroles du Seigneur. Car une autre secte qui m'aurait gagné comme disciple aurait promené à travers Nâlandâ une banderole disant “le maître de maison Oupâli est devenu notre disciple”. Au lieu de quoi, le Seigneur me dit : “N'agis qu'après mûre réflexion, maître de maison, il est bon que les célébrités telles que toi agissent en toute connaissance”.

Pour la deuxième fois je cherche refuge auprès de l'honorable Gotama, du Dhamma et du Saṅgha monastique. Que l'honorable Gotama me considère dès à présent comme un fidèle qui gardera le refuge aussi longtemps qu'il lui restera un souffle de vie.

¹⁵⁵ Certains habitants de ces régions avaient eu de mauvaises intentions contre de sages ermites, suite à quoi des divinités avaient détruit ces régions.

¹⁵⁶ Ils doivent éviter de donner l'impression qu'ils changent de maître pour un oui ou pour un non.

– Pendant longtemps, maître de maison, ta famille a été une source de dons pour les sans-lien, tu dois donc penser à faire encore l'aumône à ceux d'entre eux qui viendront en chercher.

– Je suis encore plus satisfait et enchanté par ces paroles du Seigneur. J'avais entendu dire que l'ascète Gotama parlait ainsi : “Il ne faut donner qu'à moi seul et non aux autres, il ne faut donner qu'à mes seuls disciples et non aux disciples des autres, ce qui m'est donné produit de grands effets mais non ce qui est donné aux autres, ce qui est donné à mes disciples produit de grands fruits mais non ce qui est donné aux disciples des autres”. Et voilà que le Seigneur m'incite à donner aussi aux sans-lien. Nous connaissons le juste moment pour le faire.

Pour la troisième fois je cherche refuge auprès de l'honorable Gotama, du Dhamma et du Saṅgha monastique. Que l'honorable Gotama me considère dès à présent comme un fidèle qui gardera le refuge aussi longtemps qu'il lui restera un souffle de vie.

Ensuite le Seigneur tint au maître de maison un discours progressif, discours sur le don, puis sur la discipline, enfin sur le ciel. Il lui montra aussi les inconvénients des plaisirs sensoriels, leur côté dégradant, souillant, et l'avantage que l'on trouve à y renoncer.

Quand le Seigneur eut reconnu que l'esprit d'Oupâli était prêt, souple, débarrassé des obstacles, aiguisé et limpide, il lui dévoila les réalités que louent les Bouddhas : le malheur, son origine, sa cessation et le chemin.

Et de même qu'un tissu propre et dépourvu de taches prend parfaitement la teinture, de même pour Oupâli le maître de maison s'ouvrit, sur ce siège même, l'œil du Dhamma, sans poussière et sans tache : tout ce qui a pour nature de commencer a aussi pour nature de finir.

Oupâli vit ainsi la Réalité (ultime), atteignit cette Réalité, connut cette Réalité, plongea dans cette Réalité, traversa le doute et n'eut plus d'interrogations. Il fut assuré dans l'enseignement du maître sans plus avoir à dépendre d'autrui.

Oupâli dit ensuite au Seigneur :

– Allons ! Maintenant nous partons, Seigneur, car nous avons beaucoup d'obligations, beaucoup à faire.

– Si tu penses qu'il en est temps, maître de maison.

Le maître de maison Oupâli était satisfait des paroles du Seigneur. Il s'en réjouit, se leva, rendit hommage au Seigneur, tourna autour de lui en le gardant à sa droite, puis il rentra à son logis.

* * *

Quand il fut arrivé chez lui, Oupâli appela son portier :

– A partir d'aujourd'hui, bon portier, je ferme ma porte aux sans-lien, hommes et femmes, mais je la laisse ouverte pour le Seigneur, ses moines, ses nonnes et ses fidèles, hommes et femmes. S'il vient un sans-lien, dis-lui : “Attends, Seigneur, n'entre pas. Le maître de maison Oupâli est désormais disciple de l'ascète Gotama. Sa porte est fermée aux sans-lien, hommes et femmes, mais elle est ouverte pour le Seigneur, ses moines, ses nonnes et ses fidèles, hommes et femmes. Si tu as besoin d'une aumône, attends ici et on te l'apportera”.

– Bien, maître, répondit le portier.

* * *

Or Tapassi le Long entendit dire qu'Oupâli était devenu disciple de l'ascète Gotama. Il se rendit auprès de Nâtaputta et lui dit par trois fois :

– J'ai entendu dire, Seigneur, qu'Oupâli était devenu disciple de l'ascète Gotama.

Mais à chaque fois Nâtaputta déclara :

– Il est impossible, Tapassi, il ne peut pas arriver qu'Oupâli soit devenu disciple de l'ascète Gotama. En revanche il peut se trouver que l'ascète Gotama soit devenu disciple d'Oupâli.

Après la troisième fois, Tapassi déclara :

– Je pars, Seigneur, pour savoir si Oupâli est vraiment devenu disciple de l'ascète Gotama.

– Va, Tapassi, et découvre-le.

* * *

Tapassi le Long se rendit à la maison d'Oupâli. Le portier le vit approcher et lui dit :

– Attends, Seigneur, n'entre pas. Le maître de maison Oupâli est désormais disciple de l'ascète Gotama. Sa porte est fermée aux sans-lien, hommes et femmes, mais elle est ouverte pour le Seigneur, ses moines, ses nonnes et ses fidèles, hommes et femmes. Si tu as besoin d'une aumône, attends ici et on te l'apportera.

– Je n'ai pas besoin d'aumône, dit-il. Et il revint auprès de Nâtaputta.

* * *

Là, il dit trois fois à Nâtaputta :

– Il est tout à fait vrai, Seigneur, qu'Oupâli est devenu disciple de l'ascète Gotama. Je n'ai pas eu gain de cause quand je t'ai dit : “Il ne me semble pas bon que le maître de maison Oupâli veuille aller vaincre l'ascète Gotama, car l'ascète Gotama est un magicien qui connaît un artifice pour retourner les disciples des autres sectes et les attirer à lui”. Et maintenant voilà qu'Oupâli a été détourné de toi par l'ascète Gotama grâce à cet artifice.

Et Nâtaputta rétorqua trois fois :

– Il est impossible, Tapassi, il ne peut pas arriver qu'Oupâli soit devenu disciple de l'ascète Gotama. En revanche il peut se trouver que l'ascète Gotama soit devenu disciple d'Oupâli.

A la troisième fois, il ajouta :

– Je m'en vais voir par moi-même si Oupâli est devenu disciple de l'ascète Gotama ou non.

* * *

Nâtaputta le sans-lien se rendit donc avec une grande troupe de sans-lien à la demeure d'Oupâli. Le portier le vit approcher et lui dit :

– Attends, Seigneur, n'entre pas. Le maître de maison Oupâli est désormais disciple de l'ascète Gotama. Sa porte est fermée aux sans-lien, hommes et femmes, mais elle est ouverte pour le Seigneur, ses moines, ses nonnes et ses fidèles, hommes et femmes. Si tu as besoin d'une aumône, attends ici et on te l'apportera.

– En ce cas, bon portier, va trouver Oupâli et dis-lui que Nâtaputta l'attend à la porte extérieure avec une grande troupe de sans-lien et qu'il veut le voir.

– Bien, Seigneur, répondit le portier, qui alla rapporter ces paroles à Oupâli. Celui-ci lui répondit :

– Fais dresser, bon portier, des sièges dans le hall de la porte intermédiaire.

– Bien, maître, répondit le portier. Il fit préparer des sièges dans le hall de la porte intermédiaire puis revint dire à Oupâli :

– Les sièges sont prêts, maître, pour que tu t'en serves comme tu le jugeras bon.

Oupâli alla dans le hall de la porte intermédiaire et s'y assit à la place d'honneur, la meilleure, la plus élevée, la plus confortable. Puis il fit signe au portier :

– Maintenant, bon portier, va trouver Nâtaputta et dis-lui : “Oupâli te fait dire d'entrer, Seigneur, si tu le souhaites”.

Le portier transmit l'invitation à Nâtaputta et celui-ci alla jusqu'à la salle de la porte intermédiaire avec tous les sans-lien. Oupâli était déjà là. Il se leva comme pour aller à sa rencontre, mais essuya le siège d'honneur, le ceignit de sa cape et s'aida à s'asseoir¹⁵⁷. Une fois bien assis, il dit à Nâtaputta :

– Il y a des sièges, Seigneur, assieds-toi si tu le souhaites.

Ainsi parla-t-il mais Nâtaputta l'apostropha :

– Tu es insensé, maître de maison ! Tu es stupide, maître de maison ! Tu es parti en disant que tu prendrais le dessus sur l'ascète Gotama et tu es revenu empêtré dans un flot de belles paroles ! Tu es comme un castreur parti castrer qui reviendrait avec les testicules arrachées, ou comme un extracteur d'œil parti extraire qui reviendrait avec les yeux arrachés. De même, tu es parti en disant “je prendrai le dessus sur l'ascète Gotama” et tu es revenu empêtré dans un flot de bonnes paroles. Gotama t'a bien retourné, maître de maison, grâce à son artifice de retournement !

– Excellent, Seigneur, est cet artifice de retournement ! Bénéfique est cet artifice ! Je souhaite que mes chers amis et parents soient retournés de la même façon, ce leur sera bénéfique et bonheur pour longtemps.

Si de plus tous les nobles, tous les brahmanes, tous les artisans et tous les serviteurs pouvaient être retournés de la même façon, cela leur serait à tous bénéfique et bonheur pour longtemps. Si en outre tout l'univers avec ses dieux, ses Mâras, ses Brahmas, et tout ce monde avec ses ascètes et ses brahmanes, ses rois divins et ses hommes, pouvaient être retournés de cette façon, cela leur serait à tous bénéfique et bonheur pour longtemps.

« Je vais te proposer une comparaison, Seigneur, car certains hommes sages comprennent ainsi le sens des paroles.

Il y avait autrefois, Seigneur, un vieux brahmane, chargé d'années et vénérable, dont la toute jeune épouse était enceinte et sur le point d'accoucher. Or cette jeunesse dit par trois fois :

– Va, brahmane, acheter un petit singe dans une boutique et apporte-le moi, il sera un compagnon de jeu pour mon fils.

Le brahmane répondit par deux fois :

¹⁵⁷ Comme s'il était successivement le disciple qui aide son maître à s'asseoir sur le trône, et le maître qui s'assied.

– Attends jusqu'à l'accouchement, chère épouse. Si tu accouches d'un fils, je lui achèterai un petit singe dans une boutique et je l'apporterai comme compagnon de jeu pour ton fils. Mais si tu accouches d'une fille, je lui achèterai une petite guenon.

Mais le brahmane était épris de sa jeune femme et très attaché. La troisième fois, il acheta un petit singe dans une boutique et le lui apporta :

– Voici le petit singe, chère épouse, que je t'ai acheté et apporté afin qu'il soit un compagnon de jeu pour ton fils.

Ainsi parla-t-il, Seigneur, et la jeune femme dit au brahmane :

– Va maintenant, brahmane, chez Mains-pourpres le fils du teinturier avec ce petit singe et dis-lui : “Je désire, bon Mains-pourpres, que ce petit singe soit teint de la couleur appelée enduit-doré et qu'il soit écrasé soigneusement et lissé d'un côté et de l'autre”.

Alors, Seigneur, le brahmane, parce qu'il était amoureux et attaché à sa jeune épouse, prit le petit singe, alla chez Mains-pourpres et lui dit :

– Je désire, bon Mains-pourpres, que ce petit singe soit teint de la couleur appelée enduit-doré et qu'il soit écrasé soigneusement et lissé d'un côté et de l'autre.

Mais Mains-pourpres répondit :

– Ce petit singe pourrait supporter la teinture mais non l'écrasement ni le lissage.

De même, Seigneur, la parole des sans-lien stupides prend la teinte de la sottise et non celle de la sagesse, elle ne supporte pas un examen serré ni la recherche des imperfections.

« Une autre fois, Seigneur, le brahmane prit un jeu de vêtements neufs, les porta chez Mains-pourpres le fils du teinturier et lui dit :

– Je désire, bon Mains-pourpres, que ce jeu de vêtements neufs soit teint de la couleur appelée enduit-doré et qu'il soit écrasé (repassé) soigneusement et lissé d'un côté et de l'autre.

Et Mains-pourpres lui répondit :

– Ce jeu de vêtements neufs peut prendre la teinture et supporter le repassage et le lissage.

De même, Seigneur, la parole du Seigneur accompli et parfait Bouddha prend la teinte de la sagesse et non celle de la sottise, elle supporte un examen serré et la recherche des imperfections.

– Cette assemblée, maître de maison, et ses chefs croient qu'Oupâli est disciple de Nâtaputta le sans-lien. De qui devons-nous comprendre qu'il est le disciple ?

Ainsi parla-t-il, et Oupâli le maître de maison se leva de son siège, ajusta son vêtement de dessus sur son épaule, salua dans la direction où se trouvait le Seigneur et dit à Nâtaputta :

– Ecoute, Seigneur, de qui je suis le disciple.

Ce Sage a dissipé toutes les confusions
Brisé l'aridité ¹⁵⁸ et vaincu les Mâras
Sans souffrance aucune et toujours impartial
Discipliné en tout, profondément sagace

¹⁵⁸ Stérilité du doute quant au maître, à l'enseignement, à la communauté, à la pratique, et stérilité de la paresse lors de l'exercice de la vie sainte.

Il a tué les passions et reste immaculé
Voilà de quel Seigneur moi je suis le disciple.

Satisfait sans avoir à poser de questions
Joyeux d'avoir vomi la grossièreté du monde
Cet humain a poussé l'ascèse jusqu'au bout
Héros drapé dans sa dernière enveloppe
Devenu sans égal, dépourvu de souillures
Voilà de quel Seigneur moi je suis le disciple.

Expert qui a chassé tous les doutes
Il sait éduquer et guider parfaitement
Resplendissant de sa nature suprême
Rayonnant dans son absence de désir
Il coupe énergiquement toute estime de soi
Voilà de quel Seigneur moi je suis le disciple.

Il a la force immense du plus grand des taureaux
Avec la profondeur silencieuse du sage
Savant et protecteur
Stable dans le Dhamma et toujours contrôlé
Il est libre de tout lien
Voilà de quel Seigneur moi je suis le disciple.

C'est au loin qu'il demeure comme un grand éléphant
Libéré de ses chaînes qui gisent fracassées
Il conseille à chacun d'ébranler ses défauts
Drapeau d'orgueil amené et passions envolées
Il s'est bien maîtrisé, ne se disperse pas
Voilà de quel Seigneur moi je suis le disciple.

Lui le septième Voyant ne nous trompe jamais
Il a la triple science, ce qu'on trouve de meilleur
Lavé de tout défaut autant que grand poète
Tout à fait apaisé et lucide sur tout
Il donne le Dhamma et il est tout-puissant
Voilà de quel Seigneur moi je suis le disciple.

Immaculé, parfait en toutes ses vertus
Il explique, il détaille
Avec sa vigilance il est supravoyant
Sans inclinations, répulsions ni émotions
Il possède en tout la maîtrise
Voilà de quel Seigneur moi je suis le disciple.

Il a suivi le bon chemin, maîtrise l'absorption
Garde sa pureté sans que rien ne l'affecte
Il ne s'attache ni ne rejette
A gravi jusqu'en haut la cime isolée
Traversé l'inondation et la fait traverser
Voilà de quel Seigneur moi je suis le disciple.

Paisible, immensément sagace
D'une sagacité dépourvue d'attirance
Il est Tathâgata, Sugata, Bien-venu
Sans égal ni rival
Plein de maturité et de subtile intelligence
Voilà de quel Seigneur moi je suis le disciple.

Il est Bouddha – racine du désir coupée
Fumées dissipées, souillures effacées
Ce génie merveilleux mérite les offrandes
Il est l'Homme suprême qu'on ne peut évaluer
Géant au sommet de sa gloire
Voilà de quel Seigneur moi je suis le disciple.

– Quand donc, maître de maison, as-tu composé ces louanges à l'ascète Gotama ?

– S'il dispose d'un grand monceau de fleurs variées, Seigneur, un fleuriste chevronné, ou son apprenti, peut tresser une guirlande multicolore. De même, le Seigneur a des vertus par centaines ; qui ne célébrerait les louanges de celui qui les mérite ?

Nâtaputta le sans-lien ne put supporter l'éloge du Seigneur, du sang chaud lui sortit de la bouche ¹⁵⁹.

¹⁵⁹ Peu d'hommes survivent à une telle chose. Nâtaputta s'effondra et on l'emporta sur une civière jusqu'à Pâva où il mourut peu après.

Le récit de Sunakkhatta

(Sunakkhattasuttaṃ n° 105)

Ainsi ai-je entendu.

En ce temps-là le Seigneur séjournait, près de Vésâli, dans le pavillon à pignon de la Grande Forêt.

A cette époque un grand nombre de moines déclarèrent leur Accomplissement en présence du Seigneur : “Détruite est la naissance, accomplie la vie sainte, fait ce qui était à faire et rien de plus ici-bas, nous le savons en toute sagacité”.

* * *

Or Sunakkhatta, un fils des Licchavis, entendit parler de cette déclaration... et se rendit auprès du Seigneur. Il salua le Seigneur en arrivant et s'assit convenablement. Une fois bien assis, Sunakkhatta demanda au Seigneur :

– J'ai entendu dire, Seigneur, qu'un grand nombre de moines avaient déclaré leur Accomplissement en présence du Seigneur en disant “Détruite est la naissance, accomplie la vie sainte, fait ce qui était à faire et rien de plus ici-bas, nous le savons en toute sagacité”. Ces moines ont-ils tous proclamé leur Accomplissement à juste titre ? Ou y en a-t-il certains qui l'ont fait en se surestimant ?

– Parmi les moines, Sunakkhatta, qui ont fait cette déclaration devant moi, certains l'ont faite à juste titre, mais il y en a d'autres qui se sont surestimés. Pour ceux qui ont fait cette déclaration à juste titre, leur Accomplissement est réel. Pour les autres, le Tathâgata a pensé qu'il devait leur montrer la réalité, car c'est ce que pense le Tathâgata dans un tel cas. Il y a aussi des hommes d'illusion qui préparent une question et qui viennent la poser au Tathâgata. Dans ce cas aussi, le Tathâgata pense qu'il doit leur montrer la réalité, mais cette pensée lui vient d'une manière différente.

– Voici le bon moment pour le faire, Seigneur, voici l'heure de montrer la réalité, Bien-venu. Les moines retiendront ce qu'ils auront entendu du Seigneur.

– Alors, Sunakkhatta, écoute bien et fais attention, je vais parler.

– Bien, Seigneur, répondit Sunakkhatta.

Le Seigneur dit ceci :

– Il y a, Sunakkhatta, cinq sortes de plaisirs sensoriels. Quelles cinq ? Il y a les apparences visibles que perçoit l'œil, les sons que perçoit l'oreille, les odeurs que perçoit le nez, les saveurs que perçoit la langue et les touchers que perçoit le corps, quand ils sont attirants, désirables, plaisants, attachants, sensuels, excitants. Telles sont les cinq sortes de plaisirs sensoriels.

Il peut arriver, Sunakkhatta, qu'un homme soit captivé par la grossièreté de notre monde¹⁶⁰. Un tel individu se complaît dans les propos qui s'y rapportent, il s'y intéresse souvent, y pense longuement, se lie à qui en parle et y trouve son plaisir. Mais s'il entend un discours traitant de l'immuable (qui englobe ici les quatre jhânas, le domaine de l'espace infini et celui de la conscience infinie), il ne l'écoute pas attentivement, n'y prête pas l'oreille, ne fixe pas son attention sur cette connaissance, ne se lie pas à qui en parle et n'y trouve pas son plaisir.

Imagine, Sunakkhatta, qu'un homme ait quitté son village ou sa ville depuis longtemps. Il rencontre un concitoyen qui en est parti il y a peu. Il lui demande si le village ou la ville connaît la sécurité, une nourriture abondante et l'absence de maladies. L'autre lui déclare qu'il y a la sécurité, l'abondance et pas de maladies. Penses-tu, Sunakkhatta, que cet homme va écouter l'autre attentivement, lui prêter l'oreille, fixer son attention sur ces informations, se lier à celui qui en parle et y trouver son plaisir ?

– Certainement, Seigneur.

– De même, Sunakkhatta, il peut arriver qu'un homme soit captivé par la grossièreté du monde... et y trouve son plaisir, mais il n'écoute pas attentivement les discours sur l'immuable... et n'y trouve pas son plaisir. Il faut comprendre qu'un tel individu est attaché à la grossièreté du monde.

« Il peut arriver aussi, Sunakkhatta, qu'un homme soit ici captivé par l'immuable. Un tel individu se complaît dans les propos qui s'y rapportent, il s'y intéresse souvent, y pense longuement, se lie à qui en parle et y trouve son plaisir. Mais s'il entend un discours portant sur la grossièreté du monde, il ne l'écoute pas attentivement, n'y prête pas l'oreille, ne fixe pas son attention sur cette connaissance, ne se lie pas à qui en parle et n'y trouve pas son plaisir.

Il est comme la feuille fanée, détachée de son rameau, qui ne peut reverdir. De même, chez l'homme captivé par l'immuable, les chaînes qui le rattachent à la grossièreté du monde sont tombées. Il faut reconnaître que cet individu est libéré de ces chaînes et captivé par l'immuable.

« Il peut se trouver encore, Sunakkhatta, qu'un homme soit ici captivé par le néant. Un tel individu se complaît dans les propos qui s'y rapportent, il s'y intéresse souvent, y pense longuement, se lie à qui en parle et y trouve son plaisir. Mais s'il entend un discours portant sur l'immuable, il ne l'écoute pas attentivement, n'y prête pas l'oreille, ne fixe pas son attention sur cette connaissance, ne se lie pas à qui en parle et n'y trouve pas son plaisir.

Il ressemble au rocher cassé en deux qui ne peut être ressoudé. De même, chez l'homme captivé par le néant, les chaînes qui le rattachent à l'immuable sont tombées. Il faut reconnaître que cet individu est libéré de ces chaînes et captivé par le néant.

« Il peut encore se faire, Sunakkhatta, qu'un homme soit ici captivé par le domaine sans perception ni non-perception. Un tel individu se complaît dans les propos qui s'y rapportent, il s'y intéresse souvent, y pense longuement, se lie à qui en parle et y trouve son plaisir. Mais s'il entend un discours portant sur le néant, il ne l'écoute pas attentivement, n'y prête

¹⁶⁰ Grossièreté, *āmisā*, de la vie, des plaisirs sensoriels et de notre monde en général.

pas l'oreille, ne fixe pas son attention sur cette connaissance, ne se lie pas à qui en parle et n'y trouve pas son plaisir.

Il ressemble à l'homme qui vomit une nourriture délicieuse qu'il a mangée. Penses-tu, Sunakkhatta, que cet homme désire manger à nouveau cette nourriture vomie ?

– Certainement pas, Seigneur. Pourquoi ? Parce qu'il la considère maintenant comme répugnante.

– De même, Sunakkhatta, chez l'homme captivé par le domaine sans perception ni non-perception, les chaînes du néant sont vomies. Il faut reconnaître que cet individu est libéré des chaînes du néant et captivé par le domaine sans perception ni non-perception.

« Mais il peut se trouver, Sunakkhatta, qu'un homme soit ici captivé par le complet Dénouement. Un tel individu se complaît dans les propos qui s'y rapportent, il s'y intéresse souvent, y pense longuement, se lie à qui en parle et y trouve son plaisir. Mais s'il entend un discours portant sur le domaine sans perception ni non-perception, il ne l'écoute pas attentivement, n'y prête pas l'oreille, ne fixe pas son attention sur cette connaissance, ne se lie pas à qui en parle et n'y trouve pas son plaisir.

Il ressemble au palmier dont on a coupé la cime et qui ne peut plus grandir. De même, chez l'homme captivé par le complet Dénouement, les chaînes du domaine sans perception ni non-perception ont été détruites, éradiquées, anéanties, elles n'existent plus et ne peuvent réapparaître dans le futur.

« Il peut arriver cependant, Sunakkhatta, qu'un moine pense : “L'Ascète a dit que le désir était une écharde ¹⁶¹. L'aveuglement, ce poison, est renforcé par l'élan-passion et par l'aversion. J'ai abandonné cette écharde du désir, dissipé le mauvais poison de l'aveuglement et je suis captivé par le parfait Dénouement”. Et il est fier d'avoir atteint le but.

Mais il s'intéresse souvent à des choses qui avilissent quiconque est captivé par le parfait Dénouement, il regarde des spectacles avilissants, écoute des sons avilissants, sent des odeurs avilissantes, goûte des saveurs avilissantes, ressent des touchers avilissants et connaît des réalités avilissantes. La passion peut corrompre l'esprit de celui qui agit de cette manière, et cette corruption de l'esprit peut mener à la mort ou à des souffrances mortelles.

« Imagine, Sunakkhatta, qu'un homme soit blessé par une flèche savamment empoisonnée. Ses amis et relations, connaissances et parents, lui trouvent un médecin-chirurgien, celui-ci ouvre les lèvres de la blessure avec un scalpel et cherche la pointe de flèche avec une sonde. Il l'extraît et aspire le poison, mais des traces de ce poison subsistent. Pensant qu'il n'en reste pas, le chirurgien prescrit :

– Voilà, mon ami, la flèche est extraite, le poison retiré, et il n'en reste rien. Mais il subsiste un risque (à cause de la blessure). Mange donc des nourritures appropriées, non des nourritures impropres. Car si tu mangeais de ces dernières, la blessure pourrait suppurier. Nettoie de temps en temps la blessure, oins de temps à autre ses lèvres. Si tu ne le faisais pas, du pus et du sang pourraient en recouvrir les bords. Ne te promène pas dans le vent

¹⁶¹ Désir, *taṇhā*, sous ses aspects de désir sensoriel, de désir d'existence et de désir de disparition (Visud XVII 234).

Salla peut signifier aussi dard, flèche, tout ce qui est difficile à extraire.

chaud. Si tu le faisais, des poussières et des barbes d'épis pourraient brûler les lèvres de ta blessure. Il faut donc, mon ami, protéger ta blessure et la soigner.

L'homme peut penser : “La flèche est extraite, le poison retiré, et il n'en reste rien. Il n'y a donc plus de danger”. Il mange alors des nourritures impropres et, parce qu'il en a mangé, sa blessure suppure. Il ne la lave pas et ne l'enduit pas de temps à autre et, parce qu'il ne l'a pas lavée ni ointe, le pus et le sang en couvrent les bords. Il se promène dans le vent chaud et, parce qu'il s'est promené ainsi, des poussières et des barbes d'épis viennent irriter les lèvres de la blessure. Il ne protège pas sa blessure et ne la soigne pas. Du fait de ces actions inappropriées et de la présence d'un reste de poison, à cause de ces deux raisons, sa blessure s'agrandit, et cette extension le mène à la mort ou à des souffrances mortelles.

De même, Sunakkhatta, il peut arriver qu'un moine pense : “L'Ascète a dit que le désir était une écharde... Mais il s'intéresse souvent à des choses avilissantes... et cette corruption de l'esprit peut le mener à la mort ou à des souffrances mortelles. Dans l'éducation de l'Immaculé, la mort signifie retourner à l'état laïque, inférieur, en abandonnant l'entraînement. Et les souffrances mortelles, commettre des fautes qui salissent (la discipline).

« Mais il peut se trouver aussi, Sunakkhatta, qu'un moine pense : “L'Ascète a dit que le désir était une écharde. Le poison de l'aveuglement est activé par l'élan-passion et par l'aversion. J'ai abandonné cette écharde du désir, dissipé le mauvais poison de l'aveuglement et je suis captivé par le parfait Dénouement”.

Il est vraiment captivé par le complet Dénouement et ne s'intéresse pas aux choses qui avilissent, il ne regarde pas de spectacles avilissants... La passion ne peut corrompre l'esprit de celui qui agit de cette manière, et cet esprit non corrompu ne le mène pas à la mort ni à des souffrances mortelles.

Imagine, Sunakkhatta, qu'un autre homme soit blessé par une flèche savamment empoisonnée... Le chirurgien extrait la pointe de flèche et aspire le poison, et il n'en reste rien. Pensant qu'il n'en reste pas, le chirurgien donne la même prescription que dans le premier cas.

L'homme peut penser : “La flèche est extraite, le poison retiré, et il n'en reste rien. Il n'y a donc plus de danger”. Pourtant, il mange des nourritures appropriées, sa blessure ne suppure donc pas. Il la nettoie et l'oint de temps en temps, le pus et le sang n'en couvrent donc pas les bords. Il ne se promène pas dans le vent chaud, les poussières et les barbes d'épis ne viennent pas irriter la plaie. Il protège sa blessure et la soigne. Du fait de ces actions appropriées et de l'absence de poison, à cause de ces deux raisons, la blessure guérit complètement, et cette blessure cicatrisée ne le mène ni à la mort ni à des souffrances mortelles.

De même, Sunakkhatta, il peut se trouver qu'un moine pense : “L'Ascète a dit que le désir était une écharde... et cette non-corruption de l'esprit lui évite la mort ni les souffrances mortelles.

« J'ai composé cette image, Sunakkhatta, pour bien faire comprendre le sens. La blessure symbolise les six domaines personnels (les cinq sens physiques et la faculté de connaître). Le poison représente l'aveuglement, et la flèche le désir. La sonde correspond à la vigilance, et le scalpel à la sagacité pure. Le médecin-chirurgien représente le Tathâgata accompli et parfait Bouddha.

Le moine qui tient sous contrôle les six domaines de contact (avec les objets des sens) et qui réalise que les tromperies ¹⁶² sont la base du malheur est délivré des tromperies pour les avoir détruites. Il n'est plus possible qu'il s'adonne physiquement aux tromperies sensorielles ou qu'il les évoque mentalement.

« Imagine, Sunakkhatta, que l'on ait mis du poison dans une jolie coupe remplie d'une boisson odoriférante. Vient un homme qui aime la vie et ne souhaite pas mourir, qui aime le plaisir et répugne à la douleur. Penses-tu, Sunakkhatta, qu'il va boire cette coupe dont il sait : “Si je la bois, je tomberai dans la mort ou dans des souffrances mortelles” ?

– Certainement pas, Seigneur.

– De même, Sunakkhatta, le moine qui tient sous contrôle les six domaines de contact et qui réalise que les tromperies sont la base du malheur est délivré des tromperies pour les avoir détruites. Il n'est plus possible qu'il s'adonne physiquement aux tromperies sensorielles ou qu'il les évoque mentalement.

– Imagine encore, Sunakkhatta, qu'il y ait là un serpent au venin foudroyant. Vient un homme qui aime la vie et ne souhaite pas mourir, qui aime le plaisir et répugne à la douleur. Penses-tu, Sunakkhatta, qu'il va tendre la main ou le pouce vers ce terrible serpent dont il sait : “S'il me pique, je tomberai dans la mort ou dans des souffrances mortelles” ?

– Certainement pas, Seigneur.

– De même, Sunakkhatta, le moine qui tient sous contrôle les six domaines de contact et qui réalise que les tromperies sont la base du malheur est délivré des tromperies pour les avoir détruites. Il n'est plus possible qu'il s'adonne physiquement aux tromperies sensorielles ou qu'il les évoque mentalement. »

Ainsi parla le Seigneur.

Sunakkhatta, le fils des Licchavis, fut satisfait des paroles du Seigneur et il s'en réjouit.

¹⁶² Tromperies, *upadhi* : les tromperies qui causent de nouvelles existences, telles que les 5 ensembles saisis, les souillures de l'esprit, les agents conditionnants ou les plaisirs sensoriels.

Le récit de la caille

(Latukikopamasuttam n° 66)

Ainsi ai-je entendu.

En ce temps-là le Seigneur séjournait chez les Aṅgas du nord de l'eau ¹⁶³ dont la ville s'appelle Le Marché.

Le Seigneur s'habilla de bon matin, prit son bol à aumônes et sa cape, et entra au Marché pour mendier. Quand il y eut mendié et fut revenu de sa tournée d'aumônes, après le repas, il s'approcha d'un bois pour y passer la journée, s'y enfonça et s'assit au pied d'un arbre pour toute la journée.

Le vénérable Udāyi aussi s'était habillé de bon matin, avait pris son bol et sa cape et était entré au Marché pour mendier. Quand il y eut mendié et fut revenu de sa tournée d'aumône, après le repas, il s'approcha du même bois, s'y enfonça et s'assit au pied d'un arbre pour toute la journée.

Comme le vénérable Udāyi était ainsi retiré dans la solitude, une réflexion lui traversa l'esprit : “Le Seigneur nous évite bien des choses désagréables, le Seigneur nous apporte bien des choses agréables, le Seigneur nous évite bien des réalités pernicieuses, le Seigneur nous apporte bien des réalités bénéfiques”.

* * *

Vers le soir le vénérable Udāyi sortit de sa retraite et se rendit auprès du Seigneur. Il salua le Seigneur en arrivant et s'assit convenablement. Une fois bien assis, il dit au Seigneur :

– Comme j'étais retiré dans la solitude, Seigneur, une réflexion m'a traversé l'esprit : “Le Seigneur nous évite bien des choses désagréables, le Seigneur nous apporte bien des choses agréables, le Seigneur nous évite bien des réalités pernicieuses, le Seigneur nous apporte bien des réalités bénéfiques”.

Autrefois nous mangions le soir, le matin et dans la journée en dehors du temps prescrit. Puis il y eut cette fois où le Seigneur dit aux moines : “Ecoutez, moines, supprimez ce repas de la journée qui est hors du temps prescrit”.

Ce fut un chamboulement pour moi, une perturbation : le Seigneur nous disait d'abandonner les succulentes nourritures et boissons que les maîtres de maison fidèles nous donnaient au cours de la journée en dehors du temps prescrit, le Bien-venu nous disait d'y

¹⁶³ La rivière Mahāmāhī.

renoncer. Mais nous considérons le Seigneur avec affection et vénération, nous avons de la retenue et du respect humain, nous supprimâmes donc ce repas de la journée qui était hors du temps prescrit et nous ne mangeâmes plus que le soir et le matin.

Puis il y eut cette autre fois où le Seigneur dit aux moines : “Ecoutez, moines, supprimez ce repas du soir qui est hors du temps prescrit”.

Ce fut un chamboulement pour moi, une perturbation : le Seigneur nous disait d'abandonner le meilleur de nos deux repas, le Bien-venu nous disait d'y renoncer.

Auparavant, Seigneur, quand un homme recevait des mets consistants au cours de la journée, il disait : “Mettons cela de côté pour le moment et nous mangerons tout ensemble le soir”. Tout était mis ensemble le soir, bien peu dans la journée. Mais nous considérons le Seigneur avec affection et vénération, nous avons de la retenue et du respect humain, nous supprimâmes donc ce repas du soir qui était hors du temps prescrit.

Auparavant, Seigneur, quand les moines mendiaient à l'aveuglette dans l'obscurité de la nuit, il leur arrivait de tomber dans une mare, de s'enfoncer dans un bournier, de grimper sur une haie d'épineux ou d'escalader une vache endormie. Ils rencontraient parfois des voleurs revenant d'un cambriolage ou y allant. Il arrivait aussi que des femmes leur fassent des propositions inconvenantes.

Une nuit, Seigneur, alors que je mendiais à l'aveuglette dans l'obscurité, une femme qui lavait une écuelle me vit à la lueur d'un éclair. Elle fut effrayée et poussa un hurlement : “Malheur à moi ! Un démon est après moi !” Je lui répondis : “Je ne suis pas un démon, ma sœur, mais un moine qui attend une aumône”. Elle dit alors : “Papa du moine a mouru ! Maman du moine a mouru ¹⁶⁴! Mieux vaudrait pour toi, moine, avoir le bedon ouvert par un surin plutôt que mendier dans le noir pour ta panse !”

C'est en me rappelant ces choses, Seigneur, qu'il m'est venu : “Le Seigneur nous évite bien des choses désagréables, le Seigneur nous apporte bien des choses agréables, le Seigneur nous évite bien des réalités pernicieuses, le Seigneur nous apporte bien des réalités bénéfiques”.

– Pourtant, Udâyi, il y avait des hommes d'illusion. Quand je leur dis de supprimer ce repas, ils me critiquèrent : “Quelle broutille sans importance ! Cet ascète est bien trop austère !” Ils n'obéirent pas et nourrirent de la défiance à mon égard et à celui des moines désireux de s'entraîner. Et cette vétille fut pour eux une entrave robuste, une chaîne solide, une longue résistante, un lien imputrescible, elle fut un lourd carcan.

Quand la caille ailée, Udâyi, est attachée par un simple lien d'herbe, elle est exposée à la destruction, à la captivité et à la mort. Dirait-on la vérité en affirmant que le petit lien d'herbe qui fait courir à la caille ce risque de destruction, de captivité et de mort est pour elle une entrave fragile, un fil cassant, un lien en décomposition, une longue inconsistante ?

– Certainement pas, Seigneur. Car ce lien d'herbe qui fait courir à la caille un risque de destruction, de captivité et de mort est pour elle une entrave robuste, une chaîne solide, une longue résistante, un lien imputrescible, un lourd carcan.

– De même, Udâyi, il y avait des hommes d'illusion... et cette vétille fut pour eux une entrave robuste, une chaîne solide, une longue résistante, un lien imputrescible, un lourd carcan.

¹⁶⁴ La femme parle un dialecte. Elle pense que si le moine avait encore ses parents, il n'aurait pas besoin de mendier.

« Mais il y avait aussi, Udâyi, des fils de bonne famille. Quand je leur dis de supprimer ce repas, ils m'approuvèrent : “Il faut abandonner cette broutille sans importance, le Seigneur nous dit de l'abandonner, le Bien-venu nous dit d'y renoncer”. Ils l'abandonnèrent, ils ne nourrirent pas de défiance à mon égard ni à celui des moines désireux de s'entraîner. Quand ils l'eurent abandonnée, ils demeurèrent sans s'inquiéter (de savoir s'ils trouveraient à manger), sans craindre (de ne pas trouver), en subsistant des aumônes d'autrui, avec un cœur de gazelle. Et cette vétille ne fut pour eux qu'une entrave fragile, un fil cassant, un lien en décomposition, une longue inconsistante.

« Imagine, Udâyi, qu'un grand éléphant royal aux défenses longues comme des timons, bien né, familier des champs de bataille, se retrouve entravé par de solides courroies de cuir. En tournant le corps, ne serait-ce qu'un peu, en déchirant ces liens, en les lacérant, il pourrait s'en délivrer comme il le voudrait.

Dirait-on la vérité en affirmant que ces solides courroies de cuir sont des entraves robustes, des chaînes solides, des longues résistantes ou des liens imputrescibles pour cet éléphant royal ?

– Certainement pas, Seigneur. Car ces solides courroies de cuir sont pour cet éléphant royal... des liens fragiles...

– De même, Udâyi, il y avait des fils de bonne famille... ils demeurèrent sans s'inquiéter, sans craindre, en subsistant des aumônes d'autrui, avec un cœur de gazelle, et cette vétille ne fut pour eux qu'un lien fragile...

« Imagine maintenant, Udâyi, qu'un pauvre homme sans fortune ni biens personnels s'abrite dans une hutte bancale, croulante, en ruine, ouverte aux corbeaux et disgracieuse, sur un seul grabat affaissé, défoncé et informe, avec une réserve de mauvais grains dans une seule jarre, et une femme difforme. Il voit dans un parc d'agrément un moine qui s'est lavé les mains et les pieds, qui a mangé un agréable repas et s'est assis dans une ombre fraîche pour se consacrer aux états d'être supérieurs. Il pense : “La condition d'ascète est bien agréable, elle est saine. Je devrais me faire raser les cheveux et la barbe, revêtir les robes safran et passer du foyer au sans-foyer”. Mais il est incapable d'abandonner sa hutte bancale, croulante, en ruine, ouverte aux corbeaux et disgracieuse, son grabat affaissé, défoncé et informe, sa réserve de mauvais grains dans une seule jarre et sa femme difforme.

Dirait-on la vérité en affirmant que les attaches de cet homme incapable d'abandonner sa hutte et le reste sont pour lui des entraves fragiles, des fils cassants, des liens en décomposition, des longues inconsistantes ?

– Certainement pas, Seigneur. Car elles sont pour lui des entraves solides, des chaînes robustes, des longues résistantes, des liens imputrescibles.

– De même, Udâyi, il y avait des hommes d'illusion... et cette vétille fut pour eux une entrave robuste, une chaîne solide, une longue résistante, un lien imputrescible, un lourd carcan.

« Imagine encore, Udâyi, un maître de maison ou un fils de maison, riche, avec une grande fortune et de grands biens. Il a amassé beaucoup de bijoux en or, une grande quantité de grains, acquis une vaste étendue de champs et une grande superficie de terres, il a de

nombreuses femmes, beaucoup de serviteurs et de servantes. Il voit dans un parc d'agrément un moine qui s'est lavé les mains et les pieds, qui a mangé un agréable repas et s'est assis dans une ombre fraîche pour se consacrer aux états d'être supérieurs. Il pense : "La condition d'ascète est agréable, elle est saine. Je devrais me faire raser les cheveux et la barbe, revêtir les robes safran et passer du foyer au sans-foyer". Et il se révèle capable d'abandonner ses bijoux, ses grains, ses champs, ses terres, ses femmes, ses serviteurs et ses servantes.

Dirait-on la vérité en affirmant que les attaches de ce maître de maison ou de ce fils de maison capable d'abandonner tout cela sont pour lui des entraves robustes, des chaînes solides, des longues résistantes ou des liens imputrescibles ?

– Certainement pas, Seigneur. Car les attaches de ce maître de maison ou de ce fils de maison capable de tout abandonner sont pour lui des entraves fragiles...

– Il y avait de même, Udâyi, des fils de bonne famille. Quand je leur dis de supprimer ce repas, ils m'approuvèrent : "Il faut abandonner cette broutille sans importance, le Seigneur nous dit de l'abandonner, le Bien-venu nous dit d'y renoncer". Ils l'abandonnèrent, ils ne nourrirent pas de défiance à mon égard ni à celui des moines désireux de s'entraîner. Quand ils l'eurent abandonnée, ils demeurèrent sans s'inquiéter, sans craindre, en subsistant des aumônes d'autrui, avec un cœur de gazelle. Et cette vétille ne fut pour eux qu'une entrave fragile, un fil cassant, un lien en décomposition, une longue inconsistante.

« On trouve dans le monde, Udâyi, quatre sortes de personnes (qui passent du foyer au sans-foyer). Lesquelles ?

Voici d'abord, Udâyi, quelqu'un qui a entrepris d'abandonner les tromperies ¹⁶⁵ et d'y renoncer. Mais des souvenirs et des expectations liées aux tromperies l'assaillent. Il les laisse s'établir, ne les abandonne pas, ne les rejette pas, n'y met pas fin, ne les anéantit pas. Je dis que cet individu est encore attaché, qu'il n'est pas détaché. Pourquoi (dis-je cela) ? Parce que ses différentes capacités me sont connues.

Voici ensuite, Udâyi, un autre individu qui a entrepris lui aussi d'abandonner les tromperies et d'y renoncer. Des souvenirs et des expectations liées aux tromperies l'assaillent, mais il ne les laisse pas s'établir, il les abandonne, les rejette, y met fin et les anéantit. Je dis que cet individu est encore attaché, qu'il n'est pas détaché. Pourquoi ? Parce que ses différentes capacités me sont connues.

Voici maintenant, Udâyi, un troisième individu qui a entrepris d'abandonner les tromperies et d'y renoncer. Parfois, rarement, suite à une altération de sa vigilance, des souvenirs et des expectations liées aux tromperies l'assaillent. Le retour de la vigilance est lent, puis il abandonne souvenirs et expectations en un instant, il les rejette, y met fin et les réduit à néant.

Quand un homme laisse tomber deux ou trois gouttes d'eau dans un poêlon de fer chauffé toute la journée, la chute des gouttes a une certaine durée, suite à quoi leur destruction et disparition est instantanée. De même, pour cet individu qui a entrepris d'abandonner les tromperies... le retour de la vigilance est lent, suite à quoi leur destruction et disparition est

¹⁶⁵ Tromperies que constituent les 5 ensembles, les tourments mentaux (*kilesa*), les composants mentaux et les plaisirs sensoriels.

instantanée. Je dis que cet individu est encore attaché, qu'il n'est pas détaché. Pourquoi ? Parce que ses différentes capacités me sont connues.

Voici enfin, Udâyi, quelqu'un qui a compris que les tromperies constituent la racine du malheur, il échappe aux tromperies et il est délivré dans la totale destruction des tromperies. Je dis que cet individu est détaché ¹⁶⁶, qu'il n'est plus attaché. Pourquoi ? Parce que ses différentes capacités me sont connues.

(A présent le Seigneur va détailler ce dont il faut se détacher)

« Il y a, Udâyi, cinq sortes de plaisirs sensoriels. Quelles cinq ? Il y a les apparences visibles que perçoit l'œil, les sons que perçoit l'oreille, les odeurs que perçoit le nez, les saveurs que perçoit la langue et les touchers que perçoit le corps, quand ils sont attirants, désirables, plaisants, attachants, sensuels, excitants. Telles sont les cinq sortes de plaisirs sensoriels.

Le plaisir physique et la satisfaction mentale qui apparaissent en raison de ces cinq plaisirs sensoriels sont qualifiés de bonheur sensoriel, de bonheur sale, de bonheur ordinaire ou de bonheur impur. On ne doit pas s'y livrer, les cultiver ni les amplifier. Je dis qu'il faut craindre ce bonheur.

« Ici, Udâyi, un moine, en s'isolant du sensoriel, en s'isolant des agents pernicioseux, accède au premier jhâna... au deuxième jhâna... au troisième jhâna... au quatrième jhâna... et y demeure ¹⁶⁷. Voilà ce qu'on appelle bonheur du renoncement, bonheur de la solitude, bonheur de l'apaisement, bonheur (dirigé vers) la pleine Réalisation. On doit se livrer à ce bonheur, le cultiver et l'amplifier, et je dis qu'il ne faut pas le craindre.

« Maintenant, Udâyi, le moine, en s'isolant du sensoriel, en s'isolant des agents pernicioseux, accède au premier jhâna... Je parle là d'instabilité. Qu'y a-t-il là d'instable ? La prise ferme et l'examen soutenu ne sont pas stoppés, voilà ce qui est instable.

Ensuite, Udâyi, par la disparition de la prise ferme et de l'application soutenue, le moine accède au deuxième jhâna... Je parle encore d'instabilité. Qu'y a-t-il là d'instable ? Le ravissement et la félicité ne sont pas stoppés, voilà ce qui est instable.

Après, Udâyi, en se détachant aussi du ravissement, le moine accède au troisième jhâna... Je parle toujours d'instabilité. Qu'y a-t-il là d'instable ? Le regard neutre et le bonheur ne sont pas stoppés, voilà ce qui est instable.

Enfin, Udâyi, par l'élimination du plaisir et l'élimination de la douleur, par la disparition antérieure des satisfactions et insatisfactions, le moine accède au quatrième jhâna... Je parle maintenant de stabilité.

¹⁶⁶ Il est devenu un Accompli, *arahant*. La tromperie des 5 ensembles forme la racine de toutes les sortes de malheurs. La délivrance s'opère par la destruction de la tromperie connue comme soif, désir élémentaire, *taṇhā*.

¹⁶⁷ Formules complètes et explications dans le chapitre IV du Visuddhimagga.

A présent, Udâyi, ce moine, en s'isolant du sensoriel, en s'isolant des agents pernicieux, accède au premier jhâna... et y demeure. Mais je dis que cela ne suffit pas, je dis qu'il faut abandonner cela et le transcender.

Qui le transcende ? Le moine qui accède au deuxième jhâna... et y demeure. Mais je dis que cela ne suffit pas, je dis qu'il faut abandonner cela et le transcender.

Qui le transcende ? Le moine qui accède au troisième jhâna... et y demeure. Mais je dis que cela ne suffit pas, je dis qu'il faut abandonner cela et le transcender.

Qui le transcende ? Le moine qui accède au quatrième jhâna... et y demeure. Mais je dis que cela ne suffit pas, je dis qu'il faut abandonner cela et le transcender.

Qui le transcende ? Le moine qui, en transcendant totalement les perceptions physiques pures, en supprimant les perceptions-chocs, en ne prêtant plus attention aux perceptions diverses, accède au domaine de l'espace infini – “infini est l'espace” – et y demeure. Mais je dis que cela ne suffit pas, je dis qu'il faut abandonner cela et le transcender.

Qui le transcende ? Le moine qui, en transcendant totalement le domaine de l'espace infini, accède au domaine de la conscience infinie – “infinie est la conscience – et y demeure. Mais je dis que cela ne suffit pas, je dis qu'il faut abandonner cela et le transcender.

Qui le transcende ? Le moine qui, en transcendant totalement le domaine de la conscience infinie, accède au domaine du néant – “il n'y a rien” – et y demeure. Mais je dis que cela ne suffit pas, je dis qu'il faut abandonner cela et le transcender.

Qui le transcende ? Le moine qui, en transcendant totalement le domaine du néant, accède au domaine sans perception ni absence de perception et y demeure. Mais je dis que cela ne suffit pas, je dis qu'il faut abandonner cela et le transcender.

Qui le transcende ? Le moine qui, en transcendant totalement le domaine sans perception ni absence de perception, accède à la cessation des perceptions et des ressentis et demeure ainsi. Voilà comment je proclame l'abandon du domaine sans perception ni absence de perception.

Vois-tu, Udâyi, quelque lien, petit ou grand, dont je n'aurais pas dit l'abandon ?

– Non, Seigneur. »

Ainsi parla le Seigneur.

Le vénérable Udâyi fut satisfait des paroles du Seigneur et il s'en réjouit.

Le récit de l'instruction de Nandaka

(Nandakovādasuttam n° 146)

Ainsi ai-je entendu.

En ce temps-là le Seigneur séjournait, près de Sâvatthi, dans le parc Anâthapiṇḍika du bois Jéta.

Or la grande dame Gotamî ¹⁶⁸ vint trouver le Seigneur avec cinq centaines de nonnes. Elle le salua en arrivant et resta convenablement debout. Ainsi debout, elle pria le Seigneur :

– Que le Seigneur instruisse les nonnes ! Que le Seigneur enseigne aux nonnes ! Que le Seigneur parle aux nonnes de la réalité !

* * *

(Après le départ de ces nonnes, le Seigneur rassembla les moines et leur confia la charge de les instruire à tour de rôle)

En cette circonstance les moines confirmés instruisirent les nonnes à tour de rôle. Mais le vénérable Nandaka ne voulut pas les instruire quand son tour fut venu.

(En explorant ses vies antérieures, Nandaka avait vu que ces nonnes avaient été ses concubines alors que lui-même régnait. Il craignit qu'un autre moine doué de la même capacité ne puisse le soupçonner d'avoir encore de l'attachement pour ses anciennes épouses. Il était donc allé, lorsque son tour approchait, près d'un autre village où il s'occupait à coudre des robes monastiques)

Le Seigneur appela le vénérable Ânanda :

– Qui doit instruire les nonnes aujourd'hui, Ânanda ?

– C'est le tour de Nandaka, Seigneur, mais le vénérable Nandaka ne veut pas les instruire.

Le Seigneur fit convoquer le vénérable Nandaka :

– Instruis les nonnes, Nandaka. Enseigne aux nonnes, Nandaka. Parle aux nonnes de la réalité, brahmane.

– Qu'il en soit ainsi, Seigneur, répondit le vénérable Nandaka.

¹⁶⁸ Elle était la tante maternelle du Seigneur. La mère de celui-ci étant morte en couches, l'enfant avait été élevé par cette tante qui était aussi la deuxième épouse de son père.

* * *

Le vénérable Nandaka s'habilla de bonne heure, prit son bol d'aumône et sa robe et entra dans Sâvatthi pour mendier. Après avoir mendié dans Sâvatthi, en revenant de sa tournée d'aumônes, après son repas, il se rendit seul au Parc Royal. Les nonnes virent approcher le vénérable Nandaka, dressèrent un siège et préparèrent de l'eau pour les pieds. Le vénérable s'assit sur le siège préparé et se lava les pieds. Les nonnes saluèrent le vénérable et s'assirent convenablement. Quand elles furent bien assises, le vénérable Nandaka leur dit :

– Nous aurons un entretien par questions-réponses, mes sœurs. Celles qui comprendront devront dire qu'elles comprennent. Celles qui ne comprendront pas devront dire qu'elles ne comprennent pas. Quant à celles qui auraient un doute ou une perplexité, elles devront me questionner : “On a dit ceci, Seigneur, quel en est le sens ?”

– Cette façon de faire de la part de maître Nandaka nous ravit, Seigneur, la proposition de maître Nandaka nous réjouit.

– Pensez-vous, mes sœurs, que l'œil (faculté de voir) soit permanent ou temporaire ?

– Temporaire, Seigneur.

– Le fait qu'il soit temporaire, est-ce satisfaisant ou insatisfaisant ?

– Insatisfaisant, Seigneur.

– Et ce qui est temporaire, insatisfaisant et sujet à changement, est-il correct de le considérer ainsi : “Ceci est à moi, je suis ceci, ceci est mon moi-autonome” ?

– Certainement pas, Seigneur.

– Pensez-vous, mes sœurs, que l'oreille... le nez... la langue... le corps... la faculté de connaître soient permanents ou temporaires ?

– Temporaires, Seigneur.

– Le fait qu'ils soient temporaires, est-ce satisfaisant ou insatisfaisant ?

– Insatisfaisant, Seigneur.

– Et ce qui est temporaire, insatisfaisant et sujet à changement, est-il correct de le considérer ainsi : “Ceci est à moi, je suis ceci, ceci est mon moi-autonome” ?

– Certainement pas, Seigneur. Pourquoi ? Auparavant déjà nous avons bien vu, tel que c'est, grâce à une juste sagacité, que ces six domaines personnels étaient temporaires.

– C'est bien, mes sœurs, c'est bien. Ainsi en va-t-il pour les purs disciples qui voient les choses telles qu'elles sont, avec une juste sagacité.

« Pensez-vous, mes sœurs, que les apparences visibles... les sons... les odeurs... les saveurs... les touchers... les réalités connaissables... la conscience visuelle... la conscience auditive... la conscience olfactive... la conscience gustative... la conscience tactile... la conscience cognitive soient permanents ou temporaires ?

– Temporaires, Seigneur.

– Le fait qu'ils soient temporaires, est-ce satisfaisant ou insatisfaisant ?

– Insatisfaisant, Seigneur.

– Et ce qui est temporaire, insatisfaisant et sujet à changement, est-il correct de le considérer ainsi : “Ceci est à moi, je suis ceci, ceci est mon moi-autonome” ?

– Certainement pas, Seigneur. Pourquoi ? Auparavant déjà nous avons bien vu, tel que c'est, grâce à une juste sagacité, que les six domaines externes et les six groupes de conscience étaient temporaires.

– C'est bien, mes sœurs, c'est bien. Ainsi en va-t-il pour les purs disciples qui voient les choses telles qu'elles sont, avec une juste sagacité.

« Imaginez, mes sœurs, une lampe à huile allumée. L'huile ne dure qu'un temps, elle va s'épuiser. La mèche ne dure qu'un temps elle aussi, elle va se consumer. La flamme est temporaire, elle va s'éteindre. Et la lumière aussi est temporaire, elle va disparaître.

Parlerait-on correctement en affirmant : “L'huile de cette lampe allumée ne dure qu'un temps et va s'épuiser, la mèche ne dure qu'un temps et va se consumer, la flamme est temporaire et va s'éteindre, mais la lumière, elle, est éternelle, durable, permanente, immuable” ?

– Certainement pas, Seigneur. Pourquoi ? Parce que l'huile de cette lampe allumée ne dure qu'un temps et va s'épuiser, la mèche aussi ne dure qu'un temps et va se consumer, la flamme est temporaire et va s'éteindre, et la lumière est assurément temporaire et va disparaître.

– De même, mes sœurs, parlerait-on correctement si on affirmait : “Les six domaines personnels sont temporaires, mais l'agréable, le désagréable ou le neutre que je ressens à cause des six domaines personnels est éternel, durable, permanent, immuable” ?

– Certainement pas, Seigneur. Pourquoi ? Parce que tel ou tel ressenti résulte de telle et telle condition, et que chaque ressenti cesse quand la condition correspondante disparaît.

– C'est bien, mes sœurs, c'est bien. Ainsi en va-t-il pour les purs disciples qui voient les choses telles qu'elles sont, avec une juste sagacité.

« Imaginez à présent, mes sœurs, un grand arbre debout, solide. Ses racines sont temporaires et vont pourrir, son tronc est temporaire lui aussi et va se détériorer, sa ramure feuillue est provisoire et va dépérir, et son ombre est temporaire et va disparaître.

Parlerait-on correctement en affirmant : “Les racines de ce grand arbre sont temporaires et vont pourrir, son tronc est temporaire et va se détériorer, sa ramure feuillue est provisoire et va dépérir, mais son ombre est éternelle, durable, permanente, immuable” ?

– Certainement pas, Seigneur. Pourquoi ? Parce que ses racines... son tronc... sa ramure... sont temporaires, vont s'abîmer, et son ombre est assurément temporaire elle aussi et va disparaître.

– De même, mes sœurs, parlerait-on correctement si on affirmait : “Les six domaines externes sont temporaires, mais l'agréable, le désagréable ou le neutre que je ressens à cause des six domaines externes est éternel, durable, permanent, immuable” ?

– Certainement pas, Seigneur. Pourquoi ? Parce que tel ou tel ressenti résulte de telle et telle condition, et que chaque ressenti cesse quand la condition correspondante disparaît.

– C'est bien, mes sœurs, c'est bien. Ainsi en va-t-il pour les purs disciples qui voient les choses telles qu'elles sont, avec une juste sagacité.

« Imaginez maintenant, mes sœurs, qu'un boucher chevronné ou son apprenti ait abattu une vache et la découpe avec un coutelas bien aiguisé. Sans endommager la masse des

chairs à l'intérieur ni abîmer l'étendue de peau à l'extérieur, il tranche avec son couteau aigu tout ce qui est tendons, nerfs et ligaments entre les deux, il les coupe et les sectionne. Quand il a fini de les trancher, de les couper, de les sectionner et de retirer la peau, il recouvre les restes de la vache avec cette même peau en disant : « Cette vache est reconstituée grâce à sa peau ». En disant cela, parlerait-il juste ?

– Certainement pas, Seigneur. Pourquoi ? Comment ce boucher chevronné ou son apprenti qui a abattu une vache... pourrait-il affirmer que cette vache est reconstituée grâce à sa peau alors que sous la peau elle est dépecée ?

– J'ai composé cette image, mes sœurs, pour que vous compreniez bien le sens ainsi : la masse des chairs à l'intérieur représente les six domaines personnels, l'étendue de peau à l'extérieurs représente les six domaines externes, les tendons, nerfs et ligaments qui sont entre les deux symbolisent le plaisir et l'attachement, le couteau effilé représente la sagacité pure qui tranche, coupe et sectionne les chaînes et les liens formés par les souillures mentales entre (l'interne et l'externe).

« Il y a sept facteurs de réalisation, mes sœurs. Le moine qui les cultive et les fait croître élimine les contaminations et voit de ses propres yeux, par connaissance directe, dans la réalité présente, l'absence de contamination, la Délivrance spirituelle et la Délivrance par la sagacité, il y accède, il y demeure.

Quels sont ces sept facteurs de réalisation ? Le moine cultive le facteur vigilance qui s'appuie sur l'isolement, sur le détachement, sur la cessation et qui aboutit à l'abandon total. Il cultive le facteur examen-des-agents... le facteur énergie... le facteur ravissement... le facteur tranquillité... le facteur concentration... et le facteur regard-neutre, tous s'appuyant sur l'isolement, sur le détachement, sur la cessation, et aboutissant à l'abandon total.

Tels sont les sept facteurs de réalisation dont la culture et l'accroissement mènent le moine à éliminer les contaminations et à voir de ses propres yeux, par connaissance directe, dans la réalité présente, l'absence de contamination, la Délivrance spirituelle et la Délivrance par la sagacité, à y accéder, à y demeurer. »

Après avoir donné ces instructions aux nonnes, le vénérable Nandaka les congédia :

– Allez, mes sœurs, il est temps.

Les nonnes étaient satisfaites des paroles du vénérable Nandaka. Elles s'en réjouirent, se levèrent de leur siège et tournèrent autour de lui en le gardant à leur droite.

* * *

Puis elles se rendirent auprès du Seigneur, le saluèrent en arrivant et restèrent convenablement debout.

Alors qu'elles étaient debout, le Seigneur leur dit :

– Allez, nonnes, il est temps.

Les nonnes saluèrent le Seigneur, tournèrent autour de lui en le gardant à leur droite et s'en allèrent.

Les nonnes venaient de partir quand le Seigneur dit aux moines :

– Le quatorzième jour du mois, jour d'uposatha, la lune est encore incomplète et il n'y a pas grand-monde qui doute et qui hésite sur le fait de savoir si elle est pleine ou non. De

même, les nonnes sont satisfaites de l'enseignement de Nandaka mais leur souhait n'est pas comblé.

Puis le Seigneur s'adressa au vénérable Nandaka :

– Donc, Nandaka, il va falloir que tu instruises encore ces nonnes demain avec le même enseignement.

– Bien, Seigneur, répondit le vénérable Nandaka.

* * *

A la fin de la nuit, le vénérable Nandaka s'habilla de bonne heure...

(le récit se répète à l'identique jusqu'au moment où les nonnes quittent le Seigneur)

Les nonnes venaient de partir quand le Seigneur dit aux moines :

– Le quinzième jour du mois, jour d'uposatha, la lune est pleine et il n'y a pas grand-monde qui doute et qui hésite sur le fait de savoir si elle est complète ou non. De même, les nonnes sont satisfaites de l'enseignement de Nandaka et leur souhait est comblé. Les dernières de ces cinq cents nonnes sont entrées dans le courant, ne peuvent pas rechuter, sont stabilisées et assurées de la pleine Réalisation.

Ainsi parla le Seigneur.

Les moines furent satisfaits des paroles du Seigneur et ils s'en réjouirent.

Le récit des pensées obsédantes

(Vitakkasaṇṭhānasuttaṃ n° 20)

Ainsi ai-je entendu.

En ce temps-là le Seigneur séjournait, près de Sāvatti, dans le parc Anāthapiṇḍika du bois Jéta.

Là, le Seigneur s'adressa aux moines :

– Moines.

– Oui, Seigneur, lui répondirent les moines.

Le Seigneur leur dit ceci :

– Le moine qui se consacre aux états d'être supérieurs ¹⁶⁹, moines, doit de temps en temps (si des perturbations apparaissent) prendre cinq signes en considération. Lesquels ? Quand des saisies mentales pernicieuses entachées d'attrance, d'aversion ou de confusion se produisent quand il a trouvé le signe et le contemple, le moine doit porter son attention sur un signe différent, un signe à connotation bénéfique ¹⁷⁰. L'attention à cet autre signe détruira les saisies pernicieuses entachées d'attrance, d'aversion ou de confusion, et les fera disparaître. Du fait de leur disparition, l'attention restera à l'intérieur (du domaine choisi), s'y établira, s'y unifiera et s'y concentrera.

Un habile charpentier, moines, ou son apprenti pousse une grosse cheville avec une cheville plus fine, la chasse du bois et l'en fait sortir. De même, quand des saisies pernicieuses entachées... se produisent... le moine doit porter son attention sur un autre signe à connotation bénéfique, cette attention détruira les saisies pernicieuses... et son attention... se concentrera.

« Mais si, moines, des saisies mentales pernicieuses entachées d'attrance, d'aversion ou de confusion persistent alors qu'il porte son attention sur un signe différent, un signe à connotation bénéfique, le moine doit examiner de près les inconvénients de ces pensées : “Ces saisies sont pernicieuses, ces saisies sont répréhensibles, ces saisies ont des effets

¹⁶⁹ Les états d'être, *citta*, existent dans les activités bénéfiques, ne pas tuer, etc. Les états d'être supérieurs, *adhicitta*, sont ceux des 8 absorptions contemplatives qui servent de base à la supravoyance. Quand le moine mendie sa nourriture, mange, se prépare un coussin, on parle d'état d'être. Mais quand, une fois assis, les mains et les pieds lavés, les jambes nouées, il saisit l'objet principal de sa pratique, on dit qu'il se consacre aux états d'être supérieurs.

¹⁷⁰ En cas d'attrance envers une personne, il cherchera quelle partie de la personne l'attire, les cheveux, les yeux, une autre partie du corps ? Et il pensera aux composants de ce corps, os, tendons, chair, etc... En cas de convoitise pour un objet, il observera séparément chacun des composants de l'objet et se demandera depuis quand l'objet existe, et jusqu'à quand. En cas d'aversion envers une personne, il se demandera contre quoi il s'irrite, contre l'élément terre, l'élément eau... En cas de confusion, il devra se lier à un maître idoine, suivre ses instructions, poser des questions, étudier l'enseignement et acquérir la connaissance des causes et des processus.

douloureux”. L'examen attentif de ces inconvénients détruira les saisies pernicieuses entachées d'attirance, d'aversion ou de confusion, et les fera disparaître. Du fait de leur disparition, l'attention restera à l'intérieur, s'y établira, s'y unifiera et s'y concentrera.

Une jeune fille, moines, ou un jeune homme, amateur de bijoux, s'offusquerait d'avoir un cadavre de serpent, un cadavre de chien ou un cadavre d'homme autour du cou (en guise d'ornement), il en serait honteux et dégoûté. De même, si des saisies entachées... persistent... le moine doit examiner de près les inconvénients de ces pensées, cet examen attentif détruira les saisies pernicieuses... et son attention... se concentrera.

« Mais si, moines, des saisies mentales pernicieuses entachées d'attirance, d'aversion ou de confusion persistent alors qu'il examine de près les inconvénients de ces saisies, le moine doit cesser de leur prêter attention et de les considérer. Le fait de ne plus y prêter attention et de ne plus les considérer détruira les saisies pernicieuses entachées d'attirance, d'aversion ou de confusion, et les fera disparaître. Du fait de leur disparition, l'attention... se concentrera.

Un homme doué de bons yeux, moines, qui ne veut pas voir les spectacles présents dans son champ de vision peut fermer les yeux ou détourner le regard. De même, si des saisies entachées... persistent... le moine doit cesser de leur prêter attention et de les considérer, cela détruira les saisies pernicieuses... et son attention... se concentrera.

« Mais si, moines, des saisies mentales pernicieuses entachées d'attirance, d'aversion ou de confusion persistent alors qu'il cesse de leur prêter attention et de les considérer, le moine doit examiner ce qui cause ces saisies ¹⁷¹. L'examen des causes détruira les saisies pernicieuses entachées d'attirance, d'aversion ou de confusion, et les fera disparaître. Du fait de leur disparition, l'attention... se concentrera.

Quand un homme marche vite, moines, il peut se demander : “pour quelle raison suis-je en train de marcher vite ? Je ferais mieux de marcher lentement”. Il se met à marcher lentement, et se demande alors : “Pour quelle raison suis-je en train de marcher lentement ? Je ferais mieux de m'arrêter”. Il s'arrête, et se demande encore : “Pour quelle raison restè-je debout ? Je ferais mieux de m'asseoir”. Il s'assied, et se demande enfin : “Pour quelle raison suis-je assis ? Je ferais mieux de m'allonger”. Et finalement il s'allonge. Cet homme a rejeté les attitudes les plus grossières pour adopter à chaque fois des attitudes plus tranquilles ¹⁷². De même, si des saisies entachées... persistent... le moine doit examiner ce qui les cause, et cet examen détruira les saisies pernicieuses... et son attention... se concentrera.

« Mais si, moines, des saisies mentales pernicieuses entachées d'attirance, d'aversion ou de confusion persistent alors qu'il examine ce qui cause ces saisies, le moine doit, en serrant les dents et en pressant la langue sur le palais, terrasser, écraser et broyer l'état d'être (pernicieux) par un état d'être (bénéfique). Le fait de contenir, d'écraser et broyer l'état d'être par

¹⁷¹ Il se demande : pour quelle raison, sous quelles conditions, à cause de quoi ces saisies se produisent-elles ?

¹⁷² La marche rapide représente l'état initial où les saisies sont puissantes. La marche lente équivaut à une coupure du mouvement des saisies, l'arrêt à la plongée de l'attention sur l'objet principal de la pratique une fois la saisie coupée, la position assise au développement de la supravoyance et à l'atteinte de l'Accomplissement. La position couchée représente l'absorption dans le Fruit avec le Dénouement pour objet.

l'état d'être en serrant les dents et en pressant la langue contre le palais détruira les saisies pernicieuses entachées d'attirance, d'aversion ou de confusion, et les fera disparaître. Du fait de leur disparition, l'attention restera à l'intérieur, s'y établira, s'y unifiera et s'y concentrera.

Un homme robuste, moines, peut attraper un homme plus faible par la tête ou par le corps, le terrasser, l'écraser et le broyer. De même, si des saisies mentales pernicieuses entachées d'attirance, d'aversion ou de confusion persistent alors qu'il examine ce qui cause ces saisies, le moine doit, en serrant les dents et en pressant sa langue sur son palais, terrasser, écraser et broyer l'état d'être par l'état d'être. Le fait qu'il contient, écrase et broie l'état d'être par l'état d'être en serrant les dents et en pressant la langue sur le palais détruira les saisies pernicieuses entachées d'attirance, d'aversion ou de confusion, et les fera disparaître. Du fait de leur disparition, l'attention restera à l'intérieur, s'y établira, s'y unifiera et s'y concentrera.

« Ainsi, moines, quand des saisies mentales pernicieuses entachées d'attirance, d'aversion ou de confusion se produisent quand il a trouvé le signe et le contemple, le moine doit porter son attention sur un signe différent, un signe à connotation bénéfique. L'attention à cet autre signe détruit les saisies pernicieuses entachées d'attirance, d'aversion ou de confusion, et les fait disparaître. Du fait de leur disparition, l'attention reste à l'intérieur, s'y établit, s'y unifie et s'y concentre.

Grâce à l'examen attentif des inconvénients de ces saisies, les saisies pernicieuses... disparaissent. Du fait de leur disparition, l'attention... se concentre.

Du fait de cesser de porter attention et de considérer les saisies pernicieuses... les saisies pernicieuses... disparaissent. Du fait de leur disparition, l'attention... se concentre.

Grâce à l'examen des causes des saisies pernicieuses, celles-ci...disparaissent. Du fait de leur disparition, l'attention... se concentre.

Quand on contient, écrase, broie l'état d'être par l'état d'être, les saisies pernicieuses... disparaissent. Du fait de leur disparition, l'attention... se concentre.

On dit alors que ce moine maîtrise le mouvement des pensées, car il saisit les pensées qu'il veut saisir et ne saisit pas celles qu'il ne veut pas saisir. Il a coupé toute soif, défait toutes les chaînes et mis fin au malheur grâce à la parfaite compréhension-destruction de l'appréciation (de soi). »

Ainsi parla le Seigneur.

Les moines furent satisfaits des paroles du Seigneur et ils s'en réjouirent.

L'ancienne méthode en sept étapes

AVANT-PROPOS

Le présent document est une annexe du site <http://majjhima.perso.neuf.fr/> où se trouvent traduits une soixantaine de *souttas* du Majjhima Nikâya, recueil de l'ancien canon pâli.

Ces récits mettent en scène un maître indien des sixième-cinquième siècles avant notre ère, Gotama le Bouddha, et sa communauté de moines qui s'appliquaient à suivre une méthode que Gotama exposait de multiples façons, insistant tantôt sur tel aspect, tantôt sur tel autre, en fonction de ses interlocuteurs. Nous suivrons ici la présentation en sept étapes telle qu'elle est énoncée dans le Récit du relais de chars, et reprise dans le Visuddhimagga dont elle forme la structure.

Certaines idées répandues en cette lointaine époque peuvent déconcerter le lecteur d'aujourd'hui.

Par exemple, la pensée a une place fondamentale dans l'idée que nous nous faisons de nous-mêmes, nous croyons que nous existons en tant qu'êtres humains dans la mesure où nous réfléchissons, nous donnons plus de poids aux pensées et aux raisonnements qu'à l'expérience directe, concrète. Et pourtant, dès que l'on pense, on s'écarte de la réalité perceptible, immédiate, on crée un écran mental qui voile plus ou moins le réel. Pour accéder à la réalité profonde, il faut arrêter les pensées conceptuelles, et c'est alors que l'on peut voir toutes choses clairement, lucidement.

On peut ainsi aborder la vie de façon élémentaire en la considérant comme une succession d'instant, tantôt agréables, tantôt désagréables, tantôt neutres. Chaque instant recèle des éléments divers, certains physiques, d'autres non physiques. On peut observer la rencontre entre les cinq sens physiques et leurs objets, entre la faculté de connaître et les choses connaissables, et aussi connaître la connaissance elle-même. Tout demande à être scruté directement, dans l'instant, pas seulement imaginé intellectuellement.

Par ailleurs, nous accordons aujourd'hui beaucoup d'importance à l'individu ; la personne constitue une valeur essentielle pour nous. Il peut être déconcertant de lire dans les anciens textes que tous les éléments de l'expérience vécue sont impersonnels, mais rappelons-nous qu'il s'agit là de la perception d'un contemplatif qui a déjà pénétré au cœur de l'instant présent au prix d'efforts soutenus et répétés. Il n'est pas surprenant que sa vision diffère autant de la nôtre.

Autre point surprenant : ce même contemplatif voit, entend, sent, goûte et touche, tout comme nous, mais n'imagine pas forcément des objets matériels vus, touchés, etc. Il les appréhende en revanche d'après leurs qualités, dureté-solidité, fluidité, chaleur et mouvements, qu'il dénomme terre, eau, feu et vent d'après les éléments qui les représentent le mieux.

En résumé, l'ancienne méthode en sept étapes permet de pénétrer par l'expérience ce que sont réellement la vie et l'être humain, puis de tirer les conclusions qui découlent de cette découverte.

PREMIÈRE ÉTAPE

UN COMPORTEMENT IRRÉPROCHABLE

Il s'agit du comportement extérieur (les paroles et les actes), intérieur (les pensées) et de la vigilance dans chaque instant de la vie quotidienne.

Pensées, paroles et actes doivent être cohérents, il faut éviter de penser une chose et de dire ou de faire le contraire, ou de parler dans un sens pour agir dans un autre, il est même souhaitable d'en arriver à ce que les pensées conscientes et les inconscientes ne se contredisent plus. Honnêteté et sincérité sont toujours indispensables.

Une telle cohérence dans tous les instants de la vie est nécessaire si l'on veut parcourir avec succès les autres étapes de la méthode, elle en est une base indispensable.

Ce comportement discipliné a aussi pour effet de ne nuire à personne : ni aux autres ni à soi-même. Il évite en particulier de faire du mal aux animaux, aux plantes et à la nature en général.

Cette discipline est décrite en plusieurs niveaux. En premier lieu, les moines et les nonnes ont pour devoir de respecter de nombreuses règles que nous ne détaillerons pas ici.

Pour les autres, l'éthique minimale se résume à 5 abstentions : ne pas tuer, ne pas voler, ne pas avoir de relations sexuelles illégitimes, ne pas mentir, ne pas consommer d'alcool ou de drogues.

On trouve aussi une perspective plus large exposée en 10 points :

- ne pas “détruire le souffle vital”, autrement dit ne pas tuer. Et de plus déposer les armes, contenir ses pulsions violentes, être compatissant et respectueux du bien-être de tout ce qui existe et respire.

- rejeter le vol, ne pas prendre ce qui n'est pas donné.

- s'abstenir de conduites sexuelles illégitimes.

- ne pas mentir ni tromper autrui. Par exemple, quand on est appelé à témoigner, on doit dire la vérité : ce qu'on sait si on sait, mais qu'on ne sait pas si on ne sait pas. Ne mentir ou tricher sous aucun prétexte.

- ne pas parler “comme les démons”, autrement dit ne pas dresser les gens les uns contre les autres. Au contraire, il faut réconcilier ceux qui sont brouillés, aimer la concorde, se réjouir de la concorde et dire ce qu'il faut pour faire naître l'harmonie entre les gens.

- éviter les paroles blessantes ou grossières, dire des paroles douces, agréables à l'oreille, aimables, allant droit au cœur, courtoises.

- éviter les paroles vaines et s'abstenir de bavarder. Parler en temps opportun, de façon sensée, utile, cohérente, apaisante, avec exactitude.

- rejeter la cupidité, ne pas convoiter le bien d'autrui.

- avoir de bonnes intentions, souhaiter le bonheur de tous les êtres : “Qu'ils prennent soin d'eux et ne soient pas victimes d'hostilité, de malveillance ou de colère”.

- nourrir des croyances justes : reconnaître que les bonnes et les mauvaises actions produisent des effets, admettre qu'il existe d'autres mondes que peuvent voir des êtres accomplis et pleinement réalisés, de leurs propres yeux, par expérience directe.

Il y a d'autres défauts à rejeter : toute forme de convoitise, d'aversion, de colère, de ressentiment, d'ingratitude, de jalousie, de dissimulation, d'hypocrisie, d'entêtement, d'esprit de compétition,

d'insouciance et de vanité. Il faut de plus se contenter de peu si nécessaire, partager généreusement ce qu'on a, et l'on doit éviter de se surestimer ou de se sous-estimer.

Ces défauts sont évidents lorsqu'ils sont grands, mais il faut aussi en remarquer les formes les plus petites, les plus subtiles, pour les éliminer.

Un comportement irréprochable de cette sorte est réputé ouvrir les portes du ciel après la mort, il apporte dès maintenant une grande sérénité, suscite la confiance chez les autres et constitue une base indispensable pour aborder les étapes suivantes avec succès.

DEUXIÈME ÉTAPE

UNE CONCENTRATION INTENSE

Quand on s'appuie sur un comportement irréprochable tel que décrit dans l'étape précédente, on peut s'appliquer à intensifier la concentration.

Dans le langage courant, le mot concentration désigne un contrôle sur les pensées ou une attention portée à ce que l'on fait. Mais ici, la concentration intense se réfère à l'attention fixée sur un point unique, immobile, maintenue jusqu'à ce que la chose considérée et la conscience qu'on a de cette chose ne fassent plus qu'un. Ici intervient une notion importante et subtile, difficile à nommer en français et se situant au-delà de l'état d'esprit. On peut essayer de la cerner en parlant de qualité de connaissance, acuité de conscience, finesse de perception, capacité d'attention, qualité d'être, état d'être.

Tant qu'on n'a pas encore commencé à renforcer la concentration, les perceptions sont superficielles et grossières, incapables de distinguer correctement les diverses composantes des expériences vécues. Mais au fur et à mesure que l'on progresse, les perceptions acquièrent finesse et netteté, qualités indispensables pour parcourir les étapes suivantes avec quelque chance de succès. Dans le même temps, on devient de plus en plus lucide.

Si l'on s'exerce régulièrement à la concentration mais que, le reste du temps, on pense, parle et agit d'une façon qui favorise la dispersion de l'attention, on n'arrivera à rien. Voilà pourquoi un comportement irréprochable est un préalable nécessaire à l'intensification de la concentration.

Comment atteindre cet état d'intense concentration ? En prenant d'abord une posture adéquate (stable, énergique et confortable) car le corps et l'esprit interagissent constamment, et une bonne posture corporelle favorise un bon état mental. Puis on stabilise l'attention sur le support physique que l'on aura choisi. Celui-ci peut être une chose visible – une couleur par exemple – ou un toucher tel que le contact de l'air dans le nez au cours de la respiration.

Pendant que l'on s'exerce ainsi, plusieurs obstacles peuvent s'opposer à la concentration.

Le premier d'entre eux se manifeste quand l'attention est attirée vers un objet autre que celui choisi. Si cet élan est faible, l'attention ne va pas jusqu'à l'objet inopportun et se recentre aussitôt sur celui de la pratique. Mais si l'élan est fort, l'attention bondit jusqu'à l'objet parasite, avant de

partir vers un autre, puis en direction d'un troisième, etc. Tant que ce type d'élan se produit, la perception de l'objet n'est qu'intermittente et faible.

Quand le premier obstacle s'estompe, le deuxième devient perceptible. Il peut se manifester de deux façons. Lorsqu'on veut amener l'attention sur l'objet, une résistance empêche d'aller jusqu'à l'endroit voulu. Ou bien, l'attention déjà posée sur l'objet choisi s'en écarte comme si ce dernier la repoussait. Comme le premier obstacle est déjà éliminé, l'attention ne porte plus sur rien, il se produit une espèce de vide qui ne constitue en rien un but à rechercher. Tant que perdure ce deuxième obstacle, la perception de l'objet reste aléatoire.

Lorsque les deux premiers obstacles sont écartés, l'attention demeure naturellement sur l'objet choisi, elle reste ferme non seulement au cours de l'exercice formel mais aussi pendant la vie quotidienne, et cette vigilance constitue un élément essentiel du comportement dont il a été question dans la première étape.

Les deux premiers obstacles étant écartés, il ne faut pas relâcher l'effort. Car à présent le troisième obstacle apparaît nettement. Il se présente comme une imprécision dans la connaissance de l'objet, laquelle n'est pas aussi claire, aussi nette, aussi précise, aussi bien localisée qu'elle le devrait, et l'on doit faire effort pour resserrer l'attention sur l'objet. Tant que ce troisième obstacle n'est pas écarté, la qualité de la connaissance reste insuffisante.

Puis le quatrième obstacle devient bien clair. Il se présente comme une agitation non conceptuelle, quasi physique, une sorte de vibration qui affaiblit la qualité de l'observation. Cet obstacle, semblable à un frémissement souterrain, perturbe la tranquillité d'esprit. Quand il cesse, la paix ressentie évoque "l'heure calme" qui envahit la campagne au crépuscule. La qualité de la conscience est alors excellente.

Si, au cours de la pratique, on prend conscience d'un état nouveau ou si l'on remarque un détail jusque-là inconnu, on peut se demander si cette nouveauté est bénéfique ou pernicieuse, on ne sait pas s'il faut la favoriser ou l'écarter, cette indécision constitue le cinquième obstacle. Tant que dure cette incertitude, la clarté de conscience est troublée. Mais dès que le doute est levé, la connaissance retrouve toute sa qualité.

Les obstacles sont énumérés ici dans l'ordre naturel de leur découverte mais, quand ils ont été reconnus une première fois, ils peuvent se présenter ensuite de façon aléatoire.

En écartant peu à peu les obstacles, on améliore en profondeur la lucidité, la finesse de perception et la qualité de connaissance-conscience.

Quand les cinq obstacles sont écartés durablement, une apparence subtile se détache du support physique choisi, une sorte d'apparition. Elle est le signe que la connaissance a la finesse et la précision nécessaires pour aborder la troisième étape.

Mais on peut améliorer encore plus ces qualités en maintenant l'attention sur ce signe subtil jusqu'à s'y absorber. Voilà ce que les textes nomment *jhâna*, qui comporte plusieurs niveaux. Les étapes suivantes sont alors plus faciles à parcourir, et l'on comprend pourquoi le Majjhima Nikâya énumère si souvent ces niveaux d'absorption contemplative.

TROISIÈME ÉTAPE

UNE VISION EXACTE

Il s'agit d'abord de voir les éléments de l'expérience immédiate tels qu'ils sont, sans préjugé ni a priori, sans construction mentale et même sans pensées conceptuelles. Seulement les observer dans leur simplicité. On ne peut le faire pleinement qu'en s'appuyant sur une concentration intense.

Quels éléments faut-il contempler ainsi ? En premier lieu les composantes physiques que sont les cinq sens et leurs objets.

On observe la faculté de voir : où se trouve-t-elle ? quel est son degré d'acuité ?

On contemple des apparences visibles, qui peuvent être une couleur, une forme, une combinaison de formes et de couleurs, un détail, la partie visible d'un objet, etc. On se contente de les contempler sans rien échaffauder mentalement à partir de ce qu'on voit, on s'en tient à la simple apparence visible.

On observe de la même façon la faculté d'entendre (sa localisation, son acuité) et les sons, la faculté de sentir et les odeurs, la faculté de goûter (dont la situation change un peu selon les saveurs) et les saveurs, la faculté de ressentir les touchers — elle est disséminée en de nombreux endroits du corps — et les touchers, lesquels présentent de multiples aspects : contact des vêtements sur le corps, des parties du corps entre elles, contacts avec des objets divers, toucher de l'air dans le nez lors de la respiration, fourmillements, démangeaisons, battements du cœur, sensation de faim ou de soif, sensation de fièvre, et bien d'autres choses encore.

Il faut ensuite observer les éléments non physiques, qui sont plus difficiles à bien discerner. Si l'on n'y parvient pas immédiatement parce qu'ils sont trop subtils, il faut reprendre l'examen des éléments physiques aussi longtemps que nécessaire pour acquérir une excellente acuité de conscience avant de passer avec succès à l'observation des facteurs non physiques.

Que faut-il contempler ? D'abord des éléments non physiques importants tels que la connaissance-conscience. Par exemple, quand on observe un toucher, il se peut que l'on voie la conscience qu'on a de ce toucher, c'est-à-dire le fait d'être conscient du toucher ainsi que la qualité de cette connaissance, laquelle peut comporter de l'attachement, de l'aversion, de la confusion, une plus ou moins bonne concentration, etc.

Ou il se peut que devienne bien nette la “rencontre” entre le toucher, la faculté de sentir le toucher et la conscience du toucher. Ou encore on verra clairement le type de ressenti associé au toucher : agréable, désagréable ou neutre.

Et l'on prolongera cet exercice avec les autres éléments non physiques, par exemple les facteurs qui peuvent accompagner la “rencontre” : les intentions, la joie, le ravissement, l'énergie, la conviction, la détermination, la souplesse d'esprit, la tranquillité, etc. Il faudra observer chaque facteur attentivement afin de l'identifier parfaitement.

Ensuite on pourra regrouper sans erreur les éléments physiques d'un côté et les non physiques (psychiques) de l'autre, et voir qu'en dehors de ce physique et de ce psychique il n'y a pas d'être, de personne ou d'individu. Quand on examine les éléments de l'expérience un par un, on n'en trouve aucun que l'on puisse considérer comme un être ou qui permette de dire “je” ou “je suis”.

Si, au contraire, on croit à l'existence d'un être, on doit admettre, soit que cet être sera détruit un jour — et on croit à son anéantissement —, soit qu'il ne sera jamais détruit, et l'on rejoint la croyance à l'éternité.

Le physique seul n'a pas de conscience, il ne peut manger, boire ou parler par lui-même, et le psychique seul ne peut pas le faire non plus, mais quand ils s'aident l'un l'autre, on a l'impression qu'un être mange, boit ou parle. De même, un aveugle ne peut voir où il va, un paralytique est incapable de se déplacer, mais si le paralytique monte sur les épaules de l'aveugle et le dirige, ils peuvent aller ensemble où ils veulent.

“Vision exacte” signifie percevoir le physique et le psychique dans leur réalité en surmontant la perception d'une personne.

Toutes ces données demandent à être observées directement, finement, dans l'instant. Sinon, il ne s'agit que d'une compréhension intellectuelle, non fondée sur l'expérience, et donc incertaine et contestable.

QUATRIÈME ÉTAPE

LA PÉNÉTRATION DES CONDITIONS

Une fois le physique et le psychique clairement identifiés, il faut en rechercher les origines. Ils ne sont pas dépourvus de causes car ils ne sont pas les mêmes pour tous et diffèrent d'un moment à l'autre.

Au tout début de la vie, le physique est dû à des conditions antérieures : la confusion et l'aveuglement ont voilé la nature réelle des situations vécues, les intentions accumulées ont été associées à des désirs, à des attachements, et ont débouché sur des actions répétées, bénéfiques ou pernicieuses, qui ont conditionné le physique de l'existence présente.

Par la suite, le physique est alimenté par la nourriture, laquelle modifie son apparence en la faisant évoluer, et cause des sensations liées à la faim, à la digestion, à la satiété, etc.

Les états de conscience sont à l'origine de mouvements, de changements de posture et d'inflexions dans la voix, ainsi que d'aspects physiques dus à la joie, à la tristesse, à la sérénité, à la peur, à l'amour, à la haine, etc.

Le chaud et le froid aussi causent des manifestations physiques variées : transpiration, fièvre, frissons, etc.

Telles sont les conditions qui régissent le physique.

Quant au psychique, il dépend en général des cinq sens physiques, de la faculté cognitive et des six sortes d'objets correspondants : visibles, audibles, odorants, sapides, tangibles et connaissables. Il faut qu'il y ait la faculté de voir et des apparences visibles pour qu'apparaisse une conscience visuelle ... Il faut qu'il y ait la faculté cognitive et des connaissables pour qu'apparaisse une conscience mentale. Et de nombreux facteurs non physiques accompagnent ces consciences.

Ainsi comprend-on que, dans toutes les formes d'existence, il n'y a que du physique et du psychique par enchaînement de causes et d'effets, et qu'on ne trouve pas d'acteur dans les actions ni de bénéficiaire des effets de l'action. Rien ne transmigre d'une existence à l'autre, mais les éléments présents n'existeraient pas s'il n'y avait pas eu les éléments passés. Et il devient clair que rien n'apparaît sans cause, que rien n'est produit par une seule cause, mais que tout est dû à des causes multiples. Si toutes les conditions sont réunies, l'effet se produit. S'il en manque une seule, cet effet n'existe pas.

“Ai-je existé dans le passé ? Si oui, qu'ai-je été ? Par quelles étapes suis-je passé ? — Existerai-je dans l'avenir ? Que serai-je ? Par quelles étapes vais-je passer ? — Suis-je à présent ? Ne suis-je pas ? Que suis-je ? D'où viens-je ? Où vais-je ?” Si l'on a bien examiné tout ce qui précède, ce type de questionnement est maintenant résolu.

Et en voyant toutes choses sous l'angle de leur début et de leur fin, de leur naissance et de leur mort, on pénètre de mieux en mieux les conditions du physique et du psychique.

CINQUIÈME ÉTAPE

L'IDENTIFICATION DU CHEMIN

Il faut maintenant observer attentivement les caractéristiques communes à tous les éléments, physiques et non physiques.

On considère en premier lieu les éléments physiques et on en examine le caractère temporaire : ils sont tous délimités par leur début et leur fin, ils apparaissent, ne durent qu'un temps et disparaissent, ils sont fragiles, instables, éphémères, périssables.

Il est évident, à l'échelle de la vie, que le physique est temporaire, car on voit bien que le corps change : le vieillard n'a pas le même que l'adulte, dont le physique est différent de celui de l'enfant, lequel n'a pas le corps d'un bébé.

De façon plus subtile, les éléments corporels changent d'un moment à l'autre, par exemple lors des mouvements. On peut y observer, instant après instant, des variations dans les touches, les bruits produits, les odeurs, ce que l'on voit, etc. Chaque élément physique dure très peu, il apparaît et disparaît.

Les apparitions et disparitions incessantes forment un processus de changement perpétuel qui, examiné en profondeur, apparaît comme insatisfaisant, désagréable, voire insupportable. Et les éléments eux-mêmes, limités comme ils le sont par leur début et leur fin, ne sont pas permanents, défaut qui les fait paraître désagréables. Ainsi observe-t-on le caractère insatisfaisant du physique.

De plus, ce qui apparaît, disparaît et change constamment ne peut être pris pour une entité permanente, indépendante, pour une personne. Aucun des éléments n'est une telle entité, et aucun n'appartient à une personne car on ne trouve celle-ci nulle part. En outre, les éléments ne sont pas maîtrisables, car quand les conditions sont réunies, l'élément apparaît et rien ne peut l'empêcher. Mais si les conditions ne sont pas rassemblées, il ne se produit pas et rien ne peut faire en sorte qu'il se manifeste. Ainsi prend-on conscience du caractère impersonnel de tous les éléments physiques.

Ces trois caractéristiques sont communes à tous les éléments physiques.

On trouve les trois mêmes dans les éléments non physiques, en particulier dans ceux qui sont présents dans toutes les expériences : la rencontre (entre la faculté de percevoir, l'objet perçu et la conscience de l'objet), le type de ressenti (agréable, désagréable ou neutre), la perception (de l'objet) et l'intention (de percevoir l'objet).

On examine à tour de rôle leur caractère temporaire, insatisfaisant et impersonnel, catégorie par catégorie.

Mais quand on en arrive aux états de conscience, il faut partir d'un premier état qui observe l'un ou l'autre des caractères du physique, un deuxième observe le premier et ses caractéristiques (temporaire, insatisfaisant et impersonnel), puis un troisième le deuxième, et ainsi de suite dans une séquence qui peut aller jusqu'au dixième en train de connaître le neuvième.

Il faut encore voir ces mêmes caractéristiques en toutes choses, inanimées comme animées.

En pensant que *je* contemple les éléments, on souscrit à la croyance en *je*. Mais on la détruit en observant que ce sont des éléments qui en contemplent d'autres.

Contempler le caractère temporaire élimine la perception de permanence. Observer le caractère insatisfaisant détruit le sentiment que la vie est agréable. Prêter attention au caractère impersonnel exclut la croyance en l'existence d'une personne.

Ensuite, on se concentre, pour tous les éléments, seulement sur leur apparition et leur disparition. Quand ils naissent, les éléments ne viennent pas d'un stock préexistant. Quand ils disparaissent, ils ne s'entassent pas dans quelque dépôt. Ils apparaissent sans avoir existé auparavant, et disparaissent totalement après avoir existé. Quand les conditions sont réunies, l'élément apparaît. Quand elles cessent, il disparaît. En résumé, seul ce qui est voué à disparition apparaît, et ce qui apparaît va vers sa disparition.

Lorsqu'on voit l'apparition, on comprend que ce sont des choses toujours nouvelles qui apparaissent. Quand on contemple l'apparition avec ses conditions, on réalise que l'enchaînement des causes et des effets empêche la succession des instants de s'interrompre. Quand on voit l'apparition et la disparition avec leurs conditions, on saisit que les éléments n'ont aucun pouvoir en propre. Lorsqu'on observe la disparition avec ses conditions, on réalise que l'effet cesse quand les conditions cessent, et l'on comprend de quelle façon l'effet peut être stoppé.

Pendant que l'on fournit des efforts pour pénétrer tous ces points, des phénomènes merveilleux peuvent se manifester, si sublimes qu'on peut les prendre pour l'accomplissement ultime. Mais il faut alors observer qu'eux aussi sont temporaires, donc insatisfaisants, conditionnés, sujets à destruction, et s'en détacher : « Ces phénomènes ne sont pas le chemin ni le but ». Le juste chemin consiste en une contemplation de l'apparition et de la disparition libérée des manifestations extraordinaires.

SIXIÈME ÉTAPE

LE PARCOURS

Quand on s'est défait de toute manifestation merveilleuse et qu'on observe attentivement l'apparition et la disparition des éléments physiques et psychiques, les instants se succèdent à un rythme accéléré. Il faut alors cesser de considérer le début, le maintien, le processus ou les éléments, mais prêter attention uniquement à la disparition.

Dans ce contexte, quand on est conscient d'un élément physique et que celui-ci cesse, la connaissance qu'on en a cesse aussi. L'observation répétée de cette double disparition met en évidence le caractère temporaire, et donc insatisfaisant et impersonnel, de toutes choses.

A force de voir encore et toujours ces destructions, tous les éléments de l'expérience en viennent à paraître terrifiants et dangereux, et on en est dégoûté.

Or la disparition n'est possible que parce qu'il y a eu apparition, et celle-ci semble donc à son tour être terrifiante et dangereuse. En revanche, l'absence d'apparition est vue comme un refuge sûr et paisible. On est alors désenchanté de tous les éléments temporaires, on ne s'y attache plus, on ne désire que s'en détacher et s'en libérer.

On voit encore plus clairement que rien de physique ou de psychique n'est *je* ou *mien*, permanent ou solide, éternel ou immuable. On devient indifférent à tout, neutre, sans que subsiste aucune crainte ni aucun désir. On se détourne du monde conditionné et, si la connaissance atteint alors la paix de « l'inconditionné », elle s'y jette. Sinon, il faut continuer à considérer les trois caractéristiques.

SEPTIÈME ÉTAPE

L'ACHÈVEMENT

Le saut dans « l'inconditionné » éradique définitivement toute forme d'attachement, d'aversion ou d'illusion qui n'avait pas encore été détruite.

Le saut dans l'inconditionné présente des aspects légèrement différents selon la façon dont le chemin a été parcouru, mais l'inconditionné, lui, est toujours une paix parfaite, incréée, éternelle, non composée, qui ne naît pas, ne change pas, ne vieillit pas, ne meurt pas et ne crée rien.

Le monde conditionné était temporaire, insatisfaisant et impersonnel, tandis que l'inconditionné est permanent et satisfaisant, mais toujours impersonnel. Il n'y a plus aucun élément conditionné, plus aucun germe de changement, et il ne reste qu'abandon, lâcher-prise et délivrance. L'arrêt de tout processus est définitif.